Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains, par Flavius Josèphe, précédée de sa Vie par lui-même et suivie de [...]

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DES JUIFS

CONTRE LES ROMAINS

PAR FLAVIUS JOSÈPHE

PRÉCÉDÉE DE SA VIE PAR LUI-MÊME

ET SUIVIE DE L'AMBASSADE DE PHILON

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

TOME I

BAR-LE-DUC

CONTANT-LAGUERRE, ÉDITEUR

1878

BIBLIOTHÈQUE

DES

CHEFS-D'ŒUVRE

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE

LVX VITAM

BAR-LE-DUC

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DES JUIFS

CONTRE LES ROMAINS

PAR FLAVIUS JOSÈPHE

PRÉCÉDÉE DE SA VIE PAR LUI-MÊME

ET SUIVIE DE L'AMBASSADE DE PHILON

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

TOME I

BAR-LE-DUC

CONTANT-LAGUERRE, ÉDITEUR

1878

INTRODUCTION.

Un intérêt tout particulier s'attache aux œuvres qui nous représentent une nationalité, un pays, des mœurs différents des nôtres. On aime à voir le génie humain se montrer sous tous ses aspects, le sentiment emprunter la voix de toutes les langues, la vérité se revêtir des nuances de tous les horizons. Ce genre d'intérêt se rencontre au plus haut point dans l'*Histoire de la guerre des Juifs*. Elle a été écrite sur les confins de deux civilisations ou plutôt de deux mondes. Ces deux mondes y sont fidèlement dépeints; ils semblent y revivre. D'une part, la nationalité judaïque qui produit, comme dans un accès de fièvre, les dernières manifestations de son énergie; d'autre part, l'Empire romain, sommaire de toute l'antiquité païenne, parvenu au comble de la puissance. La langue maternelle de Josèphe, comme celle de tous les Juifs de Palestine, était le syro-chaldéen, dialecte de l'hébreu. C'est dans ce dialecte qu'il écrivit d'abord son livre. Mais les frontières des littératures s'étaient aplanies comme celles des peuples. Le livre put être traduit presque immédiatement par l'auteur même,

et sous l'enveloppe de la langue grecque, devenue l'idiome de l'empire universel, courir de main en main parmi tous les sujets de Vespasien et de Titus.

Le nouvel historien était digne de précéder Tacite de quelques années et d'inscrire son nom à la suite des grands hommes dont le souvenir est gravé dans les fastes de Rome et de la Grèce. Josèphe écrit le grec avec une pureté très-imparfaite sans doute; sa phrase ne coule pas sans entraîner nombre d'hébraïsmes. Mais il est vif, passionné; moins impétueux, moins concis, et moins éloquent que Tacite, il approche néanmoins de ce peintre incomparable par la chaleur de son indignation contre les crimes, par la force du bon sens, par le mouvement pressé de sa narration, par la richesse et la netteté de ses tableaux. Il possédait les qualités de l'historien au degré qui caractérise le génie, et c'est dans l'*Histoire de la guerre des Juifs* qu'il leur a donné le plus puissant essor.

Si l'on a dit, avec raison, que l'histoire intéresse toujours par elle-même, serait-elle dépourvue des charmes du style, ici le talent de l'écrivain relève les objets les plus capables de fixer l'attention et d'émouvoir les âmes sérieuses. La splendeur matérielle de Jérusalem, la richesse du sol de la Palestine, les vieilles traditions mosaïques; les sectes, le fanatisme; l'aveuglement irrémédiable d'un peuple qui périt; la dislocation morale, prélude de la ruine et de la dispersion; les vainqueurs rivalisant avec les vaincus de ressources et de courage, rongés eux-mêmes par les dissensions intestines, combattant pour combattre, dominant pour dominer, emportés au-delà de ce qu'ils veulent dans le massacre et la destruction, plus étonnés et plus furieux en quelque sorte de leur victoire que de leurs échecs; tous, inquiets, agités, en proie à l'instabilité et à de vagues pressentiments. En un mot, le tableau parallèle de la civilisation hébraïque et de la civilisation romaine, l'une écrasant l'autre, mais toutes deux à leur déclin. Des renseignements qui éclaircissent les Evangiles et les Actes des

Apôtres; des lumières propres à nous guider dans l'étude de la politique, de la tactique et de la balistique des Romains : voilà ce que nous trouvons dans ce livre.

Le moraliste, qui demande à l'histoire autre chose que des tableaux émouvants, des narrations intéressantes, et des trésors d'érudition, ne saurait invoquer un enseignement plus grave et plus salutaire que celui de Josèphe. La grande erreur des gouvernants et des peuples, en matière de civilisation et de progrès, consiste à poursuivre avant tout l'acquisition des richesses et de la prospérité matérielle. On compte pour rien, ou du moins l'on met au second rang l'élévation des sentiments, la rectitude des idées, le respect des traditions, l'abnégation, le culte de l'autorité. Qui cependant, ne remarquerait, en lisant les récits de Josèphe, le développement immense de la richesse, des ressources de la paix et de la guerre, chez les Juifs et chez les Romains? Et en même temps qui voudrait envier, pour sa patrie, la situation des uns ou des autres? Je dis même des Romains de Vespasien et de Titus; car, malgré les complaisances de l'écrivain pour les vainqueurs, tout lecteur attentif apercevra les horribles vices, les fruits ignominieux et cruels de cette civilisation impériale que certains néo-païens de nos jours ont essayé de réhabiliter par des tableaux savamment arrangés. Au moins on n'a pas songé à présenter l'état des Juifs, à l'époque du siége de Jérusalem, comme un Eldorado, comme un idéal à proposer aux rêves des publicistes et aux aspirations des peuples. Quoi donc leur a manqué? Ils avaient les richesses du sol, l'or, les beaux-arts, les armes, les forteresses; ils avaient même l'intelligence et l'énergie. Mais on ne trouve plus dans leurs rangs ni la discipline, ni un centre d'unité religieuse et politique. L'idée religieuse s'égare et forme des sectes fanatiques; l'idée nationale devient l'étendard de l'ambition et de l'extravagance.

Ces considérations, qu'il serait trop facile de développer, sont aussi sévères que vraies. Il en est d'autres qui affermissent notre foi et lui procurent de précieuses con-

solations. Le nom du Christ n'est écrit nulle part dans ces pages, et cependant il brille à chaque ligne. C'est le Christ qui conduit Titus par la main; c'est son sang qui retombe sur le peuple déicide, l'aveugle, l'enivre et le fait courir aux abîmes; ou plutôt c'est le Christ, toujours miséricordieux, même quand il châtie, qui fait éclater, dans la ruine de Jérusalem, la certitude de sa mission et s'offre pour satisfaire l'attente et les aspirations du monde. N'y eût-il que ce vaste désastre de tout un peuple, peu d'années après le crucifiement, on pourrait encore y voir un éclatant témoignage. Mais l'Homme-Dieu a pris soin, par lui-même et par ses prophètes, de caractériser expressément le sens et la portée de ces catastrophes. Il est facile, en comparant la Bible avec le récit de Josèphe, de constater le minutieux accomplissement des prédictions (1). L'argument qui en découle a d'autant plus de force que l'impartialité du témoin ne saurait faire l'objet d'un doute. On pourra lire, à la suite de cette *Introduction*, la *Vie de Josèphe, par lui-même*. C'est un juif, un pharisien, un prêtre. Il a rendu à Jésus-Christ, dans son ouvrage des *Antiquités judaïques* (2), un témoignage que nous devons reproduire ici : « En ce temps (sous le gouvernement de Pilate) exista Jésus, homme sage, si toutefois il faut l'appeler homme, car il faisait des œuvres merveilleuses, et fut le docteur des hommes qui reçoivent la vérité avec plaisir. Il s'attacha beaucoup de disciples et d'entre les Juifs et d'entre les Gentils. Celui-ci était le Christ. Pilate l'ayant condamné à la croix, sur les poursuites des premiers de notre nation, ceux qui l'avaient aimé d'abord ne cessèrent point pour cela. Car le troisième jour il leur apparut de nouveau vivant : les divins prophètes avaient dit de lui ces choses merveilleuses et une infinité d'autres; la tribu des chrétiens, qui ont pris de lui leur nom, n'a pas défailli jusqu'à nos jours. » Ce

(1) Nous avons cherché à faciliter cette comparaison, en reproduisant les prophéties ou en y renvoyant dans les principaux endroits.

(2) Livre XVIII, chapitre 4.

langage, qu'un croyant pourrait adopter à première vue pour lui-même, est néanmoins celui d'un rapporteur indifférent. Josèphe nous dira, dans l'*Histoire de la guerre des Juifs* (1), que son Messie c'est Vespasien. Il est à peine croyable qu'il ait prétendu concilier ce beau dogme avec les prophéties de la Bible. Néanmoins on serait tenté de penser qu'il l'a émis avec une certaine sincérité. Ne devait-il pas à Vespasien le repos et la fortune?

.... *Deus nobis hæc otia fiat.*

Josèphe semble avoir été un rationaliste pratique, cherchant surtout l'*utile*, même au sein des questions religieuses. N'ayant pu arriver à la tranquillité par la victoire, il était heureux de la trouver dans la soumission et dans l'acceptation des faveurs impériales. Avec une sagesse toute bourgeoise, comme on pourrait dire aujourd'hui, il ne s'occupait des prophéties que pour consolider son heureuse position et la concilier avec les débuts plus vaillants et plus patriotiques de sa carrière. Ce n'est pas un côté estimable de sa physionomie, à coup sûr, mais c'est une incontestable garantie de son impartialité. D'ailleurs Tacite a confirmé son récit, en le résumant d'une manière très-rapide. Les Juifs opiniâtres n'ont su lui opposer aucune dénégation de quelque valeur. Ils sont réduits à substituer aux faits qu'ils refusent d'avouer des contes ridicules, en contradiction avec les données les plus vulgaires de l'histoire.

Il est résulté de là que l'ouvrage de Josèphe a pris dès l'origine et gardé constamment une place considérable dans l'apologétique chrétienne. Au IVe et au Ve siècle, Eusèbe, Hégésippe en publiaient des extraits. La chaîne s'est continuée jusqu'à Bossuet (2) et jusqu'à l'un des his-

(1) Livre VI, chapitre 31.

(2) Voir *Œuvres complètes de Bossuet*. Edition Contant-Laguerre. *Discours sur l'histoire universelle*, tome VIII, pages 211 et suiv. *Sermon sur la bonté et la rigueur de Dieu*, tome VI, pages 41 et suiv.

toriens catholiques qui tiennent le premier rang de nos jours (1).

Pour cette publication nouvelle, nous nous sommes servi de la traduction qui a été faite à Port-Royal par le fameux *Arnauld d'Andilli*. Les intelligences, à Port-Royal, avaient un double courant : les idées jansénistes, puis l'étude et la défense de l'antiquité chrétienne. Le premier courant venait souvent gâter le second. Nous ne craignons pas de pousser loin la méfiance à cet égard, et nous n'avons pas manqué de signaler et de neutraliser le venin, toutes les fois que nous l'avons rencontré dans quelque volume destiné à notre collection. Ici rien de pareil ne s'est présenté. D'ailleurs *Arnauld d'Andilli* était, de toute la famille, le mieux préparé pour une traduction de ce genre. Il avait le style clair, coulant, facile. Aujourd'hui même il ne paraîtra pas suranné, quoique le dix-huitième siècle nous ait bien fait perdre l'habitude des moindres périodes à conjonctions et de l'ampleur des phrases. Peu de notes ont été nécessaires pour éclaircir les expressions techniques. Sur certains points, par exemple, sur le calendrier, *Arnauld d'Andilli* a écarté toute difficulté en substituant les noms modernes aux anciens. Une seule fois il a laissé paraître une dénomination du calendrier syro-macédonien, que Josèphe avait adopté, mais pour les termes seulement, car il suit, du reste, la marche des mois hébraïques.

Il nous a semblé avantageux de joindre à l'ouvrage de Josèphe le récit que Philon a fait de son *ambassade* auprès de Caligula. Cet illustre juif de la colonie d'Alexandrie a le style redondant et déclamatoire des Orientaux. Il est intéressant de le comparer à Josèphe : il ne l'est pas moins d'être initié par lui à la connaissance d'une société judaïque autre que celle de Jérusalem et d'une Cour impériale autre que celle de Vespasien et de Titus.

(1) M. Franz de Champagny. *Rome et la Judée.*

VIE DE JOSÈPHE

ÉCRITE PAR LUI-MÊME

Comme je tire mon origine par une longue suite d'aïeux de la race sacerdotale, je pourrais me vanter de la noblesse de ma naissance, puisque chaque nation, établissant la grandeur d'une maison sur certaines marques d'honneur qui l'accompagnent, c'en est parmi nous une des plus signalées que d'avoir l'administration des choses saintes. Mais je ne suis pas seulement descendu de la race des sacrificateurs, je le suis aussi de la première des vingt-quatre lignées qui la composent, et dont la dignité est éminente par-dessus les autres. A quoi je puis ajouter que du côté de ma mère je compte des rois entre mes ancêtres. Car la branche des Asmonéens dont elle est descendue, a possédé tout ensemble durant un long temps parmi les Hébreux le royaume et la souveraine sacrificature. Voici quelle a été la suite des derniers de mes prédécesseurs. Simon, surnommé Psellus, grand-père de mon bisaïeul, vivait du temps qu'Hircan, premier de ce nom, fils de Simon, grand sacrificateur, exerçait la souveraine sacrificature. Ce Psellus eut neuf fils, dont l'un, nommé Matthias et surnommé Aphias, épousa, en la première année du règne d'Hircan, la fille de

Jonathas, grand sacrificateur, et en eut Matthias, surnommé Curus, qui, en la neuvième année du règne d'Alexandre, eut un fils nommé Josèphe, qui, en la dixième année du règne d'Archélaüs, eut un fils nommé Matthias, de qui j'ai tiré ma naissance en la première année du règne de l'empereur Caïus César. Quant à moi, j'ai trois fils, dont le premier, nommé Hircan, est né en la cinquième année du règne de Vespasien; le second, nommé Juste, en la septième année, et le troisième, nommé Agrippa, en la neuvième année du règne de ce même empereur. Voilà quelle est ma race ainsi qu'elle se trouve écrite dans les registres publics, et que j'ai cru devoir rapporter ici afin de confondre les calomnies de mes ennemis.

Mon père ne fut pas seulement connu dans toute la ville de Jérusalem par la noblesse de son extraction : il le fut encore davantage par sa vertu et par son amour pour la justice qui rendirent son nom célèbre. Je fus élevé dès mon enfance dans l'étude des lettres avec un de mes frères, tant de père que de mère, qui portait comme lui le nom de Matthias; et Dieu m'ayant donné beaucoup de mémoire et assez de jugement, j'y fis un si grand progrès, que n'ayant encore que quatorze ans, les sacrificateurs et les principaux de Jérusalem daignaient bien me faire l'honneur de me demander mes sentiments sur ce qui regardait l'intelligence de nos lois (1). Lorsque j'eus treize ans, je désirai d'apprendre les diverses opinions des Pharisiens, des Sadducéens et des Esséniens, qui sont trois sectes parmi nous, afin que les connaissant toutes je pusse m'attacher à celle qui me paraîtrait la meilleure. Ainsi je m'instruisis de toutes, et en fis l'épreuve avec beaucoup de travail et d'austérités. Mais cette expérience ne me satisfit pas encore : et sur ce que j'appris qu'un nommé Bane vivait si austèrement dans le désert, qu'il n'avait pour vêtement que les écorces des arbres, pour nourriture que ce que la terre produit d'elle-même, et que pour se conserver chaste, il se baignait plusieurs fois le jour et la nuit dans de l'eau froide, je résolus de l'imiter. Après avoir passé trois années avec lui je retournai, à l'âge de dix-neuf ans, à Jérusalem. Je commençai alors à m'engager dans les exercices de la vie civile, et embrassai la secte des Pharisiens, qui approche plus qu'aucune autre de celle des stoïques entre les Grecs.

A l'âge de vingt-six ans je fis un voyage à Rome dont voici

(1) De l'ensemble de ce récit, il résulte que Josèphe est né en 37 ou 38.

la cause. Félix, gouverneur de Judée, ayant envoyé pour un fort léger sujet des sacrificateurs, très-gens de bien et mes amis particuliers, se justifier devant l'empereur, je désirai avec d'autant plus d'ardeur de les assister que j'appris que leur mauvaise fortune n'avait rien diminué de leur piété, et qu'ils se contentaient de vivre avec des noix et des figues. Ainsi je m'embarquai et courus la plus grande fortune que l'on puisse jamais courir. Car le vaisseau dans lequel nous étions six cents personnes, fit naufrage sur la mer Adriatique. Mais après avoir nagé toute la nuit, Dieu permit qu'au point du jour nous rencontrâmes un navire de Cyrène qui reçut quatre-vingts de ceux d'entre nous qui avaient pu nager si longtemps, le reste étant péri dans la mer. Ainsi nous arrivâmes à Disearche, que les Italiens nomment Putéoles (1), où je fis connaissance avec un comédien juif, nommé Alitur, que l'empereur Néron aimait fort. Cet homme me donna accès auprès de l'impératrice Poppea, et j'obtins sans peine l'absolution et la liberté de ces sacrificateurs, par le moyen de cette princesse qui me fit aussi de grands présents avec lesquels je m'en retournai en mon pays. Je trouvai que des esprits portés à la nouveauté commençaient à y jeter les fondements d'une révolte contre les Romains. Je tâchai à ramener ces séditieux, et leur représentai entre autres choses combien de si puissants ennemis leur devaient être redoutables, tant à cause de leur science dans la guerre, que de leur grande prospérité; et qu'ils ne devaient pas exposer témérairement à un si extrême péril leurs femmes, leurs enfants et leur patrie. Comme je prévoyais que cette guerre ne pouvait être que malheureuse, il n'y eut point de raisons dont je ne me servisse pour les détourner de l'entreprendre. Mais tous mes efforts furent inutiles, et il me fut impossible de les guérir de cette manie. Ainsi craignant que ces factieux qui avaient déjà occupé la forteresse Antonia, ne me soupçonnassent de favoriser le parti des Romains, et qu'ils ne me fissent mourir, je me retirai dans le sanctuaire, d'où après la mort de Manahem et des principaux auteurs de la révolte je sortis pour me joindre aux sacrificateurs et aux principaux des Pharisiens. Je les trouvai fort effrayés de voir que le peuple avait pris les armes et fort irrésolus sur le conseil qu'ils devaient prendre, tant ils voyaient de péril à s'opposer

(1) Puzzolo.

à la fureur de ces séditieux. Nous feignîmes de concert d'entrer dans leur sentiment, et leur conseillâmes de laisser éloigner les troupes romaines, dans l'espérance que nous avions que Gessius viendrait cependant avec de grandes forces et apaiserait ce tumulte. Il vint en effet, mais après avoir perdu plusieurs des siens dans un combat, il fut contraint de se retirer. Cet avantage que ces factieux remportèrent sur lui coûta cher à notre nation, parce que leur ayant élevé le cœur, ils se flattèrent de pouvoir toujours demeurer victorieux.

En ce même temps, les habitants des villes de Syrie voisines de la Judée tuèrent les Juifs qui demeuraient parmi eux quoiqu'ils n'eussent pas seulement eu la pensée de se révolter contre les Romains; et par une cruauté plus que barbare n'épargnèrent pas même leurs femmes et leurs enfants. Ceux de Scythopolis surpassèrent encore les autres en impiété. Car les Juifs leur venant faire la guerre, ils contraignirent ceux de la même nation qui demeuraient parmi eux de prendre les armes contre leurs frères, ce que nos lois défendent expressément; et après avoir vaincu avec leur assistance, ils oublièrent par une détestable perfidie l'obligation qu'ils leur avaient et la foi qu'ils leur avaient donnée, et les tuèrent tous sans pardonner à un seul. Les Juifs qui demeuraient à Damas ne furent pas traités plus humainement. Mais comme j'ai déjà rapporté ces choses dans mon *Histoire de la guerre des Juifs*, il me suffit d'en dire ce mot en passant, afin que le lecteur sache que ce n'a pas été volontairement, mais par contrainte, que notre nation s'est trouvée engagée dans la guerre contre les Romains.

Après la défaite de Gessius, les principaux de Jérusalem qui étaient désarmés et voyaient les séditieux armés, appréhendèrent avec sujet de tomber sous leur puissance; sachant que la Galilée ne s'était point encore toute soulevée contre les Romains, mais qu'une partie était demeurée dans son devoir, ils m'y envoyèrent avec deux autres sacrificateurs, Joasar et Judas, pour persuader aux mutins de quitter les armes, et de les remettre entre les mains des principaux de la nation avec assurance de les leur conserver : mais que, avant que de s'en servir, il faudrait savoir quelle serait l'intention des Romains.

Etant parti avec ces instructions, je trouvai en arrivant en Galilée, que ceux de Séphoris étaient prêts d'en venir aux mains avec les Galiléens, qui menaçaient de ravager leur pays

à cause de l'affection que ces premiers conservaient pour le peuple Romain, et de la fidélité qu'ils gardaient pour Sénius Gallus, gouverneur de Syrie. Je délivrai les Séphoritains de cette crainte, et apaisai les Galiléens en leur permettant d'envoyer toutes les fois qu'ils voudraient à Dora de Phénicie vers les otages qu'ils avaient donnés à Gessius.

Quant aux habitants de Tibériade, je trouvai qu'ils avaient déjà pris les armes. Et voici quelle en fut la cause. Il y avait dans cette ville trois factions, dont la première était composée des personnes de conditions, et Julius Capella en était le chef. Hérode, fils de Miar, Hérode, fils de Gamal, et Compsus, fils de Compsus, s'étaient joints à lui : car, quant à Crispe, frère de Compsus, qu'Agrippa le Grand avait dès longtemps établi gouverneur de la ville, il demeurait alors en des terres qu'il avait au-delà du Jourdain. Tous ces autres dont je viens de parler, étaient d'avis de demeurer fidèles au peuple Romain et à leur roi ; et Pistus était le seul de la noblesse qui, pour plaire à Juste, son fils, n'était pas de ce sentiment. La seconde faction était composée du menu peuple, qui voulait que l'on fît la guerre. Et Juste, fils de Pistus, était chef de la troisième faction. Il feignait de douter s'il fallait prendre les armes : mais il cabalait secrètement pour exciter le trouble dans l'espérance de trouver sa grandeur et son élévation dans le changement. Pour parvenir à son dessein, il représenta au peuple, que leur ville avait toujours tenu un des premiers rangs entre celles de Galilée, et qu'elle en avait même été la capitale durant le règne d'Hérode, qui l'avait fondée, et qui lui avait assujetti celle de Séphoris; qu'ils avaient conservé cette prééminence, même sous le règne du roi Agrippa, le père, jusqu'à ce que Félix eût été établi gouverneur de la Judée, et ne l'avaient perdue que depuis que Néron les avait donnés au jeune Agrippa; mais que Séphoris après avoir reçu le joug des Romains, avait été élevée par-dessus toutes les autres villes de la Galilée, et que ce changement leur avait fait perdre le trésor des chartes et la recette des deniers du roi. Juste ayant par de semblables discours irrité le peuple contre le roi et excité dans leur esprit le désir de se révolter, il ajouta, que le temps était venu de se joindre aux autres villes de Galilée, et de prendre les armes pour recouvrer les avantages qu'on leur avait si injustement ravis. En quoi ils seraient secondés de toute la province par la haine que l'on portait aux Séphoritains, à cause de leur liaison si étroite

avec l'empire Romain. Ces raisons de Juste persuadèrent le peuple : car, comme il était fort éloquent, la grâce avec laquelle il parlait, l'emporta sur des avis beaucoup plus sages et plus salutaires. Il avait même assez de connaissance de la langue grecque pour avoir osé entreprendre d'écrire l'histoire de ce qui se passa alors, afin d'en déguiser la vérité. Mais je ferai voir plus particulièrement dans la suite quelle a été sa malice; et comme il ne s'en est guère fallu que lui et son frère n'aient causé l'entière ruine de leur pays. Juste les ayant donc persuadés et contraint quelques-uns de ceux qui étaient d'un autre sentiment à prendre les armes, il se mit en campagne et brûla quelques villages des Ipiniens et des Gadaréens, qui sont sur les frontières de Tibériade et de Scythopolis.

Pendant que les choses étaient en l'état que je viens de dire, voici ce qui se passait à Giscala. Jean, fils de Lévi, qui voyait que quelques-uns de ses concitoyens étaient résolus de secouer le joug des Romains, employa toute son adresse pour les retenir dans l'obéissance. Mais il y travailla inutilement; et les Gadaréniens, les Gabaraniens et les Tyriens, qui sont proches de Giscala, s'étant joints ensemble, attaquèrent la place, la prirent de force, et la ruinèrent entièrement. Jean, irrité de cette action, rassembla tout ce qu'il put de troupes, marcha contre eux, les défit, rebâtit la ville, et la fit environner de murailles.

J'ai à dire maintenant de quelle sorte ceux de Gamala demeurèrent fidèles aux Romains. Philippe, fils de Jacim, lieutenant du roi Agrippa, s'était contre toute sorte d'espérance échappé du palais royal de Jérusalem lorsqu'il était assiégé; mais il tomba dans un autre péril : car il courait fortune d'être tué par Manahem et les séditieux qu'il commandait, si quelques Babyloniens de ses parents, qui étaient alors à Jérusalem, ne l'eussent sauvé. Il se déguisa quelques jours après et s'enfuit dans un village qui était à lui, proche du château de Gamala, où il assembla un assez bon nombre de ses sujets. Dieu permit qu'il fût arrêté par une fièvre, sans laquelle il était perdu. Car cet accident l'ayant empêché de continuer son voyage, il écrivit par un de ses affranchis au roi Agrippa et à la reine Bérénice; et pour leur faire tenir ses lettres il les adressa à Varus, à qui ce prince et cette princesse avaient laissé la garde de leur palais lorsqu'ils étaient allés au-devant de Gessius. Varus fut fort fâché d'ap-

prendre que Philippe était échappé, parce qu'il eut peur de diminuer de crédit dans l'esprit du roi et de la reine, et qu'ils n'eussent plus besoin de lui lorsque Philippe serait auprès d'eux. Ainsi il fit croire au peuple que cet affranchi était un traître qui leur apportait de fausses lettres, parce qu'il était certain que Philippe était à Jérusalem avec les Juifs qui s'étaient révoltés contre les Romains : et par cet artifice fit mourir cet homme. Lorsque Philippe vit que son affranchi ne revenait point, ne sachant à quoi attribuer ce retardement, il en envoya un autre avec de nouvelles lettres : et Varus employa pour les perdre les mêmes calomnies dont il avait usé contre le premier. Les Syriens, qui demeuraient à Césarée, lui avaient enflé le cœur, et fait concevoir de grandes espérances, en lui disant que les Romains feraient mourir Agrippa à cause de la rébellion des Juifs, et qu'il pourrait régner en sa place parce qu'il était de race royale, et descendu de Sohème, roi du Liban. Ce fut ce qui l'empêcha de faire rendre au roi les lettres de Philippe, et ce qui l'obligea de fermer tous les passages afin d'ôter à ce prince la connaissance de ce qui se passait. Il fit ensuite mourir plusieurs Juifs pour satisfaire les Syriens de Césarée, et résolut d'attaquer, avec l'aide des Traconites qui étaient en Béthanie, les Juifs que l'on nommait Babyloniens et qui demeuraient à Ecbatane. Pour venir à bout de ce dessein, il commanda à douze des principaux d'entre les Juifs de Césarée d'aller dire de sa part à ceux d'Ecbatane qu'on l'avait averti qu'ils étaient sur le point de se soulever contre le roi : mais qu'il n'avait pas voulu ajouter foi à cet avis ; et qu'ainsi il les envoyait vers eux pour les porter à quitter les armes, afin de témoigner par cette obéissance qu'il avait eu raison de ne point croire ce qu'on lui avait dit à leur préjudice. A quoi il ajouta, que pour faire encore mieux connaître leur innocence il serait nécessaire qu'ils lui envoyassent soixante-dix des plus considérables d'entre eux. Ces douze députés étant arrivés à Ecbatane trouvèrent que ceux de leur nation ne pensaient à rien moins qu'à se révolter, et leur persuadèrent d'envoyer à Varus les soixante-dix hommes qu'il demandait. Lorsque ces députés furent tous ensemble près de Césarée, Varus, qui s'était avancé sur leur chemin avec les troupes du roi, les fit charger, et de ce grand nombre il ne s'en sauva qu'un seul. Varus marcha ensuite vers Ecbatane. Mais celui qui s'était échappé le prévint, et donna avis aux habi-

tants de cette horrible perfidie. Ils prirent les armes, se retirèrent avec leurs femmes et leurs enfants dans le château de Gamala, et abandonnèrent leurs villages avec tous les biens et tous les bestiaux qu'ils y avaient en abondance. Philippe ayant appris cette nouvelle se rendit aussitôt à Gamala. Le peuple ravi de sa venue le pria de vouloir être leur chef et de les conduire contre Varus et les Syriens de Césarée : car le bruit s'était répandu qu'ils avaient tué le roi. Philippe, pour réprimer leur impétuosité, leur représenta les bienfaits dont ils étaient redevables à ce prince, leur fit connaître par de puissantes raisons que les forces de l'empire romain étaient si redoutables qu'ils ne pouvaient entreprendre de lui faire la guerre sans s'exposer à un péril évident; et enfin il leur persuada de suivre le conseil qu'il leur donnait. Cependant le roi Agrippa ayant appris que Varus voulait faire tuer en un même jour tous les Juifs de Césarée qui étaient en fort grand nombre, sans épargner même leurs femmes et leurs enfants, envoya Equus Modius pour lui succéder, comme on l'a pu voir ailleurs : et Philippe retint dans l'obéissance des Romains Gamala et le pays d'alentour.

Lorsque je fus arrivé en Galilée, j'appris tout ce que je viens de dire, et j'écrivis au conseil de Jérusalem pour savoir ce qu'il voulait que je fisse. Il me manda de demeurer pour prendre soin de la province, et de retenir avec moi mes collègues s'ils le voulaient bien. Mais après qu'ils eurent ramassé beaucoup d'argent, qui leur était dû pour les décimes, ils aimèrent mieux s'en retourner, et m'accordèrent de différer seulement un peu de temps pour donner ordre à toutes choses. Nous partîmes donc tous ensemble de Séphoris, pour aller à un bourg nommé Bethmaüs éloigné de quatre stades de Tibériade. De là j'envoyai vers le sénat de cette ville et vers les plus apparents d'entre le peuple, pour les prier de m'y venir trouver. Ils y vinrent, et Juste avec eux. Je leur dis que j'avais été député de la ville de Jérusalem avec mes collègues, pour leur représenter qu'il fallait démolir le palais si somptueux que le tétrarque Hérode avait fait bâtir, et où il avait fait peindre divers animaux contre les défenses expresses de nos lois; qu'ainsi je les priais de nous permettre d'y travailler promptement. Capella et ceux de son parti ne pouvant se résoudre à la ruine d'un si bel ouvrage, contestèrent fort longtemps. Mais enfin nous les portâmes à y consentir : et tandis que nous agitions cette

affaire, Jésus, fils de Saphias, suivi de quelques bateliers et de quelques autres Galiléens de sa faction, mit le feu au palais, dans l'espérance de s'y enrichir, parce qu'ils y voyaient des couvertures dorées; et ils pillèrent plusieurs choses contre notre gré.

Après cette conférence que j'eus avec Capella, nous nous retirâmes en la haute Galilée. Cependant ceux de la faction de Jésus tuèrent tous les Grecs qui demeuraient dans Tibériade, et tous ceux qui avaient été leurs ennemis avant la guerre. Cette nouvelle me fâcha fort. J'allai aussitôt à Tibériade, où je fis tout ce qui me fut possible pour recouvrer une partie de ce qui avait été pillé au roi, comme des chandeliers à la corinthienne, de riches tables, et quantité d'argent non monnayé, dans le dessein de le conserver pour ce prince, et mis toutes ces choses entre les mains des principaux du sénat et de Capella, fils d'Antillus, avec ordre de ne le rendre qu'à moi-même. J'allai de là avec mes collègues à Giscala, pour sonder ce que Jean avait dans l'esprit, et je n'eus pas peine à connaître qu'il aspirait à la tyrannie; car il me pria de trouver bon qu'il se servît du blé qui appartenait à l'empereur, et qui était en réserve dans les villages de la haute Galilée, afin d'en employer le prix à faire bâtir des murailles. Mais, comme je m'aperçus de son dessein, je le refusai, et résolus de garder ce blé ou pour les Romains, ou pour les besoins de la province, en vertu du pouvoir que la ville de Jérusalem m'avait donné. Lorsqu'il vit qu'il ne pouvait rien obtenir de moi, il s'adressa à mes collègues; et parce qu'ils aimaient fort les présents, et qu'ils ne prévoyaient pas les suites, ils lui accordèrent sa demande, quelque opposition que j'y pusse faire, me trouvant seul contre deux. Il usa encore d'un autre artifice. Il dit que les Juifs qui étaient à Césarée de Philippes se plaignaient de manquer d'huile vierge, à cause des défenses que le roi leur avait faites de sortir de la ville pour en acheter, et qu'ils s'étaient adressés à lui pour en avoir, parce qu'ils ne pouvaient se résoudre à se servir de l'huile des Grecs, contre la coutume de notre nation. Ce n'était pas néanmoins le zèle de la religion, mais le désir d'un gain sordide qui le faisait parler de la sorte; parce qu'il savait qu'au lieu que deux setiers de cette huile se vendaient une drachme à Césarée, les quatre-vingts setiers (1) ne valaient que qua-

(1) Le *setier* romain, *sextarius*, était employé, soit pour les graines, soit

tre drachmes à Giscala. Ainsi il fit porter à Césarée toute l'huile qui était dans cette ville, et fit croire faussement que c'était avec ma permission : mais je n'osai m'y opposer, de crainte que le peuple ne me lapidât : et par cette fourberie, il amassa beaucoup d'argent.

Je renvoyai ensuite mes collègues à Jérusalem, et m'appliquai tout entier à faire provision d'armes et à fortifier les places. Cependant je fis venir les plus déterminés de ces libertins, qui ne vivaient que de brigandages; et n'ayant pu les faire résoudre à quitter les armes, je persuadai au peuple de leur payer une contribution ; ce qu'il fit comme plus avantageux que de souffrir les ravages qu'ils faisaient à la campagne. Ainsi je les renvoyai après les avoir obligés, par serment, de ne point venir dans les pays si on ne les mandait, ou si on ne manquait à les payer; et leur défendis de courir ni sur les terres des Romains, ni sur celles de leurs voisins. Or, comme je n'avais rien plus à cœur que de maintenir en paix la Galilée, je fis amitié avec soixante-dix des principaux du pays, afin qu'ils me fussent comme autant d'otages : et ce dessein me réussit. Car je gagnai leur affection en prenant leur avis et leur conseil en plusieurs choses; et surtout en ne faisant rien contre la justice, et en ne me laissant point corrompre par des présents.

J'étais alors âgé de trente ans. Et bien qu'il soit difficile, avec quelque modération et quelque prudence qu'on se conduise, d'éviter les calomnies de ses envieux, lors principalement que l'on est élevé en autorité, personne néanmoins n'a osé dire que j'aie jamais reçu aucuns dons, ou souffert qu'on ait fait violence à aucune femme. Aussi n'avais-je pas besoin de ces présents ; et j'étais si éloigné d'en prendre, que je négligeais même de recevoir les décimes qui m'étaient dus en qualité de sacrificateur. Je pris seulement après les avantages que je remportai sur les Syriens, quelque partie de leurs dépouilles, que j'envoyai à mes parents à Jérusalem. Car je vainquis deux fois les Séphoritains, quatre fois ceux de Tibériade, une fois les Gadariens, et pris Jean prisonnier, qui

pour les liquides. Dans le premier cas, il formait la seizième partie du *modius* ou *boisseau*, et valait un peu plus d'un demi-litre. Dans l'autre cas, avec la même contenance, il correspondait au *conge*, dont il était la sixième partie, et à l'*amphore*, dont il était la quarante-huitième partie. La drachme, monnaie grecque, valait dans l'antiquité 0 fr. 92 cent., aujourd'hui elle vaut 1 fr. (N. E.)

m'avait si souvent dressé des embûches. Au milieu de tant d'heureux succès, je ne voulus jamais me venger, ni de lui, ni de tous les autres : et comme Dieu a les yeux ouverts sur les bonnes actions des hommes, j'attribue à cette raison la grâce qu'il m'a faite de me délivrer de tant de périls dont je parlerai dans la suite de cette histoire.

Tout le peuple de la Galilée avait une telle affection et une telle fidélité pour moi, que voyant leurs villes prises de force, et leurs femmes et leurs enfants emmenés esclaves, ils étaient moins touchés de tant de malheurs que du soin de ma conservation. Cette estime et cette passion si générale m'attirèrent encore davantage l'envie de Jean. Il m'écrivit pour me prier de lui permettre d'aller à Tibériade prendre des eaux chaudes dont il avait besoin pour sa santé ; et comme je ne croyais pas qu'il eut aucun mauvais dessein, non-seulement je le lui permis, mais je mandai aux magistrats que j'avais établi de lui faire préparer un logis et à ceux de sa suite, et de leur faire fournir en abondance tout ce qui leur serait nécessaire. J'étais alors à Cana, qui est un village de Galilée; et Jean ne fut pas plus tôt arrivé à Tibériade qu'il s'efforça de persuader aux habitants de me manquer de fidélité, et de se séparer de moi pour embrasser son parti. Plusieurs d'entre eux, qui étaient portés à désirer le changement et le trouble, écoutèrent avec joie cette proposition, et principalement Juste et Pistus, son père : mais je rendis inutile leur mauvais dessein. Car Sila, que j'avais donné pour gouverneur à ceux de Tibériade, envoya en grande diligence m'avertir de ce qui se passait, et me pressa de me hâter si je ne voulais par mon retardement laisser tomber cette ville sous la puissance d'un autre. Je pris aussitôt deux cents hommes, marchai toute la nuit, et envoyai avertir ceux de Tibériade de ma venue. J'arrivai au point du jour proche de la ville : les habitants vinrent au-devant de moi, et Jean avec eux. Il me salua avec un visage étonné ; et craignant que je ne le fisse mourir si je découvrais sa perfidie, il se retira à son logis. Quand je fus dans la place où se font les exercices, je ne retins auprès de moi qu'un des miens et dix hommes armés. Là je montai sur un lieu élevé et représentai au peuple combien il leur importait de demeurer fidèles; puisque autrement je ne pourrais plus me fier en eux, et qu'ils se repentiraient un jour d'avoir manqué à leur devoir. Comme je leur parlais de la sorte, un de mes amis me dit

de descendre, puisque ce n'était pas alors le temps de penser à gagner l'affection des habitants, mais à me sauver de leurs mains, parce que Jean, ayant su que j'étais presque seul, avait choisi entre les mille hommes qu'il commandait ceux dont il s'assurait le plus, et les envoyait pour me tuer. En effet, ces meurtriers étaient tout proches et eussent exécuté leur mauvais dessein si je ne fusse promptement descendu avec l'aide d'un de mes gardes, nommé Jacob, et d'un habitant de Tibériade, nommé Hérode, qui me tendit la main et m'accompagna jusqu'au lac. J'y trouvai heureusement un bateau qui me conduisit à Tarichée, et trompai ainsi l'espérance de mes ennemis. Les habitants de cette ville eurent horreur de la trahison de ceux de Tibériade : ils prirent aussitôt les armes, me pressèrent de les mener contre eux pour tirer vengeance d'une telle perfidie, envoyèrent dans toute la Galilée donner avis de ce qui s'était passé, et convièrent tout le monde à se venir joindre à eux et marcher sous ma conduite. Ces peuples se rendirent en grand nombre auprès de moi, et tous ensemble me conjurèrent d'aller attaquer Tibériade, de la ruiner de fond en comble, et de faire vendre à l'encan tous les hommes, les femmes et les enfants ; ceux de mes amis qui étaient échappés du même péril me conseillaient la même chose. Mais l'appréhension d'allumer une guerre civile m'empêcha de m'y résoudre. Je crus qu'il valait mieux accommoder cette affaire, et leur représentai le mal qu'ils se feraient à eux-mêmes, si lorsque les Romains viendraient ils les trouvaient divisés jusqu'à s'entretuer les uns les autres. J'apaisai ainsi leur colère ; et Jean voyant que la trahison lui avait si mal réussi, sortit tout effrayé de Tibériade avec ce qu'il avait de gens pour se retirer à Giscala. Il m'écrivit qu'il n'avait eu nulle part à ce qui était arrivé, et employait des serments et des exécrations étranges pour m'obliger d'ajouter foi à ses paroles. Cependant un grand nombre de Galiléens vinrent en armes me trouver; et comme ils savaient que Jean était un méchant et un parjure, ils me pressaient avec grande instance de les mener contre lui afin de le perdre et d'exterminer Giscala. Je les remerciai fort des témoignages de leur bonne volonté, et les assurai d'en conserver une très-grande reconnaissance; mais je les priai d'approuver le dessein que j'avais de pacifier ce trouble sans effusion de sang. Je le leur persuadai, et nous allâmes ensuite à Séphoris. Les habitants

qui craignaient ma venue à cause qu'ils étaient résolus de demeurer dans la fidélité et l'obéissance qu'ils avaient promise aux Romains, tâchèrent de me détourner ailleurs, et envoyèrent pour cela vers Jésus, qui, avec les huit cents voleurs qu'il commandait, était alors sur les frontières de Ptolémaïde, pour l'engager par une grande somme d'argent à venir me faire la guerre. Une telle récompense le fit résoudre à m'attaquer; mais avant que d'en venir à la force ouverte, il tâcha de me surprendre. Il envoya me prier de trouver bon qu'il me vînt saluer. Je le lui permis, parce que je ne me défiais point de lui; et il se mit aussitôt en chemin avec tous ses gens. Sa méchanceté néanmoins n'eut pas le succès qu'il espérait. Car comme il était déjà assez proche de nous, un de la troupe vint m'avertir de son dessein. Alors, sans en rien témoigner, j'allai dans la place publique accompagné de grand nombre de Galiléens armés, parmi lesquels il y en avait quelques-uns de Tibériade; commandai de garder toutes les avenues, et donnai charge à ceux qui étaient aux portes de ne laisser entrer Jésus qu'avec un petit nombre des siens; de repousser les autres, et même de les charger s'ils voulaient faire quelque effort. Jésus étant ainsi entré avec peu de gens, je lui commandai de quitter les armes s'il ne voulait perdre la vie; et comme il se vit environné de gens armés, il fut contraint d'obéir. Ceux des siens, qui étaient dehors, ne surent pas plus tôt qu'il était arrêté qu'ils prirent la fuite. Je le tirai à part et lui dis que je n'ignorais pas ni quel était son dessein, ni qui étaient ses complices; mais que je lui pardonnerais s'il me promettait de m'être fidèle à l'avenir. Il me le promit : je le laissai aller et lui permis de rassembler ses troupes. Quant aux Séphoritains, je leur déclarai que s'ils ne demeuraient dans leur devoir, je saurais bien les châtier.

En ce même temps, deux seigneurs Trachonites, sujets du roi, vinrent me trouver avec leurs armes, leurs chevaux et leur argent. Les Juifs ne voulaient point leur permettre de demeurer avec eux s'ils ne se faisaient circoncire : mais je leur représentai qu'on devait laisser chacun dans sa liberté de servir Dieu selon le mouvement de sa conscience, sans user de contrainte, ni donner sujet à ceux qui venaient chercher leur sûreté parmi nous de s'en repentir. Ainsi je fis changer de sentiment à ce peuple, et le portai à donner à ces étrangers les choses dont ils avaient besoin.

Le roi Agrippa envoya Equus Modius dans ce même temps,

avec grand nombre de troupes, pour prendre le château de Magdala : mais il n'osa l'assiéger, et se contenta d'incommoder Gamala en mettant des gens de guerre sur ses avenues. Cependant Ebutius, autrefois gouverneur du grand Champ, apprit que j'étais à Simoniade, sur la frontière de Galilée, à soixante stades de lui (1). Il marcha toute la nuit pour venir m'attaquer avec cent chevaux, deux cents hommes de pied, et le secours que lui donnèrent ceux de Gaba. J'envoyai contre lui une partie de mes gens; et comme il se confiait à sa cavalerie, il fit tout ce qu'il pût pour les attirer à la campagne. Mais parce que je n'avais que de l'infanterie, je ne voulus pas lui donner cet avantage. Ainsi après avoir vaillamment soutenu l'effort des miens, lorsqu'il vit que l'assiette du lieu ne lui était pas favorable, il s'en retourna à Gaba, avec perte de trois des siens seulement. Je le poursuivis avec deux mille hommes jusqu'à un village de la frontière de Ptolémaïde, nommé Bézara, distant de vingt stades de Gaba. Je fis poser des gardes sur les avenues, pour empêcher les courses des ennemis, et fis charger sur quantité de chameaux, que j'avais fait venir pour ce sujet, le blé que la reine Bérénice avait fait assembler en ce lieu des villages d'alentour, et le fis conduire en Galilée. J'envoyai ensuite défier Ebucius d'en venir à un combat; ce qu'il n'osa accepter, tant notre hardiesse l'avait étonné. Je marchai de là, sans perdre de temps, contre Néapolitain, qui, avec la cavalerie qu'il tenait en garnison à Scythopolis, pillait les environs de Tibériade. Je l'empêchai de continuer ses courses, et m'appliquai tout entier aux affaires de la Galilée.

Jean, fils de Lévi, qui était, comme nous l'avons dit, à Giscala, voyant que toutes les choses me succédaient heureusement; que j'étais aimé des peuples et craint des ennemis, considéra ma bonne fortune comme un obstacle à la sienne, et brûlant de jalousie, se flatta de l'espérance de me pouvoir traverser en excitant contre moi la haine des peuples. Il sollicita pour cela ceux de Tibériade et de Séphoris; et afin d'attirer dans son parti les trois principales villes de la Galilée, il tâcha de gagner aussi ceux de Gabara, en leur faisant

(1) Le stade, mesure grecque, a varié suivant les temps et les pays. Le plus fréquemment employé est le stade olympique, qui valait 184m,95; vers le VIIIe siècle avant Jésus-Christ, on introduisit dans plusieurs contrées de l'Orient un stade plus long, qui valait 213 mètres. (N. E.)

croire qu'ils seraient beaucoup plus heureux sous son gouvernement que sous le mien. Mais Séphoris ne voulait ni de lui ni de moi, parce que son inclination était toute entière pour les Romains : et Tibériade, qui trouvait du péril à se révolter, se contenta de lui promettre de vivre en amitié avec lui. Ainsi ceux de Gabara furent les seuls qui embrassèrent son parti, à la persuasion de Simon, qui était son ami et l'un des principaux de la ville. Ils n'osèrent néanmoins se déclarer ouvertement, parce qu'ils craignaient les Galiléens, dont ils avaient plusieurs fois éprouvé l'affection pour moi, mais ils attendaient l'occasion de me surprendre par une trahison; et il ne s'en fallut guère qu'elle ne leur réussit par la rencontre que je vais dire. Quelques jeunes gens de Dabar, fort entreprenants et fort hardis, ayant appris que la femme de Ptolomée, intendant des affaires du roi, traversait le grand Champ avec un équipage magnifique et accompagnée de quelques gens de cheval, pour passer des terres du roi dans la province des Romains, attaquèrent son escorte; et tout ce que cette dame pût faire fut de se sauver pendant qu'ils s'occupaient au pillage. Ils vinrent, après cette action, me trouver à Tarichée, avec quatre mulets chargés de quantité de choses de prix, force vaisselle d'argent, et cinq cents pièces d'or. Comme Ptolomée était Juif, et que nos lois défendent de rien prendre à ceux de notre nation, quand ils seraient même nos ennemis, je voulus conserver ce butin pour le lui rendre; et dans ce dessein, je dis à ces jeunes gens qu'il fallait le garder pour le vendre, et en envoyer le prix à Jérusalem, afin de l'employer à la réparation des murs de la ville. Ce qui les irrita de telle sorte, parce qu'ils avaient espéré d'en profiter, qu'ils firent courir le bruit dans tous les environs de Tibériade, que je voulais mettre la province sous la puissance des Romains, et que ce que j'avais proposé pour Jérusalem n'était qu'une feinte; mais que ma véritable intention était de faire tout rendre à Ptolomée : en quoi ils ne se trompaient pas; car ils ne m'eurent pas plus tôt quitté que je remis ce qu'ils avaient pris entre les mains de Dassion et de Janée, fils de Lévi, deux des principaux habitants de Tarichée, fort aimés du roi. Je leur donnai ordre de lui reporter, et leur défendis, sur peine de la vie, d'en parler à qui que ce fût. Cependant le bruit se répandit par toute la Galilée que je la voulais livrer aux Romains. On résolut de me perdre : et ceux de Tarichée même ayant ajouté foi à cette imposture, per-

suadèrent à mes gardes et aux gens de guerre qui m'accompagnaient, de prendre le temps que je serais endormi, et de se trouver avec les autres dans l'hippodrome (1) pour délibérer des moyens de faire réussir leur dessein. Ils y allèrent, et trouvèrent qu'un grand nombre de peuple y était déjà assemblé. Là, d'une commune voix, ils arrêtèrent de me traiter comme un traître à la République; et Jésus, fils de Saphias, qui était alors principal juge de Tibériade et l'un des plus méchants hommes du monde et des plus séditieux, pour les animer encore davantage, leur montra les lois de Moïse qu'il tenait à la main, et leur dit : « Si vous n'êtes point touchés » de la considération de votre propre salut, ne méprisez pas » au moins ces saintes lois que ce perfide Josèphe, votre gou- » verneur, n'a point craint de violer, et qui ne saurait être » puni trop sévèrement pour avoir commis un si grand » crime. » Ayant parlé de la sorte, et voyant que le peuple approuvait par ses cris ce qu'il disait, il prit avec lui quelques gens armés et vint à mon logis dans la résolution de me tuer. Comme je ne me défiais de rien et que je dormais accablé de sommeil et de lassitude, Simon, l'un de mes gardes qui était seul demeuré auprès de moi, voyant venir cette troupe toute furieuse, m'éveilla, m'avertit du péril auquel j'étais, et m'exhorta de mourir généreusement en me donnant la mort à moi-même plutôt que de la recevoir des mains de mes ennemis. Je me recommandai à Dieu, pris un habit noir pour me travestir, et n'ayant que mon épée à mon côté, passai au milieu de tous ces gens, et m'en allai droit à l'hippodrome par un chemin détourné. Là je me prosternai à la vue de tout le peuple, arrosai la terre de mes larmes afin de les toucher de compassion; et quand je reconnus qu'ils commençaient à s'attendrir, je tâchai de les diviser de sentiments avant que ceux qui étaient allés pour me tuer fussent de retour. Je leur dis que je ne désavouais pas d'avoir gardé ce butin, ainsi que l'on m'en accusait : mais que je les priais d'entendre à quel dessein je l'avais fait; et que s'ils trouvaient que j'eusse tort, ils pourraient après me faire mourir. Sur quoi toute cette multitude me commanda de parler : et ceux qui étaient allés me chercher étant revenus en ce même temps et se voulant jeter sur moi, la voix de tout le peuple les en empêcha. Ils crurent aussi qu'après que j'aurais confessé d'a-

(1) C'est la place où se faisaient les courses des chevaux.

voir voulu rendre ce butin au roi, je passerais pour un traître, et qu'ils pourraient exécuter leur dessein sans que personne s'y opposât. Ainsi toute l'assemblée s'étant tue pour m'écouter, je parlai en cette sorte : « Si vous jugez que j'aie mérité » la mort, je ne refuse pas de la souffrir. Mais permettez-moi » auparavant de vous informer de la vérité. Comme j'avais » reconnu que la beauté et la commodité de votre ville y attirent les étrangers de toutes parts, et que plusieurs d'entre » eux abandonnent leur pays pour la venir habiter, et pour » partager avec vous votre bonne et votre mauvaise fortune; » j'avais dessein d'employer cet argent pour y faire bâtir des » murailles. » A ces mots, les habitants et les étrangers se mirent à crier que l'on m'avait de l'obligation, et que je n'avais rien à craindre. Les Galiléens, au contraire, et ceux de Tibériade, continuaient dans leur animosité. Ainsi se trouvant divisés, les uns me menaçaient, les autres me rassuraient. Mais après que j'eus promis à ceux de Tibériade et aux autres villes dont l'assiette le permettrait, de leur faire bâtir des murailles, ils ajoutèrent foi à mes paroles, l'assemblée se sépara, et je me retirai avec mes amis et vingt de mes soldats, après être, contre toute sorte d'espérance, échappé d'un si grand péril. Mais les auteurs de cette sédition, qui craignirent que je ne m'en vengeasse, s'assemblèrent en armes jusqu'au nombre de six cents, et marchèrent vers ma maison, à dessein d'y mettre le feu. On m'en donna avis, et croyant qu'il me serait honteux de m'enfuir, j'eus recours à l'audace et à la hardiesse pour me défendre. Ainsi après avoir fait fermer les portes, je montai au plus haut étage du logis; d'où je leur criai qu'ils envoyassent quelques-uns d'entre eux recevoir cet argent qui était la cause de leur mécontentement et de leurs plaintes. Ils envoyèrent aussitôt le plus séditieux de tous. Je le fis battre de verges, lui fis couper une main qu'on lui attacha au cou, et le leur renvoyai en cet état. Une action si hardie leur fit croire que j'avais avec moi un grand nombre de gens de guerre, et les étonna de telle sorte qu'ils prirent la fuite. Ainsi par ma résolution et par mon adresse, j'évitai ce second péril. Quelques autres d'entre les séditieux continuaient encore d'émouvoir le peuple, en lui disant qu'il fallait tuer ces deux seigneurs qui s'étaient réfugiés auprès de moi, puisqu'ils refusaient de se soumettre aux lois d'un pays où ils venaient chercher leur sûreté, et que c'étaient des empoisonneurs qui favorisaient le parti des Romains. Lorsque je

vis que le peuple se laissait tromper par ce discours, je leur dis qu'il était injuste de persécuter ainsi des gens qui étaient venus chercher un asile parmi eux; que ces empoisonneurs dont on leur parlait n'étaient qu'une imagination et une chimère, puisque les Romains n'auraient pas besoin d'entretenir un si grand nombre de légions s'ils pouvaient, par un tel moyen, se défaire de leurs ennemis. Ces paroles les adoucirent : mais les artifices de ces mutins les irritèrent de nouveau, et ils allèrent en armes assiéger les maisons de ces deux seigneurs, avec dessein de les tuer. J'en fus averti : et dans la crainte que j'eus, que, s'ils commettaient un si grand crime, personne ne voulût plus se retirer parmi nous, je me résolus d'aller à l'heure même, accompagné de quelques-uns des miens chez ces étrangers. Je fis aussitôt fermer les portes de leur logis, et ayant fait tirer un canal jusqu'au lac, qui en était proche, montai avec eux dans un bateau et les conduisis jusque sur la frontière des Ipéniens. Là, je leur payai le prix de leurs chevaux qu'ils n'avaient pu emmener, et, en leur disant adieu, les exhortai de souffrir constamment le malheur qui leur était arrivé. Mais, en vérité, j'avais le cœur percé de douleur, d'être ainsi contraint d'exposer encore une fois, dans un pays ennemi, des personnes qui étaient venues chercher leur sûreté auprès de moi. Je crus, néanmoins, qu'il valait mieux les mettre en hasard de mourir, par la main des Romains, que de les voir assassiner devant mes yeux dans une province où je commandais. Mais ils évitèrent le malheur que j'appréhendais pour eux : car le roi Agrippa s'adoucit et leur pardonna.

En ce même temps, les habitants de Tibériade écrivirent à ce prince et lui promirent de se rendre à lui s'il leur voulait envoyer des troupes pour la conservation de leur pays. Sitôt que j'en eus l'avis je m'en allai les trouver : et comme ils savaient que Tarichée avait déjà été fermée de murailles, ils me prièrent d'exécuter la parole que je leur avais donnée de leur faire la même grâce. Je le leur accordai, fis venir des matériaux, et y mis des ouvriers. Je partis trois jours après de Tibériade pour aller à Tarichée qui en est éloignée de trente stades : et aussitôt que j'en fus sorti quelque cavalerie romaine ayant paru proche de la ville, les habitants qui crurent que c'étaient des troupes du roi commencèrent à me déchirer par toutes sortes d'injures. Un homme vint en toute hâte m'en donner avis, et ajouta que tout était disposé

à une révolte. Cette nouvelle m'étonna d'autant plus que j'avais renvoyé de Tarichée ce que j'avais de gens de guerre, à cause que, le jour du Sabbat étant proche, je désirais que les habitants le pussent célébrer en repos, sans être troublés par les soldats ; et j'en usais toujours de la même sorte dans cette ville, par la confiance que je prenais en l'affection des habitants que j'avais si souvent éprouvée. Ainsi n'ayant auprès de moi que sept soldats et quelques-uns de mes amis, je ne savais à quoi me déterminer. Car, d'un côté, je ne voyais point d'apparence de rassembler mes troupes, à la veille d'un jour auquel nos lois ne nous permettent pas de combattre, même dans les occasions les plus pressantes ; et d'autre part, je ne me trouvais pas assez fort, quand même j'eusse pu en cette rencontre me servir des habitants de Tarichée et des étrangers qui s'y étaient retirés, en les engageant à m'assister par l'espérance du butin. Cependant cette affaire ne souffrait point de retardement, puisque pour peu que je différasse, ceux que l'on assurait que le roi avait envoyés, se rendraient maîtres de la ville et m'empêcheraient d'y entrer. Dans la peine où je me trouvais, je donnai ordre, à ceux de mes amis à qui je me fiais davantage, de faire garde aux portes de la ville, sans en laisser sortir personne ; je commandai ensuite aux principaux habitants de monter chacun dans un bateau avec un batelier seulement, pour me suivre jusqu'à Tibériade ; et j'en pris aussi un sur lequel je montai avec sept soldats et quelques-uns de mes amis. Ceux de Tibériade, qui ne savaient pas que j'eusse été averti de ce qui s'était passé, voyant qu'il n'était arrivé aucunes troupes du roi, et que tout le lac était couvert de bateaux qu'ils croyaient pleins de gens de guerre, furent saisis d'une grande frayeur qu'ils changèrent aussitôt de sentiments : ils quittèrent les armes et vinrent au-devant de moi, avec leurs femmes et leurs enfants ; et, en me souhaitant toutes sortes de prospérités, ils me priaient de leur continuer les témoignages de mon affection. Je commandai, à ceux qui conduisaient les bateaux qui me suivaient, de mouiller l'ancre loin de la terre, afin qu'on ne pût s'apercevoir du peu de monde qui était dedans ; et m'étant approché du rivage, je fis de grands reproches à ceux de la ville d'avoir violé si légèrement la foi qu'ils m'avaient donnée. Je leur promis néanmoins de leur pardonner, pourvu qu'ils m'envoyassent dix des principaux d'entre eux : ce qu'ils firent à l'heure même.

Je leur en demandai encore dix autres; et je continuai à user du même artifice jusqu'à ce que j'eusse peu à peu envoyé, par ce moyen, à Tarichée, tout le sénat de Tibériade et un grand nombre des principaux habitants. Alors le menu peuple, voyant le péril où il était, me pria de faire punir l'auteur de la sédition. C'était un jeune homme, nommé Clitus, très-hardi et très-entreprenant. Je me trouvai assez embarrassé : car, d'un côté, je ne pouvais me résoudre à faire tuer un homme de ma nation; et de l'autre, il était important d'en faire un châtiment exemplaire. Dans cette difficulté, je pris un parti sur-le-champ, qui fut de commander à Lévi, l'un de mes gardes, de se saisir de Clitus et de lui couper une main. Comme je vis qu'il n'osait l'entreprendre au milieu d'une si grande multitude, ne voulant pas que ceux de Tibériade s'aperçussent de sa timidité, j'appelai Clitus et lui dit : Ingrat et perfide que vous êtes, puisque vous avez mérité que les deux mains vous soient coupées, soyez vous-même votre bourreau, si vous ne voulez être châtié plus sévèrement. Sur cela, il me conjura de lui conserver au moins une main. Je le lui accordai, mais en feignant de m'y résoudre avec peine : et à l'instant, il se coupa lui-même la main gauche avec son épée. Ainsi le tumulte cessa : je m'en retournai à Tarichée; et ceux de Tibériade ne pouvaient assez admirer que j'eusse apaisé cette sédition sans effusion de sang. Quand je fus arrivé à Tarichée, je fis venir dîner avec moi mes prisonniers, entre lesquels étaient Juste et Piste, son père, et leur dis, que je savais comme eux quelle était la puissance des Romains : mais que le grand nombre des factieux m'empêchait de faire paraître mes sentiments; et que je leur conseillais de demeurer comme moi dans le silence, en attendant un meilleur temps. Que cependant ils devaient être bien aises de m'avoir pour gouverneur, puisque nul autre ne les pouvait mieux traiter. Sur quoi je fis souvenir Juste qu'avant ma venue les Galiléens avaient fait couper les mains à son frère, en lui supposant de fausses lettres; qu'après le départ de Philippe, les Gamalitains, dans une contestation qu'ils eurent avec les Babyloniens, avaient tué Cares, parent de Philippe; au lieu que je n'avais fait souffrir qu'une peine légère à Jésus, son frère, qui avait épousé la sœur de Juste. Après cela, je mis en liberté Juste et tous les siens.

Peu auparavant, Philippe, fils de Jacim, était parti du

château de Gamala pour la raison que je vais dire. Aussitôt qu'il eut appris que Varus s'était révolté contre le roi Agrippa, et qu'Equus Modius, qui était fort son ami, lui avait été donné pour successeur, il écrivit à ce dernier pour l'avertir de l'état où il était, et le prier de faire tenir au roi et à la reine des lettres qu'il leur écrivait. Modius apprit avec beaucoup de joie ce que Philippe lui mandait, et envoya ses lettres à ce prince et à cette princesse. Le roi ayant ainsi connu la fausseté de ce que l'on avait publié que Philippe s'était rendu chef des Juifs pour faire la guerre aux Romains, l'envoya quérir avec une escorte de gens de cheval, et le reçut parfaitement bien. Il le montrait même aux capitaines Romains en leur disant : Voilà celui que l'on accusait de s'être révolté contre vous. Il envoya ensuite avec de la cavalerie au château de Gamala, pour en ramener tous ses gens, rétablir les Babyloniens dans Bathanea, et y affermir la tranquillité publique. Philippe partit avec ces ordres. Cependant un nommé Joseph, qui voulait passer pour médecin, mais qui n'était qu'un charlatan, rassembla les plus hardis d'entre les jeunes gens de Gamala, et ayant aussi attiré à lui les principaux de la ville, persuada au peuple de secouer le joug du roi, et de prendre les armes pour recouvrer leur liberté. Il en contraignit d'autres d'entrer malgré eux dans son parti, et fit mourir ceux qui le refusèrent, entre lesquels furent Cares, Jésus, son parent, et la sœur de Juste qui était de Tibériade. Il m'écrivit ensuite pour me conjurer de lui envoyer du secours et des ouvriers pour bâtir les murailles de la ville : ce que je ne jugeai pas à propos de lui refuser.

En ce même temps, cette partie de la Gaulatide qui s'étend jusqu'au bourg de Solima, se révolta aussi contre le roi. Je fis fermer de murs Sogan et Séleucie, qui sont deux places fortes d'assiette; je fortifiai Jamnia, Amérith et Charab, qui sont trois bourgs de la haute Galilée, quoiqu'avec difficulté, à cause des rochers qui s'y rencontrent, et donnai ordre surtout à fortifier Tarichée, Tibériade, et Séphoris. Je fis environner aussi de murailles quelques villages comme Bersobé, Sélamen, Jotapat, Capharat, Comosgana, Népapha, le mont Itaburim et la caverne des Arbéliens, j'y fis assembler quantité de blé, et leur donnai des armes pour se défendre.

Cependant Jean, fils de Lévi, dont la haine s'augmentait toujours de plus en plus, ne pouvant souffrir ma prospérité,

résolut de me perdre à quelque prix que ce fût. Ainsi après avoir fait enfermer de murailles Giscala, qui était le lieu de sa naissance, il envoya Simon, son frère, et Jonathas, fils de Sisenna, accompagnés de cent hommes de guerre, vers Simon, fils de Gamaliel, pour le prier de faire en sorte, auprès de ceux de Jérusalem, qu'on révoquât le pouvoir qui m'avait été donné, et qu'on l'établît gouverneur en ma place, par le consentement de tout le peuple. Ce Simon de Jérusalem était d'une naissance fort illustre, pharisien de secte, et par conséquent attaché à l'observation de nos lois, homme fort sage et fort prudent, capable de conduire de grandes affaires, ancien ami de Jean, et qui alors me haïssait. Ainsi touché des prières de son ami, il représenta aux grands sacrificateurs Ananus et Jésus, fils de Gamala, et aux autres qui étaient de son parti, qu'il leur importait de m'ôter le gouvernement de la Galilée avant que je m'élevasse à un plus haut degré de puissance : mais qu'il n'y avait point de temps à perdre, parce que si j'en avais avis, je pourrais venir attaquer la ville avec une armée. Ananus lui répondit, que ce qu'il proposait n'était pas facile à exécuter, parce que plusieurs des sacrificateurs et des principaux d'entre le peuple rendaient des témoignages de moi fort avantageux, et qu'ainsi il n'était pas raisonnable d'accuser un homme à qui on ne pouvait rien reprocher. Simon le pria de tenir au moins la chose secrète, et dit qu'il se chargeait de l'exécution. Il manda ensuite le frère de Jean, et le chargea de rapporter à son frère que pour venir à bout de son dessein, il envoyât des présents à Ananus. Ce moyen lui réussit : car Ananus et les autres s'étant laissés corrompre par de l'argent, résolurent de m'ôter mon gouvernement, sans que nuls autres de Jérusalem, que ceux de leur faction, en eussent connaissance. Ils envoyèrent pour cet effet quatre personnes, qui bien que de diverse naissance, étaient savants et habiles ; savoir, d'entre le peuple Jonathas et Ananias, pharisiens, et de la race sacerdotale Gosor, aussi pharisien, auxquels on joignit Simon, qui était le plus jeune de tous, et descendu des grands sacrificateurs. L'ordre qu'ils leur donnèrent fut d'assembler les Galiléens, et de leur demander d'où venait cette grande affection qu'ils avaient pour moi. Que s'ils disaient que c'était parce que j'étais de Jérusalem, ils leur répondissent qu'eux quatre en étaient aussi ; que s'ils disaient que c'était à cause que j'étais fort savant dans la loi, ils leur repartissent qu'ils n'en étaient pas moins

instruits que moi ; et que s'ils disaient que c'était parce que j'étais sacrificateur, ils répliquassent que deux d'entre eux l'étaient aussi. Jonathas et ses collègues partirent avec ces instructions, et avec quarante mille deniers d'argent qu'on leur donna du trésor public. Un nommé Jésus, qui était de Galilée, étant en ce même temps venu à Jérusalem avec six cents hommes de guerre qu'il commandait, ils le payèrent pour trois mois et tous ses gens, et l'engagèrent ainsi à les suivre pour exécuter tout ce qu'ils lui ordonneraient : ils joignirent encore à lui trois cents habitants de Jérusalem qu'ils payaient aussi. Ils partirent en cet état, ayant encore avec eux Simon, frère de Jean, et les cent soldats qu'il avait amenés. Ils avaient de plus un ordre secret de me mener à Jérusalem si je quittais volontairement les armes ; et de me tuer si je faisais résistance, sans craindre d'en être punis, comme ne l'ayant fait qu'en vertu de leur pouvoir. Ils avaient aussi des lettres adressées à Jean, pour l'exhorter à me faire la guerre, et d'autres aux habitants de Séphoris, de Gabara et de Tibériade, pour les porter à lui donner du secours. Jésus, fils de Gamala, qui avait eu part à tous ces conseils et qui était fort mon ami, en donna avis à mon père, qui me l'écrivit fort au long. Et dans la douleur que j'eus de ce que la jalousie de mes citoyens avait, par une si grande ingratitude, conspiré ma perte, j'étais encore affligé des instances que mon père me faisait de l'aller trouver, afin de lui donner avant de mourir la consolation de me voir. Je communiquai toutes ces choses à mes amis, et leur dis que j'étais résolu de partir dans trois jours. Ils me conjurèrent avec larmes de ne les point exposer par mon éloignement à une ruine inévitable. Mais je ne pouvais me résoudre à le leur accorder, parce que je me considérais moi-même encore plus qu'eux. En ce même temps les Galiléens craignant que mon absence ne les exposât à la violence de ces libertins qui couraient continuellement la campagne, envoyèrent donner avis, dans toute la Galilée, du dessein que j'avais de m'en aller. Ils vinrent aussitôt de tous côtés me trouver au bourg d'Azochim, dans le grand Champ, avec leurs femmes et leurs enfants, non pas tant à mon avis par l'affection qu'ils me portaient, que par leur propre intérêt, à cause qu'ils croyaient n'avoir rien à craindre tandis que je serais avec eux.

J'eus alors durant la nuit un étrange songe. Car m'étant endormi dans une grande tristesse, à cause des lettres que

j'avais reçues, il me sembla que je voyais un homme qui me disait : « Consolez-vous et ne craignez point. Le déplaisir » dans lequel vous êtes sera la cause de votre bonheur et de » votre élévation, et vous ne sortirez pas seulement avec » avantage de ce péril, vous sortirez aussi de plusieurs au- » tres. Ne vous laissez donc point abattre; prenez courage, et » souvenez-vous de l'avis que je vous donne, qu'il vous faudra » faire la guerre contre les Romains. » M'étant levé après ce songe et voulant sortir de mon logis, cette multitude de Galiléens, mêlée de femmes et d'enfants, ne m'eut pas plus tôt aperçu, qu'ils se jetèrent tous le visage contre terre, et me conjurèrent avec larmes de ne les point abandonner, et de ne point laisser leur pays à la discrétion de leurs ennemis; et comme ils voyaient que je ne me laissais point fléchir à leurs prières, ils faisaient mille imprécations contre ceux de Jérusalem, qui ne pouvaient souffrir qu'ils vécussent en repos sous ma conduite. Une si grande affliction de tout ce peuple me toucha le cœur. Je crus qu'il n'y avait point de péril auquel je ne dusse m'exposer pour leur conservation : et ainsi je leur promis de demeurer. Je leur commandai de choisir cinq mille hommes d'entre eux avec des armes et des munitions de bouche pour me suivre, et renvoyai tout le reste. Je marchai avec ces cinq mille hommes, trois mille soldats que j'avais déjà, et quatre-vingts chevaux, vers un bourg de la frontière de Ptolémaïde, nommé Chabolon, pour m'opposer à Placide, que Cestius Gallus avait envoyé avec de l'infanterie et une compagnie de cavalerie pour mettre le feu dans les villages des Galiléens, qui sont aux environs de Ptolémaïde. Il se campa et se retrancha proche de la ville, et je fis la même chose à soixante stades près de Chabolon. Ainsi étant si proches les uns des autres, nous sortions souvent hors de nos retranchements comme pour donner bataille : mais il ne se passa que de légères escarmouches, parce que plus Placide voyait que je désirais d'en venir aux mains, plus il craignait de s'engager dans un grand combat, et ne voulait point s'éloigner de Ptolémaïde.

Les choses étant en cet état, Jonathas et ses collègues arrivèrent dans la province : et comme ils n'osaient m'attaquer ouvertement, ils tâchèrent de me surprendre, et pour cela ils m'écrivirent une lettre dont voici les propres paroles.

« Jonathas et ses collègues envoyés par ceux de Jérusalem, » à Josèphe, salut. Les principaux de la ville de Jérusalem

» ayant eu avis que Jean de Giscala vous a dressé diverses
» embûches, nous ont envoyés pour lui en faire de sévères
» réprimandes, et lui ordonner d'obéir exactement à l'avenir
» à tout ce que vous lui commanderez. Mais parce que nous
» désirons de conférer avec vous pour pourvoir, avec votre
» avis, à toutes choses, nous vous prions de nous venir
» promptement trouver avec peu de suite, à cause que ce
» bourg est trop petit pour loger grand nombre de soldats. »

Cette lettre leur faisait espérer que, si je les allais trouver désarmé, ils pourraient sans peine m'arrêter : ou que si j'y allais avec des troupes, il me feraient déclarer rebelle. Un jeune cavalier fort résolu et qui avait autrefois servi le roi fut chargé de cette lettre, et arriva à la seconde heure de la nuit lorsque j'étais à table avec mes amis les plus particuliers et les principaux des Galiléens. Un de mes gens m'ayant dit qu'un cavalier juif était venu, je lui commandai de le faire entrer. Il ne salua personne, et me dit seulement, en me rendant la lettre : « Voici ce que vous écrivent les députés de Jérusa-
» lem. Rendez-leur promptement réponse : car il faut que je
» retourne les trouver. » Ceux qui étaient à table avec moi admirèrent l'insolence de ce soldat : mais je le priai de s'asseoir et de souper avec nous. Il le refusa : et alors, tenant toujours la lettre en ma main sans l'ouvrir, je continuai à entretenir mes amis de diverses choses. Peu de temps après, je leur donnai le bonsoir, retins seulement quatre de ceux à qui je me confiais le plus, et dis que l'on apportât du vin. Alors sans que personne s'en aperçut j'ouvris la lettre : et, ayant vu ce qu'elle contenait, je la repliai et la tins toujours à ma main, comme si je ne l'eusse point ouverte. Je commandai ensuite de donner à ce soldat vingt drachmes, pour la dépense de son voyage. Il les reçut et m'en remercia : ce qui me faisait voir qu'il aimait l'argent, et qu'ainsi il ne serait pas difficile de le gagner, je lui dis : « Si vous voulez boire avec nous, je vous donnerai une drachme, pour chaque verre de vin que vous boirez. » Il accepta la condition, et but tant, afin de gagner d'avantage, qu'il s'enivra. Alors, ne lui étant plus possible de cacher son secret, il ne fut pas besoin de l'interroger, pour lui faire dire qu'on m'avait dressé des embûches, et que j'avais été condamné à perdre la vie. Ainsi, étant informé du dessein de ceux qui l'avaient envoyé, je leur répondis en cette sorte :

« Josèphe, à Jonathas et ses collègues, salut. J'ai d'autant

» plus de joie d'apprendre que vous êtes arrivés en bonne
» santé en Galilée, que cela me donnera le moyen de remettre
» entre vos mains le soin des affaires de cette province, et
» de satisfaire au désir que j'ai depuis si longtemps de m'en
» retourner à Jérusalem. Ainsi, j'irais vous trouver à Xalon
» et beaucoup plus loin, quand même vous ne me le manderiez
» pas. Mais, vous me pardonnerez bien, si je ne le puis faire
» maintenant, parce que je suis obligé de demeurer à Chabo-
» lon, pour observer Placide, et l'empêcher de faire une
» irruption dans la Galilée. Il est donc beaucoup plus à pro-
» pos que vous veniez ici, après que vous aurez reçu ma
» réponse, ainsi que je vous en supplie. »

Je mis cette lettre entre les mains de ce cavalier et envoyai avec lui trente des personnes des plus considérables de Galilée, avec ordre de saluer seulement ces députés, sans leur parler d'affaire quelconque : et je leur donnai à chacun, pour les accompagner, un de ceux de mes soldats dont je m'assurais le plus, à qui je commandai d'observer soigneusement si ces gentilshommes Galiléens n'entreraient point en discours avec Jonathas. Ces députés de Jérusalem, se voyant ainsi trompés dans leur espérance, m'écrivirent une autre lettre, dont voici les mots :

« Jonathas et ses collègues, à Josèphe, salut : Nous vous
» ordonnons de venir dans trois jours nous trouver à Gabara,
» sans vous faire accompagner par des gens de guerre, afin
» que nous prenions connaissance des crimes dont vous avez
» accusé Jean. »

Après avoir reçu ces gentilshommes Galiléens et m'avoir écrit cette lettre, ils vinrent à Japha, qui est le plus grand bourg du pays, le mieux fermé de murailles et extrêmement peuplé. Tous les habitants allèrent au-devant d'eux avec leurs femmes et leurs enfants en criant, qu'ils s'en retournassent sans envier le bonheur, dont ils jouissaient, d'avoir un gouverneur si homme de bien. Jonathas et ses collègues, quoique fort irrités de ces paroles, n'osèrent le témoigner ni leur rien répondre. Ils s'en allèrent vers d'autres bourgs où ils furent reçus de la même sorte, chacun criant qu'ils ne voulaient point d'autre gouverneur que Josèphe. Ainsi, n'ayant pu rien faire, ils allèrent à Séphoris. Comme ses habitants sont affectionnés aux Romains, ils se contentèrent d'aller au-devant d'eux, et ne leur parlèrent de moi en aucune sorte. Ils passèrent de là à Azochim où ils furent reçus comme à Japha : et

alors, ne pouvant plus retenir leur colère, ils commandèrent aux soldats qui les accompagnaient de faire taire ces gens, et de les chasser à coups de bâtons. Ils continuèrent leur chemin vers Gabara, où Jean les vint joindre avec trois mille hommes de guerre. Comme j'avais appris, par leurs lettres, qu'ils étaient résolus de me perdre, je pris trois mille de mes soldats, laissai le reste dans mon camp, sous la conduite d'un de mes amis, à qui je me fiais entièrement, et m'en allai à Jotapat, afin d'être proche d'eux : car il n'en est éloigné que de quarante stades. J'écrivis de ce lieu à ces députés, en cette sorte :

« Si vous voulez absolument que je vous aille trouver, il » y a dans la Galilée deux cent quatre bourgs ou villages. Je » me rendrai en celui qu'il vous plaira, excepté Gabara et » Giscala, dont l'un est le pays de Jean, et l'autre a une liaison » très-particulière avec lui. » Jonathas et ses collègues ne m'écrivirent plus depuis avoir reçu cette lettre, mais tinrent conseil avec leurs amis et avec Jean, pour délibérer des moyens de m'attaquer. Jean proposa d'écrire à toutes les villes, tous les bourgs et tous les villages de la Galilée, disant qu'il se trouverait au moins dans chacun une personne ou deux qui ne m'aimaient pas : qu'on les ferait venir pour déposer contre moi; qu'on dresserait un acte de leurs dépositions pour faire connaître que les Galiléens m'avaient déclaré leur ennemi; et que l'on enverrait cet acte à Jérusalem, pour y être confirmé : ce qui donnerait de la crainte aux Galiléens qui m'affectionnaient, et les porterait à m'abandonner. Cette proposition fut fort approuvée, et vers la troisième heure de la nuit, Sachée vint m'en donner avis.

Voyant donc qu'il n'y avait point de temps à perdre, je commandai à Jacob, qui m'était très-fidèle, de prendre deux cents hommes et de les disposer sur les chemins qui vont de Gabara en Galilée, pour arrêter tous les passants et me les envoyer, principalement ceux qui se trouveraient porter des lettres. J'envoyai, d'un autre côté, Jérémie, l'un de mes amis, avec six cents hommes, sur les confins de la Galilée, du côté de Jérusalem, avec ordre d'arrêter tous ceux qui porteraient des lettres, de les retenir enchaînés, et de m'envoyer les dépêches. J'ordonnai ensuite aux Galiléens de se trouver le lendemain en armes, à Gabara, avec des vivres pour trois jours; je séparai en quatre troupes les gens de guerre qui restaient auprès de moi; je leur donnai pour chefs

ceux de mes gardes dont j'étais très-assuré, et leur défendis de recevoir parmi eux aucun soldat qu'ils ne connussent. Le lendemain, lorsque j'arrivai à Gabara, vers la cinquième heure du jour (1), je trouvai la campagne toute pleine de Galiléens armés qui venaient à mon secours, et avec eux une grande quantité de paysans. Comme je commençais à leur parler, ils s'écrièrent, tout d'une voix, que j'étais leur bienfaiteur et le sauveur de leur pays. Je les remerciai de leur affection, et les exhortai à ne faire tort à personne; mais à se contenter des vivres qu'ils avaient apportés, sans rien piller dans les villages, parce que je désirais apaiser ce trouble sans effusion de sang et sans violence.

Ce même jour, ceux qui portaient à Jérusalem les lettres de Jonathas, ne manquèrent pas de tomber entre les mains des gens que j'avais disposés sur les chemins. Ils les arrêtèrent prisonniers, et m'envoyèrent les lettres que je trouvai pleines de calomnies et d'injures contre moi. Je le dissimulai, sans en parler à personne; mais je me résolus d'aller droit à eux. Aussitôt qu'ils eurent avis que je m'approchais, ils se retirèrent, et Jean avec eux, dans la maison de Jésus, qui était une grande et forte tour peu différente d'une citadelle. Ils y cachèrent une compagnie de gens de guerre, fermèrent toutes les portes, à la réserve d'une seule, et m'attendirent dans l'espérance que j'irais les saluer. Ils avaient commandé à leurs soldats de ne laisser entrer que moi seul et de repousser tous les autres, croyant qu'après cela il leur serait facile de m'arrêter. Mais cette trahison ne leur réussit pas, parce que, sur la défiance que j'en eus, j'entrai dans une maison proche de la leur, et feignis d'avoir besoin de me reposer. Ils crurent que je demeurais en effet, et sortirent pour persuader à mes troupes de m'abandonner, comme m'étant fort mal acquitté de ma charge. Il arriva néanmoins tout le contraire. Car les Galiléens ne les eurent pas plus tôt aperçus, qu'ils témoignèrent hautement l'affection qu'ils avaient pour moi, et leur reprochèrent que, sans que je leur en eusse donné le moindre sujet, ils venaient troubler la tranquillité de la pro-

(1) Les Chaldéens, les Juifs et les Romains comptaient les heures du jour à partir du lever du soleil, qu'ils supposaient uniformément à six heures du matin. La cinquième heure est donc pour nous onze heures du matin. La même division s'appliquait à la nuit, en partant de six heures du soir, l'heure de vêpres. (N. E.)

vince : à quoi ils ajoutèrent qu'ils pouvaient bien s'en retourner, puisqu'ils ne recevraient point d'autre gouverneur. Cela m'ayant été rapporté, je m'avançai, pour entendre ce que disait Jonathas. Tout ce peuple me reçut avec des acclamations de joie et des remercîments de les avoir gouvernés avec tant de justice et de bonté. Jonathas et ses collègues, les entendant parler de la sorte, ne tinrent pas leur vie en sûreté et ne pensaient qu'à s'enfuir. Mais il n'était pas en leur pouvoir. Je leur dis de demeurer : et ils en furent si effrayés qu'ils paraissaient être hors d'eux-mêmes. Après que j'eus imposé silence à tout ce peuple, j'ordonnai à ceux de mes soldats en qui je me confiais le plus, de garder les avenues, et commandai à tout le reste de se tenir sous les armes, pour empêcher les surprises de Jean ou de nos autres ennemis. Je commençai par leur parler de la première lettre que ces députés m'avaient écrite, par laquelle ils me mandaient qu'ils avaient été envoyés de Jérusalem, pour terminer les différends entre Jean et moi, et me priaient de les aller trouver. Et, afin que personne n'en pût douter, je produisis cette lettre, et j'ajoutai, en adressant la parole à Jonathas : « Si, » me trouvant obligé de me justifier devant vous et vos collè» gues des accusations de Jean contre moi, j'avais produit » deux ou trois témoins, très-gens de bien, qui rendissent » témoignage de la sincérité de mes actions, n'est-il pas vrai » que vous ne pourriez pas ne me point absoudre? Mais » maintenant, pour vous faire savoir comment je me suis » conduit dans l'exercice de ma charge, je ne me contente » pas de produire trois témoins : je produis tous ceux que » vous voyez devant vous. Interrogez-les sur mes actions, » et qu'ils vous disent s'ils y ont trouvé quelque chose à » reprendre. Et vous tous, ajoutai-je en m'adressant aux Ga» liléens, le plus grand plaisir que vous me puissiez faire est » de ne point dissimuler la vérité; mais de déclarer hardi» ment devant ces messieurs, comme s'ils étaient nos juges, » si j'ai commis quelque chose, digne de reproche, dans les » fonctions de ma charge. » Après que j'eus parlé de la sorte, tous, d'une commune voix, dirent que j'étais leur bienfaiteur et leur sauveur, témoignèrent qu'ils approuvaient toute ma conduite, et me prièrent de continuer à les gouverner, comme j'avais fait jusqu'alors, assurant tous, avec serment, que je n'avais jamais souffert qu'on attentât à l'honneur de leurs femmes, ni ne leur avais jamais causé aucun déplaisir.

Je lus ensuite, si haut que plusieurs des Galiléens purent entendre, les deux lettres de Jonathas qui avaient été interceptées, et qui m'accusaient, par une pure calomnie, d'avoir plutôt agi en tyran qu'en gouverneur. Et, parce que je ne voulais pas qu'ils sussent de quelle sorte elles étaient tombées entre mes mains, de crainte qu'ils n'osassent plus continuer à écrire, je dis que les messagers me les avaient apportées d'eux-mêmes. Ces lettres irritèrent tellement toute cette multitude, contre Jonathas et ses collègues, qu'ils se jetèrent sur eux et les auraient sans doute tués si je ne les en avais empêchés. Je dis à Jonathas que je leur pardonnais tout ce qu'ils avaient fait contre moi, pourvu qu'ils changeassent de conduite et retournassent dire à Jérusalem, à ceux qui les avaient députés, de quelle manière je m'étais conduit dans mon emploi. Ils me le promirent, et je les renvoyai, quoique je ne doutasse pas qu'ils me manqueraient de parole. Mais la fureur de ce peuple continuant toujours, ils me conjuraient de leur permettre de les punir, et, bien que je m'efforçasse de tout mon pouvoir de modérer leur colère et de leur persuader de leur pardonner, en leur remontrant qu'il n'y a point de sédition qui ne soit désavantageuse au public, ils voulaient à toute force aller attaquer le logis de Jonathas.

Voyant donc qu'il n'était plus en mon pouvoir de les retenir, je montai à cheval, et leur commandai de me suivre à Sogan, qui est un village d'Arabie, éloigné de vingt stades du lieu où j'étais, et j'empêchai par ce moyen qu'on ne pût m'accuser d'avoir commencé une guerre civile. Lorsque je fus arrivé à Sogan, je fis faire halte à mes troupes; et après les avoir averties de ne se laisser pas emporter si aisément à la colère, je dis à cent des plus considérables des Galiléens, tant par leur qualité que par leur âge, de se préparer pour aller à Jérusalem faire entendre qui étaient ceux qui troublaient la province, et leur dis que s'ils pouvaient faire entendre raison au peuple, il fallait le porter à m'écrire des lettres par lesquelles il me confirmerait dans le gouvernement de la Galilée, et commanderait à Jean de s'en éloigner. Ils partirent trois jours après avec ces ordres, et je leur donnai cinq cents soldats pour les accompagner. J'écrivis aussi à quelques-uns de mes amis de Samarie de pourvoir à la sûreté de leur passage; car cette ville était déjà fort assujettie aux Romains, et comme ce chemin était le plus court, ils n'auraient pu, s'ils ne l'avaient pris, arriver dans trois jours à Jérusalem.

Je les conduisis jusqu'à la frontière, posai des gardes sur les chemins pour empêcher que l'on ne pût rien apprendre de leur départ, et m'arrêtai durant quelques jours à Japha.

Jonathas et ses collègues voyant que tous leurs desseins leur avaient si mal réussi, renvoyèrent Jean à Giscala, et s'en allèrent à Tibériade, dans l'espérance de s'en rendre maîtres, parce que Jésus, qui en exerçait alors la souveraine magistrature, leur avait promis de persuader au peuple de les recevoir et de se soumettre à eux. Sila, que j'y avais laissé pour mon lieutenant, m'en avertit aussitôt, et me pressa de retourner en diligence; ce qu'ayant fait, je m'exposai à un grand péril par la rencontre que je vais dire. Jonathas et ses collègues qui étaient déjà arrivés à Tibériade, où ils avaient porté plusieurs des habitants qui ne m'aimaient pas à se révolter contre moi, furent fort surpris de ma venue; ils me vinrent trouver, et après m'avoir salué, me dirent qu'ils se réjouissaient de l'honneur que j'avais acquis par la manière dont je m'étais conduit dans ma charge, et qu'ils y prenaient part comme étant leur concitoyen. Ils me protestèrent ensuite que mon amitié leur était beaucoup plus précieuse que celle de Jean, et me prièrent de m'en retourner, sur l'assurance qu'ils me donnaient de le remettre bientôt entre mes mains. Ils me le confirmèrent par des serments si terribles et si sacrés parmi nous, que je crus être obligé en conscience d'y ajouter foi; et pour m'empêcher de trouver étrange qu'ils insistassent si fort sur mon éloignement, ils me dirent que le jour du Sabbat étant proche, ils désiraient empêcher qu'il n'arrivât quelque trouble parmi le peuple. Comme je ne me défiais point d'eux, je me retirai à Tarichée; mais je laissai dans la ville des personnes avec charge d'observer tout ce que l'on dirait de moi, et de le faire savoir à d'autres que je disposai en divers endroits sur le chemin qui va de Tibériade à Tarichée, afin de m'en apporter des nouvelles avec plus de diligence. Le lendemain tout le peuple s'assembla dans un lieu fort spacieux, qui était destiné pour la prière. Jonathas s'y trouva aussi, et n'osant parler ouvertement de révolte, il se contenta de dire que la ville avait besoin de changer de gouverneur. Mais Jésus qui était le principal magistrat, ajouta sans rien dissimuler, qu'il leur était beaucoup plus avantageux d'obéir à quatre personnes qu'à une seule; d'autant plus que ces quatre étaient d'une naissance illustre et d'une singulière prudence : et en parlant de la sorte, il montra Jonathas

et ses collègues. Juste loua cet avis, et attira quelques-uns des habitants à son opinion. Mais le peuple n'entra point dans ce sentiment; et il serait arrivé sans doute une sédition si la sixième heure du jour qui, en celui du Sabbat, nous oblige d'aller dìner, ne fût venue. L'assemblée ayant donc été remise au lendemain, les députés s'en retournèrent sans rien faire. Sitôt que j'en eus la nouvelle, je me résolus d'aller dès le matin à Tibériade : ainsi étant parti de Tarichée au point du jour, je trouvai que le peuple était déjà assemblé dans l'oratoire, sans qu'il sut pourquoi il s'y assemblait. Jonathas et ses collègues fort surpris de me voir, firent courir le bruit qu'il avait paru de la cavalerie romaine près d'Homonea, qui n'est éloigné que de trente stades de la ville. Sur quoi ils s'écrièrent qu'il ne fallait pas souffrir que les ennemis vinssent ainsi à leur vue piller la campagne. Ce qu'ils disaient à dessein de m'obliger de sortir pour secourir les habitants du plat pays, et demeurer cependant maîtres de la ville en gagnant à mon préjudice l'affection des habitants. Je n'eus pas peine à m'apercevoir de leur artifice, et fis néanmoins ce qu'ils désiraient, afin de ne donner pas sujet à ceux de Tibériade de croire que je négligeais ce qui regardait leur sûreté. Je m'y en allai donc en diligence, et reconnus qu'il n'y avait pas seulement la moindre apparence au bruit que l'on avait fait courir. Je revins aussitôt, et trouvai que le sénat et le peuple étaient déjà assemblés, et que Jonathas faisait une grande invective contre moi, disant que je méprisais le soin de la guerre, et ne pensais qu'à me divertir. Sur quoi il produisit quatre lettres qu'il assurait avoir reçues des Galiléens des frontières, par lesquelles ils lui demandaient un prompt secours contre les Romains, qui menaçaient d'entrer dans trois jours en leur pays, avec grand nombre d'infanterie et de cavalerie. Ceux de Tibériade ajoutèrent trop aisément foi à ce rapport, et se mirent à crier qu'il n'y avait point de temps à perdre; mais qu'il fallait que j'allasse promptement remédier à un si pressant péril. Quoique je comprisse assez le dessein de Jonathas, je ne laissai pas de dire que j'étais prêt de marcher; mais que les quatre lettres que l'on avait représentées étant écrites de divers endroits également menacés, il fallait distribuer toutes nos troupes en cinq corps, dont chacun des députés de Jérusalem en commanderait un, et moi un autre, puisque d'aussi braves gens qu'ils étaient, devaient assister la république de leurs personnes aussi bien que de

leurs conseils. Cette proposition plut extrêmement à tout le peuple, et ils nous pressaient tous de l'exécuter. Les députés, au contraire, ne furent pas peu troublés de voir que j'avais ainsi renversé leurs nouveaux desseins. Sur quoi Ananias, l'un d'entre eux, qui était un fort méchant homme et fort artificieux, proposa de publier un jeûne pour le lendemain, et que chacun se rendît sans armes au même lieu et à la même heure, pour témoigner qu'ils ne pouvaient rien sans le secours et l'assistance de Dieu. Ce qu'il ne disait pas par zèle de religion; mais afin de me désarmer et tous les miens. Je fus contraint néanmoins d'y consentir, de peur qu'il ne semblât que je méprisasse ce qui avait une si grande apparence de piété.

Aussitôt que l'assemblée fut séparée, Jonathas et ses collègues écrivirent à Jean de se rendre auprès d'eux le jour suivant, avec le plus de gens de guerre qu'il pourrait, pour m'arrêter et venir ainsi à bout de ce qu'il désirait, dont ils lui faisaient voir la facilité. Ces lettres le réjouirent fort; et il ne manqua pas de se mettre en état d'exécuter ce dessein. Le lendemain, je dis à deux de mes gardes très-vaillants et très-fidèles, de cacher sous leurs habits de courtes épées et de me suivre, afin que s'il en était besoin, nous pussions nous défendre de nos ennemis. Je pris aussi une cuirasse et une épée qu'on ne voyait point, et m'en allai en cet état au lieu où l'on était assemblé. Quand je fus arrivé avec mes amis, Jésus, qui se tenait à la porte, ne permit à aucun des miens d'entrer : et lorsqu'on allait commencer la prière, il me demanda ce que j'avais fait des meubles et de l'argent non monnoyé qu'on avait pillé dans le palais du roi lorsqu'on y avait mis le feu : ce qu'il ne faisait que pour gagner du temps jusqu'à ce que Jean fût arrivé. Je lui répondis que j'avais tout mis entre les mains de Capella et de dix des principaux habitants de Tibériade, et qu'il pouvait leur demander si je ne disais pas vrai. Sur quoi Capella et les autres reconnurent qu'il était ainsi. Jésus me demanda ensuite ce que j'avais fait des vingt pièces d'or que j'avais tirées de quelque argent non monnoyé que j'avais fait vendre. Je répondis que je les avais données à ceux que j'avais envoyés à Jérusalem pour la dépense de leur voyage. Sur cela Jonathas et ses collègues dirent que j'avais eu tort de les payer aux dépens du public. Une si grande malice irrita le peuple. Et lorsque je vis qu'il était prêt à s'émouvoir, je repartis pour l'animer de plus en plus, que si

j'avais mal fait d'avoir donné ces vingt pièces d'or des deniers publics, j'offrais de les payer du mien, afin de faire cesser leurs plaintes. Ces paroles faisant voir si clairement jusqu'à quel point allait leur injustice contre moi, le peuple s'émut encore davantage : et quand Jésus vit que cette affaire prenait un chemin tout contraire à celui qu'ils avaient espéré, il commanda au peuple de se retirer, et dit que le sénat seul eût à demeurer, parce que ces sortes d'affaires ne devaient pas se traiter tumultuairement. Sur quoi le peuple criant qu'il ne me voulait pas laisser seul avec eux, un homme vint dire tout bas à Jésus que Jean était proche avec ses troupes. Alors Jonathas ne pouvant plus se retenir, et Dieu le permettant peut-être ainsi pour me sauver, puisque autrement je n'aurais pu éviter de périr par les mains de Jean. « Cessez, dit-il, ô habi-
» tants de Tibériade, de vous mettre en peine touchant ces
» vingt pièces d'or. Ce n'est pas pour ce sujet que Josèphe
» mérite de perdre la vie; c'est parce qu'il vous trompe, et
» s'est rendu votre tyran. » Et achevant ces paroles, lui et ceux de sa faction se mirent en devoir de me tuer; mais ceux qui étaient venus avec moi ayant tiré leurs épées, et le peuple ayant pris des pierres pour assommer Jonathas, ils me tirèrent d'entre les mains de mes ennemis. Comme je me retirais, je vis venir Jean et les siens. Je gagnai le lac par un chemin détourné, montai dans un bateau, me sauvai à Tarichée, et échappai ainsi d'un si grand péril.

J'assemblai aussitôt les principaux des Galiléens, et leur fis entendre comment, contre toute sorte de justice, il s'en était si peu fallu que Jonathas et ceux de sa faction ne m'eussent assassiné. Ils s'en mirent en telle colère, qu'ils me conjurèrent de ne différer pas davantage à les mener contre eux, et leur permettre d'exterminer Jean, Jonathas, et tous ses collègues. Je les retins en leur représentant qu'il fallait, avant que d'en venir aux armes, attendre le retour de ceux que j'avais envoyés à Jérusalem, afin de ne rien faire que de leur consentement. Cependant Jean voyant que son dessein était manqué, était retourné à Giscala.

Peu de temps après, ceux que j'avais envoyés à Jérusalem revinrent, et me rapportèrent que le peuple avait trouvé très-mauvais que le grand sacrificateur Ananus, et Simon, fils de Gamaliel, eussent, sans sa participation, envoyé des députés en Galilée pour me déposséder de ma charge, et qu'il ne s'en était guère fallu qu'il n'eût mis le feu dans leurs maisons. Ils

me rendirent aussi des lettres par lesquelles les principaux de la ville, de l'autorité et du consentement de tout le peuple, me confirmaient dans mon gouvernement, et ordonnaient à Jonathas et à ses collègues de s'en retourner. Lorsque j'eus reçu ces lettres, je m'en allai à Arbella, où j'avais ordonné aux Galiléens de s'assembler : et là, mes envoyés me racontèrent de quelle sorte le peuple de Jérusalem, irrité de la méchanceté de Jonathas, m'avait maintenu dans ma charge, et lui avait commandé de s'en retourner avec ses collègues. J'envoyai ensuite à ces quatre députés les lettres qui leur étaient écrites à eux-mêmes, et commandai à celui que j'en chargeai de bien observer leur contenance. Ils furent terriblement troublés, et envoyèrent aussitôt quérir Jean. Ils tinrent ensuite conseil avec le sénat de Tibériade et les principaux de Gabara, afin de délibérer sur ce qu'ils avaient à faire. Ceux de Tibériade furent d'avis que Jonathas et ses collègues devaient continuer à prendre soin des affaires, pour ne pas abandonner une ville qui s'était mise entre leurs mains; et cela d'autant plus tôt que j'avais résolu de les attaquer : ce qu'ils avançaient faussement. Jean approuva cet avis, et y ajouta qu'il fallait envoyer deux des députés à Jérusalem pour m'accuser devant le peuple d'avoir mal gouverné la Galilée; et qu'il leur serait aisé de le lui persuader, tant par la considération de leur qualité, que par la légèreté qui lui est si naturelle. Chacun approuva cette proposition; et aussitôt Jonathas et Ananias partirent, et leurs deux collègues demeurèrent à Tibériade, où on leur donna cent hommes pour leur garde. Les habitants travaillèrent ensuite à la réparation de leurs murailles, prirent les armes, et envoyèrent à Giscala demander des troupes à Jean pour s'en servir au besoin contre moi.

Jonathas et ceux qui l'accompagnaient étant arrivés à Darabith, qui est un petit bourg assis dans le grand champ, sur les frontières de la Galilée, ceux de mes gens que j'avais mis sur les chemins les arrêtèrent, leur firent quitter les armes, et les retinrent prisonniers en ce même lieu. Lévi, qui commandait ce parti, me l'écrivit aussitôt. Je le dissimulai durant deux jours, et envoyai exhorter ceux de Tibériade de quitter les armes et de renvoyer chez eux ceux qu'ils avaient fait venir à leur secours. Mais, dans l'idée qu'ils avaient que Jonathas serait déjà arrivé à Jérusalem, ils ne me répondirent que par des injures. Je crus néanmoins devoir continuer d'a-

gir, plutôt par adresse que par force, afin de ne me pas rendre coupable d'avoir allumé une guerre civile. Ainsi, pour les attirer hors de leurs murailles, je pris dix mille hommes choisis et les séparai en trois corps. Je commandai à une partie de demeurer dans le bourg de Domez : j'en logeai mille dans un bourg, qui est sur la montagne distante de quatre stades de Tibériade, avec ordre de n'en point partir que lorsque je leur en donnerais le signal, et m'avançai avec un autre corps à la vue de Tibériade. Les habitants sortirent, firent plusieurs courses sur mes gens, et usèrent de paroles piquantes contre moi. Leur imprudence passa même si avant qu'ils firent porter un cercueil, et feignaient, par moquerie, de pleurer ma mort : mais je me moquais dans mon cœur de leur folie. Et comme j'avais toujours le dessein de me saisir de Jean et de Joasar, les deux autres collègues de Jonathas, qui étaient demeurés à Tibériade, je les fis prier de s'avancer, hors de la ville, avec ceux de leurs amis et de leurs gardes qu'ils voudraient choisir pour leur sûreté, parce que je désirais conférer avec eux des moyens d'entrer en quelque accommodement, pour partager ensemble le gouvernement de Galilée. Simon, ébloui d'une proposition si avantageuse, fut si malhabile que de l'accepter : mais Joasar, au contraire, se défiant qu'il y eût quelque mauvais dessein caché, ne tomba point dans ce piége. Je fis de grands compliments, à Simon et à ses amis de ce qu'ils avaient bien voulu venir : et l'ayant éloigné peu à peu de sa troupe, sous prétexte de lui dire quelque chose en secret, je le pris à travers le corps et le mis entre les mains de quelques-uns des miens, pour le mener dans ce bourg où j'avais des gens cachés : et leur ayant donné le signal, je marchai vers Tibériade. Alors le combat commença. Il fut fort opiniâtre : et les miens étaient prêts à lâcher pied, si je ne leur eusse redonné du cœur. Enfin, après avoir couru fortune d'être défait, je contraignis les ennemis de rentrer dans la ville. Cependant, quelques-uns de ceux que j'avais envoyés par le lac, avec ordre de mettre le feu dans la première maison qu'ils prendraient, ayant exécuté ce commandement, les habitants, qui s'imaginèrent que la ville était prise de force, mirent bas les armes, et me prièrent avec leurs femmes et leurs enfants de leur pardonner. Je le leur accordai, arrêtai la fureur des soldats, et la nuit étant proche, je fis sonner la retraite. J'envoyai quérir Simon, pour souper avec moi, le consolai, et lui promis de

le renvoyer, en toute sûreté, à Jérusalem, avec tout ce dont il aurait besoin pour son voyage.

J'entrai le lendemain, avec dix mille hommes armés, dans Tibériade, et fis venir dans la place les principaux de la ville, à qui je commandai de déclarer qui avaient été les auteurs de la sédition. Ils le firent, et je les envoyai liés à Jotapat. Quant à Jonathas et ses collègues, je les fis conduire, avec une escorte, jusqu'à Jérusalem, et pourvus à tout ce qui était nécessaire pour leur voyage. Ceux de Tibériade vinrent, une seconde fois, me prier d'oublier les sujets que j'avais de me plaindre d'eux, en m'assurant qu'ils répareraient, par leur fidélité, les fautes qu'ils avaient commises par le passé, et me conjurèrent de vouloir faire rendre ce que l'on avait pillé. Je commandai aussitôt que l'on apportât, dans la grande place, tout ce qui avait été pris. Et, comme les soldats avaient peine à s'y résoudre, je jetai les yeux sur l'un d'eux, qui était beaucoup mieux vêtu qu'à l'ordinaire, et lui demandai où il avait pris cet habit : il avoua qu'il l'avait pillé; je lui fis donner plusieurs coups, et menaçai les autres de les traiter encore plus sévèrement s'ils ne rapportaient tout leur butin. Ils obéirent : et je fis rendre à chacun des habitants ce qui lui appartenait.

Je crois devoir faire connaître en ce lieu la mauvaise foi de Juste et des autres qui, ayant parlé de cette même affaire dans leurs histoires, n'ont point eu de honte, pour satisfaire leur passion et leur haine, de l'exposer aux yeux de la postérité, tout autrement qu'elle ne s'est passée en effet. En quoi ils ne diffèrent en rien de ceux qui falsifient les actes publics, sinon qu'en ce qu'ils n'appréhendent point qu'on les en punisse. Ainsi Juste ayant entrepris de se rendre recommandable en écrivant cette guerre, a dit de moi plusieurs choses très-fausses, et n'a pas été plus véritable en ce qui regarde son propre pays. C'est ce qui me contraint maintenant pour le convaincre de rapporter ce que j'avais tu jusqu'ici; et on ne doit pas s'étonner de ce que j'ai tant différé. Car encore qu'un historien soit obligé de dire la vérité, il peut ne s'emporter pas contre les méchants; non qu'ils méritent qu'on les favorise; mais pour demeurer dans les termes d'une sage modération. Ainsi Juste, pour revenir à vous qui prétendez être celui de tous les historiens à qui on doit ajouter le plus de foi : dites-moi, je vous prie, comment est-il possible que les Galiléens et moi ayons été cause de la révolte de votre pays contre

les Romains et contre le roi, puisqu'auparavant que la ville de Jérusalem m'eût envoyé pour gouverneur en la Galilée, vous et ceux de Tibériade aviez déjà pris les armes et fait la guerre à ceux de la province de Dacapolis, en Syrie? Car pouvez-vous nier que vous n'ayez mis le feu dans leurs villages, et qu'un de vos gens n'y ait été tué, dont je ne suis pas le seul qui rend témoignage, puisque cela se trouve même dans les Commentaires de l'empereur Vespasien, où l'on voit que lorsqu'il était à Ptolémaïde, les habitants de Décapolis le prièrent de vous faire châtier comme l'auteur de tous leurs maux : et il l'aurait fait sans doute, si le roi Agrippa, entre les mains de qui on vous avait mis pour en faire justice, ne vous eût fait grâce à la prière de Bérénice, sa sœur : ce qui n'empêcha pas que vous ne demeurassiez longtemps en prison. Mais la suite de vos actions a fait aussi clairement connaître quel vous avez été durant toute votre vie, et que c'est vous qui avez porté votre pays à se révolter contre les Romains, comme je le ferai voir par des preuves très-convaincantes. Je me trouve donc obligé maintenant, à cause de vous, d'accuser les autres habitants de Tibériade, et de montrer que vous n'avez été fidèle ni au roi ni aux Romains. Séphoris et Tibériade, d'où vous avez tiré votre naissance, sont les plus grandes villes de la Galilée. La première, qui est assise au milieu du pays, et qui a tout à l'entour de soi plusieurs villages qui en dépendent, étant résolue de demeurer fidèle aux Romains, quoiqu'elle eût pu facilement se soulever contre eux, n'a jamais voulu me recevoir, ni prendre les armes pour les Juifs. Mais dans la crainte que ses habitants avaient de moi, ils me surprirent par leurs artifices, et me portèrent même à leur bâtir des murailles. Ils reçurent ensuite volontairement garnison de Cestius Gallus, gouverneur de Syrie, pour les Romains, et me refusèrent l'entrée de leur ville, parce que je leur étais trop redoutable. Ils ne voulurent pas même nous secourir lors du siége de Jérusalem, quoique le temple qui leur était commun avec nous fût en péril de tomber entre les mains de nos ennemis, tant ils craignaient qu'ils ne parussent prendre les armes contre les Romains. Mais c'est ici, Juste, qu'il faut parler de votre ville. Elle est assise sur le lac de Génésareth, éloigné d'Hippos de trente stades, de soixante de Gabare, et de cent vingt de Scythopolis, qui est sous l'obéissance du roi. Elle n'est proche d'aucune ville des Juifs. Qui vous empêchait donc de demeurer fidèle aux Ro-

mains, puisque vous aviez tous quantité d'armes, et en particulier et en public? Que si vous répondez que j'en fus alors la cause, je vous demande qui en a donc été la cause depuis? Car pouvez-vous ignorer qu'avant le siége de Jérusalem j'avais été forcé dans Jotapat; que plusieurs autres châteaux avaient été pris, et qu'un grand nombre de Galiléens avaient été tués en divers combats? Si donc ce n'avait pas été volontairement, mais par contrainte, que vous eussiez pris les armes, qui vous empêchait alors de les quitter, et de vous mettre sous l'obéissance du roi et des Romains, puisqu'il ne vous restait plus aucune appréhension de moi? Mais ce qui est vrai est que vous avez attendu jusqu'à ce que vous ayez vu Vespasien arrivé avec toutes ses forces aux portes de votre ville; et qu'alors la crainte du péril vous a désarmés. Vous n'auriez pu éviter néanmoins d'être emportés de force et abandonnés au pillage, si le roi n'eût obtenu de la clémence de Vespasien le pardon de votre folie. Ce n'a donc pas été ma faute, mais la vôtre, et votre perte n'est venue que de ce que vous avez toujours été dans le cœur ennemi de l'empire. Car avez-vous oublié que dans tous les avantages que j'ai remportés sur vous, je n'ai voulu faire mourir aucun des vôtres; au lieu que les divisions qui ont partagé votre ville, non par votre affection pour le roi et pour les Romains, mais par votre propre malice, ont coûté la vie à cent quatre-vingt-cinq de vos citoyens, durant le temps que j'étais assiégé dans Jotapat? Ne s'est-il pas trouvé dans Jérusalem, durant le siége, deux mille hommes de Tibériade, dont une partie ont été tués et les autres faits prisonniers? Et direz-vous, pour prouver que vous n'étiez point ennemi des Romains, que vous vous étiez alors retiré auprès du roi? Ne dirai-je pas au contraire que vous ne le fîtes que par la crainte que vous eûtes de moi? Que si je suis un méchant, comme vous le publiez, qu'êtes-vous donc, vous à qui le roi Agrippa sauva la vie lorsque Vespasien vous avait condamné à la perdre; vous qu'il n'a pas laissé de faire mettre deux fois en prison, quoique vous lui eussiez donné beaucoup d'argent; vous qu'il envoya deux fois en exil, vous qu'il aurait fait mourir si Bérénice, sa sœur, n'eût obtenu votre grâce, et vous enfin en qui il reconnut tant d'infidélité dans la charge de son secrétaire dont il vous avait honoré, qu'il vous défendit de vous présenter jamais devant lui? Mais je n'en veux pas dire davantage. Au reste, j'admire la hardiesse avec laquelle vous osez

assurer avoir écrit cette histoire plus exactement qu'aucun autre, vous qui ne savez pas seulement ce qui s'est passé en Galilée; car vous étiez alors à Baruch, auprès du roi : et vous n'avez garde non plus de savoir ce que les Romains ont souffert au siége de Jotapat, ni de quelle sorte je m'y suis conduit, puisque vous ne m'aviez point suivi, et qu'il n'est resté un seul de ceux qui m'ont aidé à défendre cette place pour vous en pouvoir apprendre des nouvelles. Que si vous dites que vous avez rapporté avec plus d'exactitude ce qui s'est passé au siége de Jérusalem, je vous demande comment cela se peut faire, puisque vous ne vous y êtes point trouvé, et que vous n'avez point lu ce que Vespasien en a écrit : ce que je puis assurer sans crainte, voyant que vous avez écrit tout le contraire. Que si vous croyez que votre histoire soit plus fidèle que nulle autre, pourquoi ne l'avez-vous pas publiée durant la vie de Vespasien et de Tite, son fils, qui ont eu toute la conduite de cette guerre, et durant la vie du roi Agrippa et de ses proches, qui étaient si savants dans la langue grecque? Car vous l'avez écrite vingt ans auparavant, et vous pouviez alors avoir pour témoins de la vérité, ceux qui avaient vu toutes choses de leurs propres yeux. Mais vous avez attendu à la mettre au jour après leur mort, afin qu'il n'y eût personne qui pût vous convaincre de n'avoir pas été fidèle. Je n'en ai pas fait de même, parce que je n'appréhendais rien; mais au contraire, j'ai mis la mienne entre les mains de ces deux empereurs, lorsque cette guerre ne faisait presque que d'être achevée, et que la mémoire en était encore toute récente, à cause que ma conscience m'assurait, que n'ayant rien dit que de véritable, elle serait approuvée de ceux qui en pouvaient rendre témoignage; en quoi je ne me suis point trompé. Je la communiquai même aussitôt à plusieurs, dont la plupart s'étaient trouvés dans cette guerre, du nombre desquels furent le roi Agrippa et quelques-uns de ses proches. Et l'empereur Tite lui-même voulut que la postérité n'eût pas besoin de puiser dans une autre source la connaissance de tant de grandes actions. Car après l'avoir souscrite de sa propre main, il commanda qu'elle fût rendue publique. Le roi Agrippa m'a aussi écrit soixante-deux lettres qui rendent témoignage de la vérité des choses que j'ai rapportées. J'en mettrai ici deux seulement pour vérifier ce que je dis.

« Le roi Agrippa, à Josèphe, son très-cher ami, salut. J'ai » lu votre Histoire avec grand plaisir, et l'ai trouvée beaucoup

» plus exacte que nulle des autres. C'est pourquoi je vous
» prie de m'en envoyer la suite. Adieu, mon très-cher ami. »

« Le roi Agrippa, à Josèphe, son très-cher ami, salut. Ce
» que vous avez écrit me fait voir que vous n'avez pas besoin
» de mes instructions pour apprendre comme toutes choses
» se sont passées. Et, néanmoins, quand je vous verrai, je
» pourrai vous dire quelques particularités que vous ne savez
» pas. »

On voit par là de quelle sorte ce prince, non par une flatterie indigne de sa qualité, ni une moquerie si éloignée de son humeur, a bien voulu rendre témoignage de la vérité de mon Histoire afin que personne n'en pût douter. Voilà ce que Juste m'a contraint de dire pour ma justification, et il faut reprendre la suite de mon discours.

Après avoir apaisé les troubles de Tibériade, je proposai à mes amis l'affaire de Jean et délibérai avec eux des moyens de le punir. Leur avis fut de rassembler toutes les forces de mon gouvernement et de marcher contre lui, puisqu'il était seul la cause de tout le mal. Mais je n'entrai pas dans leur sentiment, parce que je désirais rendre le calme à la province sans effusion de sang : et, pour cela, je leur ordonnai de s'informer très-exactement de tous ceux qui suivaient le parti de ce factieux. Je fis, dans le même temps, publier une ordonnance par laquelle je promettais d'oublier tout le passé, en faveur de ceux qui se repentiraient d'avoir manqué à leur devoir et y rentreraient dans vingt jours : et, en cas qu'ils ne voulussent pas quitter les armes, je les menaçais de brûler leurs maisons et d'exposer leurs biens au pillage. Cette menace les étonna si fort que quatre mille d'entre eux abandonnèrent Jean, mirent bas les armes, et se rendirent à moi. Les habitants de Giscala, ses compatriotes, et quinze cents étrangers Tyriens, furent les seuls qui demeurèrent auprès de lui. Et cette conduite, que j'avais tenue, me réussit de telle sorte que la crainte l'obligea à demeurer dans son pays.

Ceux de Séphoris, qui se confiaient en la force de leurs murailles et qui me voyaient occupé ailleurs, prirent les armes en ce même temps et envoyèrent prier Cestius Gallus, gouverneur de Syrie, de venir en diligence se mettre en possession de leur ville, ou de leur envoyer au moins une garnison. Il leur promit de venir; mais il ne leur en marqua point le temps. Aussitôt que j'en eus reçu l'avis, je rassemblai mes troupes, marchai contre eux et pris la ville de force. Alors

les Galiléens, ne voulant pas perdre cette occasion de se venger des Séphoritains qu'ils haïssaient mortellement, n'oublièrent rien pour exterminer la ville et les habitants; car, les hommes s'étant retirés dans la forteresse, ils mirent le feu aux maisons qu'ils avaient abandonnées, pillèrent la ville, et ne mirent point de bornes à leur ressentiment. Cette inhumanité me donna une sensible douleur. Je leur commandai de cesser le pillage, et je leur représentai qu'ils ne devaient pas traiter de la sorte des personnes de leur tribu. Mais, voyant que ni mes commandements ni mes prières ne pouvaient les arrêter, tant leur animosité était violente, je donnai ordre, aux plus confidents de mes amis, de faire courir le bruit que les Romains entraient de l'autre côté de la ville avec une puissante armée. Cette adresse me réussit. L'appréhension que leur donna cette nouvelle leur fit abandonner le pillage, pour ne penser qu'à s'enfuir, voyant que je m'enfuyais moi-même; et, pour confirmer encore ce bruit, je faisais semblant de n'avoir pas moins de peur qu'ils en avaient.

Voilà les moyens dont je me servis, pour sauver ceux de Séphoris lorsqu'ils n'osaient plus l'espérer : et, peu s'en fallut que les Galiléens ne pillassent aussi Tibériade, comme je vais le raconter. Quelques-uns des principaux sénateurs écrivirent au roi, pour le prier de venir prendre possession de leur ville. Il leur répondit qu'il viendrait dans peu de jours, et mit ses lettres entre les mains d'un de ses valets de chambre, nommé Crispe, juif de nation. Les Galiléens l'arrêtèrent en chemin, le reconnurent et me l'amenèrent : et lorsqu'ils surent ce que ces lettres portaient, ils en furent si émus qu'ils s'assemblèrent, prirent les armes, et vinrent me trouver le lendemain à Azoc, en criant que ceux de Tibériade étaient des traîtres, amis du roi, et qu'ils me priaient de leur permettre de les aller ruiner : car ils ne haïssaient moins Tibériade que Séphoris. Sur quoi, je ne savais quel conseil prendre, pour sauver Tibériade de leur fureur, parce que je ne pouvais nier que les habitants de cette ville n'eussent appelé le roi, la réponse qu'il rendait à leur lettre le faisant voir trop clairement. Enfin, après avoir longtemps pensé à la manière dont je leur devais répondre, je leur dis que, la faute de ceux de Tibériade étant inexcusable, je ne voulais pas les empêcher de piller leur ville; mais que l'on devait, en de semblables occasions, se conduire avec prudence. Qu'ainsi puisque ceux de Tibériade n'étaient pas les

seuls traîtres à la liberté publique, mais que plusieurs d'entre les principaux des Galiléens suivaient leur exemple, j'étais d'avis de faire une exacte recherche des coupables, afin de les punir tous en même temps, comme ils l'avaient tous mérité. Ce discours les apaisa : et ainsi ils se séparèrent.

Quelques jours après, je feignis d'être obligé de faire un petit voyage, et j'envoyai quérir secrètement ce valet de chambre du roi que j'avais fait mettre en prison. Je lui dis de trouver moyen d'enivrer le soldat qui le gardait, et de s'enfuir vers son maître. De cette sorte, Tibériade, qui était une seconde fois sur le point de périr, fut sauvée par mon adresse.

Lorsque ces choses se passaient, Juste, fils de Pictus, s'enfuit vers le roi, sans que je le susse : et voici quelle en fut l'occasion. Dans le commencement de la guerre des Juifs contre les Romains, ceux de Tibériade avaient résolu de ne se point révolter contre eux, et de se soumettre à l'obéissance du roi. Mais Juste leur persuada de prendre les armes, dans l'espérance que le trouble et le changement lui donneraient moyen d'usurper la tyrannie, et de se rendre maître de la Galilée et de son propre pays. Il ne réussit pas néanmoins dans son dessein : car les Galiléens, animés contre ceux de Tibériade, par le souvenir des maux qu'ils en avaient reçus devant la guerre, ne voulurent point souffrir sa domination : et lorsque j'eus été envoyé de Jérusalem pour gouverner la province, j'entrai diverses fois en telle colère contre lui, à cause de sa perfidie, que peu s'en fallut que je ne le fisse tuer. La crainte qu'il en eut l'obligea de se retirer auprès du roi, où il crut pouvoir trouver sa sûreté.

Les Séphoritains qui se virent, contre toute espérance, délivrés d'un si grand péril, députèrent, vers Cestius Gallus, pour le prier de venir promptement dans leur ville, ou d'y envoyer au moins des troupes assez fortes pour empêcher les courses de leurs ennemis. Il leur accorda cette grâce, et leur envoya la nuit un corps de cavalerie et d'infanterie. Lorsque j'appris que ces troupes ravageaient le pays d'alentour, j'assemblai les miennes, et me vins camper à Garizin, éloigné de vingt stades de Séphoris. Je m'approchai la nuit des murailles, y fis donner l'escalade, et mes gens se rendirent maîtres d'une grande partie de la ville. Mais, parce qu'ils n'en connaissaient pas bien tous les endroits, nous fûmes contraints de nous retirer, après avoir tué douze soldats,

deux cavaliers romains, et quelques habitants, sans avoir perdu plus d'un des nôtres. Nous en vînmes à quelques jours de là à un combat dans la plaine, où, après que nous eûmes soutenu longtemps, avec beaucoup de courage, l'effort de la cavalerie des Romains, les miens, qui me virent environné des ennemis, s'étonnèrent et prirent la fuite : et Juste, l'un de mes gardes, et qui l'avait été autrefois de ceux du roi, fut tué en cette occasion.

Sila, capitaine des gardes de ce prince, vint ensuite, avec grand nombre de cavalerie et d'infanterie, se camper à cinq stades près de Juliade, et laissa une partie de ses gens sur le chemin de Cana et du château de Gamala, pour empêcher d'y porter les vivres. Aussitôt que j'en eus l'avis, j'envoyai Jérémie, avec deux mille hommes, se camper près du Jourdain, à un stade de Juliade, et voyant qu'ils ne faisaient qu'escarmoucher, je les allai joindre avec trois mille hommes, mis le jour suivant des troupes en embuscade dans une vallée assez proche du camp des ennemis, et tâchai de les attirer au combat, après avoir donné ordre à mes gens de faire semblant de lâcher le pied : et cela me réussit. Car comme Sila crut qu'ils fuyaient véritablement, il les poursuivit jusqu'en ce lieu, et se trouva ainsi avoir sur les bras ces troupes dont il ne se défiait point. Alors je fis tourner visage à mes gens, chargeai si vigoureusement les ennemis, que je les contraignis de prendre la fuite, et aurais remporté sur eux une signalée victoire, si la fortune ne se fût opposée à mon bonheur. Mais mon cheval s'étant abattu sous moi et m'ayant renversé dans un lieu marécageux, je me blessai si fort à une main, qu'on fut obligé de me porter au village de Cépharnom, et les miens, qui me croyaient encore plus blessé que je ne l'étais, en furent si troublés, qu'ils cessèrent de poursuivre les ennemis. La fièvre me prit, et après que l'on m'eut pansé, on me porta à Tarichée. Sila l'ayant su reprit courage : et sur l'avis qu'il eut que mes troupes faisaient mauvaise garde, il envoya la nuit, au-delà du Jourdain, une compagnie de cavalerie qu'il mit en embuscade : et au point du jour il offrit le combat aux miens, qui ne le refusèrent pas. Cette cavalerie parut alors, les chargea, les rompit, et les mit en fuite. Il n'y en eut néanmoins que six de tués, parce que, sur le bruit que quelques troupes des nôtres venaient de Tarichée à Juliade, les ennemis se retirèrent.

Peu de temps après, Vespasien arriva à Tyr, accompagné

du roi Agrippa, et les habitants lui firent de grandes plaintes de ce prince, disant qu'il était également leur ennemi et celui du peuple Romain, et que Philippe, général de son armée, avait, par son commandement, trahi la garnison romaine de Jérusalem et ceux qui étaient dans le palais royal. Vespasien les gourmanda fort d'oser outrager de la sorte un roi, ami des Romains, et conseilla à Agrippa d'envoyer Philippe à Rome rendre raison de ses actions. Il partit pour ce sujet; mais il ne vit point l'empereur Néron, parce qu'il le trouva dans l'extrémité du péril où la guerre civile l'avait réduit : et ainsi il revint trouver Agrippa.

Quand Vespasien fut arrivé à Ptolémaïde, les principaux habitants de Décapolis accusèrent Juste, devant lui, d'avoir brûlé leurs villages. Vespasien, pour les satisfaire, le remit entre les mains du roi comme étant de ses sujets; et ce prince, sans lui en rien dire, l'envoya en prison, ainsi que nous l'avons vu ci-devant.

Ceux de Séphoris furent ensuite au-devant de Vespasien, et reçurent garnison de lui, commandée par Placide, à qui je fis la guerre jusqu'à ce que Vespasien entra lui-même dans la Galilée. J'ai écrit très-exactement dans mon *Histoire de la guerre des Juifs* ce qui regarde la venue de cet empereur; comment, après le combat de Tarichée, je me retirai à Jotapat; comment, après y avoir été longtemps assiégé, je tombai entre les mains des Romains; comment je fus ensuite délivré de prison; et enfin tout ce qui s'est passé dans cette guerre, et dans le siége de Jérusalem. Ainsi il ne me reste à parler que de ce qui me regarde en particulier, que je n'y ai point rapporté.

Après la prise de Jotapat, les Romains qui m'avaient fait prisonnier me gardaient étroitement, mais Vespasien ne laissait pas de me faire beaucoup d'honneur; et j'épousai, par son commandement, une fille de Césarée, qui était du nombre des captives. Elle ne demeura pas longtemps avec moi : car lorsqu'étant délivré de prison, je suivis Vespasien à Alexandrie, elle me quitta. J'en épousai une autre dans cette même ville (1), d'où je fus envoyé avec Tite à Jérusalem, et m'y trou-

(1) La loi mosaïque ne tolérait le divorce, c'est-à-dire la rupture d'un premier mariage, que pour des causes très-graves. L'infidélité de la femme en était certainement une. D'ailleurs, les Juifs s'étaient bien relâchés sur ce point au temps de Josèphe, qui, de plus, savait s'accommoder aux mœurs des païens. (N. E.)

vai diverses fois en grand danger de ma vie, n'y ayant rien que les Juifs ne fissent pour me perdre. Car toutes les fois que le sort des armes n'était pas favorable aux Romains, ils leur disaient que c'était moi qui les trahissait, et pressaient sans cesse Tite, qui était alors déclaré César, de me faire mourir. Mais comme ce prince n'ignorait pas quels sont les divers événements de la guerre, il ne répondait rien à ces plaintes. Il m'offrit même diverses fois, après la prise de Jérusalem, de prendre telle part que je voudrais dans ce qui restait des ruines de mon pays. Mais rien n'étant capable de me consoler dans une telle désolation, je me contentai de lui demander les livres sacrés et la liberté de quelques personnes : ce qu'il m'accorda très-favorablement. Je lui demandai aussi la liberté de mon frère et de cinquante de mes amis, qu'il me donna de la même sorte : et étant entré par sa permission dans le temple, j'y trouvai, entre une grande multitude de captifs, tant hommes que femmes et enfants, environ cent quatre-vingt-dix de mes amis ou de ma connaissance, qui furent tous délivrés à ma prière sans payer rançon, et rétablis dans leur premier état.

Tite m'envoya ensuite avec Céréalis et mille chevaux à Thécua, pour voir si ce lieu serait propre à y faire un campement. Je trouvai à mon retour qu'on avait crucifié plusieurs captifs, entre lesquels j'en reconnus trois de mes amis. J'en fus outré de douleur, et allai, fondant en larmes, dire à Tite le sujet de mon affliction. Il commanda à l'instant même qu'on les ôtât de la croix, et qu'on les pensât avec grand soin. Deux d'entre eux rendirent l'esprit entre les mains des chirurgiens, et le troisième a vécu depuis.

Après que Tite eut mis ordre aux affaires de la Judée, et que tout le pays fut tranquille, voyant que les terres que j'avais aux environs de Jérusalem me seraient inutiles à cause des troupes romaines que l'on était obligé de laisser pour la garde du pays, il m'en donna d'autres en des lieux plus éloignés; et lorsqu'il s'en retourna à Rome, il me fit l'honneur de me faire monter sur son vaisseau. Quand nous fûmes arrivés, Vespasien me traita de la manière du monde la plus favorable; car il me fit loger dans le palais qu'il habitait auparavant que d'être empereur, me fit recevoir au nombre des citoyens romains, et me donna une pension, sans qu'il ait jamais rien diminué de ses bienfaits envers moi : ce qui m'attira une si grande jalousie de ceux de ma nation, qu'elle me

mit en grand péril. Un Juif, nommé Jonathas, ayant ému une sédition à Cyréné, et assemblé deux mille hommes du pays qui furent tous sévèrement châtiés, fut envoyé pieds et mains liés à l'empereur, et il m'accusa faussement de lui avoir fait fournir des armes et de l'argent : mais Vespasien n'ajouta point de foi à son imposture, et lui fit trancher la tête. Dieu me délivra encore de plusieurs autres fausses accusations de mes ennemis, et Vespasien me donna en Judée une terre de grande étendue. En ce même temps, les mœurs de ma femme m'étant devenues insupportables, je la répudiai, quoique j'en eusse trois enfants, dont deux sont morts, et il ne me reste que Hircan. J'en épousai une autre qui est de Crète, et Juive de nation, née de parents très-nobles, et qui est très-vertueuse. J'ai eu d'elle deux enfants, Juste et Simon, surnommé Agrippa. Voilà l'état de mes affaires domestiques. A quoi je dois ajouter que j'ai toujours continué à être honoré de la bienveillance des empereurs; car Tite ne m'en a pas moins témoigné que Vespasien, son père, et n'a jamais écouté les accusations qu'on lui a faites contre moi. L'empereur Domitien, qui leur a succédé, a encore ajouté de nouvelles grâces à celles que j'avais déjà reçues, a fait trancher la tête à des Juifs qui m'avaient calomnié, et a fait punir un esclave eunuque, précepteur de mon fils, qui avait été de ce nombre. Ce prince a joint à tant de faveurs une marque d'honneur très-avantageuse, qui est d'affranchir toutes les terres que je possède dans la Judée; et l'impératrice Domitia a toujours aussi pris plaisir à m'obliger. On pourra, par cet abrégé de la suite de ma vie, juger quel je suis. Et quant à vous, ô très-vertueux Epaphrodite, après vous avoir dédié la continuation de mes *Antiquités*, je ne vous en dirai pas davantage (1).

(1) Voici l'ordre chronologique des ouvrages de Josèphe qui sont parvenus jusqu'à nous : *De la guerre judaïque*, sous Vespasien ou Titus. Plus tard (92 ou 93), son livre des *Antiquités*, c'est-à-dire l'Histoire du peuple Juif. Ensuite son livre contre *Appion*, grammairien, né à Oasis, en Egypte, qui avait attaqué cette Histoire et répandu le mépris sur ce peuple. Enfin sa *Vie*, qui est, on vient de le voir, une véritable apologie contre Juste de Tibériade. C'est le livre contre *Appion*, qui est dédié à son ami Epaphrodite. (N. E.)

PRÉFACE DE JOSÈPHE

POUR SON HISTOIRE

DE LA GUERRE DES JUIFS CONTRE LES ROMAINS.

De toutes les guerres qui se sont faites, ou par des villes contre des villes, ou par des nations contre des nations, notre siècle n'en a point vu de si grande, et nous n'apprenons point qu'il y en ait jamais eu de pareille à celle que les Juifs ont soutenue contre les Romains. Il s'est trouvé néanmoins des personnes qui ont entrepris de l'écrire, quoiqu'ils n'en sussent rien par eux-mêmes, toute la connaissance qu'ils en avaient, n'étant fondée que sur de vains et faux rapports. Et quant à ceux qui se sont trouvés présents, leur flatterie pour les Romains, et leur haine pour les Juifs, leur a fait rapporter les choses tout autrement qu'elles ne se sont passées. Leurs écrits ne sont pleins que de louanges des uns et de blâme des autres, sans souci de la vérité. C'est ce qui m'a fait résoudre d'écrire en grec, pour la satisfaction de ceux qui sont soumis à l'empire Romain, ce que j'ai déjà écrit en ma langue naturelle, pour en informer les autres nations.

Mon père s'appelait Mattathias; mon nom est Josèphe; je suis hébreu d'origine, et sacrificateur dans Jérusalem. J'ai

combattu au commencement contre les Romains; et la nécessité m'a enfin contraint de me trouver dans leurs armées.

Quand cette grande guerre commença, l'empire Romain était agité par des dissensions domestiques : et les plus jeunes et les plus remuants des Juifs, se confiant en leurs richesses et en leur courage, excitèrent de si grands troubles dans l'Orient, pour profiter de cette occasion, que des peuples entiers appréhendèrent de leur être assujettis, parce qu'ils avaient appelé à leur secours les autres Juifs, qui demeuraient au-delà de l'Euphrate, afin de se révolter tous ensemble.

Ce fut après la mort de Néron que l'on vit ainsi changer la face de l'Empire. La Gaule, qui est voisine de l'Italie se souleva. L'Allemagne ne demeura pas tranquille : plusieurs aspiraient à la souveraine puissance; et les armées désiraient le changement, dans l'espérance d'en tirer de l'avantage. Comme toutes ces choses ne sauraient être plus importantes, la peine que j'ai eue, de voir que l'on en déguisait la vérité, m'avait déjà fait prendre soin d'informer exactement les Parthes, les Babyloniens, les plus éloignés d'entre les Arabes, les Juifs qui demeurèrent au-delà de l'Euphrate, et les Adiabéniens de la cause de cette guerre; de tout ce qui s'y est passé, et de quelle sorte elle s'est finie : et je ne puis encore maintenant souffrir que les Grecs et les Romains, qui ne s'y sont point trouvés présents, l'ignorent, et soient trompés par ces flatteurs d'historiens qui ne leur content que des fables.

J'avoue ne pouvoir comprendre leur imprudence, lorsque, pour faire passer les Romains pour les premiers de tous les hommes, ils affectaient de rabaisser les Juifs, et agissent ainsi contre leur intention. Car est-ce une grande gloire que de surmonter des ennemis peu redoutables? Ignorent-ils les puissantes forces employées par les Romains dans cette guerre, le long temps qu'elle a duré, les travaux qu'ils y ont soufferts? et ne considèrent-ils point que c'est diminuer l'estime du mérite tout extraordinaire de leurs généraux que de diminuer celle de la résistance que la valeur des Juifs leur a fait trouver dans l'exécution d'une si difficile entreprise?

Je me garderai bien de les imiter, en relevant au-delà de la vérité, les actions de ceux de ma nation, comme ils ont fait celles des Romains : je rendrai justice aux uns et aux autres, en les rapportant sincèrement. Je n'avancerai rien que je ne prouve; et je ne chercherai d'autre soulagement dans ma douleur que de déplorer la ruine de ma patrie. Mais qui peut

mieux que le témoignage de l'empereur Tite, qui a eu la conduite de toute cette guerre, faire connaître que nos divisions domestiques ont été la cause de notre perte ; et que ce n'a pas été volontairement, mais par la faute de ceux qui s'étaient rendus nos tyrans, que les Romains ont mis le feu dans notre saint temple? Ce grand prince n'a pas seulement eu compassion de voir ce pauvre peuple courir à sa ruine, par la violence de ces factieux : il a même souvent différé à prendre la place, afin de leur donner le loisir de se repentir.

Que si quelqu'un trouve que mon ressentiment des malheurs de mon pays m'emporte, contre les lois de l'histoire, à accuser trop fortement ceux qui en ont été les auteurs, et qui ont joint un brigandage public à leur tyrannie, ils doivent le pardonner à mon extrême affliction. Peut-elle être plus juste, puisque entre tant de villes soumises à l'empire Romain, il ne s'en trouvera point qui, ayant été comme la nôtre élevée à un si haut comble d'honneur et de gloire, soit tombée dans une misère si épouvantable que je ne crois pas que, depuis la création du monde, il se soit rien vu de semblable. A quoi ajoutant que ce n'est point à des ennemis étrangers, mais à nous-mêmes que nous devons attribuer nos malheurs : quel moyen de me retenir dans une douleur si pressante? Que si, néanmoins, il se trouve des personnes qui ne soient pas touchées de cette considération, mais qui veuillent condamner avec rigueur un sentiment qui me paraît si raisonnable, ils pourront ne s'arrêter, dans mon histoire, qu'aux choses que je rapporte, et ne regarder mes plaintes que comme une effusion du cœur de l'historien.

J'avoue que j'ai souvent blâmé, et avec raison, ce me semble, les plus éloquents des Grecs, de ce qu'encore que les choses arrivées de leur temps surpassent de beaucoup celles des siècles qui les ont précédés, ils se contentent d'en juger sans en rien écrire, et de reprendre ceux qui en ont écrit, sans considérer que, s'ils leur cèdent en capacité, ils ont sur eux l'avantage d'avoir servi le public par leur travail : et ces mêmes censeurs des autres écrivent ce qui s'est passé, parmi les Syriens et les Mèdes, comme ayant été mal rapporté par les anciens historiens, quoiqu'ils ne leur soient pas moins inférieurs, dans la manière de bien écrire, que dans le dessein qu'ils ont eu en écrivant. Car ces premiers n'ont rapporté et voulu rapporter que les choses dont ils avaient connaissance, et auraient eu honte de déguiser la vérité devant

ceux qui, les ayant vues comme eux, auraient pu les en convaincre. Ainsi on ne saurait trop les louer d'avoir donné, à la postérité, la connaissance de ce qui s'est passé de leur temps, qui n'avait point encore paru au public : et ceux-là doivent être estimés les plus habiles, qui, au lieu de travailler sur l'ouvrage d'autrui, et en changer seulement l'ordre, écrivent des choses toutes nouvelles, et en composent un corps d'histoire dont on n'a l'obligation qu'à eux seuls. Pour moi, je puis dire qu'étant étranger, il n'y a point de dépense que je n'aie faite, pour informer les Grecs et les Romains de tout ce qui regarde notre nation. Les Grecs, au contraire, parlent assez lorsqu'il s'agit de soutenir leurs intérêts ou en particulier ou devant des juges : mais ils se taisent quand il faut rassembler avec beaucoup de travail tout ce qui est nécessaire pour composer une histoire véritable, et ils ne trouvent point étrange, que ceux qui n'ont aucune connaissance des actions des princes et des grands capitaines, et qui sont très-incapables de les écrire, entreprennent de les rapporter : ce qui montre qu'autant que nous estimons et cherchons la vérité de l'histoire, autant les Grecs la négligent et la méprisent.

J'aurais pu dire quelle a été l'origine des Juifs; de quelle sorte ils sortirent d'Egypte; dans quelles provinces ils errèrent durant un long temps; celles qu'ils occupèrent, et comment ils passèrent dans d'autres. Mais, outre que cela ne regarde point ce temps-ci, je l'estimerais inutile, parce que plusieurs de ma nation en ont écrit avec grand soin, et que des Grecs ont traduit leurs ouvrages, en leur langue, sans beaucoup s'éloigner de la vérité.

Ainsi, je commencerai mon histoire, par où leurs auteurs et nos prophètes ont fini les leurs. J'y rapporterai particulièrement, avec toute l'exactitude qu'il me sera possible, la guerre qui s'est faite de mon temps, et me contenterai de toucher brièvement ce qui s'est passé dans les siècles précédents.

Je dirai de quelle sorte le roi Antiochus Epiphane, après avoir pris de force Jérusalem et l'avoir possédée durant trois ans et demi, en fut chassé par les enfants de Matathias Asmonée. Comment la division, arrivée entre leurs successeurs, touchant la possession du royaume, y attira les Romains sous la conduite de Pompée. Comment Hérode, fils d'Antipater, avec l'assistance de Sosius, général d'une armée romaine, mit fin à la domination de ces princes Asmonéens. Comment,

après la mort d'Hérode et sous le règne d'Auguste, Quintilius Varus, étant gouverneur de Judée, le peuple se révolta. Comment, en la douzième année du règne de Néron, on en vint à la guerre : ce qui s'y passa sous la conduite de Cestius qui commandait les troupes romaines; les premiers exploits des Juifs, et les places qu'ils fortifièrent. Comment les pertes, souffertes en diverses rencontres par Cestius, ayant fait craindre à Néron pour le succès de ses armes, il les mit entre les mains de Vespasien. Comment ce général, accompagné de l'aîné de ses fils, entra dans la Judée avec une grande armée romaine? Comment un grand nombre de ses troupes auxiliaires furent défaites dans la Galilée; comment il prit, par force, quelques-unes des villes de cette province, et d'autres se rendirent à lui. Je rapporterai aussi très-sincèrement, selon que je l'ai vu et reconnu de mes propres yeux, la conduite que les Romains tiennent dans leurs guerres, leur ordre et leur discipline; l'étendue et la nature de la haute et de la basse Galilée; les confins et les limites de la Judée, la qualité de la terre, les lacs et les fontaines qui s'y rencontrent, et les maux soufferts par les villes qui ont été prises. Je ne tairai pas non plus ceux que j'ai éprouvés en mon particulier et qui sont assez connus.

Je dirai aussi comme la mort de Néron étant arrivée lorsque Vespasien se hâtait de marcher vers Jérusalem, et que les affaires des Juifs étaient déjà en très-mauvais état, celles de l'empire le rappelèrent à Rome ; les présages qu'il eut de sa future grandeur; les changements arrivés dans cette capitale de l'empire; comment il fut, contre son gré, déclaré empereur par les gens de guerre ; et comment il alla en Egypte pour y donner les ordres nécessaires. Comment la Judée fut agitée de nouveaux troubles, et qu'il s'y éleva des tyrans opposés les uns aux autres. Comment Tite, à son retour d'Egypte, entra deux fois dans cette province; en quelle manière et en quel lieu il assembla son armée; en quelle sorte et combien de fois il vit même en sa présence arriver des séditions dans Jérusalem; ses approches et tous les travaux qu'il fit pour attaquer cette place ; quel était le tour des murs de la ville, sa fortification et celle du temple; la description du même temple, ses mesures et celles de l'autel; en quoi je n'omettrai rien. Je parlerai de nos fêtes solennelles, des cérémonies que l'on y observe; des sept sortes de purifications; des fonctions des sacrificateurs; de leurs habits et de ceux du grand sacrifi-

cateur, et de la sainteté de ce temple, sans en rien déguiser ni sans y rien ajouter. Je ferai voir aussi quelle a été la cruauté de nos tyrans envers ceux de leur propre nation, et l'humanité des Romains envers nous qui étions étrangers à leur égard; combien de fois Tite a fait tout ce qu'il a pu pour sauver la ville et le temple, et réunir ceux qui étaient si opiniâtrément divisés. Je parlerai de tant de divers maux soufferts par le peuple, qui après avoir éprouvé toutes les misères que la guerre, la famine et les séditions peuvent causer, s'est enfin trouvé réduit en servitude par la prise de cette grande et puissante ville. Je n'oublierai pas aussi de dire dans quels malheurs sont tombés les déserteurs de cette nation, la sorte dont ceux qui furent pris ont été punis, comment le temple fut brûlé malgré Tite; la quantité de richesses consacrées à Dieu que le feu y consuma; la ruine entière de la ville; les prodiges qui précédèrent cette extrême désolation; la captivité de nos tyrans, le grand nombre de ceux qui furent emmenés esclaves, et leurs diverses aventures; comment les Romains poursuivirent ceux qui échappèrent de cette guerre, et après les avoir vaincus, ruinèrent de fond en comble les places où ils s'étaient retirés. Enfin je parlerai de la visite par Tite dans toute la province, pour y rétablir l'ordre, de son retour en Italie, et de son triomphe. J'écrirai toutes ces choses en sept livres distingués par chapitres, pour la satisfaction des personnes qui aiment la vérité, et je n'ai point sujet de craindre que ceux qui ont eu la conduite de cette guerre, ou qui s'y sont trouvés présents, m'accusent d'avoir manqué de sincérité. Il faut commencer à exécuter ce que j'ai promis.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DES JUIFS

CONTRE LES ROMAINS.

LIVRE PREMIER.

Depuis la prise de Jérusalem, par Antiochus Epiphane, jusqu'à la mort d'Hérode le Grand.

(173 ans avant Jésus-Christ — 2 ou 3 ans après Jésus-Christ.)

CHAPITRE PREMIER.

Antiochus Epiphane, roi de Syrie, se rend maître de Jérusalem et abolit le service de Dieu. Matthias Machabée et ses fils le rétablissent et vainquent les Syriens en plusieurs combats. Mort de Judas Machabée, prince des Juifs, et de Jean, deux des fils de Matthias, qui était mort longtemps auparavant.

DANS le même temps que par un sentiment de gloire si ordinaire entre les grands princes, ANTIOCHUS EPIPHANE et PTOLÉMÉE, sixième roi d'Egypte, étaient en guerre pour décider par les armes à qui demeurerait le royaume de Syrie, les principaux des Juifs se trouvèrent divisés entre eux ; et le parti d'*Onias*, grand sacrificateur, s'étant rendu le plus fort, il chassa de Jérusalem les fils de *Tobie*. Ils se retirèrent vers le roi Antiochus, le prièrent d'entrer

dans la Judée, et s'offrirent de le servir de tout leur pouvoir. Comme il en avait déjà formé le dessein, ils n'eurent pas peine à obtenir de lui ce qu'ils désiraient. Il se mit en campagne avec une puissante armée, prit Jérusalem, et tua un très-grand nombre de ceux qui favorisaient Ptolémée. Il permit le pillage à ses soldats, dépouilla le temple de tant de richesses dont il était plein et abolit durant trois ans et demi les sacrifices que l'on y offrait tous les jours à Dieu. Onias s'enfuit vers Ptolémée, qui lui permit de bâtir auprès d'Héliopolis une ville et un temple de la forme de celui de Jérusalem, dont nous pourrons parler en son lieu.

Antiochus ne se contenta pas de s'être, contre son espérance, rendu maître de Jérusalem, d'en avoir enlevé tant de richesses, et d'y avoir répandu tant de sang; mais il se laissa emporter de telle sorte à son ressentiment par le souvenir des travaux qu'il avait soufferts dans cette guerre, qu'il contraignit les Juifs de renoncer à leur religion, de ne plus faire circoncire leurs enfants, et d'immoler, sur l'autel destiné pour les sacrifices, des pourceaux au lieu des victimes que nos lois nous obligent d'offrir à Dieu. L'horreur que les principaux et les plus gens de bien ne pouvaient s'empêcher de témoigner de ces abominations, leur coûtait la vie : car Baccide, qui commandait pour Antiochus dans toutes les places de la Judée, étant naturellement très-cruel, il exécutait avec joie ses ordres impies. Son insolence et ses violences allaient jusqu'à un tel excès, qu'il n'y avait point d'outrages qu'il ne fît aux personnes de la plus grande qualité; et ses incroyables inhumanités faisaient voir en chaque jour une nouvelle et affreuse image de la prise et de la désolation de cette ville, auparavant si puissante et si célèbre.

Mais enfin une si insupportable tyrannie anima ceux qui la souffraient à s'en délivrer et à en faire la vengeance. Matthias (ou Matathias Machabée), sacrificateur, qui demeurait dans le bourg de Modin, suivi de ses cinq fils et de ses domestiques, tua Baccide et s'enfuit dans les montagnes pour éviter la fureur des garnisons établies par Antiochus. Plusieurs s'étant joints à lui, il descendit à la campagne, combattit les chefs des troupes de ce prince, les vainquit et les chassa de la Judée. Tant de grands succès l'élevèrent à un si haut point de gloire que tout le peuple, pour reconnaître l'obligation qu'il lui avait de l'avoir délivré de servitude, le choisit pour lui commander, et il laissa en mourant Judas Macha-

BÉE, l'aîné de ses enfants, successeur de sa réputation et de son autorité.

Comme ce généreux fils d'un si généreux père ne pouvait douter des efforts que ferait Antiochus pour se venger des pertes qu'il avait reçues, il assembla toutes les forces de sa nation, et fut le premier qui contracta alliance avec les Romains. Antiochus ne manqua pas, comme il l'avait prévu, d'entrer avec une puissante armée dans la Judée : et ce grand capitaine le vainquit dans une bataille. Pour n'en pas perdre le fruit et ne pas laisser ralentir le courage de ses troupes, il alla dans la chaleur de sa victoire attaquer la garnison de Jérusalem qui était encore toute entière, la chassa de la ville haute qui porte le nom de *sainte*, et la contraignit de se retirer dans la ville basse. Ainsi il se rendit maître du temple, le purifia, l'environna d'un mur, fit faire des vaisseaux neufs pour les employer au service de Dieu, les mit dans le temple au lieu de ceux qui avaient été profanés, fit construire un autre autel, et recommença d'offrir à Dieu des sacrifices.

A peine ces choses étaient achevées, qu'Antiochus mourut. ANTIOCHUS EUPATOR, son fils, n'hérita pas moins de sa haine contre les Juifs que de sa couronne : il assembla une armée de cinquante mille hommes de pied, d'environ cinq mille chevaux, et de quatre-vingts éléphants, entra dans la Judée du côté des montagnes, et prit la ville de Bethsura. Judas, avec ce qu'il avait de forces, vint à sa rencontre dans le détroit de Bethsacharie; et avant que les armées se choquassent, ÉLÉAZAR, l'un de ses frères, ayant vu un éléphant beaucoup plus grand que les autres qui portait une grosse tour toute dorée, crut que le roi était dessus. Il s'avança devant tous les autres, se fit jour à travers les ennemis, vint jusqu'à ce prodigieux animal; et comme il ne pouvait atteindre jusqu'à celui qui était dessus et qu'il croyait être le roi, tout ce qu'il put faire fut de donner tant de coups d'épée dans le ventre de l'éléphant qu'il le tua, et fut accablé par sa chute. Ainsi une valeur si extraordinaire n'eut autre succès que de faire connaître, par une entreprise si hardie, avec quelle grandeur d'âme ce généreux israélite préférait la gloire à sa vie. Car celui qui montait cet éléphant n'était qu'un particulier : mais quand ç'aurait été Antiochus, le courage héroïque d'Éléazar aurait produit à son égard le même effet, puisque ne pouvant espérer de survivre à une si grande action, il aurait toujours fait

voir jusqu'à quel point son amour pour la gloire lui faisait mépriser la mort.

Cet événement fut un présage à Judas Machabée de ce qui lui arriverait dans cette journée : car après un très-long et très-furieux combat, le grand nombre des ennemis et leur bonne fortune les rendit victorieux. Plusieurs Juifs y furent tués, et Judas se retira avec le reste de la toparchie de Gophnitique. Antiochus s'avança ensuite jusqu'à Jérusalem : mais il fut contraint de se retirer à cause qu'il manquait des choses nécessaires pour la subsistance de son armée. Il y laissa en garnison autant de gens qu'il le jugea nécessaire, et envoya le reste en quartier d'hiver dans la Syrie.

Judas, pour profiter de son absence, rassembla tout ce qu'il put de gens de guerre de sa nation outre ceux qui étaient restés de son dernier combat, et en vint aux mains avec les troupes d'Antiochus. Jamais homme ne témoigna plus de valeur qu'il en fit paraître en cette journée. Il y perdit la vie après avoir tué un fort grand nombre de ses ennemis ; et JEAN, son frère, étant tombé dans une embuscade qu'ils lui dressèrent ne lui survécut que de peu de jours.

CHAPITRE II.

Jonathas et Simon Machabée succèdent à Judas leur frère en la qualité de princes des Juifs. Simon délivre la Judée de la servitude des Macédoniens. Il est tué en trahison par Ptolémée, son gendre. Hircan, l'un de ses fils, hérite de sa vertu et de sa qualité de prince des Juifs.

JONATHAS succéda à Judas Machabée, son frère, dans la dignité de prince des Juifs. Il se conduisit envers ceux de sa nation avec beaucoup de prudence, affermit son autorité par l'alliance des Romains, et se remit bien avec le fils d'Antiochus. Une sage conduite ne put néanmoins procurer sa sûreté. TRYPHON, qui était tuteur du jeune ANTIOCHUS, et qui usurpa depuis le royaume, ne pouvant réussir à lui faire perdre ses amis, eut recours à la trahison. Il l'engagea à venir trouver Antiochus à Ptolémaïde, l'y arrêta prisonnier, et s'avança avec ses troupes dans la Judée. SIMON, frère de Jonathas, le contraignit de se retirer, et il en fut si irrité, qu'il fit tuer Jonathas.

Comme il ne se pouvait rien ajouter à la vigilance et au courage de Simon, il prit les villes de Zara, de Joppé et de

Jamnia. Il se rendit aussi maître d'Accaron, le ruina, et se joignit contre Tryphon à Antiochus, qui, auparavant que de partir pour son voyage de Médie, assiégeait Dora. Mais ce roi était si avare, qu'encore que Simon eût contribué à la ruine et à la mort de Tryphon par l'assistance qu'il lui avait donnée, il ne laissa pas d'envoyer *Cendébée*, l'un de ses généraux, avec une armée pour ravager la Judée, et tâcher de le prendre prisonnier. Quoique ce prince des Juifs fut alors fort âgé, il ne laissa pas d'agir avec la même vigueur qu'il aurait pu faire dans sa plus grande jeunesse. Il envoya devant ses fils avec ses meilleures troupes, marcha par un autre côté avec le reste, mit diverses embuscades dans les montagnes, et remporta une très-grande victoire. On lui donna ensuite la charge de grand sacrificateur, et il délivra sa patrie de la domination des Macédoniens deux cent soixante-dix ans après qu'ils s'en étaient rendus les maîtres.

Ce grand personnage fut tué en trahison dans un festin par *Ptolémée*, son gendre, qui retint en même temps prisonniers sa femme et deux de ses fils, et envoya des gens pour tuer Jean, autrement nommé Hircan, qui était le troisième. Mais en ayant eu avis, il s'enfuit à Jérusalem, dans la confiance qu'il avait en l'affection du peuple à cause du respect qu'il portait à la mémoire de ses proches, et de sa haine pour Ptolémée. Ce méchant homme voulut aussi entrer dans la ville par une autre porte, mais le peuple, qui avait déjà reçu Hircan, le repoussa. Il s'en alla dans un château nommé Dagon, qui est au-delà de Jéricho; et Hircan, après avoir succédé à son père en la charge de grand sacrificateur, et offert des sacrifices à Dieu, alla aussitôt l'y assiéger pour délivrer sa mère et ses frères. Son bon naturel fut le seul obstacle qui l'empêcha de forcer la place : car, lorsque Ptolémée se trouvait pressé, il amenait sa mère et ses frères sur la muraille, afin que chacun les pût voir; et après leur avoir fait donner quantité de coups, il le menaçait de les précipiter du haut en bas s'il ne se retirait à l'heure même. Quelque grande que fût la colère d'Hircan, elle était contrainte de céder à son amour pour des personnes qui lui étaient si chères, et à sa compassion de les voir souffrir. Sa mère, au contraire, dont le grand cœur ne pouvait être abattu ni par les douleurs, ni par l'appréhension de la mort, étendait les bras, et le priait que le désir de lui épargner tant de tourments ne l'empêchât pas de faire recevoir à cet impie le châtiment qu'il méritait,

puisqu'elle se tiendrait heureuse de mourir, pourvu que les crimes qu'il avait commis contre toute sa maison ne demeurassent pas impunis. Ces paroles animèrent Hircan à la vengeance : mais, lorsqu'il voyait qu'on recommençait à la traiter d'une manière si cruelle, il sentait son courage amollir, et son esprit, agité par ces divers sentiments, était plein de confusion et de trouble. Ainsi, ce siége tira en longueur, et la septième année arriva, qui est une année de repos pour nous. Ptolémée, ne fut pas plus tôt par ce moyen délivré de péril et de crainte, qu'il fit mourir la mère et les frères d'Hircan, et se retira auprès de *Zénon*, surnommé Cotylas, qui dominait dans Philadelphe.

Alors le roi Antiochus, pour se venger sur Hircan de la victoire que Simon, son père, avait remportée sur ses généraux, entra en Judée avec une grande armée, et l'alla assiéger dans Jérusalem. Ce grand sacrificateur, pour l'obliger à se retirer, fit ouvrir le sépulcre de David qui avait été le plus riche de tous les rois, et en ayant tiré plus de trois mille talents, il lui en donna trois cents.

Ce prince des Juifs a été le premier qui a entretenu des gens de guerre étrangers. Et lorsqu'il vit qu'Antiochus était parti pour marcher avec toutes ses forces dans la Médie, il prit ce temps pour entrer dans la Syrie dépourvue de gens de guerre, et se rendit maître de Madaba, Samea, Sichem et Garizim, et réduisit aussi sous son obéissance les Chutéens, qui habitent les lieux proches du temple bâti à l'imitation de celui de Jérusalem. Il prit dans la Judée, outre Doron et Marissa, plusieurs autres places, et s'avança jusqu'à Samarie qu'Hérode réédifia depuis et lui donna le nom de Sébaste. Il l'enferma de toutes parts, et laissa à ARISTOBULE et à ANTIGONE, ses fils, la charge d'en continuer le siége. Ils n'oublièrent rien pour s'en bien acquitter, et les habitants se trouvèrent réduits à une si grande famine, que pour soutenir leur vie, ils furent contraints de se servir des choses dont les hommes n'ont point accoutumé de manger. Dans une telle extrémité, ils implorèrent l'assistance d'ANTIOCHUS surnommé SPONDE; et il vint aussitôt à leur secours : mais Aristobule et Antigone le vainquirent et le poursuivirent jusqu'à Scythopolis, où il se sauva. Ces deux frères retournèrent ensuite à leur siége, resserrèrent les Samaritains dans leurs murailles, les prirent de force, les firent tous prisonniers, et ruinèrent entièrement la ville. Ils poussèrent leur bonne fortune encore plus avant :

car pour ne pas laisser ralentir l'ardeur de leurs troupes ils s'avancèrent jusqu'au-delà de Scythopolis, et partargèrent entre eux toutes les terres du mont Carmel.

CHAPITRE III.

Mort d'Hircan, prince des Juifs. Aristobule, son fils aîné, prend le premier la qualité de Roi. Il fait mourir sa mère et Antigone son frère, et meurt lui-même de regret. Alexandre, l'un de ses frères, lui succède. Grandes guerres de ce prince tant étrangères que domestiques. Cruelle action qu'il fit.

La prospérité d'Hircan et de ses enfants leur attira tant d'envie, que plusieurs s'élevèrent contre eux et en vinrent jusqu'à une guerre ouverte; mais Hircan demeura le maître, passa le reste de sa vie dans un grand repos, et après avoir gouverné durant trente-trois ans avec tant de sagesse et de vertu que l'on ne pouvait, sans injustice, trouver rien à reprendre à sa conduite, il mourut et laissa cinq fils. Il eut ce rare bonheur de posséder tout ensemble la principauté, la souveraine sacrificature et le don de prophétie. Dieu lui-même lui parlait et lui donnait la connaissance des choses futures. Ainsi il prévut, et prévut que les deux plus âgés de ses fils ne régneraient pas longtemps. Sur quoi je crois devoir rapporter quelle fut leur fin si éloignée du bonheur dont leur père avait joui.

Après la mort d'Hircan, Aristobule, l'aîné de ses fils, changea la principauté en royaume, et fut le premier qui mit sur son front le diadème, quatre cent soixante et onze ans trois mois depuis que le peuple, ayant été délivré de la servitude des Babyloniens, était retourné en Judée. Il avait tant d'affection pour Antigone, l'un de ses frères, qu'il l'associa à sa couronne. Il envoya les autres en prison, et y fit aussi mettre sa mère, parce que Hircan l'ayant déclarée régente, elle lui disputait le gouvernement. Sa cruauté pour elle passa si avant, qu'il la fit mourir de faim, et il ajouta à ce crime, celui de faire aussi mourir Antigone, en suite des calomnies dont on se servit pour le lui rendre odieux. Comme il l'aimait beaucoup, il ne pouvait au commencement y ajouter foi : mais il arriva que dans le temps qu'il était malade, Antigone, qui revenait de la guerre avec un superbe équipage et suivi de grand nombre de gens armés, entra dans le temple en cet appareil si magnifique, à dessein principalement de prier Dieu pour la santé du roi son

frère. Ses ennemis prirent cette occasion pour le perdre. Ils dirent à Aristobule qu'Antigone, ne se contentant pas de l'honneur qu'il lui avait fait de l'associer au royaume, voulait le posséder tout entier : que dans cette résolution il était venu avec une pompe qui n'appartient qu'à un souverain, et accompagné de tant de gens armés, que l'on ne pouvait douter que ce ne fût pour le tuer. Aristobule, qui était alors dans la forteresse de Baris, qu'Hérode nomma depuis Antonia, en l'honneur d'Antoine, rejeta d'abord cet avis : mais enfin il se laissa persuader; et pour ne pas témoigner ouvertement de la défiance pour son frère, n'y rien faire légèrement dans une affaire si importante, il commanda à ses gardes de se mettre sur le passage d'Antigone, dans un lieu obscur et souterrain, avec ordre de le laisser passer s'il venait sans armes, et de le tuer s'il venait armé, et lui envoya dire de venir sans armes. Mais la reine, par une horrible méchanceté concertée entre elle et les autres ennemis d'Antigone, gagna celui qui était chargé de cette commission, et l'engagea à dire à Antigone, que le roi ayant appris qu'il avait rapporté de Galilée les plus belles armes du monde, il priait de le venir trouver armé comme il était, afin de lui donner le plaisir de les voir sur lui. Antigone, qui avait reçu trop de preuves de l'affection du roi son frère, pour en avoir de la défiance, se hâta d'exécuter cet ordre : et lorsqu'il arriva au lieu nommé la tour de Straton, où les gardes du roi l'attendaient, ils le tuèrent.

Quel autre exemple peut mieux faire voir que la calomnie est capable d'étouffer les sentiments les plus tendres de la nature et de l'amitié, et qu'il n'y a point de si grande union qui puisse toujours résister aux efforts qu'elle fait pour les détruire?

Il arriva en cette rencontre une chose qu'on ne peut trop admirer. *Judas* qui était de la secte des Esséniens, avait une telle connaissance de l'avenir, que ses prédictions n'ont jamais manqué de se trouver véritables; et elles lui avaient acquis tant de réputation, qu'il était toujours suivi de grand nombre de personnes qui le consultaient. Quand ce bon vieillard vit Antigone entrer dans le temple, il se tourna vers eux et s'écria : « Quel moyen de vivre davantage après que la vérité » est morte? Car puis-je douter qu'une chose que j'ai prédite » ne soit fausse, voyant comme je le vois de mes propres » yeux, Antigone encore en vie, lui que je croyais devoir » aujourd'hui être tué dans la tour de Straton? Et comment

» cela se pourrait-il faire, puisqu'elle est éloignée d'ici de six » cents stades, et que nous sommes à la quatrième heure du » jour? » Lorsque Judas, après avoir parlé de la sorte, passait et repassait avec tristesse diverses choses dans son esprit, on vint dire qu'Antigone avait été tué dans un lieu souterrain qui porte le même nom de *la tour de Straton*, que celle qui est à Césarée, sur le rivage de la mer : et c'était cette conformité de noms qui l'avait trompé.

Aristobule n'eut pas plus tôt commis une action si cruelle qu'il s'en repentit, et la douleur qu'il en eut augmenta encore sa maladie. L'horreur de son crime, qui se présentait continuellement à ses yeux, troubla son âme : et il entra dans une si profonde tristesse, que les effets de sa mélancolie, passant de l'esprit au corps et aigrissant ses humeurs, elles écorchèrent ses entrailles et lui firent vomir quantité de sang. Un de ses valets de chambre emporta ce sang, et Dieu permit qu'il se jeta sans y prendre garde dans le même lieu où il paraissait encore des marques de celui d'Antigone. Ceux qui le virent, s'imaginant qu'il l'avait fait à dessein, et que c'était comme un sacrifice qu'il offrait aux menaces de ce prince, jetèrent de si grands cris que le roi les entendit. Il en demanda la cause : et comme personne n'osait la lui dire et que cela augmentait encore son désir de la savoir, il les contraignit par ses menaces de la lui avouer. Alors, tout fondant en pleurs et consumant par la violence de ses soupirs ce qui lui restait de force, il dit d'une voix mourante : « Pouvais-je espérer que Dieu, qui » a les yeux ouverts sur tout ce qui se passe dans le monde, » n'aurait point de connaissance de mes crimes? et sa justice » pouvait-elle me punir plus promptement qu'elle fait, d'avoir » été l'homicide de mon propre frère? Jusqu'à quand ce misé- » rable corps retiendra-t-il mon âme pour l'empêcher d'être » sacrifiée à la vengeance de sa mort et de celle de ma mère? » Pourquoi leur offrir ainsi mon sang goutte à goutte, au lieu » de le leur offrir tout d'un coup? et pourquoi demeurer plus » longtemps exposé au pouvoir de la fortune qui se moque de » me voir avec des entrailles déchirées et accablé de douleurs, » éprouver les effets de son inconstance? » En achevant ces paroles, il rendit l'esprit, après avoir régné seulement un an.

La reine, sa veuve, fit ensuite sortir ses frères de prison, et établit roi ALEXANDRE, qui était l'aîné, et paraissait être d'une humeur fort modérée. Mais il ne fut pas plus tôt élevé à la souveraine puissance, qu'il fit mourir celui de ses deux

frères qui voulait la lui disputer, et conserva l'autre, parce qu'il se contenta de mener une vie privée.

Ptolémée Latur, roi d'Egypte, ayant pris la ville d'Asoch, Alexandre lui donna bataille et lui tua beaucoup de gens; mais la victoire demeura néanmoins à Ptolémée. Cléopatre, mère de ce prince, le contraignit de se retirer en Egypte : et alors Alexandre se rendit maître de Gadara et d'Amath, qui est la plus grande de toutes les places qui sont au-delà du Jourdain, où il s'enrichit de ce que *Théodore*, fils de Zénon, avait de plus précieux. Il ne le posséda pas longtemps : car Théodore lui tomba aussitôt sur les bras; et ne recouvra pas seulement ce qui lui avait été pris, mais pilla tout le bagage d'Alexandre, et lui tua dix mille hommes. Ce roi des Juifs ayant rassemblé de nouvelles forces, porta la guerre vers les villes maritimes, prit Raphia, Gaza et Anthedon, que le roi Hérode nomma depuis Agrippiade.

Comme il arrive souvent que les grandes assemblées et les grands festins causent du trouble, il s'éleva en un jour de fête une telle sédition contre ce prince, qu'il crut ne pouvoir se garantir des révoltes de ses sujets qu'en prenant des troupes étrangères à sa solde; et parce qu'il ne se fiait pas aux Syriens, à cause qu'ils ne s'accordent point avec les Juifs, il se servit de Pisidiens et de Ciliciens. Il fit tuer ensuite plus de huit mille de ces séditieux, et marcha contre Obodas, roi des Arabes, vainquit les Galatides et les Moabites, leur imposa un tribut, et revint pour assiéger Amath. Mais Théodore, étonné de tant de grands succès, abandonna la place, et Alexandre la ruina entièrement.

Il marcha ensuite contre Obodas; et ce prince, ayant mis une partie de ses troupes en embuscade dans la province de Gaulan, le poussa dans une vallée fort profonde, et défit toute son armée, qui se trouva accablée par la multitude de ses chameaux. A peine Alexandre se put sauver à Jérusalem, où sa mauvaise fortune ayant encore augmenté la haine qu'on lui portait, il trouva les habitants plus disposés que jamais à se révolter; et cette animosité passa si avant, que dans plusieurs combats où il se vit ainsi engagé contre ses propres sujets, et où il eut toujours de l'avantage, il en tua plus de cinquante mille durant l'espace de six ans.

Ces victoires qui affaiblissaient son Etat lui étant funestes, il ne pouvait s'en réjouir; et ainsi, au lieu de continuer à tâcher de ramener ses sujets à son obéissance par la voie des

armes, il résolut de tenter celle de la douceur. Mais ce changement de conduite ne fit qu'augmenter leur haine : ils l'attribuèrent à la légèreté; et un jour qu'il leur demandait ce qu'il pouvait faire pour les contenter, ils lui répondirent qu'il n'avait qu'à se laisser mourir; et qu'encore auraient-ils beaucoup de peine à lui pardonner tous les maux qu'il leur avait faits. Ils appelèrent à leur secours le roi Démétrius Eucérus. Il vint avec une armée, et fortifié par eux, s'avança jusqu'à Sichem avec trois mille chevaux et quarante mille hommes de pied. Alexandre, qui n'avait que mille chevaux, huit mille étrangers, et environ dix mille Juifs qui lui étaient demeurés fidèles, marcha contre lui. Avant que d'en venir aux mains, ces deux rois firent chacun ce qu'ils purent, Démétrius pour attirer à son parti les étrangers qu'avait Alexandre; et Alexandre pour ramener au sien les Juifs qui s'étaient joints à Démétrius. Mais ni l'un ni l'autre ne réussit dans son dessein, et il fallut en venir à une bataille. Démétrius la gagna : et on n'a jamais combattu plus courageusement que firent ces étrangers qu'Alexandre avait pris à sa solde. L'effet de cette victoire fut contraire à ce que ces deux princes auraient dû croire : car Alexandre s'étant enfui dans les montagnes, six mille des Juifs qui avaient combattu pour Démétrius, touchés de l'infortune de leur roi, l'allèrent trouver. Un changement si surprenant étonna Démétrius; et dans la crainte qu'il eut que le reste de la nation ne passât de même du côté d'Alexandre qu'il voyait déjà être, par un si grand secours, aussi fort que lui, il se retira. Les autres Juifs ne laissèrent pas de continuer de faire la guerre à Alexandre, et elle dura toujours jusqu'à ce qu'en ayant tué un très-grand nombre et réduit ceux qui restèrent de tant de combats à n'avoir pour retraite que la ville de Bémezel, il prit cette place et les mena tous prisonniers à Jérusalem. On connut alors jusqu'à quel excès de cruauté, ou pour mieux dire d'impiété, la colère peut porter les hommes. Car durant un festin qu'il faisait à ses concubines, il fit crucifier devant ses yeux huit cents de ces prisonniers, après avoir fait égorger en leur présence leurs femmes et leurs enfants. Un spectacle si horrible imprima une telle terreur dans l'esprit de ceux de cette faction, que huit mille partirent la nuit suivante pour s'enfuir hors du royaume, d'où ils ne revinrent dans la Judée qu'après la mort de ce prince, et ce ne fut que par des actions si tragiques qu'il rétablit enfin avec une extrême peine la paix et le repos dans son Etat.

CHAPITRE IV.

Diverses guerres faites par Alexandre, roi des Juifs; sa mort. Il laisse deux fils : Hircan et Aristobule, et établit régente la reine Alexandra, sa femme. Elle donne trop d'autorité aux Pharisiens. Sa mort. Aristobule usurpe le royaume sur Hircan, son frère aîné.

Cette paix dont Alexandre jouissait fut troublée par le roi Antiochus, surnommé Denis, frère de Démétrius et le dernier de la race de Séleucus. Comme ce prince avait vaincu les Arabes, Alexandre craignit qu'il n'entrât dans son royaume. Ainsi il fit faire, depuis les montagnes d'Antipater jusqu'au rivage de Joppé, un grand retranchement, avec un mur très-haut au-devant, garni de tours de bois. Mais rien ne fut capable d'arrêter Antiochus. Il brûla ces tours, combla ce retranchement, et le passa avec son armée. Il remit ensuite à un autre temps à se venger d'Alexandre, et marcha contre les Arabes. Arétas, leur roi, se retira dans les lieux forts : et lorsque Antiochus croyait n'avoir rien à craindre, il vint fondre sur lui avec dix mille chevaux. Le combat fut très-grand; et quoique dans cette surprise Antiochus perdit beaucoup de gens, il le maintint toujours tant qu'il fut en vie, sans manquer à rien de ce qu'on devait attendre d'un grand capitaine. Mais sa mort ayant fait perdre le courage aux siens, ils prirent la fuite. Les Arabes en firent un grand carnage, et le reste se sauva dans le bourg de Cana, où presque tous moururent de faim.

La haine que ceux de Damas avaient pour Ptolémée, fils de Menneus, les porta à faire alliance avec Arétas, et ils le reconnurent pour roi de la basse Syrie. Il entra dans la Judée, vainquit Alexandre, et se retira en suite d'un traité fait entre eux.

Ce roi des Juifs, après avoir pris Pella, attaqua Gérasa pour s'emparer des trésors de Théodore. Il enferma cette place par une triple convallation et s'en rendit ainsi le maître. Il prit ensuite Gaulan, Séleucie, la vallée d'Antiochus, et le fort château de Gamala, où il fit prisonnier *Démétrius*, qui en était gouverneur, et qui avait commis tant de crimes. Après avoir employé trois ans en ces diverses expéditions, il retourna triomphant à Jérusalem, et tant d'heureux succès le firent recevoir avec joie.

La fin de la guerre fut le commencement de la maladie de

ce prince. Il tomba dans une grande fièvre quarte, et s'imaginant que le travail lui pourrait rendre la santé, il se rengagea en de nouvelles entreprises. Mais son corps étant trop affaibli pour supporter tant de fatigues, il mourut dans ces occupations laborieuses après avoir régné trente-sept ans.

Comme il savait que la reine Alexandra, sa femme, était d'une humeur différente de la sienne et n'avait jamais approuvé sa conduite parce qu'elle la trouvait trop violente, il l'établit régente, dans la créance que les Juifs lui obéiraient volontiers; et il ne se trompa pas. Car la réputation de la piété de cette princesse fit que l'on se soumit sans peine à une femme si instruite des coutumes du royaume, et qui avait toujours témoigné ne pouvoir, sans un extrême déplaisir, voir que l'on violât nos saintes lois. Elle avait deux fils d'Alexandre, dont elle établit grand sacrificateur l'aîné, nommé Hircan, tant à cause de son âge que parce qu'étant d'une humeur lente et paresseuse, il n'y avait pas sujet de craindre qu'il entreprît de remuer. Et elle voulut que le plus jeune, nommé Aristobule, vécût en particulier, à cause que c'était un esprit plein de feu et entreprenant.

Cette princesse ayant une grande piété et les Pharisiens étant en réputation d'en avoir beaucoup, et d'être plus instruits que les autres des choses de la religion, elle eut tant de confiance en eux et leur donna tant d'autorité, que l'on pouvait dire qu'elle les avait associés au gouvernement. Ils s'insinuèrent peu à peu de telle sorte dans son esprit et abusèrent si fort de sa bonté, qu'ils attirèrent à eux la principale puissance. Ils persécutaient et favorisaient qui bon leur semblait : ils ôtaient et rendaient la liberté : ils jouissaient de tous les avantages de la royauté, et ne laissaient pour partage, à la reine, que les dépenses et les soins auxquels cette qualité oblige. Cette vertueuse princesse était néanmoins très-capable de grandes affaires, et travaillait avec tant d'application à augmenter les forces de son Etat, qu'elle mit sur pied diverses armées, prit grand nombre d'étrangers à sa solde, et se rendit, par ce moyen, non-seulement très-puissante dans son royaume, mais aussi redoutable aux princes et aux peuples ses voisins. Ainsi, l'on voyait une reine qui, dans le même temps qu'elle dominait avec un pouvoir absolu, obéissait aux Pharisiens. Ils firent mourir un homme de grande condition, nommé *Diogène*, qui avait été particulièrement aimé du défunt roi, sur ce qu'ils l'accusaient d'avoir contribué à faire

crucifier ces huit cents hommes dont nous avons parlé. Ils pressaient même cette princesse de ne pardonner non plus à tous les autres qui avaient eu part à ce conseil : et comme sa trop grande déférence pour eux l'empêchait de leur pouvoir rien refuser, ils faisaient mourir qui bon leur semblait. Tant de personnes si considérables se trouvant ainsi en très-grand péril, ils eurent recours à Aristobule; et il persuada à la reine, sa mère, de se contenter d'envoyer hors de Jérusalem ceux qu'elle croyait coupables, et de laisser les autres en repos. Ainsi ces exilés se retirèrent en divers lieux du royaume.

Cette princesse, prenant pour prétexte que le roi Ptolémée incommodait continuellement la ville de Damas, y envoya son armée et se rendit maîtresse de la place sans qu'il se passât dans cette occasion rien de mémorable : et Tygrane, roi d'Arménie, ayant assiégé la reine Cléopâtre dans Ptolémaïde, elle envoya des présents à ce prince, et lui fit faire des propositions d'accommodement. Mais sur la nouvelle qu'il avait eue que Lucullus était entré avec une armée romaine dans son royaume, il s'était déjà retiré.

Peu de temps après, Alexandra tomba dans une grande maladie, et Aristobule, le plus jeune de ses fils, prit cette occasion pour exécuter ses grands desseins. Il assembla tout ce qu'il avait de serviteurs et de gens disposés à le suivre, par le rapport de leur humeur bouillante et inquiète avec la sienne, se rendit maître de toutes les forteresses, employa l'argent qu'il y trouva à lever quantité de troupes, et prit toutes les marques de la dignité royale. Hircan se plaignit à la reine, leur mère, de cette usurpation. Elle fit, pour le contenter, mettre la femme et les fils d'Aristobule dans la forteresse Antonia, qui est proche du temple du côté du Septentrion, autrefois appelée Baris, et qui fut depuis nommée Antonia, à cause d'Antoine, de même que Sébaste et Agrippiade furent ainsi nommées à cause d'Auguste et d'Agrippa.

Alexandra mourut de cette maladie, après avoir régné neuf ans, et sans avoir eu le temps de délivrer Hircan, qu'elle avait déclaré roi, de l'oppression d'Aristobule, qui le surpassait de beaucoup en force et en hardiesse. Tout ce qu'elle put faire, fut de lui laisser son bien. Les deux frères en vinrent à une bataille pour décider par les armes ce grand différend, et la plupart des troupes d'Hircan l'ayant quitté pour passer du côté d'Aristobule, il s'enfuit avec le reste dans la forteresse

Antonia, où la femme et les enfants d'Aristobule, se trouvant ainsi être en sa puissance, le garantirent d'une entière ruine. Car, ayant entre les mains des gages si précieux, il traita avec son frère sans attendre de se voir réduit à la dernière extrémité. Les conditions de l'accommodement furent, que le royaume demeurerait à Aristobule, et qu'Hircan se contenterait de jouir des honneurs que peut prétendre le frère d'un roi. Cet accord se fit dans le temple, en présence de tout le peuple. Les deux frères s'embrassèrent avec des témoignages d'affection : Aristobule se logea dans le palais royal, et laissa le sien à Hircan.

CHAPITRE V.

Antipater porte Arétas, roi des Arabes, à assister Hircan pour le rétablir dans son royaume. Arétas défait Aristobule dans un combat et l'assiége dans Jérusalem. Scaurus, général d'une armée romaine, gagné par Aristobule, l'oblige à lever le siége, et Aristobule remporte ensuite un grand avantage sur les Arabes. Hircan et Aristobule ont recours à Pompée. Aristobule traite avec lui; mais ne pouvant exécuter ce qu'il avait promis, Pompée le retient prisonnier à Rome avec ses enfants. Alexandre, qui était l'aîné de ses fils, se sauve en chemin.

Le pouvoir d'Aristobule, qui se trouva par un bonheur si inespéré monté sur le trône, étonna ceux qui ne lui étaient pas affectionnés; mais particulièrement Antipater, parce que dès longtemps il le haïssait. Il était Iduméen et le plus puissant de ceux de sa nation, tant par sa race que par ses richesses et par son propre mérite. Ainsi il conseilla à Hircan de s'enfuir vers Arétas, roi des Arabes, pour recouvrer le royaume par son moyen; exhorta en même temps Arétas de ne plus refuser à un prince injustement opprimé l'assistance qu'il lui serait si glorieux de lui donner; et pour le porter plus facilement à ce qu'il désirait, il n'y eut point de bien qu'il ne lui dit d'Hircan, ni point de mal qu'il ne lui dit d'Aristobule. Ayant donc disposé Hircan à s'enfuir, et Arétas à le recevoir, il le fit sortir la nuit de Jérusalem et le conduisit en diligence en Arabie, dans la ville de Pétra, où il le mit entre les mains de ce prince, et obtint de lui, par ses persuasions et par ses présents, de l'assister pour le rétablir dans son Etat. Ce roi des Arabes entra ensuite dans la Judée avec une armée de cinquante mille hommes; et comme Aristobule n'était pas

assez fort pour lui résister, il fut vaincu dès le premier combat et contraint de se sauver à Jérusalem. Arétas l'y assiégea, et l'aurait pris si les Romains ne l'eussent délivré de ce péril par la rencontre que je vais dire. Dans le temps que POMPÉE LE GRAND faisait la guerre en Arménie, il envoya SCAURUS en Syrie avec une armée; et il trouva en arrivant à Damas que *Métellus* et *Lollius* l'avaient déjà pris et s'étaient retirés. Là, ayant su ce qui se passait en Judée, il s'y en alla dans l'espérance d'en profiter. Lorsqu'il était prêt d'y entrer, les deux frères lui envoyèrent chacun des ambassadeurs pour lui demander son assistance; et quatre cents talents qu'Aristobule lui donna, l'emportèrent sur la justice de la cause d'Hircan : car Scaurus ne les eut pas plus tôt reçus, qu'il envoya lui ordonner et aux Arabes, au nom de Pompée et des Romains, de lever le siége, avec menaces s'ils y manquaient de leur déclarer la guerre. L'appréhension d'avoir sur les bras des ennemis si redoutables, obligea Arétas de se retirer, et Scaurus s'en retourna à Damas. Aristobule ne se contenta pas de se voir en sûreté, il rassembla tout ce qu'il put de ses forces, poursuivit Arétas et Hircan, les joignit, les attaqua en un lieu nommé Papyron, et en tua près de sept mille, entre lesquels fut *Céphale*, frère d'Antipater.

Hircan et Antipater ne pouvant plus espérer aucune assistance des Arabes, crurent devoir recourir à cette même puissance des Romains qui les avait privés de leur secours. Ils se rendirent, pour ce sujet, auprès de Pompée aussitôt qu'il fut arrivé à Damas, et après lui avoir fait de grands présents et représenté pour l'animer contre Aristobule les mêmes raisons dont ils s'étaient servis pour persuader Arétas, ils le conjurèrent de le vouloir rétablir dans un royaume qui lui appartenait par le droit de sa naissance comme à l'aîné, et dont sa vertu le rendait digne. Aristobule, qui se confiait en ce qu'il avait gagné Scaurus par des présents, ne manqua pas d'aller aussi trouver Pompée, et il y alla avec un équipage de roi. Mais après y avoir un peu demeuré, il ne put se résoudre à lui rendre plus longtemps des devoirs qui lui paraissaient indignes d'un souverain : et ainsi il s'en retourna à Diospolis. Pompée, offensé de sa retraite, et sollicité par Hircan et par ceux de son parti, marcha contre Aristobule avec ses légions et grand nombre de troupes auxiliaires de Syrie. Lorsqu'après avoir passé Pella et Diospolis, il fut arrivé à Corée, qui est sur la frontière de Judée dans le milieu des terres, il ap-

prit qu'Aristobule s'était enfermé dans Alexandrion, qui était un château extrêmement fort assis sur une haute montagne, et lui manda de le venir trouver. Une manière d'agir si impérieuse parut insupportable à Aristobule, et il résolut de tout hasarder plutôt que de s'y soumettre : mais la frayeur de tout ce qu'il avait de gens auprès de lui et les prières de ses amis, qui le conjurèrent de considérer l'impossibilité de résister à une aussi grande puissance que celle des Romains, l'obligèrent, contre son sentiment, à sortir de sa place pour se rendre auprès de Pompée. Il lui représenta les raisons qui devaient les maintenir dans la possession du royaume, et s'en retourna ensuite dans son château. Il en sortit une seconde fois sur l'instance que lui en fit Hircan; et après avoir disputé avec lui de son droit, il s'en retourna encore sans que Pompée l'en empêchât. Comme son esprit flottait entre la crainte et l'espérance sans savoir à quoi se résoudre, il sortit encore d'autres fois de sa place pour aller trouver Pompée dans la résolution de faire tout ce qu'il désirerait : mais lorsqu'il était à moitié chemin, l'appréhension de faire quelque chose d'indigne d'un roi le faisait retourner sur ses pas. Pompée ayant appris qu'il avait défendu à ceux qui commandaient dans ses places d'obéir à aucun ordre s'il n'était écrit de sa main, lui ordonna de leur écrire à tous, et il ne put s'en défendre : mais cette violence le toucha si sensiblement, qu'il se retira à Jérusalem dans la résolution de se préparer à la guerre. Pompée, pour ne lui en pas donner le loisir, le suivit à l'heure même, et hâta d'autant plus sa marche qu'il reçut la nouvelle de la mort de MITHRIDATE lorsqu'il était proche de Jéricho. Ce pays le plus fertile de la Judée est très-abondant en palmiers, et en baume qui est le plus précieux de tous les parfums, et dont la liqueur distille goutte à goutte des plantes qui le produisent après qu'on les a incisées avec des pierres fort tranchantes. Pompée n'y passa qu'une nuit, et partit dès la pointe du jour pour marcher vers Jérusalem. Une si grande diligence étonna Aristobule. Il l'alla trouver, eut recours aux prières, lui promit une grande somme, et lui dit que ne voulant avoir recours qu'à sa protection, il remettait entre ses mains et Jérusalem et sa personne. Ainsi il adoucit la colère de Pompée : mais il ne put exécuter ce qu'il lui avait promis. Car GABINIUS étant allé pour recevoir l'argent, ceux qui commandaient dans la place, au nom de ce prince, ne voulurent ni le lui donner, ni lui ouvrir les portes. Pompée en fut si irrité qu'il retint Aristo-

bule prisonnier et s'avança vers la ville. Après l'avoir reconnue, pour juger de quel côté il l'attaquerait, il trouva que les murs en étaient si forts qu'il serait très-difficile de les emporter; que la vallée qui était au pied était d'une profondeur effroyable, et que le temple qui en était proche était tellement fortifié, que quand même la ville serait prise il pourrait servir de retraite aux ennemis. Pendant qu'il délibérait sur les moyens d'exécuter une si grande entreprise, les Juifs se divisèrent dans Jérusalem. Ceux qui tenaient le parti d'Aristobule disaient que rien n'était plus juste que de faire la guerre pour la délivrance de leur roi; et ceux qui favorisaient Hircan et qui appréhendaient la puissance des Romains soutenaient, au contraire, qu'il fallait ouvrir les portes à Pompée. Ceux-ci s'étant trouvés les plus forts, les partisans d'Aristobule se retirèrent dans le temple, et coupèrent le pont qui le séparait de la ville, afin de pouvoir résister jusqu'à la dernière extrémité. Les autres reçurent les Romains et remirent entre leurs mains le palais royal. Pompée y envoya aussitôt Pison, l'un de ses chefs, avec nombre de gens de guerre : et comme il ne restait nulle espérance d'accommodement, il ne pensa plus qu'à préparer toutes les choses nécessaires pour assiéger et forcer le temple : en quoi Hircan et ses amis l'assistèrent de tout leur pouvoir avec beaucoup d'affection.

Ce grand capitaine attaqua la place du côté du Septentrion, et entreprit pour ce sujet de combler le fossé et la vallée. Ce travail fut si grand, tant à cause de leur extrême profondeur, que de la résistance des Juifs et de l'avantage qu'ils avaient de combattre d'un lieu éminent, que les Romains n'en seraient jamais venus à bout si Pompée, qui savait que les Juifs ne travaillaient à rien le jour du Sabbat qu'à ce qui était nécessaire pour soutenir et pour défendre leur vie, n'eût commandé à ses soldats de cesser en ces jours-là tous actes d'hostilité, et se contenter d'avancer toujours l'ouvrage. Ainsi il fut achevé : et la vallée étant comblée, Pompée fit élever dessus de hautes tours qui n'étaient pas moins fortes et spacieuses que belles : et en même temps qu'il battait la place avec des machines qu'il avait fait venir de Tyr, les soldats dont ces tours étaient garnies repoussaient à coups de traits ceux qui défendaient les murailles. L'incroyable valeur que les Juifs témoignèrent durant tout ce siége et qui coûta tant de travaux aux Romains donna de l'admiration à Pompée, et il ne considérait pas avec moins d'étonnement qu'au milieu même du péril et de la plus

grande chaleur des combats ils observaient toutes les cérémonies de leur religion, et offraient en chaque jour des sacrifices à Dieu comme s'ils eussent été en pleine paix.

Enfin, après trois mois de siége durant lequel tout ce que les Romains purent faire fut d'emporter une tour, Pompée prit le temple d'assaut. *Cornelius Faustus*, fils de Sylla, fut le premier qui y entra par la brèche, et *Furius* et *Fabius*, suivis de leurs compagnies, y entrèrent après lui. Alors les Juifs, environnés et attaqués de toutes parts, furent tués par les Romains lorsqu'ils s'enfuyaient dans le temple, ou qu'ils faisaient quelque résistance. Plusieurs des sacrificateurs qui étaient occupés aux fonctions saintes de leur ministère les virent sans s'étonner venir l'épée à la main, et préférant le culte de Dieu à leur vie, se laissèrent tuer en continuant à lui offrir de l'encens et les adorations qui lui sont dues. Les Juifs du parti de Pompée n'épargnèrent pas ceux de leur propre nation qui avaient suivi Aristobule, et la plus grande partie de ceux qui échappèrent à leur fureur ou se précipitèrent du haut des rochers, ou mirent le feu à tout ce qui était à l'entour d'eux et se lancèrent dans ces flammes qui étaient un effet de leur désespoir. Ainsi douze mille Juifs y périrent : et il n'en coûta la vie qu'à très-peu de Romains; mais plusieurs y furent blessés.

Dans une si extrême désolation et au milieu de tant de maux joints ensemble, rien ne toucha les Juifs d'une si vive douleur et ne leur parut si insupportable que de voir cette partie la plus intérieure du temple nommée *le Saint des saints* exposée aux yeux des étrangers et des profanes, ce qui n'était encore jamais arrivé. Pompée y entra avec les siens, ce qui n'était permi qu'au seul grand sacrificateur; et ils y virent le chandelier, les lampes et la table d'or, tous les vases d'or dont on se servait pour faire les encensements, une grande quantité de parfums très-précieux, de l'argent sacré qui montait à deux mille talents (1). Pompée ne toucha à aucune de ces choses, ni à rien de tout le reste consacré au service de Dieu; et le lendemain de la prise du temple, il commanda à ceux qui en avaient la garde de le purifier et d'y offrir les sacrifices accoutumés.

Comme Hircan l'avait extrêmement assisté dans ce siége,

(1) Le *talent* mosaïque avait un poids de 28 kilogrammes environ. Il est facile d'en calculer la valeur.

et empêché une grande multitude de Juifs de se déclarer contre les Romains en faveur d'Aristobule, il le confirma dans la charge de grand sacrificateur, et par une conduite digne d'un homme élevé dans une si grande autorité, au lieu d'employer la force pour se faire craindre, il gagna, par sa douceur et par sa bonté, le cœur et l'affection du peuple. Le beau-père d'Aristobule, et qui était aussi son oncle, se trouva entre les prisonniers. Pompée fit trancher la tête à ceux qui avaient été les principaux auteurs de la révolte, donna à Cornélius Faustus et aux autres qui s'étaient signalés dans cette guerre, les récompenses les plus glorieuses qu'une valeur extraordinaire peut mériter; imposa un tribut à Jérusalem et à toute la province; ôta aux Juifs les villes qu'ils avaient prises dans la basse Syrie, les mit comme les villes grecques sous la juridiction du gouverneur qui commandait pour les Romains dans cette province, et resserra ainsi la Judée dans ses limites. Il rétablit en faveur de *Démétrius*, l'un de ses affranchis, la ville de Gadara, d'où il tirait sa naissance, et que les Juifs avaient ruinée. Et quant aux villes d'Hippon, de Scythopolis, de Pella, de Samarie, de Marissa, d'Azot, de Jamnia et d'Aréthuse, qui sont au milieu des terres, et qu'ils n'avaient pas eu le loisir de ruiner; comme aussi Gaza, Joppé, Dora, et la tour de Straton, nommée depuis Césarée par le roi Hérode qui la bâtit superbement, et qui sont toutes assises sur la côte de la mer, il les ôta aux Juifs pour les rendre à leurs habitants, et les joignit à la Syrie. Après avoir donné tous ces ordres, et établi Scaurus gouverneur de la Judée, de la basse Syrie, et des pays qui s'étendent jusqu'à l'Egypte et l'Euphrate, il s'en retourna en diligence à Rome par la Cilicie, menant avec lui Aristobule prisonnier avec ses deux filles et ses deux fils, ALEXANDRE et ANTIGONE, dont Alexandre, qui était l'aîné, se sauva en chemin, et Antigone arriva à Rome avec son père et avec ses sœurs.

CHAPITRE VI.

Alexandre, fils d'Aristobule, arme dans la Judée, mais il est défait par Gabinius, général d'une armée romaine, qui réduit la Judée en république. Aristobule se sauve de Rome, vient en Judée, et assemble des troupes. Les Romains les vainquent dans une bataille, et Gabinius le renvoie prisonnier à Rome. Gabinius va faire la guerre en Égypte. Alexandre assemble de grandes forces. Gabinius étant de retour, lui donne bataille et la gagne. Crassus succède à Gabinius dans le gouvernement de Syrie, pille le temple, et est défait par les Parthes. Cassius vient de Judée. Femme et enfants d'Antipater.

SCAURUS s'avança avec son armée vers Pétra, capitale de l'Arabie, et la difficulté des chemins, retardant sa marche, ses soldats ravageaient tout ce qui était à l'entour de Pella; mais Antipater, l'assista de vivres par l'ordre d'Hircan : et comme il était fort bien dans l'esprit d'Arétas, roi des Arabes, Scaurus l'envoya vers lui pour tâcher de le porter à se délivrer de cette guerre par une somme d'argent; il négocia si adroitement, qu'il lui persuada de donner trois cents talents. Scaurus se retira.

Alexandre, fils d'Aristobule, après s'être sauvé de prison, avait assemblé nombre de troupes, pillait la Judée, pressait Hircan, et espérait de pouvoir bientôt le forcer dans Jérusalem, parce que les murs, abattus par Pompée, n'avaient pas encore été relevés. Mais Gabinius, qui avait succédé à Scaurus, et qui était un grand capitaine, marcha contre lui. Alexandre, craignant un si puissant ennemi, ne pensa alors qu'à se mettre en état de se défendre. Il assembla jusqu'à dix mille hommes de pied et quinze cents chevaux, et travailla à fortifier Alexandrion, Hircania, et Machero, qui sont proches des montagnes d'Arabie. Gabinius envoya devant contre lui ANTOINE avec une partie de son armée, fortifiée de troupes choisies, qu'Antipater commandait, et d'un grand nombre de Juifs dont MALICHUS et *Pitolaus* étaient chefs : et il les suivit, et les joignit bientôt après avec le reste. Alexandre, se trouvant trop faible pour soutenir un si grand effort, se retira; mais il ne put éviter d'en venir à un combat auprès de Jérusalem. Il y perdit six mille hommes, dont la moitié furent tués, les autres faits prisonniers : et se sauva avec le reste dans Alexandrion. Gabinius le poursuivit; et pour ramener à son parti plusieurs Juifs qui l'avaient abandonné, il leur promit de leur

pardonner; mais ayant répondu audacieusement, il les fit charger : plusieurs furent tués, et les autres contraints de se retirer dans le château ; Antoine fit des merveilles en cette occasion : car, quelque valeur qu'il eût témoignée dans toutes les autres, il se surmonta ce jour-là lui-même. Gabinius, ayant laissé des troupes pour continuer le siége, alla visiter toutes les places de la province, rétablit l'ordre dans celles qui n'avaient point été ruinées, et rebâtit celles qui l'avaient été. Ainsi Scythopolis, Samarie, Anthédon, Apollonie, Jamnia, Raphia, Marissa, Dora, Gamala, Azot, et plusieurs autres se repeuplèrent, leurs anciens habitants y retournant avec joie de toutes parts. Après avoir donné tous ces ordres, il retourna au siége d'Alexandrion, et le pressa encore davantage. Alors Alexandre, ne se voyant pas en état de pouvoir résister plus longtemps, envoya le prier de lui pardonner, à condition de lui remettre entre les mains non-seulement Alexandrion, mais aussi les forteresses de Macheron et d'Hircania. Ainsi Gabinius en devint le maître, et les fit entièrement ruiner par le conseil de la mère d'Alexandre, afin qu'elles ne pussent à l'avenir servir de sujet à une nouvelle guerre : car l'appréhension que cette princesse avait pour son mari et pour ses autres enfants, prisonniers à Rome, faisait qu'elle n'oubliait rien pour tâcher de gagner l'affection de Gabinius.

Ce sage et expérimenté capitaine, mena ensuite Hircan à Jérusalem, lui donna le soin du temple, commit aux autres principaux des Juifs la conduite des affaires de la république, et sépara toute la province en cinq juridictions, dont il établit la première à Jérusalem, la seconde à Gadara, la troisième à Amach, la quatrième à Jéricho, et la cinquième à Séphoris qui est une ville de Galilée. Ainsi les Juifs, ne se trouvant plus assujettis au commandement d'un seul, témoignèrent recevoir avec joie le gouvernement aristocratique.

Mais il ne se passa guère de temps sans que l'on vît arriver de nouveaux troubles. Aristobule se sauva de Rome et assembla un grand nombre de Juifs, les uns par l'amour qu'ils avaient pour le changement, et les autres par l'ancienne affection qu'ils lui portaient. Il commença par travailler à rétablir Alexandrion et à l'enfermer de murailles. Mais, ayant appris que Gabinius envoyait contre lui *Cisenna*, Antoine et *Servilius*, avec des troupes, il se retira à Macheron, renvoya tout ce qu'il avait de gens inutiles, en retint seulement huit mille qui étaient bien armés, et fut fortifié de mille autres que

Pitolaus, son lieutenant-général, lui amena de Jérusalem. Les Romains le suivirent, le joignirent, et la bataille se donna. Il ne se peut rien ajouter à la valeur qu'Aristobule et les siens témoignèrent en cette journée ; mais enfin, les Romains remportèrent la victoire : cinq mille Juifs furent tués : deux mille se sauvèrent sur une colline ; et Aristobule avec le reste, se fit jour à travers les ennemis et se retira à Macheron. Il y arriva sur le soir et le trouva ruiné ; mais il espérait de le réparer par le moyen d'une trève et de rassembler de nouvelles troupes. Il soutint durant deux jours leur effort avec un courage extraordinaire. Au bout de ce temps, il fut pris et envoyé à Gabinius, et de là à Rome avec Antigone, son fils, qui s'était sauvé avec lui. Le sénat retint le père prisonnier, et renvoya ses fils en Judée, sur ce que Gabinius écrivit qu'il l'avait promis à leur mère en considération des places qu'elle lui avait remises entre les mains.

Lorsque Gabinius se préparait à marcher contre les Parthes, il se trouva appelé ailleurs, parce que Ptolémée, après avoir quitté l'Euphrate, s'en retournait en Egypte. Il n'y eut point de secours qu'Hircan et Antipater ne lui donnassent dans cette guerre. Ils l'assistèrent d'hommes, de blé, d'armes, et d'argent : et Antipater persuada aux Juifs de Peluse, qui étaient comme les gardes de l'entrée de l'Egypte, de lui accorder le passage qu'il demandait.

Gabinius, à son retour d'Egypte, trouva toute la Syrie en trouble, par la nouvelle révolte qu'Alexandre, fils d'Aristobule, y avait excitée. Ce prince avait assemblé un très-grand nombre de Juifs et tuait tous les Romains qui tombaient entre ses mains. Gabinius ramena à son parti quelques Juifs, par le moyen d'Antipater : mais trente mille demeurèrent fidèles à Alexandre, et il ne craignit point avec ce nombre d'en venir à une bataille. Elle se donna auprès de la montagne d'Itaburin. Les Romains la gagnèrent : Alexandre y perdit dix mille hommes, et se sauva avec le reste. Gabinius, après cette victoire, alla par le conseil d'Antipater à Jérusalem, pour y mettre ordre à toutes choses. Il marcha ensuite contre les Nabathéens et les défit dans un grand combat. Il renvoya secrètement deux seigneurs Parthes, nommés *Mithridate* et *Orsane*, qui s'étaient retirés vers lui, et fit courir le bruit, qu'ils s'étaient échappés pour retourner en leur pays.

Crassus succéda à Gabinius, dans le gouvernement de Syrie, et pour fournir aux frais de la guerre contre les Parthes,

il prit outre les deux mille talents auxquels Pompée n'avait pas voulu toucher, tout l'or qu'il trouva dans le temple. Il passa ensuite l'Euphrate, et fut défait avec toute son armée : mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

Cassius se retira en Syrie et arrêta ainsi les progrès des Parthes, qui se préparaient à y entrer. Il passa de là dans la Judée, prit Tarichée, et emmena captifs environ trente mille Juifs. Pitolaus, qui avait suivi le parti d'Aristobule, s'étant trouvé de ce nombre, il le fit mourir par le conseil d'Antipater. La femme de cet Antipater, nommée Cypros, était de l'une des plus illustres maisons de l'Arabie. Il en avait quatre fils, Phasael, Hérode qui fut depuis roi, Joseph et Phéroras, et une fille nommée Salomé. Sa sage conduite et sa libéralité lui acquirent l'amitié de plusieurs princes, et particulièrement du roi des Arabes, à qui il donna ses enfants en garde lorsqu'il faisait la guerre à Aristobule. Quant à Cassius, après avoir traité avec Aristobule, il s'en retourna vers l'Euphrate, pour empêcher les Parthes de le passer, comme nous le dirons en un autre lieu.

CHAPITRE VII.

César, après s'être rendu maître de Rome, met Aristobule en liberté et l'envoie en Syrie. Les partisans de Pompée l'empoisonnent; et Pompée fait trancher la tête à Alexandre, son fils. Après la mort de Pompée, Antipater rend de grands services à César, qui l'en récompense par de grands honneurs.

Quelque temps après, César s'étant rendu maître de Rome, et Pompée et le sénat s'étant enfuis au-delà de la mer Ionique, il mit en liberté Aristobule et l'envoya avec deux légions en Syrie, dans la créance qu'il s'en rendrait bientôt le maître et de tous les lieux de la Judée qui en sont proches. Mais la fortune trompa l'espérance de César, et ne put souffrir qu'Aristobule eût la joie de réussir dans ses grands desseins. Les partisans de Pompée l'empoisonnèrent, et l'on conserva son corps avec du miel jusqu'à ce qu'Antoine, assez longtemps après, l'envoya en Judée pour le mettre dans le sépulcre des rois. Alexandre, son fils, ne fut pas plus heureux que lui. *Scipion* lui fit trancher la tête dans Antioche, suivant l'ordre par écrit qu'il en reçut de Pompée, qui, étant assis sur son tribunal, l'avait condamné à la mort à

cause de sa révolte contre les Romains. Ptolémée, prince de Chalcide, qui est assis sur le mont Liban, envoya Philippion, son fils, à Ascalon, vers la veuve d'Aristobule, et lui manda de lui envoyer Antigone, son fils, et ses filles. Philippion distingua l'une d'elles, nommée Alexandra, et l'épousa. Mais quelque temps après, Ptolémée, son père, le fit mourir, épousa lui-même cette princesse, et eut encore plus besoin qu'auparavant d'Antigone, son frère, et de ses sœurs.

Après la mort de Pompée, Antipater rechercha les bonnes grâces de César, et Mithridate, Pergaménien, qui menait une armée en Egypte pour son service, s'étant trouvé obligé de s'arrêter à Ascalon, parce qu'on lui avait refusé le passage par Péluse, non-seulement il porta les Arabes à lui donner du secours, mais lui-même se joignit à lui avec environ trois mille Juifs bien armés, et fut cause qu'il tira une grande assistance tant des villes que des principaux de Syrie, et particulièrement du prince *Jambic*, de *Ptolémée*, son fils, et d'un autre *Ptolémée* qui demeurait sur le mont Liban. Mithridate, fortifié d'un tel secours, marcha vers Péluse et l'assiégea. Il ne se peut rien ajouter à la gloire qu'Antipater acquit dans cette occasion : car, ayant fait brèche du côté de son attaque, il monta le premier à l'assaut et entra dans la place avec les siens. Après que cette ville eut été ainsi emportée, les Juifs, qui habitaient cette province de l'Egypte, qui porte le nom d'Onias, résolurent de s'opposer à Mithridate. Mais Antipater leur persuada de lui accorder le passage, et même de lui fournir des vivres. Ainsi rien ne retarda plus sa marche, et ceux de Memphis, à leur exemple, embrassèrent son parti.

Lorsque Mithridate et Antipater furent arrivés à Delta, ils donnèrent bataille aux ennemis, en un lieu nommé le *Camp des Juifs*. Mithridate, commandait l'aile droite, et Antipater l'aile gauche. Celle de Mithridate fut ébranlée et courait fortune d'être entièrement défaite; mais Antipater, qui avait déjà vaincu les ennemis opposés à lui, vint à son secours le long du fleuve, et ne le sauva pas seulement d'un si grand péril, mais défit les Egyptiens qui se croyaient victorieux, en tua plusieurs, poursuivit les autres, et pilla leur camp sans avoir perdu en ce combat plus de quatre-vingts hommes. Mithridate y en perdit huit cents; et ayant ainsi, contre son espérance, évité d'être taillé en pièces, il ne déroba point par

jalousie à Antipater l'honneur qui lui était dû. Il lui donna auprès de César les louanges que méritait une action si glorieuse : et ce grand empereur témoigna en savoir tant de gré à Antipater, et parla de lui d'une manière si avantageuse, que n'y ayant rien qu'il ne pût espérer de sa reconnaissance, il augmenta encore son désir de s'exposer avec joie à toutes sortes de périls pour son service. Ainsi, il ne se présentait point d'occasion où il ne signalât son courage; et le grand nombre de plaies qu'il reçut furent de glorieuses marques de sa valeur. Après que César eut terminé les affaires de l'Egypte et fut revenu en Syrie, il l'honora de la qualité de *citoyen romain* avec tous les priviléges qui en dépendent, y ajouta tant d'autres preuves de son estime et de son affection, qu'il le rendit digne d'envie, et confirma pour l'amour de lui Hircan dans la charge de grand sacrificateur.

CHAPITRE VIII.

Antigone, fils d'Aristobule, se plaint d'Hircan et d'Antipater à César, qui, au lieu d'y avoir égard, donne la grande sacrificature d'Hircan et le gouvernement de la Judée à Antipater, qui fait ensuite donner à Phazaël, son fils aîné, le gouvernement de Jérusalem, et à Hérode, son second fils, celui de la Galilée. Hérode fait exécuter à mort plusieurs voleurs. On l'oblige à comparaître en jugement pour se justifier. Etant prêt d'être condamné, il se retire, et vient pour assiéger Jérusalem; mais Antipater et Phazaël l'en empêchent.

En ce même temps, Antigone, fils d'Aristobule, vint trouver César; et au lieu de réussir dans son dessein de nuire à Antipater, il procura ses avantages, parce que ne se contentant pas de se plaindre de la mort de son père qui, pour avoir embrassé ses intérêts, avait été empoisonné par les partisans de Pompée, il ne put cacher sa haine pour Antipater; mais fit voir que l'envie qu'il lui portait n'était pas moindre que sa douleur. Il l'accusa, lui et Hircan, d'avoir été cause de ce que son frère et lui avaient été chassés si injustement; dit qu'il n'y avait point de maux qu'ils n'eussent faits à leur pays pour contenter leur passion, et que, quant au secours qu'ils avaient donné à César, ce n'avait été que par crainte, et afin d'effacer de son souvenir l'attachement qu'ils avaient eu à Pompée. Antipater, pour faire connaître son affection à César par des effets, répondit en lui montrant les plaies qu'il avait reçues pour son service en tant de combats, qu'elles le justi-

fiaient beaucoup mieux que ses paroles ne le pourraient faire; qu'il admirait la hardiesse d'Antigone, qui, étant fils d'un ennemi déclaré des Romains, fugitif de Rome, et aussi porté à la révolte que l'était son père, osait accuser devant le chef des Romains ceux qui leur avaient toujours été si fidèles; et qui, au lieu de se tenir trop heureux qu'on lui conservât la vie, espérait d'obtenir des grâces et du bien dont il n'avait pas besoin et qu'il ne désirait que pour s'en servir à exciter des séditions contre ceux à qui il en serait redevable.

César, après les avoir entendus tous deux, déclara qu'Hircan méritait mieux que nul autre de posséder la sacrificature, et donna le choix à Antipater de telle charge qu'il voudrait. Mais au lieu d'user de cette grâce, il se remit à César même de l'honorer de celle qu'il lui plairait. Ainsi il lui donna le gouvernement de toute la Judée : et lui accorda la faveur qu'il lui demanda de pouvoir rebâtir les murs que Pompée avait fait abattre. A quoi il ajouta que le décret en serait gravé sur des tables de cuivre que l'on mettrait dans le Capitole, pour être à jamais un glorieux témoignage de sa vertu et de la juste récompense qu'il en recevait.

Après qu'Antipater eut accompagné César jusqu'aux frontières de Syrie, il retourna dans la Judée. La première chose qu'il fit fut de relever les murs que Pompée avait fait ruiner, et il alla ensuite dans toute la province pour empêcher, par ses conseils et par ses menaces, les soulèvements et les révoltes, en représentant aux peuples, « qu'en obéissant à Hircan, ils » jouiraient dans un profond repos de tous les biens que pro- » duit la paix. Mais que si l'espérance de trouver de l'avantage » dans le trouble les portait à remuer, ils éprouveraient en » lui, au lieu d'un gouverneur, un maître sévère; en Hircan, » au lieu d'un roi plein d'amour pour ses sujets, un roi sans » pitié; et en César et dans les Romains, au lieu de princes, » des ennemis mortels et irréconciliables, parce qu'ils ne souf- » friraient jamais qu'ils osassent désobéir à ceux qu'ils avaient » établis pour leur commander. »

Antipater, en parlant de la sorte, se considérait lui-même et le besoin de pourvoir au salut de l'Etat, parce qu'il connaissait la paresse et la stupidité d'Hircan. Il fit donner à Phazaël, l'aîné de ses fils, le gouvernement de Jérusalem et de toute la province, et à Hérode, qui était le second, celui de la Galilée, quoiqu'il fût encore extrêmement jeune. Comme ce dernier était d'un naturel très-ambitieux et n'avait pas

moins d'esprit que de cœur, il fit bientôt voir qu'il n'y avait rien qu'il ne fût capable d'entreprendre et d'exécuter. Il prit *Ezéchias*, chef d'une grande troupe de voleurs qui pillaient tout le pays, et le fit mourir avec plusieurs de ses compagnons. Les Syriens lui en surent tant de gré, qu'ils chantaient dans les villes et par la campagne qu'ils lui étaient redevables de leur repos : et cette action fit aussi connaître son mérite à Sextus César, gouverneur de Syrie, et parent du grand César. Une estime si générale toucha tellement Phazaël, son frère, que ne voulant pas lui céder en vertu, il n'y eut point d'efforts qu'une noble émulation ne lui fît faire pour gagner de plus en plus le cœur du peuple de Jérusalem, et il exerçait sa charge avec tant de bonté et de justice, qu'il n'y avait personne qui pût l'accuser d'abuser de sa puissance.

Comme la gloire des enfants augmentait encore celle du père, toute notre nation conçut tant d'estime et d'amour pour Antipater, qu'elle ne lui rendait pas moins d'honneur que s'il eût été son roi : et ce sage ministre, au lieu de se laisser éblouir par l'éclat d'une si grande prospérité, conserva toujours la même affection et la même fidélité pour Hircan. Mais les suites firent connaître qu'une grande fortune ne manque jamais d'être enviée. Hircan ne put voir sans une secrète jalousie cette réputation du père et des fils, et particulièrement d'Hérode, s'accroître de jour en jour : et lorsqu'il était dans ce sentiment, ces lâches envieux qui ne haïssent rien tant que la vertu, et qui infectent du venin de leurs discours empoisonnés, les cours des princes, aigrissaient encore son esprit en lui disant : « Que mettant ainsi toute l'autorité entre les mains d'Antipater et de ses fils, il ne lui » restait que le nom de roi destitué de toute puissance ; qu'il » était étrange qu'il s'aveuglât tellement lui-même, que de ne » voir pas que c'était descendre du trône pour les faire régner » en sa place ; qu'ils agissaient ouvertement, non plus en » sujets, mais en souverains ; qu'il n'en fallait point de meilleure preuve que ce qu'Hérode avait foulé aux pieds toutes » les lois, lorsque sans aucune formalité de justice il avait fait » mourir tant de personnes ; et que, s'il ne voulait donc lui-même le reconnaître pour roi, il devait l'obliger à se justifier » devant lui d'un si grand crime. »

Hircan fut si touché de ce discours que sa colère éclata enfin contre Hérode. Il lui commanda de comparaître en juge-

ment, et Antipater, son père, lui conseilla d'obéir. Ainsi comme il se confiait en son innocence, il pourvut par de fortes garnisons à la sûreté de la Galilée et se mit en chemin, accompagné d'un assez grand nombre de gens, pour n'avoir pas sujet de craindre quelque effort de ses ennemis, et n'en ayant pas assez pour donner sujet de jalousie à Hircan. Comme Sextus César l'aimait fort et qu'il appréhendait pour lui lorsqu'il se trouverait au milieu de ses ennemis, il manda à Hircan de l'absoudre des crimes dont on l'accusait; et Hircan, qui l'aimait aussi, n'eut pas de peine à s'y résoudre. Mais dans la créance qu'eut Hérode, que ce prince l'avait fait contre son gré, il se retira à Damas, auprès de Sextus, avec résolution de ne comparaître plus en jugement si on le citait une seconde fois. Ses ennemis, pour aigrir de nouveau l'esprit d'Hircan, ne manquèrent pas de lui dire qu'il s'en était allé dans le dessein de former quelque grande entreprise contre son service. Il le crut aisément, et ne savait à quoi se résoudre, voyant qu'il était plus puissant que lui.

Cependant Sextus César donna à Hérode le commandement des troupes de la basse Syrie et de Samarie : et alors il devint si redoutable à Hircan, tant par ses propres forces que par l'affection que le peuple lui portait, que ne se pouvant rien ajouter à sa crainte, il s'imaginait à toute heure le voir venir en armes contre lui, et son appréhension ne fut pas vaine : car Hérode brûlant du désir de se venger de ce qu'il avait été accusé et traité en criminel, assembla une armée, marcha vers Jérusalem pour le déposséder du royaume, et l'aurait fait si Antipater, son père, et Phazaël, son frère, ne fussent venus au-devant de lui, et ne l'eussent conjuré de se contenter d'avoir fait connaître qu'il aurait pu se venger, sans porter son ressentiment jusqu'à vouloir ruiner Hircan, à qui il avait l'obligation de sa fortune. Ils lui représentèrent, « que s'il » était irrité de ce qu'il l'avait fait appeler en jugement, il ne » devait pas être moins reconnaissant de ce qu'il l'avait ren- » voyé absous, ni plus touché de l'offense qui lui avait fait » courir fortune de la vie, que de la grâce qui la lui avait » conservée; que la prudence l'obligeait de considérer que les » événements de la guerre sont douteux; que la justice de la » cause d'Hircan pouvait plus en sa faveur que toute une ar- » mée, et qu'enfin il ne devait pas espérer de vaincre lors- » qu'il combattait contre son roi et son bienfaiteur, et qui l'a- » vait nourri, élevé, comblé de faveurs, et n'avait jamais eu

» la moindre pensée de lui faire du mal que lorsqu'il avait été » comme forcé par les mauvais conseils de ses envieux. » Hérode se laissa persuader à ces raisons, et crut qu'il lui suffisait, pour venir à bout de ses grands desseins, d'avoir fait connaître à toute sa nation quelle était sa force et sa puissance.

En ce même temps, il s'éleva auprès d'Apamée une guerre civile entre les Romains, dans laquelle Cécilius Bassus, pour faire plaisir à Pompée, fit tuer en trahison Sextus César, et attira à lui les troupes qu'il commandait. Ceux qui suivaient le parti du grand César, voulant venger cette mort, l'attaquèrent avec toutes leurs forces, et Antipater, pour témoigner sa reconnaissance des obligations qu'il avait à Sextus, et son affection pour celui qui a immortalisé la gloire du nom de César, leur envoya du secours sous la conduite de ses enfants. Cette guerre tira en longueur, et Marc fut envoyé d'Italie pour succéder à la charge de Sextus.

CHAPITRE IX.

César est tué dans le Capitole par Brutus et par Cassius. Cassius vient en Syrie, et Hérode se met bien avec lui. Malichus fait empoisonner Antipater qui lui avait sauvé la vie. Hérode s'en venge en faisant tuer Malichus par des officiers des troupes romaines.

Cette guerre entre les Romains fut suivie d'une autre encore plus grande : car César ayant été tué dans le Capitole par Cassius et par Brutus, après avoir régné trois ans et demi, tous les principaux de l'empire, poussés par divers sentiments et par divers intérêts, prirent les armes. Cassius vint en Syrie, remit bien ensemble Marc et Bassus, prit la conduite des troupes qu'ils commandaient, fit le siége d'Apamée, et taxa les villes à des sommes qui excédaient leur pouvoir. Il commanda aussi aux Juifs de fournir sept cents talents. Antipater craignant ses menaces, ordonna à ses fils et à quelques-uns de ses amis, entre lesquels était Malichus, de travailler à lever promptement cette somme. Hérode fut le premier qui y satisfit. Il fournit cent talents pour la Galilée, et gagna par ce moyen l'affection de Cassius. Les autres ne furent pas si diligents, et Cassius s'en mit en telle colère, qu'après avoir pillé Gophna, Ammaonte, et deux autres petites villes, il s'avança dans la résolution de faire tuer Malichus : mais Antipater se sauva et empêcha la ruine des autres villes par

le moyen de cent talents qu'il donna à Cassius. Ce général d'une armée romaine, si considéré parmi ceux de son parti, ne fut pas plus tôt éloigné, que Malichus oublia l'obligation qu'il avait à Antipater. Il le nommait auparavant son sauveur; et il ne craignit point alors d'entreprendre sur sa vie, afin de ne l'avoir plus pour obstacle à ses desseins. Antipater s'en défia et alla au-delà du Jourdain assembler des troupes pour se mettre en état de ne point craindre. Malichus voyant qu'il ne lui restait plus d'autre voie pour exécuter ce qu'il avait résolu que d'user de dissimulation, parce que Phazaël était gouverneur de Jérusalem, et qu'Hérode commandait les gens de guerre, il leur fit tant de protestations et de serments de n'avoir jamais eu de mauvais dessein, qu'ils le réconcilièrent avec leur père, et par ce moyen il fit sa paix avec Marc, gouverneur de Syrie, qui avait résolu de le faire mourir parce que c'était un esprit remuant et factieux.

Le jeune César, surnommé depuis AUGUSTE, et Antoine en étant venus à la guerre avec Brutus et Cassius, ce dernier et Marc avec lui assemblèrent une armée dans la Syrie; et parce qu'ils avaient reconnu la grande capacité d'Hérode, ils lui donnèrent le commandement de cette province avec un grand nombre de cavalerie et d'infanterie, et Cassius alla jusqu'à lui promettre de l'établir roi de Judée lorsque la guerre serait finie. Mais le mérite du fils, qui pouvait porter si loin ses espérances, fut cause de la mort du père, parce qu'il devint si redoutable à Malichus, que pour se délivrer du péril qu'il appréhendait, il corrompit un sommelier d'Hircan qui l'empoisonna. Telle fut la récompense que reçut de l'ingratitude de Malichus, ce grand personnage si capable de la conduite des affaires les plus importantes, et à qui Hircan était redevable du recouvrement et de la conservation de son royaume. Le soupçon qu'en eut le peuple l'anima contre ce perfide, mais il l'adoucit en désavouant hardiment d'avoir eu part à cette action; et dans l'appréhension qu'il avait qu'Hérode n'en fît la vengeance, il assembla des troupes pour sa sûreté. Hérode voulait en effet marcher avec une armée pour punir ce traître, mais Phazaël lui conseilla de dissimuler de peur d'exciter du trouble. Ainsi les deux frères reçurent Malichus en ses justifications, et firent de superbes funérailles à leur père.

Hérode alla ensuite à Samarie, qu'il trouva troublée par diverses factions, et après y avoir pacifié toutes choses, il

revint pour passer la fête à Jérusalem, accompagné de quelques gens de guerre, outre ceux qu'il avait envoyés devant lui. Malichus en conçut tant de crainte, qu'il persuada à Hircan de lui mander de n'amener point d'étrangers, parce qu'ils pourraient troubler la dévotion du peuple. Hérode se moqua de cette défense et entra la nuit dans la ville. Alors Malichus vint le trouver en pleurant la mort d'Antipater : et quoique ces larmes feintes ne fissent qu'augmenter la colère d'Hérode, il témoigna de les croire véritables; mais il écrivit à Cassius pour lui demander justice de la mort de son père. Et comme Cassius haïssait déjà Malichus, il ne lui permit pas seulement d'en tirer vengeance, il envoya même un ordre secret aux chefs de ses troupes d'assister Hérode en tout ce qu'il désirerait d'eux pour ce sujet. Il prit ensuite Laodicée, et les principaux du pays lui apportant des présents et des couronnes, Hérode ne douta point que Malichus n'y allât aussi, et crut que cette occasion serait propre pour exécuter son dessein. Lorsque Malichus fut proche de Tyr, il conçut de la défiance et résolut d'enlever son fils, qui était en otage, et de s'enfuir en Judée. Son désespoir le porta même à former une entreprise encore plus hardie, qui était de se servir de l'occasion de la guerre de Cassius contre Antoine pour porter les Juifs à secouer le joug des Romains, de déposséder Hircan et de régner en sa place. Mais Dieu se moquait des vaines espérances dont il se flattait : Hérode se douta qu'il avait quelque grand dessein; et pour le prévenir il le convia à souper chez lui avec Hircan. Il envoya ensuite un des siens sous prétexte de faire tout préparer, et lui donna un ordre secret de prier les officiers des troupes romaines d'aller attendre Malichus sur le chemin pour lui faire souffrir la punition qu'il méritait. Comme Cassius leur avait mandé de faire tout ce qu'Hérode désirerait, ils ne manquèrent pas d'aller au-devant de Malichus. Ils le rencontrèrent près de la ville, le long du rivage de la mer, et le tuèrent de plusieurs coups. L'effroi d'Hircan fut si grand, qu'il tomba évanoui : et lorsqu'il fut revenu à lui, il demanda à Hérode qui était celui qui avait fait tuer Malichus. « Sur quoi, l'un des tribuns ayant répondu qu'il ne » s'était rien fait en cela que par l'ordre de Cassius, il dit : » Je lui suis donc bien redevable de mon salut, et toute la » Judée ne lui est pas moins obligée que moi, puisqu'il nous » a sauvés en faisant mourir ce traître qui avait conspiré » notre ruine. » On ne sait si Hircan avait véritablement ce

sentiment dans le cœur, ou si la peur le fit parler de la sorte : mais ce fut en cette manière qu'Hérode se vengea de Malichus.

CHAPITRE X.

Félix qui commandait des troupes romaines attaque dans Jérusalem Phazaël, qui le repousse. Hérode défait Antigone, fils d'Aristobule, et fiance Mariamne. Il gagne l'amitié d'Antoine, qui traite très-mal des députés de Jérusalem qui venaient lui faire des plaintes de lui et de Phazaël, son frère.

Après que Cassius eut quitté la Syrie, il arriva du trouble dans Jérusalem. Félix, qui y avait été laissé avec des troupes romaines, attaqua Phazaël pour se venger sur lui de ce qu'Hérode avait fait tuer Malichus. Hérode était alors à Damas avec *Fabius* qui en était gouverneur, et voulut marcher à l'heure même pour aller secourir son frère. Mais une maladie le retint, et Phazaël n'en eut pas besoin : ses seules forces lui suffirent pour repousser Félix avec avantage ; et il fit ensuite de grands reproches à Hircan de ce qu'après lui avoir rendu tant de services il avait favorisé Félix contre lui, et souffert que le frère de Malichus se fût emparé de plusieurs places, et entre autres de Massada, qui est un château extrêmement fort. Il n'en demeura pas longtemps le maître : car aussitôt qu'Hérode fut guéri, il les reprit toutes, et le réduisit à lui demander pardon. Il reprit aussi dans la Galilée trois places occupées par Marion qui, ayant été établi par Cassius, prince de Tyr, tyrannisait toute la Syrie. Mais Hérode traita bien les Tyriens qui y étaient en garnison, et fit même des présents à quelques-uns : ce qui ne donna pas moins d'affection pour lui à leur nation que de haine pour Marion. Ce Marion marcha ensuite contre Hérode et menait avec lui Antigone, fils d'Aristobule, et Gabius qu'Antigone avait gagné par de l'argent, parce qu'ils étaient ennemis d'Hérode, et *Ptolémée*, beau-père d'Antigone, les assistait de tout ce dont ils avaient besoin. Hérode vint à leur rencontre et le combat se donna à l'entrée de la Judée. Il demeura victorieux, mit Antigone en fuite, et retourna à Jérusalem avec tant de gloire, que ceux même qui auparavant ne l'aimaient pas, recherchèrent son amitié, et y furent d'autant plus portés qu'ils le voyaient entré dans l'alliance de leur roi et affectionné de lui : car ayant épousé auparavant une femme de sa nation nommée Doris,

qui était d'une race noble et de qui il avait eu ANTIPATER, il devait alors épouser MARIAMNE, fille d'Alexandre, fils d'Aristobule II, et d'Alexandra, fille d'Hircan. Mais lorsqu'après la mort de Cassius arrivée auprès de Philippes, Auguste s'en fut allé en Italie, et qu'Antoine fut venu en Asie où les ambassadeurs de diverses villes l'allèrent trouver dans la Bithynie, des principaux de Jérusalem s'y rendirent et accusèrent devant lui Phazaël et Hérode d'avoir usurpé par force toute l'autorité, et de ne laisser à Hircan que le nom de roi. Hérode s'y trouva aussi et gagna de telle sorte Antoine, par une grande somme d'argent, qu'il ne voulut pas seulement écouter ses ennemis. Ainsi ils s'en retournèrent sans rien faire.

Depuis, comme Antoine était à Daphné, qui est un faubourg d'Antioche, et qu'il s'était déjà engagé dans l'amour de Cléopâtre, cent des principaux des Juifs l'allèrent encore trouver, pour accuser une seconde fois Phazaël et Hérode, et choisirent, pour porter la parole, les plus qualifiés et les plus éloquents d'entre eux. *Messala* entreprit la défense des deux frères, et fut assisté par Hircan. Antoine, après les avoir tous entendus, demanda à Hircan lequel de ces différents partis était le plus capable de bien gouverner. Il lui répondit que c'était celui de ces deux frères, et Antoine en eut de la joie parce qu'Antipater, leur père, l'avait très-bien reçu dans sa maison du temps que Gabinius faisait la guerre en Judée. Ainsi il les établit tétrarques des Juifs, et leur commit la conduite des affaires. Ces députés, envoyés contre eux, en ayant témoigné un très-grand mécontentement, il en fit mettre quinze en prison, et peu s'en fallut qu'il ne les fit mourir. Il renvoya les autres après les avoir fort maltraités; et ceux de Jérusalem s'en tinrent si offensés, qu'au lieu de cent députés, ils en envoyèrent mille le trouver à Tyr, où il se préparait pour s'avancer vers Jérusalem. Antoine, irrité de leurs murmures et de leurs plaintes, commanda aux magistrats de la ville de faire mourir ceux qu'ils pourraient prendre, et de maintenir, en tout ce qui dépendrait d'eux, ceux qu'il avait établis tétrarques. Hérode et Hircan l'ayant su, furent trouver ces députés, qui se promenaient sur le port, pour les exhorter à n'être pas eux-mêmes cause de leur perte, et à ne pas engager leur pays dans une guerre, en s'opiniâtrant à cette poursuite. Mais au lieu de profiter d'un avis si sage ils s'aigrirent encore davantage; et Antoine s'en mit en telle colère qu'il envoya des gens de guerre qui

en tuèrent et blessèrent plusieurs. Hircan eut la bonté de faire enterrer les morts et panser les blessés, sans que rien fût capable d'adoucir l'esprit des autres, et leur opiniâtreté fut cause qu'Antoine fit mourir ceux qu'il retenait en prison.

CHAPITRE XI.

Antigone, assisté des Parthes, assiége inutilement Phazaël et Hérode dans le palais de Jérusalem. Hircan et Phazaël se laissent persuader d'aller trouver Barzapharnes, général de l'armée des Parthes, qui les retient prisonniers, et envoie à Jérusalem pour arrêter Hérode. Il se retire la nuit. Il est attaqué en chemin et a toujours de l'avantage. Phazaël se tue lui-même. Ingratitude du roi des Arabes envers Hérode, qui s'en va à Rome, où il est déclaré roi de Judée.

DEUX ans après et lorsque BARZAPHARNES, l'un des plus grands seigneurs d'entre les Parthes, gouvernait la Syrie avec PACHORUS, fils de leur roi, LISANNIAS, qui avait succédé à Ptolémée, son père, fils de Minneus, leur promit mille talents pour chasser Hircan du royaume et y établir Antigone. Ainsi ils se mirent en campagne. Pachorus marcha le long de la côte de la mer, et Barzapharnes par le milieu des terres. Ceux de Ptolémaïde et de Sidon ouvrirent les portes à Pachorus : mais ceux de Tyr refusèrent de le recevoir. Il envoya devant lui, dans la Judée, un corps de cavalerie commandé par son grand échanson, nommé *Pachorus*, comme lui, pour reconnaître le pays, et lui ordonna d'agir conjointement avec Antigone. La plupart des Juifs qui habitaient le mont Carmel, allèrent aussitôt trouver Antigone pour faire tout ce qu'il leur commanderait, et il leur ordonna de se saisir de cette partie du pays que l'on nomme Druma. Il s'y fit un combat dans lequel ils eurent de l'avantage, et après avoir mis les ennemis en fuite, et été fortifiés encore par un plus grand nombre, ils marchèrent promptement vers Jérusalem, et s'avancèrent jusqu'au palais royal. Phazaël et Hérode les reçurent avec beaucoup de vigueur, et les ayant repoussés, après un grand combat qui se fit dans le marché, les contraignirent de se retirer dans le temple. Hérode posa ensuite une garde de soixante hommes dans les maisons voisines : mais le peuple, animé de haine contre les deux frères, mit le feu dans ces maisons et les brûla. Hérode ne tarda pas longtemps à s'en venger : il chargea les ennemis et en tua un grand nombre. Il ne se passait point de

jour qu'il ne se fît des escarmouches, et la fête que l'on nomme la Pentecôte étant proche, toute la ville et tous les environs du temple se trouvèrent remplis d'un grand nombre de peuple, qui venait de tous côtés pour la célébrer, dont la plupart étaient armés. Phazaël gardait les murailles, et Hérode le palais avec un petit nombre de gens. Il fit une si vigoureuse sortie, du côté du Septentrion, sur ceux qui étaient dans le faubourg, que, les ayant surpris, il en tua plusieurs, mit le reste en fuite, et les contraignit de se retirer, les uns dans la ville, et les autres dans le temple, ou derrière le rempart qui en était proche.

Antigone proposa ensuite de recevoir Pachorus, le grand échanson, pour entremetteur de la paix. Phazaël se laissa persuader : et ainsi ce Parthe entra dans la ville avec cinq cents chevaux, sous prétexte d'apaiser le trouble, mais en effet à dessein d'assister Antigone. Il conseilla à Phazaël d'aller trouver Barzapharnes, pour traiter des conditions d'un accommodement, et il s'y résolut contre l'avis d'Hérode, qui, connaissant la perfidie de ces barbares, l'exhortait à prendre plutôt le parti de tuer ce traître que de se laisser tomber dans le piége qu'il lui tendait. Pachorus, pour ôter tout soupçon à Phazaël, le suivit avec Hircan, et laissa auprès d'Hérode quelques-uns de ces cavaliers que les Parthes nomment *libres*. Lorsqu'ils furent arrivés dans la Galilée, les gouverneurs des places vinrent en armes au-devant d'eux, et Barzapharnes, pour cacher sa trahison, les reçut très-civilement et leur fit même des présents; mais il mit des gens de guerre en embuscade sur le chemin qu'ils devaient tenir après qu'ils l'auraient quitté. On les conduisit dans une maison proche de la mer nommée Edippon, où on les avertit qu'Antigone avait promis aux Parthes mille talents, et que ces barbares les auraient déjà arrêtés, n'était qu'ils voulaient attendre qu'Hérode l'eût été dans Jérusalem, de peur qu'il ne se sauvât s'il eût su leur détention. Ils connurent bientôt que cet avis n'était que trop véritable : car ils virent arriver des gardes. On conseilla à Phazaël de se sauver, et il en fut extrêmement pressé par *Ofelius* à qui *Saramalla*, le plus riche des Syriens, avait découvert ce dessein ; mais il ne put se résoudre d'abandonner Hircan, et prit le parti d'aller trouver Barzapharnes. Il lui fit de grands reproches, et lui dit : « Que puisque ce » n'était que le désir d'avoir de l'argent qui l'avait porté à le » trahir, il lui en pouvait donner davantage pour sauver sa

» vie qu'Antigone pour obtenir le royaume. » Ce barbare lui protesta avec serment qu'il n'y avait rien de plus faux, et s'en alla ensuite trouver Pachorus. Il ne fut pas plus tôt parti que ceux à qui il en avait donné l'ordre arrêtèrent Hircan et Phazaël, qui ne purent faire autre chose que de détester sa perfidie. Cependant Pachorus, que Barzapharnes avait envoyé pour arrêter Hérode, fit tout ce qu'il put pour l'attirer hors du palais. Mais comme il se défiait toujours des Parthes et ne doutait point que les lettres que Phazaël lui avait écrites pour lui donner avis de leur trahison n'eussent été interceptées, il ne voulut jamais sortir, quoiqu'il n'y eût rien que Pachorus ne fît pour lui persuader d'aller au-devant de ceux qui lui apportaient des lettres : car il avait déjà appris que Phazaël était arrêté, et la mère de Mariamne, qui était fille d'Hircan et une femme d'esprit, l'avait conjuré de ne se point fier à ces perfides dont il ne pouvait ignorer les mauvais desseins.

Pachorus voyant qu'en agissant ouvertement il lui était impossible de surprendre un homme aussi habile qu'Hérode, pensait à la conduite qu'il devait tenir pour le tromper par ses artifices, lorsqu'Hérode se résolut de partir secrètement durant la nuit, et d'emmener avec lui les personnes qui lui étaient les plus proches pour se retirer en Idumée. Les Parthes n'en eurent pas plus tôt avis, qu'ils le poursuivirent. Il envoya devant sa mère et ses frères, Mariamne, qu'il avait fiancée, et le jeune frère de Mariamne tint ferme avec ce qu'il avait de gens de guerre, et après avoir tué en divers combats un grand nombre de ces barbares, se retira au château de Massada. Les Juifs l'incommodèrent dans cette occasion encore plus que les Parthes : car ils l'attaquèrent lorsqu'il n'était éloigné de Jérusalem que de soixante stades. Le combat fut long ; mais Hérode fut victorieux. Plusieurs des ennemis demeurèrent morts sur la place ; et pour éterniser la mémoire de cette action, il fit depuis bâtir, en ce même lieu, un superbe palais et un fort château qu'il nomma de son nom *Hérodion.*

Ses troupes se grossirent dans cette retraite : et quand il fut arrivé à Thersa dans l'Idumée, Joseph, son frère, le vint trouver, et lui conseilla d'envoyer ailleurs une partie de ce grand nombre de gens qui l'avaient suivi et qui montait à plus de neuf mille personnes, parce que Massada n'était pas assez grand pour les recevoir. Hérode approuva cet avis, envoya les

bouches inutiles dans l'Idumée avec quelques vivres, laissa ses proches dans Massada avec les personnes nécessaires pour les servir, et huit cents hommes de guerre pourvus de tout ce dont ils pouvaient avoir besoin pour soutenir un siége, et il prit ensuite le chemin de Pétra, capitale de l'Arabie.

Cependant les Parthes pillaient dans Jérusalem les maisons de ceux qui s'étaient enfuis et même le palais royal, sans toucher néanmoins à plus de trois cents talents qui appartenaient à Hircan : mais ils ne trouvèrent pas tout ce qu'ils espéraient, parce qu'Hérode, qui connaissait leur perfidie, avait envoyé dans l'Idumée ce qu'il avait de plus précieux, et ceux qui s'étaient attachés à sa fortune avaient fait la même chose. Ces barbares ne se contentèrent pas de saccager la ville, ils ravagèrent aussi la campagne, ruinèrent Marissa, et non-seulement établirent Antigone roi, mais lui remirent entre les mains Hircan et Phazaël enchaînés. Il fit couper les oreilles à ce premier, afin que quelque changement qu'il pût arriver, il se trouvât incapable d'exercer la grande sacrificature, parce que nos lois défendent de conférer cet honneur à ceux qui ont quelque défaut corporel. Mais le courage de Phazaël l'affranchit de son pouvoir : car encore qu'il n'eût ni épée ni la liberté de se servir de ses mains, il ne laissa pas de trouver moyen de se donner la mort en se cassant la tête contre une pierre, et fit voir par une action si digne de la gloire de sa vie qu'il était un véritable frère d'Hérode, et non pas un lâche comme Hircan (1). Quelques-uns disent qu'Antigone lui envoya des chirurgiens qui, au lieu d'employer des remèdes pour le guérir, empoisonnèrent ses plaies : et avant que de rendre l'esprit, ayant appris, par une pauvre femme, qu'Hérode s'était sauvé, il dit qu'il mourait sans regret, puisqu'il laissait un frère qui le vengerait de ses ennemis.

Quoique les Parthes eussent un très-sensible déplaisir de ce qu'Antigone n'avait pu leur donner les cinq cents femmes qu'il leur avait promises, ils ne laissèrent pas de l'établir dans Jérusalem, et menèrent Hircan prisonnier en leur pays.

Hérode, qui ne savait point encore la mort de son frère et connaissait l'avarice des Parthes, croyant que le seul moyen de le tirer de leurs mains était de leur donner de l'argent,

(1) Cette glorification du suicide est inspiré par des idées toutes païennes, que la raison mieux éclairée et la foi chrétienne s'accordent à repousser.
(N. E.)

marchait en diligence vers l'Arabie pour en obtenir du roi des Arabes. Car il espérait que, si le souvenir de l'amitié que ce prince avait eue pour Antipater, son père, n'était pas assez puissant pour le porter à lui en accorder en don, il ne refuserait pas au moins de lui en prêter à la prière des Tyriens, en lui donnant pour gage son neveu, fils de Phazaël, âgé seulement de sept ans, qu'il menait avec lui; et il était résolu d'employer trois cents talents pour ce sujet : mais la mort de Phazaël lui ôta le moyen de lui témoigner son extrême amitié par une action si généreuse et si louable. Cependant les effets ne répondirent pas à ce qu'il devait attendre des Arabes. Malch, leur roi, lui manda de sortir promptement de ses Etats, et prit pour prétexte que les Parthes l'obligeaient d'en user ainsi : mais sa véritable raison était que son ingratitude l'empêchait de vouloir s'acquitter envers les enfants d'Antipater, des obligations qu'il avait à leur père, et que ceux qui pouvaient le plus sur son esprit, n'avaient point de honte de le porter à ne pas rendre le dépôt qu'il lui avait confié.

Hérode voyant que ce qui aurait dû lui procurer l'affection des Arabes, les lui avait au contraire rendus ennemis, répondit ce que son ressentiment lui suggéra, marcha vers l'Egypte, et arriva sur le soir dans un temple où il avait laissé plusieurs de ceux qui l'accompagnaient. Il se rendit le lendemain à Rinoçura, où il apprit la mort de Phazaël. Après avoir donné ce qu'il ne pouvait refuser aux premiers sentiments d'une si violente douleur, il continua son chemin.

Cependant ce roi des Arabes se repentit, mais trop tard, de l'avoir si indignement traité, et envoya promptement après lui, pour l'obliger à revenir; mais on ne le put joindre, tant il avait fait de diligence pour s'avancer vers Peluse. Lorsqu'il y fut arrivé, des matelots qui allaient à Alexandrie, refusèrent de le recevoir dans leur vaisseau. Il s'adressa aux magistrats; et leur respect pour sa qualité et pour sa personne lui fit obtenir d'eux tout ce qu'il pouvait désirer. La reine Cléopâtre le reçut à Alexandrie avec toute sorte d'honneur, dans l'espérance qu'il voudrait bien accepter le commandement d'une armée, qu'elle préparait pour exécuter un grand dessein; mais il s'en excusa; et nonobstant la rigueur de l'hiver et les troubles dont l'Italie était agitée, il résolut de continuer son chemin pour aller à Rome. Ainsi il s'embarqua, prit la route de la Phamphile, et après avoir été battu d'une si furieuse tempête, que l'on fut contraint de jeter dans la mer une grande

partie de ce qui était dans le vaisseau, il arriva enfin à Rhodes, que la guerre faite contre Cassius, avait extrêmement ruinée. Il y fut reçu par deux de ses amis, *Sapinas* et *Ptolémée;* et bien qu'il manquât d'argent, il ne laissa pas de faire équiper une grande galère sur laquelle il s'embarqua avec ses amis. Il arriva à Brunduse, et de là à Rome, où Antoine fut le premier à qui il s'adressa, à cause de l'affection qu'il savait qu'il avait eue pour Antipater, son père. Il lui raconta tous ses malheurs, lui dit qu'il avait été contraint de laisser les personnes qui lui étaient le plus chères, dans un château où on les tenait assiégées, et que la rigueur de l'hiver et les périls de la mer, n'avaient pu l'empêcher de s'embarquer pour venir implorer son assistance. Antoine, touché de compassion d'un si grand changement de fortune, de l'estime qu'il faisait du mérite d'Hérode, du souvenir de l'amitié qu'il avait promise à son père, et surtout de sa haine contre Antigone, qu'il considérait comme un factieux et un ennemi des Romains, résolut d'établir Hérode roi des Juifs, comme il l'avait autrefois établi tétrarque, et crut qu'il lui serait d'autant plus facile d'en venir à bout, qu'il ne doutait point qu'Auguste ne s'y portât encore plus volontiers que lui, parce qu'il l'entendait souvent parler des services rendus par Antipater à César dans l'Egypte, de la manière dont il l'avait reçu chez lui, de l'affection qu'il lui avait portée, et de l'estime particulière qu'il faisait du mérite et du courage d'Hérode. Ainsi, il fit assembler le sénat, où *Messala* et lui-même représentèrent en présence d'Hérode, les services rendus avec tant d'affection au peuple Romain, par Antipater, son père, et par lui; et qu'Antigone, au contraire, non-seulement en avait toujours été un ennemi déclaré, mais avait témoigné un tel mépris pour les Romains, que de vouloir bien recevoir la couronne des mains des Parthes. Ce discours irrita le sénat contre Antigone; et Antoine ajouta que, dans la guerre que l'on avait contre les Parthes, il serait sans doute fort avantageux d'établir Hérode roi de Judée. Tous embrassèrent cet avis, et au sortir du sénat, Antoine et Auguste mirent Hérode au milieu d'eux, et les consuls et les autres magistrats, marchant devant lui, ils allèrent offrir des sacrifices, et mirent dans le Capitole l'arrêt du sénat. Antoine fit ensuite un grand festin à ce nouveau prince.

CHAPITRE XII.

Antigone assiége la forteresse de Massada. Hérode, à son retour de Rome, fait lever le siége et assiége inutilement Jérusalem. Il défait dans un grand combat, un grand nombre de voleurs. Adresse dont il se sert pour forcer ceux qui s'étaient retirés dans des cavernes. Il va, avec quelques troupes, trouver Antoine qui faisait la guerre aux Parthes.

Durant que ces choses se passaient à Rome, Antigone assiégeait la forteresse de Massada. Joseph, frère d'Hérode, la défendait, et elle était si bien munie de toutes choses, qu'il n'y manquait que de l'eau. Comme il savait que Malch, roi des Arabes, avait regret d'avoir donné sujet à Hérode d'être mal satisfait de lui, il se résolut dans ce besoin de sortir la nuit avec deux cents hommes pour l'aller trouver : et il tomba cette même nuit une si grande pluie que les citernes se remplirent. Ainsi non-seulement il ne pensa plus qu'à se bien défendre, mais il faisait des sorties sur les assiégeants tant en plein jour que de nuit, et en tuait un grand nombre : ce qui n'empêchait pas qu'il ne se retirât quelquefois avec perte.

En ce même temps, Ventidius, envoyé avec une armée romaine pour chasser les Parthes de la Syrie, entra dans la Judée sous prétexte de secourir Joseph, et en effet pour tirer de l'argent d'Antigone. Après s'être approché de Jérusalem et s'être enrichi il se retira avec la plus grande partie de son armée pour aller apaiser le trouble arrivé dans quelques villes par l'irruption des Parthes, mais il laissa Silon avec peu de troupes, n'ayant pas voulu tout emmener de peur de faire connaître que son seul intérêt l'avait porté à venir.

Son éloignement fit croire à Antigone qu'il pourrait encore recevoir du secours des Parthes, et dans cette espérance il gagna Silon par de l'argent, afin de ne l'avoir pas contraire. Cependant Hérode, étant revenu de Rome et débarqué à Ptolémaïde, assembla quantité de troupes, tant de sa nation que des étrangers qu'il prit à sa solde, et étant encore fortifié par Ventidius et par Silon, à qui *Gellius*, envoyé par Antoine, persuada de le mettre en possession de son royaume, il entra dans la Galilée pour marcher contre Antigone. Ses forces s'augmentaient toujours à mesure qu'il s'avançait, et presque toute la Galilée embrassa son parti. La première chose qu'il

résolut d'entreprendre fut de faire lever le siége de Massada, pour dégager ses proches qui y étaient enfermés : mais il fallait auparavant prendre Joppé pour ne point laisser cette place derrière lui, lorsqu'il marcherait vers Jérusalem. Silon prit cette occasion pour se retirer; les Juifs du parti d'Antigone le poursuivirent. Hérode, quoiqu'il eût peu de gens, les combattit, les défit, et sauva Silon qui ne pouvait plus leur résister. Il prit ensuite Joppé, s'avança en toute hâte vers Massada, et son armée se fortifiait de jour en jour, par ceux du pays qui se joignaient à lui, les uns par l'estime qu'ils faisaient de sa valeur, les autres par reconnaissance des obligations qu'ils lui avaient, et la plupart par l'espérance des bienfaits qu'ils se promettaient de recevoir de lui. Il assembla par ce moyen une grande armée, et Antigone tira peu d'avantage des embuscades qu'il lui dressa sur son chemin. Ainsi il ne trouva pas grande difficulté à faire lever le siége de Massada; et après avoir pris ensuite le château de Ressa, il marcha vers Jérusalem suivi des troupes de Silon et de plusieurs habitants de cette grande ville, qui redoutaient sa puissance. Il l'assiégea du côté de l'Occident, et ceux qui la défendaient tirèrent grand nombre de flèches, et firent de grandes sorties sur ses troupes. Il commença par faire publier par un héraut, qu'il n'était venu à autre dessein que de procurer le bien de la ville; qu'il oubliait les offenses que ses plus grands ennemis lui avaient faites, et qu'il n'exceptait personne de cette amnistie. Antigone, au contraire, dans la crainte qu'il avait que les siens ne se laissassent persuader, faisait tout ce qu'il pouvait pour les empêcher d'entendre ce que disait le héraut, et leur commanda enfin de repousser les ennemis. Ensuite de cet ordre, ils leur tirèrent tant de flèches et leur lancèrent tant de dards du haut des tours, qu'ils les contraignirent de se retirer. Il parut alors manifestement que Silon s'était laissé corrompre : car il fit que plusieurs de ses soldats commencèrent à crier qu'on leur donnât des vivres et de l'argent avec des quartiers d'hiver, parce qu'Antigone avait ravagé par la campagne : et Silon lui-même voulait se retirer et y exhortait les autres. Hérode se voyant ainsi près d'être abandonné, conjura non-seulement les officiers des troupes romaines, mais les soldats de ne le pas quitter de la sorte : leur représenta qu'ils avaient été envoyés par Antoine, par Auguste, et par le sénat pour l'assister, et qu'il ne leur demandait qu'un jour pour mettre un tel ordre aux vivres,

qu'ils ne manqueraient de rien. Cette promesse fut suivie de l'effet. Il alla lui-même y pourvoir et en fit venir en si grande abondance, qu'il ôta à Silon tout prétexte de se plaindre. Il commanda aussi à ceux de Samarie, qui s'étaient mis sous sa protection, de faire mener à Jéricho du blé, du vin, de l'huile et du bétail. Antigone n'en eut pas plus tôt avis, qu'il envoya des troupes pour occuper les passages des montagnes et dresser des embuscades à ceux qui portaient ces provisions. Hérode qui, de son côté, ne négligeait rien, prit cinq cohortes romaines (1), cinq de Juifs, quelques soldats étrangers, un peu de cavalerie, et s'en alla à Jéricho. Il trouva la ville abandonnée, et que cinq cents des habitants s'étaient enfuis dans les montagnes avec leurs familles. Il les fit prendre, et après les laissa aller. Les Romains trouvèrent la ville pleine de toutes sortes de biens et la pillèrent. Hérode y laissa garnison, donna des quartiers d'hiver aux troupes romaines, dans l'Idumée, la Galilée et Samarie : et Antigone obtint de Silon, pour récompense des présents qu'il lui avait faits, d'envoyer une partie de ses troupes à Lydda, afin de gagner par ce moyen les bonnes grâces d'Antoine. Ainsi les Romains vivaient en grand repos et dans une grande abondance.

Cependant Hérode, qui ne voulait pas demeurer inutile, envoya Joseph son frère dans la Judée avec quatre cents chevaux et deux mille hommes de pied : et lui s'en alla à Samarie, où il laissa sa mère et ses proches qu'il avait retirés de Massada. Il passa ensuite en Galilée pour prendre quelques places où Antigone avait établi des garnisons, et arriva à Séphoris durant une grande neige. Ceux qui la gardaient pour Antigone s'étant enfuis, il y trouva tant de vivres, que ses troupes eurent moyen de se rafraîchir après la fatigue qu'elles avaient eue. Il résolut alors de délivrer la province de ce grand nombre de voleurs qui se retiraient dans des cavernes et qui n'incommodaient pas moins le pays par leurs courses et par leurs pilleries que la guerre aurait pu faire. Il envoya devant lui à Arbèle un corps de cavalerie avec trois cohortes; et quarante jours après il s'y rendit avec le reste de ses forces. Ces voleurs, se confiant en leur expérience dans la guerre et en leur courage, vinrent hardiment à sa rencontre. Le combat se donna, et leur aile droite mit en fuite l'aile

(1) La *cohorte* était la dixième partie de la *légion* et comptait ordinairement 600 hommes. (N. E.)

gauche d'Hérode. Il vint promptement au secours des siens, les obligea de tourner visage, et n'arrêta pas seulement les ennemis, mais les contraignit de lâcher le pied. Il les poursuivit jusqu'au Jourdain, en tua un grand nombre, et le reste se sauva au-delà du fleuve. Ainsi il aurait, par cette victoire, entièrement délivré la province de ces voleurs s'il n'en était point demeuré de cachés dans ces cavernes, qui l'arrêtèrent encore quelque temps.

Ce grand capitaine, pour faire goûter à ses soldats le premier fruit de leurs travaux, leur fit distribuer à chacun cent cinquante drachmes, récompensa leurs chefs à proportion, et les envoya tous en quartier d'hiver. Il ordonna à Phéroras, le plus jeune de ses frères, de pourvoir aux vivres, et de fermer Alexandrion de murailles : ce qu'il ne manqua pas d'exécuter.

Antoine était alors à Athènes, et Ventidius manda à Silon et à Hérode de l'aller joindre pour marcher contre les Parthes, après qu'ils auraient mis les affaires de la Judée en état de n'avoir plus besoin de leur présence. Quoique Hérode eût ainsi pu retenir Silon, il l'envoya et ne laissa pas de marcher avec ses troupes contre ces voleurs qui se retiraient dans des cavernes.

Ces cavernes étaient dans des montagnes affreuses et inaccessibles de toutes parts. On ne pouvait y aborder que par de petits sentiers très-étroits et tortueux, et l'on voyait au-devant un grand roc escarpé, qui allait jusque dans le fond de la vallée, creusée en divers endroits par l'impétuosité des torrents. Un lieu si fort de position étonna Hérode ; et il ne savait comment venir à bout de son entreprise. Enfin il lui vint en l'esprit un moyen auquel nul autre n'avait pensé. Il fit descendre jusqu'à l'entrée des cavernes, dans des coffres extrêmement forts, des soldats qui tuaient ceux qui s'y étaient retirés avec leurs familles, et mettaient le feu dans celles où on ne voulait pas se rendre. Mais comme il désirait en sauver quelques-uns, il fit publier à son de trompe qu'ils eussent à le venir trouver en toute assurance. Nul d'eux néanmoins ne s'y put résoudre : et la mort leur paraissant plus douce que la servitude, la plupart de ceux qui lui furent amenés par force, se tuèrent eux-mêmes. Il y eut un vieillard que sa femme et ses fils prièrent de leur permettre de sortir de leur caverne pour se rendre aux ennemis : et au lieu de le leur accorder, il se mit à l'entrée, leur commanda de sortir, et les tuait à me-

sure qu'ils sortaient. Hérode, qui les voyait d'un lieu élevé, en fut si touché, qu'il lui fit signe de la main d'avoir compassion de ses enfants, et y ajouta même ses prières : mais ce vieillard, au lieu de s'adoucir par ce qu'il lui disait, lui reprocha sa lâcheté, tua sa femme après avoir tué tous ses enfants, jeta leurs corps du haut en bas des rochers, et s'y précipita ensuite lui-même.

Après qu'Hérode eut ainsi dompté tous ceux qui s'étaient retirés dans ces cavernes, il laissa autant de troupes qu'il jugea nécessaire pour empêcher les révoltes, en donna le commandement à Ptolémée, retourna à Samarie, et marcha contre Antigone avec six cents chevaux et trois mille hommes de pied, armés de boucliers. Ceux qui avaient accoutumé de troubler la Galilée, prirent occasion de son absence pour attaquer Ptolémée, le surprirent et le tuèrent. Ils ravagèrent ensuite la campagne, et avaient pour retraite des marais et des lieux forts. Aussitôt qu'Hérode eut appris cette nouvelle, il revint, en tailla en pièces la plus grande partie, et après avoir ainsi délivré toutes les places qu'ils tenaient comme assiégées par leurs courses, il obligea les villes à payer cent talents.

Cependant les Parthes ayant été vaincus dans une grande bataille où Pachorus, leur roi, fut tué, Ventidius envoya, par l'ordre d'Antoine, *Machera* au roi Hérode, avec deux légions et mille chevaux. Antigone lui écrivit pour lui faire de grandes plaintes d'Hérode, et le prier de l'assister contre lui, avec promesse de lui donner une grande somme. Mais comme Machera croyait ne devoir pas manquer à celui au secours duquel il était venu ; et qu'il espérait plus d'Hérode que d'Antigone, il alla, contre l'avis d'Hérode, trouver Antigone pour reconnaître l'état de ses forces, sous prétexte d'amitié. Antigone se défia de son dessein ; et non-seulement ne le reçut pas dans sa place, mais fit tirer sur lui. Machera, tout confus de la faute qu'il avait faite, revint trouver Hérode à Emmaüs, et fit tuer, dans sa colère, tous les Juifs qu'il rencontra en son chemin, sans s'enquérir s'ils étaient amis ou ennemis. Hérode en fut si irrité, qu'il eut envie de le traiter lui-même comme ennemi ; mais il se retint, et partit pour aller trouver Antoine afin de lui en faire ses plaintes. Alors Machera reconnut sa faute : il le suivit, et obtint de lui, après beaucoup de prières, qu'il oublierait ce qui s'était passé.

Hérode ne laissa pas de continuer dans sa résolution d'aller

trouver Antoine, et se hâta, d'autant plus qu'ayant appris qu'il pressait le siége de Samosate, qui est une ville très-forte, assise sur l'Euphrate, il crut ne pouvoir trouver une occasion plus favorable pour lui témoigner son affection et son courage. Son arrivée hâta la prise de la place qu'Antiochus fut contraint de rendre : car il tua un grand nombre de ces barbares, et reçut, pour marque de sa valeur, une partie du butin. Antoine l'admira; et quelque grande que fût l'estime qu'il faisait déjà de lui, elle augmenta encore de telle sorte, que ce lui fut un accroissement d'honneur et un sujet d'espérer de s'affermir dans son royaume.

CHAPITRE XIII.

Joseph, frère d'Hérode, est tué dans un combat, et Antigone lui fait couper la tête. De quelle sorte Hérode venge cette mort. Il évite deux grands périls. Il assiége Jérusalem, assisté de Sosius, avec une armée romaine, et épouse Mariamne durant ce siége. Il prend de force Jérusalem et en rachète le pillage. Socius mène Antigone prisonnier à Antoine qui lui fait trancher la tête. Cléopâtre obtient d'Antoine une partie des Etats de la Judée, où elle va, et y est magnifiquement reçue par Hérode.

Dans le même temps que ces choses se passaient, Hérode apprit un désavantage qui lui était arrivé dans la Judée. Il y avait laissé Joseph, son frère, pour commander en son absence, avec un ordre exprès de ne rien entreprendre contre Antigone jusqu'à son retour, parce qu'il ne se pouvait fier au secours de Machera après la manière dont il avait agi. Mais lorsque Joseph vit que le roi, son frère, était éloigné, au lieu d'exécuter ce qu'il lui avait commandé, il marcha vers Jéricho avec ses troupes et cinq compagnies de cavalerie que Machera lui avait données, pour aller faire la récolte des blés qui étaient prêts à moissonner, et se campa sur les montagnes. Les ennemis l'attaquèrent en ces lieux si désavantageux, le défirent entièrement; lui-même fut tué, après avoir fait tout ce que l'on pouvait attendre d'un des plus vaillants hommes du monde, et toute cette cavalerie romaine y périt, parce qu'elle avait été nouvellement levée en Syrie, et qu'il n'y avait point parmi eux de vieux soldats capables de réparer ce qui manquait à leur peu d'expérience. Antigone ne se contenta pas d'avoir obtenu cette victoire, mais les corps étant demeurés en sa puissance, sa colère le porta jusqu'à

donner des coups à celui de Joseph et à lui faire couper la tête, quoique Phéroras, son frère, lui fît offrir cinquante talents pour retirer de lui ce corps tout entier. Ce combat produisit un si grand changement dans la Galilée, que les partisans d'Antigone noyaient dans le lac les plus qualifiés de ceux qui étaient affectionnés à Hérode; et il arriva aussi de grands mouvements dans l'Idumée, où Machera faisait fortifier le château de Geth.

Antoine, s'en retournant en Egypte, après la prise de Samosate, établit Sosius gouverneur de Syrie, avec un ordre exprès d'assister Hérode contre Antigone; et Sosius, pour commencer à l'exécuter, envoya devant lui deux légions en Judée, et suivit avec le reste de ses troupes. Lorsqu'Hérode était à Daphné, qui est un faubourg d'Antioche, il eut un songe qui lui prédit la mort de son frère : il se jeta hors du lit tout troublé; et ceux qui lui apportaient la fâcheuse nouvelle entrèrent au même moment dans sa chambre. Il ne put refuser des plaintes à la violence de sa douleur; mais il les arrêta pour courir à la vengeance, et marcha contre ses ennemis avec une promptitude incroyable. Quand il fut arrivé au mont Liban avec une légion romaine, il prit huit cents hommes du pays; et, sans avoir la patience d'attendre le jour, partit la nuit même pour entrer dans la Galilée. Il rencontra les ennemis, les mit en fuite, et les contraignit de se renfermer dans un château d'où ils étaient sortis le jour précédent. Il les y assiégea, mais un grand orage le contraignit de se retirer dans un village voisin. Peu de jours après, l'autre légion qu'Antoine lui avait donnée vint le joindre, et l'étonnement qu'en eurent les ennemis leur fit abandonner ce château. Comme Hérode brûlait d'impatience de venger la mort de son frère, il s'avança, avec une extrême diligence, jusqu'à Jéricho, où il fut délivré par une espèce de miracle d'un si grand péril, que l'on ne douta point que Dieu ne prît soin de le conserver. Car plusieurs des principaux de la ville, ayant soupé avec lui, il ne se fut pas plus tôt retiré que la salle où ils avaient mangé tomba. Il prit cet accident à bon augure, et décampa dès le lendemain matin. Six mille des ennemis descendirent des montagnes et escarmouchèrent contre son avant-garde : mais comme ils n'osaient en venir aux mains avec les Romains, ils se contentaient de les incommoder de loin à coups de dards et de pierres, dont plusieurs furent blessés, et Hérode même le fut au côté.

Antigone, voulant faire croire que ses troupes surmontaient celles d'Hérode, non-seulement en courage, mais aussi en nombre, en envoya une partie à Samarie, sous la conduite de *Pappus*, dans le dessein de combattre et de défaire Machera.

Hérode, de son côté, entra dans le pays qui lui était ennemi, prit cinq villes de force, tua deux mille hommes de ceux qui les défendaient, y mit le feu, et s'en retourna à son camp qui était proche du village de Cana. Il ne se passait point de jour que plusieurs Juifs, tant de Jéricho que d'ailleurs, ne se rendissent auprès de lui, les uns par l'estime qu'ils faisaient de ses grandes actions, les autres par leur haine pour Antigone, et quelques-uns par leur amour pour le changement. Il ne pensa plus alors qu'à donner un combat; et les troupes de Pappus vinrent hardiment à la charge sans s'étonner ni du grand nombre de leurs ennemis, ni de l'ardeur avec laquelle ils marchaient contre eux. Ceux qui n'étaient pas opposés à Hérode résistèrent quelque temps; mais comme il n'y avait point de périls qu'il ne méprisât pour venger la mort de son frère, il attaqua avec tant de furie ceux qu'il se trouva avoir en tête, qu'il n'eut point de peine à les vaincre. Il défit ensuite tous ceux qui faisaient corps, et le carnage fut grand. Quelques-uns s'enfuirent, pour se sauver, dans le village d'où ils étaient partis. Il les poursuivit en tuant toujours, et entra pêle-mêle avec eux : les maisons furent incontinent pleines de ces fuyards, et plusieurs furent contraints de monter sur les toits. Ceux-là furent bientôt tués : on abattit ensuite les toits; plusieurs furent accablés sous leurs ruines, d'autres tués dans les maisons, et ceux qui en voulaient sortir, percés à coups d'épée par les soldats. Le nombre des morts fut si grand, que les monceaux de leurs corps fermaient le chemin aux victorieux. Ce spectacle donna un tel effroi à ceux du pays, qu'on les voyait fuir de tous côtés, et Hérode, à la suite d'un si grand succès, aurait été droit à Jérusalem si un grand orage ne l'eût arrêté. Cet obstacle l'empêcha seul de remporter une pleine victoire et de ruiner entièrement Antigone, qui se préparait déjà à abandonner cette capitale du royaume.

Quand le soir fut venu, Hérode envoya ses amis se rafraîchir; et lui-même, étant tout trempé de sueur, se mit au bain suivi seulement d'un de ses domestiques. Alors trois des ennemis, que la peur avait fait cacher dans cette maison, sortirent l'un après l'autre l'épée à la main pour se sauver, et

furent si effrayés de la présence du roi, quoiqu'il fût tout nu, qu'ils ne pensèrent qu'à s'enfuir. Ainsi, comme il n'y avait personne qui les pût arrêter, et que ce prince devait s'estimer heureux d'être échappé d'un si grand péril, il ne leur fut pas difficile de se sauver. Le lendemain il fit couper la tête à Pappus, chef des troupes d'Antigone, qui était celui qui avait tué Joseph, et l'envoya à Phéroras, son autre frère, pour le consoler de leur commune perte.

Lorsque l'orage fut cessé, ce grand capitaine marcha vers Jérusalem, se campa près de la ville, et l'assiégea trois ans après avoir été dans Rome déclaré roi. Il choisit l'endroit qu'il crut le plus propre pour l'attaquer, et prit son quartier devant le temple comme avait fait autrefois Pompée. Il distribua les travaux à ses troupes, partagea entre eux les faubourgs, commanda d'élever trois plates-formes, de bâtir dessus des tours; et, après avoir donné ordre à ceux qu'il en jugeait les plus capables, de travailler incessamment à ces ouvrages, il s'en alla à Samarie épouser Mariamne, fille d'Alexandre, fils d'Aristobule, que nous avons vu qu'il avait fiancée, pour faire connaître, par cette action, qu'il méprisait tellement ses ennemis, qu'un si grand siége ne l'empêchait pas de penser à se marier. Il amena à son retour de nouvelles troupes, et fut renforcé de grandes troupes de cavalerie et d'infanterie par Sosius, général de l'armée romaine, qui en avait envoyé la plus grande partie par le milieu du pays, et était venu lui-même par la Phénicie. Toutes ces forces jointes ensemble se trouvèrent monter à onze légions et six mille chevaux, outre les troupes auxiliaires de Syrie dont le nombre était très-considérable. La place fut attaquée du côté du Septentrion. Hérode fondait son droit sur l'arrêt du sénat qui lui avait donné le royaume; et Sosius déclarait qu'il avait été envoyé par Antoine pour l'assister dans cette guerre. Les Juifs, renfermés dans la place, étaient agités de divers mouvements. La populace, répandue à l'entour du temple, déplorait son malheur, et enviait le bonheur de ceux qui étaient morts avant que l'on fût réduit à une telle misère. Ceux dont le courage n'était pas si abattu allaient par troupes, dans les lieux les plus proches de la ville, enlever tout ce qui pouvait servir à nourrir les hommes et les chevaux; et les plus hardis n'oubliaient rien pour se bien défendre. Hérode, pour remédier à ces courses qui ravageaient la campagne, mit en divers lieux des troupes en embuscade, et fit venir de loin des convois pour la subsis-

tance de l'armée. Quant au reste, jamais résistance ne fut plus grande que celle des assiégés : leur hardiesse dans les périls, et leur mépris de la mort, faisaient voir que les Romains ne les surpassaient que dans la science de la guerre : ils retardaient, par leurs efforts, l'avancement des plates-formes; ils usaient de toutes sortes d'inventions pour empêcher l'effet des machines, et, par le moyen des mines, dans l'art desquelles ils excellaient, ils se trouvaient au milieu des assiégeants lorsqu'ils y pensaient le moins : un mur ne commençait pas plus tôt à s'ébranler, qu'ils travaillaient avec tant de diligence à en faire un autre, qu'il était plus tôt achevé que celui-là n'était tombé; et, pour dire tout en un mot, il ne se pouvait rien ajouter à leur vigueur, à leur travail et à leur courage, parce qu'ils étaient résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ainsi, bien qu'attaqués par deux si puissantes armées, ils soutinrent le siége durant cinq mois. Mais enfin les plus braves de celle d'Hérode entrèrent par la brèche dans la ville, et les Romains y entrèrent d'un autre côté. Ils occupèrent d'abord tout ce qui était autour du temple; et s'étant répandus ensuite de tous côtés, on vit paraître, en mille manières différentes, l'image affreuse de la mort, tant les Romains étaient irrités par le souvenir des travaux qu'ils avaient soufferts durant le siége, et les Juifs affectionnés à Hérode animés contre ceux qui avaient embrassé le parti d'Antigone. Ainsi on les tuait dans les rues, dans les maisons, et lors même qu'ils s'enfuyaient dans le temple : on ne pardonnait ni aux vieillards, ni aux jeunes : la faiblesse du sexe ne donnait point de compassion pour les femmes; et quoique Hérode commandât de les épargner, et joignît ses prières à ses commandements, on ne lui obéissait point, parce que leur fureur leur avait fait perdre tout sentiment d'humanité.

Antigone, par une conduite indigne de sa fortune passée, descendit de la tour où il était et se jeta aux pieds de Sosius, qui, au lieu d'en être touché, lui insulta dans son malheur en l'appelant non pas Antigone, mais Antigona. Il ne le traita pas néanmoins en femme en ce qui était de s'assurer de lui : car il le retint prisonnier.

Hérode, après avoir eu tant de peine à surmonter ses ennemis, n'en eut pas moins à réprimer l'insolence des étrangers qu'il avait appelés à son secours. Ils se jetèrent en foule dans le temple par la curiosité de voir les choses saintes destinées au service de Dieu. Il employa, pour les en empêcher, non-

seulement les prières et les menaces, mais la force, parce qu'il se croyait plus malheureux d'être victorieux que d'être vaincu, si sa victoire était cause d'exposer aux yeux des profanes ce qu'il ne leur était pas permis de voir. Il travailla aussi de tout son pouvoir à empêcher le pillage de la ville, en disant fortement à Sosius, « que si les Romains voulaient » la saccager et la dépeupler d'habitants, il se trouverait donc » qu'il n'aurait été établi roi que sur un désert, et qu'il lui » déclarait qu'il ne voudrait pas acheter l'empire du monde » au prix du sang d'un si grand nombre de ses sujets. » A quoi Sosius lui ayant répondu que l'on ne pouvait refuser aux soldats le pillage d'une place qu'ils avaient prise, il lui promit de les récompenser du sien. Ainsi il en garantit la ville et accomplit magnifiquement sa promesse, tant à l'égard des soldats que des officiers, et particulièrement de Sosius, à qui il fit des présents dignes d'un roi.

Ce général de l'armée romaine partit de Jérusalem après avoir offert à Dieu une couronne d'or, et mena Antigone prisonnier à Antoine, qui l'entretint toujours d'espérance jusqu'au jour qu'il lui fit trancher la tête. Ainsi il finit sa vie par une mort digne de la lâcheté qu'il avait témoignée dans son infortune.

Quand Hérode se vit maître de la Judée, par la prise de Jérusalem, il fit paraître beaucoup de reconnaissance pour ceux qui avaient embrassé ses intérêts, et fit mourir un grand nombre des partisans d'Antigone. Comme il manquait d'argent, il envoya à Antoine et à ceux qui étaient le mieux auprès de lui, ce qu'il avait de meubles plus précieux, et ne put néanmoins, par ce moyen, se mettre en état de n'avoir plus rien à craindre, parce qu'Antoine avait une telle passion pour Cléopâtre, qu'il ne lui pouvait rien refuser. Cette ambitieuse et avare princesse, après avoir si cruellement persécuté ceux de son propre sang, qu'il n'en restait un seul en vie, tourna sa fureur contre les étrangers. Elle calomniait auprès d'Antoine les plus qualifiés d'entre eux, et le portait à les faire mourir afin de profiter de leurs dépouilles. Son avarice n'étant pas encore rassasiée elle voulait traiter de même les Juifs et les Arabes, et fit tout ce qu'elle put pour persuader à Antoine de faire mourir Hérode et Malch, rois de ces deux nations. Il feignit d'y consentir : mais il ne crut pas juste de souiller ses mains du sang de ces princes dont il n'avait point sujet de se plaindre. Il se contenta de ne leur témoigner plus

la même amitié, et de donner à cette princesse plusieurs terres qu'il retrancha de leurs Etats, entre lesquelles étaient celles qui sont proches de Jéricho, si abondantes en palmiers et où croît le baume, comme aussi toutes les villes assises sur le fleuve d'Eleutère, à la réserve de Tyr et de Sidon.

Après avoir reçu de lui un si grand présent, elle l'accompagna jusqu'à l'Euphrate, lorsqu'il allait faire la guerre aux Parthes, et vint de là en Judée, par Apamée et par Damas. Hérode fit tout ce qu'il put pour adoucir son esprit par des présents, lui rendit toute sorte d'honneur, s'obligea à lui payer deux cents talents par an du revenu des terres qu'Antoine avait retranchées de la Judée pour les lui donner, et la conduisit jusqu'à Péluse. Antoine, au retour de la guerre des Parthes, qui ne fut pas longue, amena prisonnier ARTABASE, fils de Tygrane, et en fit un présent à Cléopâtre, avec ce qu'il avait gagné de plus précieux.

CHAPITRE XIV.

Hérode veut aller secourir Antoine contre Auguste; mais Cléopâtre fait qu'il l'oblige à continuer de faire la guerre aux Arabes. Il gagne une bataille contre eux et en perd une autre. Un merveilleux tremblement de terre, arrivé en Judée, les rend si audacieux qu'ils tuent les ambassadeurs des Juifs. Hérode voyant les siens effrayés, leur redonne tant de courage par une harangue, qu'ils vainquent les Arabes et les réduisent à le prendre pour leur protecteur.

LORSQUE la guerre fut déclarée entre Auguste et Antoine, Hérode, qui avait alors recouvré la forteresse d'Hircanion, que la sœur d'Antigone lui avait remise entre les mains, et qui se trouvait paisible dans son royaume, résolut de mener un grand secours à Antoine. Mais Cléopâtre, appréhendant qu'une action si généreuse n'augmentât l'affection d'Antoine pour lui, l'empêcha par ses artifices : et comme il n'y avait rien qu'elle ne fît pour tâcher à perdre les souverains et les ruiner les uns par les autres, elle persuada à Antoine de l'engager à faire la guerre aux Arabes, dans le dessein de profiter de ses conquêtes s'il était victorieux, et d'obtenir le royaume de Judée s'il était vaincu. Mais ce que cette reine avait fait pour perdre Hérode réussit à son avantage. Car ayant assemblé grand nombre de cavalerie et commencé par attaquer les Syriens, il les vainquit auprès de Diospolis quelque résistance qu'ils pussent faire. Les Arabes assemblèrent

ensuite une très-puissante armée. Hérode les voyant si forts crut devoir agir avec prudence dans cette guerre, et voulait environner son camp d'un mur : mais sa première victoire avait rendu ses soldats si fiers et si glorieux qu'il ne put les empêcher d'attaquer les ennemis. Ils les renversèrent d'abord, les mirent en fuite, les poursuivirent, et se croyaient entièrement victorieux, lorsqu'*Athénion*, l'un des chefs des troupes de Cléopâtre, qui avait toujours été ennemi d'Hérode, les chargea avec le corps qu'il commandait, et redonna ainsi du cœur aux Arabes. Ils se rallièrent, revinrent au combat; et ces lieux pierreux et de difficile accès leur étant favorables, ils mirent les Juifs en fuite et en tuèrent plusieurs. Le reste se retira au village d'Ormissa, et les Arabes pillèrent leur camp, sans qu'Hérode pût venir assez promptement au secours de cette partie de son armée qui fut entièrement défaite. La désobéissance de ses soldats fut la cause de ce malheur : car s'ils ne se fussent point engagés dans ce combat avec tant de précipitation, Athénion n'aurait pas eu la gloire de les vaincre lorsqu'ils se croyaient victorieux. Hérode se vengea des Arabes par des courses continuelles qu'il fit dans leur pays; et compensa ainsi, par plusieurs petits avantages, ce grand avantage qu'ils avaient remporté sur lui.

Dans le même temps qu'en la septième année de son règne et durant le plus fort de la guerre d'entre Auguste et Antoine, il tourmentait ainsi les ennemis, il arriva dans la Judée, au commencement du printemps, le plus grand tremblement de terre que l'on y ait jamais vu. Un nombre incroyable de bétail périt par ce fléau envoyé de Dieu; et il en coûta la vie à trente mille personnes (1) : mais les gens de guerre n'eurent point de mal parce qu'ils étaient campés à découvert. Le bruit d'une si étrange désolation augmenta l'audace des Arabes : et comme l'on se représente toujours le mal plus grand qu'il n'est, on leur fit croire que la Judée était entièrement ruinée. Ainsi ils ne mirent point en doute de pouvoir se rendre les maîtres d'un pays, où ils s'imaginaient n'y avoir plus personne qui le pût défendre; et après avoir tué les ambassadeurs que les Juifs leur envoyaient, ils marchèrent à grandes journées pour achever de les détruire.

Hérode voyant les siens étonnés, tant par une si prompte irruption que par une si longue suite de malheurs, s'efforça de

(1) L'*Histoire des Juifs*, livre XV, c. 7, dit seulement dix mille hommes.

leur redonner du cœur en leur parlant de cette sorte : « Je ne
» vois pas quelle grande raison vous avez de craindre, puis-
» qu'encore qu'il y ait sujet de s'affliger des châtiments que la
» colère de Dieu nous fait souffrir, on ne peut, sans lâcheté,
» se laisser abattre par la douleur, lorsqu'il s'agit de résister
» aux injustes efforts des hommes. Tant s'en faut que ce
» tremblement de terre nous doive rendre nos ennemis plus
» redoutables, qu'au contraire, je le considère comme un piége
» que Dieu leur tend pour les punir de l'outrage qu'ils nous
» ont fait. Vous voyez que ce n'est ni en leurs forces, ni en
» leurs armes, mais seulement en nos malheurs qu'ils mettent
» leur confiance. Or, quelle espérance peut être plus trom-
» peuse que celle qui, au lieu d'être fondée sur nous-mêmes,
» ne l'est que sur les adversités des autres? Rien n'est moins
» assuré parmi les hommes que les bons et les mauvais suc-
» cès : ils changent en un moment comme il plaît à la fortune;
» et faut-il en chercher ailleurs des exemples puisque nous le
» connaissons par nous-mêmes? Comme donc nous les avons
» vaincus dans le premier combat, et qu'ils nous ont vaincus
» dans le second, n'ai-je pas sujet de me promettre que nous
» les vaincrons dans celui-ci lorsqu'ils croiront être victo-
» rieux, parce que la trop grande confiance empêche de se
» tenir sur ses gardes, et que la défiance fait agir avec pru-
» dence et avec considération? Ainsi ce qui vous fait craindre
» me rassure, parce que ce fut cette dangereuse confiance qui
» donna moyen à Athénion de vous surprendre et de vous
» attaquer lorsque vous vous engageâtes dans le combat con-
» tre mon ordre, avec trop de témérité. Maintenant, votre
» prudente retenue et votre modération me permettent la vic-
» toire : et c'est la disposition où vous devez être avant le
» choc. Mais lorsque vous en serez venus aux mains, vous ne
» sauriez témoigner trop d'ardeur pour faire connaître à ces
» impies qu'il n'y a point de maux, de quelque côté qu'ils
» viennent, soit du ciel ou de la terre, qui puissent étonner
» les Juifs, ni leur faire perdre courage : mais qu'ils combat-
» tront jusqu'au dernier soupir, plutôt que de souffrir d'avoir
» pour maîtres ces perfides qui ont si souvent couru fortune
» de leur être assujettis. Les choses inanimées ne doivent pas
» non plus être capables de vous donner de la crainte : car,
» pourquoi vous imaginer qu'un tremblement de terre soit le
» présage d'un malheur? Rien n'est plus naturel que ces agi-
» tations des éléments, et ils ne font d'autre mal que celui

» qu'ils causent à l'heure même. Il se peut faire que quelques
» signes donnent sujet d'appréhender la peste, la famine, et
» des tremblements de terre : mais lorsqu'ils sont arrivés,
» plus ils sont grands, plus tôt on en voit la fin. Et quand
» même nous serions vaincus, pourrions-nous souffrir plus
» que nous avons souffert par ce tremblement de terre? Quel
» effroi ne doit point, au contraire, donner à nos ennemis
» un crime aussi épouvantable, que celui d'avoir trempé si
» cruellement leurs mains dans le sang de nos ambassadeurs,
» et de n'avoir point eu d'horreur d'offrir à Dieu de telles
» victimes en reconnaissance de leur victoire? Croyez-vous
» qu'ils puissent se dérober à ses yeux, et éviter la foudre
» que lance sur les méchants son bras invincible, pourvu
» qu'animés du même esprit et du même cœur de nos pères,
» vous vous excitiez vous-mêmes à ne laisser pas impunis ces
» violateurs du droit des gens? Que chacun de vous se repré-
» sente qu'il ne va pas seulement combattre pour sa femme,
» pour ses enfants, et pour sa patrie; mais aussi, pour tirer
» la vengeance du meurtre de nos ambassadeurs. Tout morts
» qu'ils sont, ils marcheront à la tête de notre armée; et si
» vous m'obéissez, je serai le premier à m'exposer aux plus
» grands périls. Mais surtout, souvenez-vous que nos ennemis
» ne sauraient soutenir votre effort, si vous-mêmes ne le ren-
» dez inutile par votre témérité. »

Après que ce vaillant prince eut ainsi parlé, il offrit des sacrifices à Dieu, passa le Jourdain, et se campa assez près des ennemis et du château de Philadelphe, dont chacun des deux partis avait dessein de se rendre maître. Les Arabes détachèrent des troupes pour s'en saisir : mais les Juifs les repoussèrent et occupèrent la colline. Il ne se passait point de jour, qu'Hérode ne mît son armée en bataille, et ne harcelât les ennemis par de continuelles escarmouches. Mais quoiqu'ils le surpassassent de beaucoup en nombre, ils étaient si effrayés, et *Eltème*, leur général, plus que nul autre, qu'ils n'osaient sortir de leurs retranchements. Hérode les y attaqua, et ainsi ils furent contraints d'en venir à un combat avec un extrême désordre, parce qu'ils n'avaient nulle espérance de vaincre. Pendant qu'ils résistèrent, le carnage ne fut pas grand : mais lorsqu'ils prirent la fuite, plusieurs furent tués, et plusieurs s'entre-tuèrent eux-mêmes, tant la confusion était grande. Cinq mille demeurèrent morts sur la place dans cette fuite, et le reste fut contraint de rentrer dans leur camp. Hérode

les y assiégea aussitôt, et le manquement d'eau, joint à d'autres incommodités, les réduisit à la dernière extrémité. Ils envoyèrent lui offrir cinquante talents pour leur rançon : et il traita ces ambassadeurs avec tant de mépris, qu'il ne daigna pas seulement les écouter. Leur soif s'augmentant toujours et leur rendant la vie insupportable, quatre mille sortirent en cinq jours et se rendirent à discrétion aux Juifs, qui les enchaînèrent. Le sixième jour, le reste, réduit au désespoir, sortit pour mourir les armes à la main : et il y en eut sept mille de tués. Une si grande perte satisfit la vengeance d'Hérode, et abattit de telle sorte l'orgueil des Arabes, qu'ils le prirent pour leur protecteur.

CHAPITRE XV.

Antoine ayant été vaincu par Auguste à la bataille d'Actium, Hérode va trouver Auguste, et lui parle si généreusement qu'il gagne son amitié, et le reçoit ensuite dans ses Etats avec tant de magnificence qu'Auguste augmente de beaucoup son royaume.

La joie qu'eut Hérode d'un succès si glorieux fut bientôt troublée par la nouvelle de la victoire remportée par Auguste à Actium, n'y ayant rien que son amitié avec Antoine ne lui fît alors appréhender. Le péril n'était pas néanmoins si grand qu'il se l'imaginait : car Auguste ne pouvait considérer Antoine comme entièrement ruiné, tandis que ce prince demeurait attaché à son parti. Dans un tel renversement de fortune, Hérode se crut obligé d'aller trouver Auguste à Rhodes, et parut devant lui sans diadème, mais avec une majesté de roi; et sans rien dissimuler de la vérité, il lui parla en ces termes : « J'avoue, grand prince, que j'ai l'obligation de ma couronne à Antoine, et vous auriez éprouvé » que je ne lui étais pas un roi inutile, si la guerre où j'étais » engagé contre les Arabes ne m'eût point empêché de joindre mes armes aux siennes. Ne le pouvant, je l'ai assisté » de quantité de blé, et de tout ce qui a été en ma puissance. » Je ne l'ai pas même abandonné depuis la journée d'Actium, » parce que je le reconnais pour mon bienfaiteur. Que si je » n'ai pu le servir dans la guerre en combattant avec lui » comme je l'aurais désiré, je lui ai donné au moins un très-bon conseil, en lui faisant voir que le seul moyen de rétablir » ses affaires, était de faire mourir Cléopâtre; auquel cas je

» lui offrais de l'argent, des places, des troupes, et ma per-
» sonne pour continuer à vous faire la guerre. Mais son
» aveugle passion pour cette princesse, et la volonté de Dieu
» qui veut vous mettre entre les mains l'empire du monde,
» ne lui ont pas permis d'écouter une proposition qui lui au-
» rait été si avantageuse. Ainsi je me trouve vaincu avec lui :
» et le voyant tombé d'une si haute fortune, j'ai ôté de dessus
» mon front le diadème pour venir vers vous, sans fonder
» l'espérance de mon salut sur autre chose que ma vertu, et
» sur l'expérience que vous pourrez faire de ma fidélité pour
» mes amis. »

Hérode ayant parlé de la sorte, Auguste lui répondit :
« Vous pouvez non-seulement ne rien craindre, mais vous
» croire plus affermi que jamais dans votre royaume, puisque
» votre fidélité pour vos amis vous rend si digne de comman-
» der. J'ai tant d'estime de votre générosité qu'il ne me reste
» qu'à désirer que vous n'ayez pas moins d'affection pour
» ceux qui sont favorisés de la fortune, que vous en avez con-
» servé pour les malheureux ; et je ne saurais blâmer Antoine
» d'avoir plus déféré à Cléopâtre qu'à vos conseils, puisque
» je dois à son imprudence votre affection pour moi. Vous
» avez déjà commencé à me la témoigner, en envoyant à
» Ventidius du secours contre les gladiateurs qui ont em-
» brassé le parti d'Antoine. Ainsi ne doutez point que je ne
» vous fasse confirmer dans votre royaume par un arrêt du
» sénat, et que je ne prenne plaisir à vous donner tant de
» preuves de mon amitié que vous ne vous ressentirez point
» du malheur d'Antoine. »

A la suite d'une réponse si favorable, Auguste remit le diadème sur le front d'Hérode, et le confirma dans son royaume par un acte dans lequel il parlait de lui d'une manière très-avantageuse. Ce roi des Juifs, après lui avoir fait de grands présents, le pria d'accorder sa grâce à l'un des amis d'Antoine nommé Alexandre : mais il le trouva si animé contre lui à cause des offenses qu'il disait en avoir reçues, qu'il ne lui fut pas possible de l'obtenir.

Quand Auguste passa de Syrie en Egypte, Hérode le reçut dans Ptolémaïde avec une magnificence incroyable : et lorsque ce grand empereur faisait la revue de ses troupes il le faisait marcher à cheval auprès de lui. Ce ne fut pas seulement par de superbes festins qu'Hérode lui fit connaître et à ses amis qu'il avait l'âme toute royale ; il fit donner à son ar-

mée, lorsqu'elle alla à Péluse, des vivres en abondance, et la pourvut à son retour dans des lieux secs et arides, non-seulement d'eau, mais de tout ce dont elle pouvait avoir besoin. Une si noble manière d'agir, lui acquit une telle réputation de générosité dans l'esprit d'Auguste et de tous ses soldats, qu'ils disaient que le royaume de Judée n'était pas assez grand pour un si grand prince. Ainsi, lorsqu'après la mort de Cléopâtre et d'Antoine, Auguste alla en Egypte, il lui donna quatre cents Gaulois qui servaient de gardes à cette princesse, ajouta de nouveaux honneurs à ceux qu'il lui avait déjà faits, lui rendit cette partie de la Judée qu'Antoine avait accordée à Cléopâtre; comme aussi les villes de Gadara, d'Hypon et de Samarie; et sur la côte de la mer Gaza, Anthédon, Joppé et la tour de Straton. La libéralité d'Auguste ne s'arrêta pas encore là : car pour témoigner jusqu'à quel point allait son estime pour le mérite de ce prince, il lui donna aussi la Trachonite et la Bathanée, et y ajouta encore l'Auranite par l'occasion que je vais dire. Zénodore, qui avait affermé les terres de Lisanias, envoyait continuellement de la Trachonite, des gens piller le bien de ceux de Damas. Ils en portèrent leurs plaintes à Varus, gouverneur de Syrie, et le prièrent d'en informer l'empereur. Il le fit, et Auguste lui manda d'exterminer ces voleurs. Varus ayant exécuté cet ordre et confisqué le bien de Zénodore, Auguste le donna à Hérode afin que ce pays ne pût à l'avenir servir encore de retraite à des voleurs, et l'établit en même temps gouverneur de la Syrie. Dix ans après, ce puissant empereur étant revenu dans cette province, défendit à tous les gouverneurs de rien faire sans le conseil d'Hérode : et lorsque Zénodore fut mort, il lui donna toutes les terres qui sont entre la Trachonite et la Galilée. Mais ce qu'Hérode estimait incomparablement plus que tout le reste était qu'Auguste n'aimait personne tant que lui après Agrippa; et qu'Agrippa n'aimait nul autre à l'égal de lui après Auguste. Quand il se trouva élevé à ce comble de prospérité, il fit voir la grandeur de son âme par l'entreprise la plus grande et la plus sainte qui se pouvait imaginer.

CHAPITRE XVI.

Superbes édifices élevés par Hérode, tant au-dedans qu'au-dehors de son royaume. Il rebâtit entièrement le temple de Jérusalem et la ville de Césarée. Ses extrêmes libéralités. Avantages qu'il avait reçus de la nature aussi bien que de la fortune.

Ce prince, alors si heureux, fit en la quinzième année (1) de son règne, rebâtir le temple de Jérusalem avec une dépense et une magnificence incroyables. Il enferma au-dehors, deux fois autant d'espace qu'il y en avait auparavant, éleva alentour de fond en comble de superbes galeries qui le joignaient, du côté du Septentrion, à la forteresse qu'il ne rendit pas moins belle que le palais royal, et la nomma *Antonia*, en l'honneur d'Antoine.

Il fit faire aussi, dans le lieu le plus élevé de la ville un palais avec deux très-grands appartements si riches et si admirables, qu'il n'y a point même de temples qui leur puissent être comparés; et il nomma l'un de ces deux appartements *Césaréon*, et l'autre *Agrippion*, en l'honneur d'Auguste et d'Agrippa.

Mais ce ne fut pas seulement par des palais qu'il voulut conserver son nom à la postérité, et immortaliser sa mémoire. Il fit bâtir aussi, dans le territoire de Samarie, une très-belle ville qui avait vingt stades de circuit et qu'il nomma *Sébaste*, c'est-à-dire Auguste. Entre autres édifices dont il l'embellit, il y bâtit un très-grand temple devant lequel il y avait une place de trois stades et demi, et le consacra à Auguste. Quant à la ville, il la peupla de six mille habitants, leur donna d'excellentes terres à cultiver, et les rendit heureux par les priviléges qu'il leur accorda.

Ce généreux empereur ne voulut pas laisser sans reconnaissance ces marques de l'affection d'Hérode : il joignit encore de nouvelles terres à ses Etats : et Hérode, pour lui en témoigner sa gratitude, éleva à son honneur, dans un lieu nommé Panium, près des sources du Jourdain, un autre temple tout bâti de marbre blanc. Il y a proche de là une montagne si haute, qu'il semble que son sommet touche les nues, et entre les affreux rochers dont elle est environnée, on voit dans la profonde vallée qui est au-dessus une caverne téné-

(1) L'*Histoire des Juifs* dit en la huitième année.

breuse que les eaux qui tombent d'en haut ont, par la longueur du temps, cavée de telle sorte, que ceux qui la veulent sonder ne sauraient trouver le fond de l'incroyable quantité d'eau qu'elle contient. C'est du pied de cette caverne que sortent les fontaines dont on croit que le Jourdain tire sa source. Mais nous en parlerons plus particulièrement en un autre lieu.

Ce prince fit aussi bâtir auprès de Jéricho, entre le château de Cypros et les anciennes maisons royales, d'autres palais plus commodes, auxquels il donna les noms d'*Auguste* et d'*Agrippa*; et il n'y eut point de lieu dans tout son royaume propre à rendre célèbre le nom de ce grand empereur qu'il n'employât à cet usage. Il lui bâtit dans les autres provinces plusieurs temples auxquels il fit de même porter son nom.

Lorsqu'il faisait la visite de ses villes maritimes, ayant trouvé que la tour de Straton tombait en ruine tant elle était ancienne, et que son assiette la rendait capable de recevoir tous les embellissements que sa magnificence lui voudrait donner, il ne la fit pas seulement réparer avec des pierres très-blanches; mais il y éleva un palais superbe, et ne fit voir dans nul autre ouvrage plus qu'en celui-là combien son âme était grande et élevée. Cette ville est assise entre Dora et Joppé, sur une côte si dépourvue de ports, que ceux qui veulent aller de la Phénicie en Egypte sont contraints de relâcher en haute mer, tant ils appréhendent le vent nommé Africus, qui, pour peu qu'il souffle, élève et pousse de si grands flots contre les rochers, qu'ils augmentent encore en s'en retournant l'agitation de la mer durant un certain espace. Mais ce roi si magnifique se rendit par ses soins, par sa dépense, et par son amour pour la gloire, victorieux de la nature. Il fit, malgré tous les obstacles qui s'y rencontraient, bâtir un port plus spacieux que celui du Pirée, dans lequel les plus grands vaisseaux pouvaient être en sûreté contre tous les efforts de la tempête, et dont la structure était si admirable, qu'on aurait cru qu'il ne s'était trouvé nulle difficulté dans ce merveilleux ouvrage. Après que ce grand prince eut fait prendre les mesures de l'étendue que devait avoir ce port, comme la mer avait en cet endroit vingt brasses de profondeur, il y fit jeter des pierres d'une grandeur si prodigieuse, que la plupart avaient cinquante pieds de long, dix de large et neuf de haut (1). Il y en avait même de plus grandes; et il combla

(1) L'*Histoire des Juifs* dit 18 pieds de large. Le *pied* a varié comme me-

ainsi cet espace jusqu'à fleur d'eau. La moitié de ce mole, qui avait deux cents pieds de large, servait à rompre la violence des flots, et on bâtit sur l'autre moitié un mur fortifié de tours, à la plus grande et plus belle desquelles Hérode donna le nom de *Drusus*, fils de l'impératrice Livie, femme d'Auguste. Il y avait au-dedans du port de grands magasins voûtés pour retirer toutes sortes de marchandises, et diverses autres voûtes en forme d'arcades pour loger les matelots. Une descente très-agréable et qui pouvait servir d'une très-belle promenade environnait tout le port, dont l'entrée était opposée au vent de bise qui est en ce lieu-là le plus favorable de tous les vents. Aux deux côtés de cette entrée étaient trois colosses appuyés sur des pilastres; ceux qui étaient à la main gauche étaient soutenus par une tour extrêmement forte, et ceux de la main droite par deux colonnes de pierres si grandes, qu'elles surpassaient la hauteur de cette tour. On voyait à l'entour du port, un rang de maisons bâties d'une pierre très-blanche, et des rues également distantes les unes des autres qui allaient de la ville au port. On bâtit aussi sur une colline qui est vis à vis de l'entrée de ce port, un temple à Auguste d'une grandeur et d'une beauté merveilleuses. On y voyait une statue de cet illustre empereur aussi grande que celle de Jupiter Olympien, sur le modèle de laquelle elle avait été faite, et une autre de Rome toute semblable à celle de la Junon d'Argos. Hérode se proposa, en bâtissant cette grande ville, l'utilité de la province; en construisant ce superbe port, la commodité et la sûreté du commerce; et en l'un et en l'autre aussi bien qu'en ce temple si magnifique, la gloire d'Auguste en l'honneur duquel il donna le nom de *Césarée* à cette admirable et nouvelle ville. Et afin qu'il n'y manquât rien de tout ce qui la pouvait rendre digne de porter un nom si célèbre, il ajouta à tant de grands ouvrages un marché le plus beau du monde, et un théâtre et un amphithéâtre qui ne cédaient point au reste. Il ordonna ensuite des jeux et des spectacles qui se devaient célébrer de cinq ans en cinq ans en l'honneur d'Auguste; et lui-même en fit faire l'ouverture en la cent quatre-vingt-douzième Olympiade (1). Il proposa de très-grands prix, non-seulement

sure de longueur chez les peuples anciens et chez les modernes. Il va de deux décimètres et demi à trois décimètres environ. (N. E.)

(1) Les Olympiades étaient des périodes de quatre ans, qui s'écoulaient entre deux célébrations des jeux olympiques. La première commence au rétablissement des jeux, an 776 avant Jésus-Christ. (N. E.)

à ceux qui demeureraient victorieux dans ces jeux d'exercices, mais aussi aux seconds et aux troisièmes qui auraient après eux remporté le plus d'honneur.

Il fit aussi rebâtir la ville d'Anthédon que la guerre avait ruinée, et la nomma *Agrippine*, pour honorer la mémoire d'Agrippa, son ami, dont il fit graver le nom sur la porte du temple qu'il y fit bâtir.

Que si ce prince témoigna tant d'affection pour des étrangers, il n'en fit pas moins paraître pour ses proches. Il bâtit dans le lieu le plus fertile de son royaume, et que les eaux et les bois rendent extrêmement agréable, une ville qu'il nomma *Antipatride*, à cause de son père, et au-dessus de Jéricho un château qu'il nomma *Cypron*, du nom de sa mère, et qui n'était pas moins recommandable par sa force que par sa beauté. Comme il ne pouvait aussi oublier Phazaël, son frère, qu'il avait si particulièrement aimé, il fit, pour honorer sa mémoire, plusieurs beaux édifices. Le premier fut une tour dans Jérusalem, qu'il nomma *Phazaële*, dont nous verrons dans la suite la grandeur et la force, et il bâtit aussi, auprès de Jéricho, du côté du Septentrion, une ville à qui il donna le même nom.

Après avoir travaillé avec tant de magnificence à rendre les noms de ses amis et de ses parents célèbres dans la postérité, il ne s'oublia pas lui-même. Il fit bâtir, à l'opposite de la montagne, qui est du côté de l'Arabie, un château extrêmement fort, qu'il nomma *Hérodion*, et donna le même nom à une colline distante de soixante stades de Jérusalem, qui n'était pas naturelle, mais qu'il fit élever en forme de mamelon avec de la terre portée, et dont il environna le sommet des tours qui étaient rondes. Il bâtit au-dessous des palais, dont le dedans n'était pas seulement très-riche, mais le dehors était si superbe, qu'on ne le pouvait voir sans admiration. Il y fit venir de fort loin, et avec une extrême dépense, grande quantité de belles eaux, et l'on y montait par deux cents degrés de marbre blanc. Il fit aussi faire au pied de cette colline un autre palais pour loger ses amis, qui était si spacieux et si rempli de toutes sortes de biens, qu'à n'en considérer que la grandeur et l'abondance, on l'aurait pris pour une ville : mais sa magnificence faisait assez voir que c'était une maison royale.

Après tant de grands ouvrages entrepris et achevés par ce prince dans la Judée, il voulut aussi faire connaître au de-

hors que sa magnificence n'avait point de bornes. Il fit faire à Tripoli, à Damas et à Ptolémaïde des colléges pour instruire la jeunesse; à Biblis de fortes murailles, à Bérite et à Tyr des lieux d'assemblée, des magasins publics, des marchés et des temples, et à Sidon et à Damas des théâtres. Il fit faire aussi des aqueducs pour conduire de l'eau à Laodicée, qui est une ville proche de la mer, et à Ascalon des bains, des fontaines et des portiques admirables, tant par leur grandeur que par leur beauté. Il donna à d'autres des forêts et des havres, à d'autres des terres, comme si elles eussent eu droit de participer aux biens de son royaume, et à d'autres, ainsi qu'à Coos, des revenus annuels et perpétuels, afin qu'ils ne pussent jamais perdre la mémoire de l'obligation qu'ils lui avaient. Il distribua aussi du blé à tous ceux qui en avaient besoin, prêta souvent de l'argent aux Rhodiens pour leur donner moyen d'équiper des flottes; et le temple d'Apollon Pythien ayant été brûlé, il le fit refaire plus beau qu'il n'était auparavant.

Que ne pourrais-je point encore dire de la libéralité qu'il fit paraître envers les Lyciens, envers ceux de Samos, et dans toute l'Ionie? Athènes, Lacédémone, Nicopolis, et Pergame de Misie n'en ont-elles pas aussi senti les effets en plusieurs manières? La grande place d'Antioche de Syrie, qui a vingt stades de longueur, étant toujours si pleine de fange que l'on ne pouvait y marcher, ne l'a-t-il pas fait paver de marbre, et embellir par des galeries où l'on est à couvert pendant la pluie?

Mais outre ces faveurs faites en particulier à tant de villes et à tant de peuples : quelles louanges ne mérite-t-il point de celle que les Elidiens ont reçue de lui, puisque non-seulement toute la Grèce ne lui en est pas moins redevable qu'eux; mais que toutes les parties du monde où la réputation des jeux olympiques s'est répandue, sont obligées d'y prendre part? Car lorsqu'il allait à Rome, ayant trouvé que ces jeux, qui étaient la seule marque qui restait de l'ancienne Grèce, ne pouvaient plus se célébrer, faute de l'argent nécessaire pour en faire la dépense, il ne se contenta pas de donner, en cette année, les prix que devaient remporter les victorieux : il établit même un fonds capable de satisfaire à perpétuité à cette dépense, et éternisa ainsi sa mémoire.

Je n'aurais jamais fait si j'entreprenais de rapporter toutes les dettes qu'il a acquittées, et toutes les impositions dont il a

soulagé les peuples, principalement ceux de Phazaële, de Balancote et des autres villes voisines de la Cilicie, auxquelles il aurait fait encore beaucoup plus de bien s'il n'avait appréhendé de donner de la jalousie à leurs seigneurs, comme s'il eût voulu se les acquérir en leur témoignant plus d'affection qu'eux-mêmes.

La force du corps de ce prince avait du rapport à la grandeur de son âme : car se plaisant fort à la chasse et étant excellent cavalier, il n'y avait point de bêtes, si légères à la course, qu'il ne joignît : et comme il se trouve en ce pays quantité de cerfs et d'ânes sauvages, il en tua quarante en un seul jour. Il réussissait si bien dans tous les autres exercices, et il était si vaillant, que les plus braves ne pouvaient, dans la guerre, soutenir son effort, ni les plus adroits voir sans étonnement avec quelle vigueur et quelle justesse il lançait le javelot et tirait de l'arc.

Que s'il avait reçu tant d'avantages de la nature, il n'eut pas moins de sujet de se louer de la fortune. Elle lui fut toujours si favorable, qu'elle le rendit victorieux dans toutes ses guerres, si on en excepte quelques occasions dont le mauvais succès ne lui peut être attribué, mais à la perfidie de quelques traîtres ou à la témérité de ses soldats.

CHAPITRE XVII.

Cédant à divers mouvements d'ambition, de jalousie et de défiance, le roi Hérode le Grand surpris par les cabales et les calomnies d'Antipater, de Phéroras et de Salomé, fait mourir Hircan, grand sacrificateur, à qui le royaume de Judée appartenait, Aristobule, frère de Mariamne; Mariamne, sa femme, et Alexandre et Aristobule, ses fils.

Des afflictions domestiques troublèrent la tranquillité de ce règne, qui faisait passer Hérode pour l'un des plus heureux princes de son siècle, et la personne du monde qu'il aimait le mieux en fut la cause. Il avait, après être monté sur le trône, répudié sa première femme, nommée Doris, qui était de Jérusalem, pour épouser Mariamne, fille d'Alexandre. Ce mariage divisa toute sa maison, et le mal augmenta encore après son retour de Rome. Les enfants qu'il avait de cette princesse l'avaient porté à éloigner de sa cour Antipater, fils de Doris, sans lui permettre de venir à Jérusalem, excepté aux jours de fête, et il avait fait mourir Hircan, aïeul maternel de Mariamne, sur ce qu'il l'avait soupçonné d'avoir formé une

entreprise contre lui depuis sa sortie de captivité. Car Barzapharnes, après s'être rendu maître de la Syrie, l'ayant mené prisonnier au roi des Parthes, les Juifs qui habitaient au-delà de l'Euphrate, touchés de compassion de son malheur, avaient payé sa rançon; et il ne serait pas mort s'il eût suivi le conseil qu'ils lui donnaient de ne point retourner auprès d'Hérode. Mais le mariage de sa petite-fille avec ce prince, et encore plus le désir de revoir son pays, furent des piéges pour lui, dans lesquels il ne put s'empêcher de tomber; et quoiqu'il n'ambitionnât point de régner, ce fait que le royaume lui appartenait légitimement passa dans l'esprit d'Hérode pour un crime qui méritait de lui faire perdre la vie.

Ce prince eut cinq enfants de Mariamne, deux filles et trois fils, dont le plus jeune mourut à Rome où il l'avait envoyé pour y être instruit dans les sciences; et il faisait élever les deux autres en rois, à cause de la grandeur de leur naissance du côté de leur mère, et parce qu'il les avait eus depuis son élévation au trône. Mais rien n'agissait en leur faveur si puissamment sur son esprit que son incroyable passion pour leur mère : elle augmentait tous les jours de telle sorte, qu'il semblait être insensible aux offenses qu'il en recevait : car cette princesse ne le haïssait pas moins qu'il l'aimait; et elle avait tant de confiance en l'affection qu'il lui portait, qu'elle ne craignait point d'ajouter aux sujets qu'elle lui donnait sans cesse de la changer en aversion, des reproches de la mort d'Hircan, son aïeul, et de celle d'Aristobule, son frère, que son innocence, sa beauté et sa jeunesse n'avaient pu garantir des effets de sa cruauté. Il l'avait établi grand sacrificateur à l'âge de dix-sept ans; et les larmes de joie répandues par le peuple lorsqu'ils le virent entrer dans le temple revêtu de ce saint habit, lui donnèrent tant de jalousie, qu'il l'envoya la nuit à Jéricho, où des Galates le noyèrent par son ordre dans un étang.

Cette princesse ne se contentait pas de faire ces reproches à Hérode, elle traitait aussi sa mère et sa sœur d'une manière outrageuse; et il le souffrait sans lui en rien dire, parce que la violence de son amour lui fermait la bouche. Mais il n'y avait rien, au contraire, que ces femmes, transportées de fureur et du désir de se venger, ne fissent pour l'animer contre elle. Elles n'épargnèrent pas même son honneur : et, pour la perdre dans son esprit, elles l'accusèrent d'avoir envoyé en Égypte son portrait à Antoine, que chacun savait être l'homme

du monde le plus passionné. Ces paroles furent comme un coup de tonnerre qui frappa Hérode, et alluma dans son cœur le feu de la jalousie. Il se représentait, en même temps, qu'il n'y avait point de cruauté à laquelle l'avarice insatiable de Cléopâtre ne fût capable de porter Antoine, elle qui, pour avoir le bien du roi Lisanias, et de Malch, roi des Arabes, avait été cause qu'il les avait fait mourir. Dans cette agitation et ce trouble où il était lorsqu'il partit pour aller trouver Antoine, il commanda à Joseph, mari de Salomé, sa sœur, de tuer Mariamne, si Antoine le faisait mourir : et Joseph fut assez imprudent pour révéler ce secret à cette princesse, par le désir de la persuader de l'extrême amour du roi, son mari, en lui faisant voir qu'il ne pouvait souffrir que même la mort le séparât d'elle. Ainsi, lorsqu'Hérode, à son retour, lui faisait toutes les protestations imaginables de sa passion et l'assurait qu'elle seule possédait son cœur, elle lui répondit : « Certes, » l'ordre que vous aviez donné à Joseph de me tuer, en est un » grand témoignage. » Ces paroles le transportèrent de fureur. Lorsqu'agité de la sorte, il se promenait dans son palais, Salomé arriva, et, pour ne pas perdre une occasion si favorable de ruiner Mariamne, elle le confirma dans ses soupçons. Ainsi sa jalousie, telle qu'un torrent qu'on n'est plus capable d'arrêter, lui fit commander qu'on allât à l'heure même tuer Mariamne et Joseph. Mais il n'eut pas plus tôt donné cet ordre qu'il s'en repentit; et son amour pour cette princesse, plus violent que jamais, triompha de sa colère. Il dominait de telle sorte dans son âme et sur sa raison, que même après l'avoir fait mourir, il ne pouvait croire qu'elle fût morte, mais lui parlait dans l'excès de son désespoir, comme si elle eût été encore vivante, jusqu'à ce que le temps lui ayant fait connaître qu'il n'était que trop véritable que lui-même se l'était ravie à lui-même par sa cruauté, il ne témoigna pas moins de douleur de l'avoir perdue, qu'il lui avait témoigné d'amour lorsqu'il la possédait encore.

Les fils de cette infortunée princesse héritèrent de la haine qu'une si étrange cruauté avait imprimée dans le cœur de leur mère; et l'horreur d'une action si barbare leur faisait considérer leur père comme leur plus grand ennemi. Ils avaient toujours été dans ce sentiment tandis qu'ils faisaient leurs exercices à Rome : mais, leurs passions croissant avec leurs années, il augmenta encore après leur retour en Judée. Lorsqu'ils furent en âge d'être mariés, Hérode fit épouser à

Alexandre, qui était l'aîné, GLAPHIRA, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, et à Antigone, son puîné, la fille de Salomé, sa tante, cette ennemie mortelle de leur mère. La liberté que le mariage leur donnait, se joignant à leur haine pour leur père, les fit parler encore plus hardiment contre lui, et leurs persécuteurs ne manquèrent pas de prendre cette occasion de dire au roi que ces deux princes conspiraient contre sa vie pour venger, de leurs propres mains, la mort de leur mère, et qu'Alexandre avait résolu de s'enfuir ensuite auprès d'Archélaüs, son beau-père, pour passer de là à Rome, et l'accuser devant Auguste.

Hérode, sensiblement touché de cet avis, rappela auprès de lui Antipater qu'il avait eu de Doris, afin de s'en servir comme d'un rempart pour l'opposer à ses frères, et il le préférait à eux en toutes choses. Comme la grandeur des rois dont ils étaient descendus du côté de leur mère leur faisait mépriser la bassesse de la naissance qu'Antipater tirait de Doris, ce changement leur parut insupportable, et ils en conçurent tant d'indignation que, ne pouvant la dissimuler, ils la témoignaient à tout le monde. Une conduite si imprudente les faisait de jour en jour diminuer de considération; et Antipater, au contraire, ne négligeait rien de ce qui pouvait avancer sa fortune. Il ne manquait pas d'habileté, et il n'y avait point de complaisance dont il n'usât pour se rendre agréable au roi, ni d'artifices dont il ne se servît pour ruiner ses frères dans son esprit, soit par lui-même ou par ses amis. Cette adresse lui réussit de telle sorte qu'il les mit en état de ne pouvoir plus espérer de succéder au royaume. Car Hérode le déclara son successeur par son testament, et l'envoya auprès d'Auguste dans un équipage et avec toutes les marques d'un roi, excepté le diadème.

Une si grande fortune lui enfla tellement le cœur qu'il osa demander et obtint d'Hérode de recevoir sa mère en la place que Mariamne avait tenue : et, pour venir à bout de son dessein de perdre ses frères, il usa de tant d'adresse et de flatteries envers lui, et employa tant de calomnies contre eux, qu'il le porta enfin jusqu'à vouloir les faire mourir. Ainsi il les mena à Rome pour accuser Alexandre devant Auguste d'avoir résolu de l'empoisonner. A peine cet infortuné prince put-il obtenir la permission de parler pour se défendre : mais enfin ayant rencontré en la personne de l'empereur un juge beaucoup plus habile qu'Antipater, et plus sage qu'Hérode, il

supprima par respect et avec une louable modestie les injus-
tices de son père, et détruisit fortement toutes les calomnies dont on s'était servi pour le lui rendre odieux. Il justifia de même Antigone, son frère, que l'on avait enveloppé dans la supposition du même crime, et fit connaître quelle avait été dans toute cette affaire la méchanceté d'Antipater. Il finit son discours en disant que leur père aurait pu avec justice les faire mourir, s'ils étaient coupables, et il n'y eut un seul de tous les assistants à qui il ne tirât les larmes des yeux, parce qu'outre qu'il était très-éloquent, la confiance qu'il avait en son innocence ajoutait encore tant de grâce et de force à ses paroles, que l'on ne pouvait n'être pas persuadé de la justice de sa cause. Auguste en fut si touché que, considérant avec mépris toutes ces accusations, il réconcilia à l'heure même ces deux princes avec leur père, à condition qu'ils lui rendraient toutes sortes de devoirs, et qu'il lui serait libre de laisser son royaume à celui de ses enfants qu'il voudrait choisir pour son successeur.

Hérode partit ensuite pour retourner en Judée; et bien qu'il semblât avoir entièrement pardonné à Alexandre et à Antigone, Antipater, qu'il ramena aussi avec lui, l'entretenait toujours dans ses défiances, sans toutefois faire paraître sa mauvaise volonté pour eux, de peur d'offenser un aussi puissant entremetteur de leur réconciliation qu'était l'empereur. Hérode, ayant eu une navigation favorable, vint par la Cilicie à Eleuse, où le roi Archélaüs, qui n'avait pas manqué d'écrire à Rome, à tous ses amis, en faveur d'Alexandre, le reçut avec de grands témoignages d'affection et de joie, de ce que son gendre était rentré dans ses bonnes grâces, l'accompagna jusqu'à Zéphirie, et lui fit présent de trente talents.

Lorsqu'Hérode fut arrivé à Jérusalem, il assembla le peuple, l'informa en présence d'Antipater, d'Alexandre et d'Antigone, de ce qui s'était passé dans son voyage, rendit à Dieu de grandes actions de grâces de ce qu'il avait si bien réussi, et à Auguste d'avoir mis la paix dans sa maison et réuni les trois frères, ce qui était un bonheur qu'il estimait plus que son royaume. « Mais, ajouta-t-il, j'affermirai encore davan-
» tage cette union : car ce grand prince ne m'a pas seulement
» donné un pouvoir absolu dans mon Etat; mais il a aussi
» laissé en ma disposition de choisir pour mes successeurs
» ceux de mes enfants que je voudrais. Ainsi je déclare que
» mon intention est de partager le royaume entre eux : ce que

» je prie Dieu de tout mon cœur d'avoir agréable, et vous de
» l'approuver. Je crois ne pouvoir rien faire de plus juste,
» puisque si Antipater a l'avantage d'être plus âgé que ses
» frères, ils ont celui que leur donne la noblesse de leur sang,
» et mon royaume est assez grand pour leur suffire à tous
» trois. Honorez donc ceux que l'empereur a eu la bonté de
» réunir, et que leur père nomme pour ses successeurs. Ren-
» dez-leur à chacun, selon leur âge, le respect et les devoirs
» qu'ils ont sujet d'attendre de vous. Ne changez point l'or-
» dre que la nature a établi : et souvenez-vous que vous n'o-
» bligeriez pas tant celui à qui vous rendriez le plus d'honneur,
» quoiqu'il fût plus jeune, que vous offenseriez ses aînés.
» Comme je sais que le vice ou la vertu de ceux qui appro-
» chent les princes entretient ou trouble leur union, je pren-
» drai soin de leur donner pour amis, et de mettre auprès
» d'eux, ceux de leurs proches que je connaîtrai les plus ca-
» pables de les maintenir en bonne intelligence et sur qui je
» pourrai m'en reposer. Je désire néanmoins que, pour le pré-
» sent, non-seulement ces personnes que je choisirai, mais
» tous les officiers de mes troupes n'espèrent rien que de moi
» seul : car ce n'est pas encore mon royaume que je donne à
» mes enfants, c'est seulement l'assurance de le posséder un
» jour, et une joie qui ne leur apportera aucune peine, puis-
» que quand je ne le voudrais pas, je continue à être chargé
» du poids des affaires de l'Etat. Considérez tous quel est mon
» âge, ma manière de vivre et ma piété; vous verrez que je
» ne suis point si vieux, que je ne puisse encore vivre assez
» longtemps; que je ne me suis point plongé dans ces voluptés
» qui abrégent l'âge même des jeunes, et que la manière dont
» j'ai servi Dieu me donne sujet d'espérer de sa bonté qu'il
» prolongera mes jours. Mais si pour plaire à mes fils, quel-
» qu'un avait la hardiesse de me mépriser, je le châtierais
» comme il le mériterait, non que je sois jaloux de l'honneur
» que l'on rendra à ceux que j'ai mis au monde; mais parce
» que je sais que les jeunes gens ne se laissent que trop aisé-
» ment emporter à la vanité et à l'orgueil. Que chacun donc
» se représente que sa bonne ou mauvaise conduite sera suivie
» de récompense ou de châtiment. C'est le moyen de se porter
» à me plaire et à plaire même à mes enfants, puisqu'il leur
» est avantageux que je règne et que je sois satisfait d'eux.
» Quant à vous, mes enfants, ajouta Hérode, en adressant
» sa parole à ses trois fils, je vous exhorte à vous acquitter

» religieusement de tous les devoirs auxquels la nature vous
» oblige, et qu'elle imprime même dans le cœur des bêtes les
» plus farouches. Reconnaissez envers l'empereur, par toutes
» sortes de respects, l'obligation que nous lui avons de nous
» avoir tous réunis. Sachez-moi gré de ce que je veux bien
» vous prier de ce que j'ai droit de vous commander; et vivez
» tous dans une union véritablement fraternelle. Je donnerai
» ordre qu'il ne vous manquera rien de ce que la dignité
» royale demande : et si vous demeurez unis, je prie Dieu de
» tout mon cœur, de faire que ce que j'ordonne réussisse à
» votre avantage et à sa gloire. » En achevant ce discours, il embrassa ses enfants l'un après l'autre avec de grands témoignages d'affection, et sépara l'assemblée, les uns désirant que les effets répondissent à ses paroles, et ceux qui ne demandaient que le trouble, faisant semblant de n'avoir pas entendu ce qu'il avait dit.

Quant aux trois frères, tant s'en faut que ce discours les réunît, qu'ils se trouvèrent au contraire plus divisés dans leur cœur qu'ils ne l'avaient encore été. Car Alexandre et Aristobule ne pouvaient souffrir qu'Antipater succédât à une partie du royaume, ni Antipater de ne le posséder pas tout entier : mais comme il était très-dissimulé et très-méchant, il ne faisait point paraître la haine qu'il leur portait. Et eux, au contraire, par cette hardiesse que donne la splendeur de la naissance, ne cachaient point leurs sentiments. Plusieurs, pour faire plaisir à Antipater, s'insinuaient dans leur amitié afin d'observer leurs actions. Ils ne disaient rien qui ne lui fût aussitôt rapporté, et par lui au roi en y ajoutant encore. Ainsi Alexandre ne pouvait ouvrir la bouche sans qu'on en tirât de l'avantage. On faisait passer pour des crimes ses paroles les plus innocentes : pour peu qu'elles fussent libres, c'était un prétexte suffisant d'avancer contre lui de très-grandes calomnies; et des gens gagnés par Antipater le poussaient continuellement à parler afin de donner lieu à leurs faux rapports, et, par quelque apparence de vérité, porter Hérode à ajouter créance à tout le reste. Ce capital ennemi de ses frères n'avait point d'amis qui ne fussent fort secrets, ou que les présents qu'il leur faisait n'obligeassent à ne point découvrir les artifices de sa conduite et de sa cabale que l'on pouvait dire être un mystère d'iniquité. D'un autre côté, il avait aussi gagné, par de l'argent ou par des caresses, ceux qui avaient le plus de familiarité avec Alexandre, afin de les engager à le trahir, et à

lui rapporter tout ce que l'on disait ou que l'on faisait contre lui. Mais de tous les moyens dont il se servait pour ruiner ses frères dans l'esprit du roi leur père, le plus artificieux et le plus puissant était, qu'au lieu de se déclarer ouvertement leur ennemi, il les faisait accuser par ses confidents, et après avoir d'abord fait semblant de les défendre, il appuyait adroitement ce qu'il voyait pouvoir persuader à Hérode que ces accusations étaient véritables, et lui faire croire qu'Alexandre était si méchant, que le désir qu'il avait de sa mort le portait à former des entreprises contre sa vie.

Tant de ressorts qu'Antipater faisait jouer en même temps irritaient de plus en plus Hérode contre Alexandre et Aristobule : et autant que son affection diminuait pour eux, elle s'augmentait pour lui. Comme il était déjà tout-puissant, les principales personnes de la cour suivaient les inclinations du roi, les uns volontairement, et les autres pour lui plaire. Ses frères, Ptolémée, le plus cher de ses amis, et toute la maison royale étaient de ce nombre. En quoi, ce qui était plus insupportable à Alexandre, était de voir que dans cette conspiration faite pour le perdre rien ne se faisait que par le conseil de la mère d'Antipater, qui était pour lui et pour son frère une marâtre d'autant plus cruelle qu'elle ne pouvait souffrir qu'ils eussent l'avantage sur son fils d'avoir eu pour mère une si grande reine. Mais ce n'était pas seulement le crédit d'Antipater qui engageait chacun à lui faire la cour par l'espérance d'en tirer de l'avantage ; c'était aussi pour obéir au roi : car il défendait à ceux qu'il aimait le plus, de rendre aucuns devoirs à Alexandre et à son frère ; et ce prince n'était pas seulement craint par ses sujets, il l'était aussi par les étrangers, à cause qu'Auguste ne favorisait aucun autre roi tant que lui, et qu'il lui avait donné pouvoir de reprendre même dans les villes qui ne lui étaient point assujetties ceux qui sortaient de son royaume sans sa permission.

Le péril où tant de mauvais offices et de calomnies mettaient ces jeunes princes était d'autant plus grand qu'ils ne le connaissaient pas, parce qu'Hérode ne se plaignait point d'eux ouvertement. Mais comme il leur était facile de voir que l'affection qu'il leur avait autrefois témoignée se refroidissait toujours davantage, leur douleur ne pouvait ne point augmenter aussi. Antipater eut même l'artifice d'animer contre eux Phéroras, leur oncle, et Salomé, leur tante : et la princesse Glaphira contribuait à entretenir et à augmenter ces

inimitiés. Comme elle rapportait son origine du côté de son père à Théménus, et du côté de sa mère à Darius, fils d'Hystaspe, la disproportion qui se trouvait entre sa naissance et celle de tout ce qu'il y avait d'autres femmes dans le royaume les lui faisait regarder avec mépris. Salomé s'en tenait très-offensée, et toutes les femmes d'Hérode ne l'étaient pas moins.

Aristobule, gendre de Salomé, aigrit encore davantage son esprit et se la rendit ennemie par les reproches continuels qu'il faisait à sa femme de son peu de naissance et de ce qu'au lieu que son frère avait épousé une fille de roi, il n'avait pour femme que la fille d'un particulier. Sa douleur d'être traitée de la sorte la fit aller les larmes aux yeux s'en plaindre à sa mère. « Elle ajouta qu'Alexandre et Aristobule disaient » que si jamais ils arrivaient à la couronne, ils réduiraient » les femmes d'Hérode à filer leur quenouille avec leurs ser- » vantes, et donneraient pour toutes charges aux fils qu'il » avait eus d'elles des offices de greffiers, que la manière » dont ils avaient été élevés les rendait propres à exer- » cer. » Salomé fut si outrée de ce discours, qu'elle le rapporta aussitôt à Hérode : et comme c'était contre son propre gendre qu'elle lui parlait, il n'eut pas peine d'y ajouter foi.

On tient qu'une autre chose le toucha encore beaucoup plus sensiblement, et redoubla sa colère contre ses fils, qui fut qu'on l'assura qu'ils invoquaient continuellement leur mère; que pleurant son infortune, ils faisaient des imprécations contre lui, et que, comme il donnait souvent à ses femmes des habits qui avaient servi à cette princesse, ils disaient qu'ils les leur feraient bientôt changer en des habits de deuil.

Quoi qu'Hérode appréhendât la fierté de ces jeunes princes, il ne voulut pas néanmoins perdre toute espérance de les ramener à leur devoir. Ainsi, étant sur le point de partir pour aller à Rome, il leur parla en peu de mots avec une sévérité de roi, et leur fit un grand discours avec une bonté de père. Il conclut par les exhorter à aimer leurs frères, et leur promit d'oublier toutes leurs fautes passées, pourvu qu'ils se conduisissent mieux à l'avenir. Ils lui répondirent « qu'il leur serait » aisé de justifier qu'il n'y avait rien de plus faux que tout » ce qu'on lui avait rapporté pour les lui rendre odieux; et » que, s'il ne lui plaisait de se rendre moins facile à ajouter » foi à de semblables discours, il se trouverait sans cesse des » gens qui travailleraient à les ruiner dans son esprit par des » calomnies. »

Comme les entrailles d'un père ne pouvaient n'être point touchées de ces paroles, ces deux jeunes princes se trouvèrent alors délivrés de leurs peines et de leurs craintes présentes, et commencèrent en même temps à appréhender pour l'avenir, parce qu'ils apprirent qu'ils avaient pour ennemis Salomé et Phéroras, tous deux très-redoutables, et principalement Phéroras, parce qu'Hérode l'ayant comme associé au gouvernement, il ne lui manquait que la couronne pour être considéré comme roi : car il avait en propre cent talents de revenu. Hérode le laissait jouir de celui de toutes les terres qui étaient au-delà du Jourdain; il avait obtenu d'Auguste de l'établir tétrarque : il lui avait fait épouser la sœur de sa femme; et après qu'elle fut morte, avait voulu lui donner en mariage une de ses filles avec trois cents talents; mais la passion qu'avait Phéroras pour une fille de très-basse condition lui avait fait refuser un parti si avantageux et si honorable, ce dont Hérode se trouvant très-offensé, il la donna au fils de Phazaël, son frère aîné. Néanmoins, quelque temps après, considérant ce refus comme une folie que la violence de sa passion lui avait fait faire, il lui pardonna. Il avait couru un bruit longtemps auparavant, que du vivant même de la reine Mariamne, Phéroras avait voulu empoisonner le roi son frère : et Hérode était alors si disposé à prêter l'oreille à des calômnies, qu'encore qu'il aimât extrêmement Phéroras, il ajouta foi à celle-là. Ainsi il fit donner la question à plusieurs de ceux qui lui étaient suspects, et ensuite à quelques-uns des amis même de Phéroras. Ils ne confessèrent rien touchant ce poison; mais dirent seulement que Phéroras avait résolu de s'enfuir chez les Parthes avec cette fille qu'il aimait, et que Costobare, que Salomé avait épousée après la mort de son premier mari, avait connaissance de son dessein. Salomé fut aussi accusée par Phéroras, son frère, de plusieurs choses dont elle ne put se justifier, et particulièrement d'avoir voulu épouser Silleus qui gouvernait toute l'Arabie sous le roi Obodas, et qu'Hérode haïssait extrêmement; mais il lui pardonna et à Phéroras.

Toute la tempête tomba sur Alexandre par l'occasion que je vais dire. Hérode avait trois eunuques qu'il aimait extrêmement : l'un était son échanson, l'autre son maître d'hôtel, et le troisième son valet de chambre. Alexandre les corrompit par de grands présents. Hérode le découvrit et leur fit donner une question si rude, que la violence des tourments les con-

traignit de tout confesser. « Ils dirent qu'Alexandre les avait » trompés en leur représentant que le roi, son père, était un » vieillard d'une humeur insupportable, qui se faisait peindre » les cheveux pour paraître jeune, et duquel ils n'avaient rien » à espérer; mais que c'était lui qu'ils devaient considérer et » tout attendre de son affection, puisqu'il serait son successeur » malgré qu'il en eût, se vengerait alors de ses ennemis, et » récompenserait ses amis, entre lesquels ils tiendraient le » premier rang. Ils ajoutèrent, que les grands, les chefs des » gens de guerre et les autres principaux officiers étaient tous » dans les intérêts d'Alexandre et secrètement d'accord avec » lui. » Ces dépositions jetèrent une telle terreur dans l'esprit d'Hérode, qu'il n'osa d'abord témoigner qu'il en eût connaissance. Il se contenta de faire observer jour et nuit les paroles et les actions de tout le monde; et sitôt qu'il entrait en soupçon de quelqu'un, il le faisait tuer. Ainsi on ne voyait, dans ce malheureux règne, que cruautés et qu'injustices. Ce prince était toujours prêt à répandre le sang; et dans la fureur dont il était agité, il suffisait d'inventer des calomnies contre ceux que l'on haïssait pour être assuré de les perdre : il y ajoutait aussitôt foi : il n'y avait point d'intervalle entre la condamnation et l'accusation; et l'accusateur devenant lui-même accusé, on les menait ensemble au supplice, parce que ce prince ne croyait pas que dans une occasion où il s'agissait de sa vie, il fût besoin d'observer aucunes formalités. Sa cruauté passa jusqu'à un tel excès, que non-seulement il ne pouvait regarder de bon œil ceux qui n'étaient point accusés; mais il était impitoyable envers ses amis. Il en chassa plusieurs hors de son royaume, et usa de paroles offensantes contre d'autres sur qui son pouvoir ne s'étendait pas. Pour comble de malheur à Alexandre, il n'y eut point de calomnies qu'Antipater et tous ses proches n'employassent pour achever de le ruiner : et la facilité et l'imprudence d'Hérode lui faisant ajouter foi à tant de fausses accusations, il entra dans une telle frayeur, qu'il s'imaginait voir Alexandre venir à lui, l'épée à la main, pour le tuer. Il le fit aussitôt mettre en prison, et fit donner la question à ses amis. Quelques-uns mouraient dans les tourments, sans rien confesser, parce qu'ils ne voulaient pas blesser leur conscience; et d'autres ne pouvant supporter tant de douleurs déposèrent contre la vérité, que les deux frères avaient conspiré contre le roi leur père, et résolu de prendre le temps de le tuer dans une chasse, et de s'enfuir après à

Rome. Cette accusation était si peu vraisemblable, qu'il était facile de juger que l'on ne se portait à la faire, que pour se délivrer de tant de tourments. Hérode s'en laissa néanmoins aisément persuader, et était bien aise qu'il parût par là qu'il n'avait pas eu tort de faire mettre son fils en prison. Alexandre le voyant si animé contre lui, qu'il croyait impossible de l'adoucir, résolut de demeurer d'accord de tout ce dont on l'accusait, et de se servir de ce moyen pour perdre ceux qui le voulaient perdre. Ainsi il fit quatre écrits par lesquels il reconnaissait avoir voulu entreprendre sur la vie du roi son père, nommait plusieurs personnes qu'il disait avoir été complices de son dessein, et particulièrement Phéroras et Salomé.

Ces écrits qui accusaient de tant de crimes plusieurs des principaux de la cour étaient déjà entre les mains d'Hérode, lorsqu'Archélaüs, roi de Cappadoce, arriva. Son appréhension pour le prince, son gendre et pour sa fille, l'avait fait venir en grande diligence afin de les assister dans un si pressant besoin, et sa sage conduite demeura victorieuse de la colère d'Hérode. Il commença d'abord par s'écrier : « Où est donc » mon abominable gendre? où est ce détestable parricide afin » que je l'étrangle de mes propres mains, et que je marie ma » fille à quelque autre prince aussi vertueux qu'il est méchant? » Car bien qu'elle n'ait point de part à un crime si horrible, » il suffit qu'elle soit sa femme pour que la honte en rejaillisse » sur elle. Mais qui peut trop admirer votre patience de voir » que dans une occasion où il ne s'agit de rien moins que de » votre vie, vous souffrez qu'Alexandre vive encore? Je croyais » lorsque je suis parti le trouver mort, et n'avoir à vous par- » ler que de ma fille que votre seule considération m'a porté à » lui donner en mariage. Mais à ce que je crois, nous avons » maintenant à délibérer sur le sujet de tous les deux. Que si » votre tendresse pour un fils qui ne mérite plus d'être consi- » déré comme tel depuis qu'il est devenu un parricide, vous » rend trop lent à le punir, souffrez, je vous prie, que je » prenne votre place et prenez la mienne, afin que je vous » venge de votre fils, et que vous ordonniez de ma fille comme » il vous plaira. »

Quelque grande que fut la colère d'Hérode, ce discours d'Archélaüs la désarma, et ainsi il lui mit entre les mains ces quatre écrits d'Alexandre. Ils les examinèrent ensemble article pour article, et Archélaüs s'en servit adroitement pour exécuter ce qu'il avait résolu, en rejetant peu à peu la cause

de tout le mal sur ceux dont il était parlé dans ces écrits, et particulièrement sur Phéroras.

Lorsqu'il reconnut qu'Hérode entrait assez dans son sentiment, il lui dit : « Ne se pourrait-il point faire qu'Alexandre » se serait plutôt laissé tromper par les artifices de tant de » méchants esprits, que d'avoir formé de lui-même le dessein » d'entreprendre contre vous? Je vous avoue ne voir pas » quelle raison aurait pu le porter à commettre ce plus grand » de tous les crimes, puisqu'il jouit déjà des honneurs de la » royauté, qu'il a sujet d'espérer de vous succéder, et que s'il » avait conçu un tel dessein; il faudrait sans doute qu'il y eût » été poussé par ceux qui auraient abusé de son peu d'expé- » rience dans une si grande jeunesse, pour lui donner ce » détestable conseil. Car qui ne sait que ces sortes de gens » sont capables de surprendre, non-seulement les jeunes, » mais les plus âgés, de ruiner les maisons les plus illustres, » et de renverser même des royaumes? »

Hérode, touché de ces raisons, sentait peu à peu diminuer son animosité contre Alexandre, et s'aigrissait contre Phéroras, que ces quatre écrits accusaient formellement. Quand Phéroras en eut connaissance, et vit le pouvoir qu'Archélaüs s'était acquis sur l'esprit d'Hérode, il crut que le seul moyen de se sauver était d'avoir recours à lui. Ainsi il l'alla trouver, et ce prince lui répondit : « Qu'il ne voyait pas comment il se » pourrait justifier de tant de crimes, puisqu'il paraissait ma- » nifestement qu'il avait entrepris contre le roi, son frère, et » qu'il était cause de tout ce que souffrait Alexandre : Que le » seul moyen qui lui restait était de tout confesser au roi, » dont il savait qu'il était aimé, et de lui demander pardon : » qu'après cela il lui promettait de l'assister auprès de lui de » tout son pouvoir. » Phéroras suivit son conseil. Il prit un habit de deuil pour toucher Hérode de compassion, s'alla jeter à ses pieds, confessa qu'il était coupable, et le pria de lui pardonner toutes les fautes que le trouble où était son esprit, par sa folle passion pour une femme, l'avait porté à commettre. Après que Phéroras eut ainsi été son propre accusateur et rendu témoignage contre lui-même, Archélaüs l'excusa et adoucit la colère d'Hérode, en s'alléguant pour exemple et lui disant : « Qu'il avait reçu des offenses encore » plus grandes de son frère : mais qu'il avait préféré les sen- » timents de la nature à ceux qu'inspire le désir de se venger, » parce qu'il arrive dans les royaumes, de même que dans

» les corps grands et pesants, que les humeurs tombent sur
» quelque partie et y causent de l'inflammation; mais qu'au
» lieu de retrancher cette partie, il faut user de remèdes doux
» pour tâcher de la guérir. » Archélaüs, par ces paroles et autres semblables, fit la paix de Phéroras : mais il témoignait toujours être si fort en colère contre Alexandre, qu'il voulait absolument lui ôter sa fille, et réduisit ainsi Hérode à intercéder en faveur de son fils, pour ne point rompre le mariage. Archélaüs lui répondit : « Que tout ce qu'il pouvait faire pour con-
» server son alliance, était de laisser en sa disposition de ma-
» rier cette princesse à qui il voudrait, pourvu qu'il l'ôtât à
» Alexandre. » Hérode lui repartit, « que s'il voulait l'obliger
» entièrement et comme lui rendre son fils, il devait lui laisser
» sa femme, puisqu'il en avait des enfants, et qu'il l'aimait si
» ardemment, qu'on ne pourrait la lui ôter sans le mettre au
» désespoir : au lieu que la lui laissant, sa joie de passer sa
» vie avec une personne qui lui était si chère, lui ferait chan-
» ger de conduite et rendrait le calme à son esprit; rien n'é-
» tant si capable d'adoucir les humeurs, même les plus fa-
» rouches, que les consolations que l'on rencontre dans sa
» famille. » Archélaüs se rendit à ces raisons, ce dont Hérode se tint très-obligé : et ayant ainsi réconcilié son fils avec lui, il lui conseilla de faire un voyage à Rome, pour informer Auguste de tout ce qui s'était passé, puisque lui ayant écrit pour lui faire des plaintes de son fils, la bienséance voulait qu'il allât lui-même lui en rendre compte.

Lorsque ce roi de Cappadoce eut, par une conduite si prudente, empêché la ruine d'Alexandre, et l'eut rétabli dans les bonnes grâces du roi son père, ce ne furent que festins et que réjouissances : et quand il partit pour s'en retourner, Hérode lui fit présent de soixante-dix talents, d'un trône d'or enrichi de pierreries, de quelques eunuques. Tous ses proches et tous ses amis lui firent aussi, par son ordre, de très-beaux présents; et il l'accompagna avec les plus grands de son royaume jusqu'à Antioche.

Peu de temps après, il vint un homme en Judée qui ne renversa pas seulement tout ce qu'Archélaüs avait fait en faveur d'Alexandre, mais fut cause de sa mort. Il était Lacédémonien et se nommait EURICLÈS. Son luxe, que la Grèce n'avait pu souffrir, était si extraordinaire, qu'il aurait eu besoin de tout le bien d'un roi pour y suffire. Il gagna l'affection d'Hérode par de riches présents qu'il lui fit, et en reçut bien-

tôt de lui de beaucoup plus grands; mais il était si méchant, que rien n'était capable de le contenter si l'on ne voyait par son moyen répandre le sang des princes de la maison royale. Pour venir à bout de son dessein, il s'insinua dans l'esprit d'Hérode, tant par ses artifices et ses flatteries que par les fausses louanges qu'il lui donnait; et comme il avait acquis une entière connaissance de son humeur, il ne disait et ne faisait rien qui ne lui fût si agréable qu'il tint bientôt l'un des premiers rangs entre ses amis. Ainsi toute la cour le considérait fort, comme aussi à cause du lieu d'où il tirait sa naissance. Lorsqu'il eut reconnu la division qui était entre les frères et quels étaient les sentiments d'Hérode pour chacun d'eux, il se logea chez Antipater; et pour tromper Alexandre et gagner créance dans son esprit, il lui dit faussement qu'il était depuis longtemps fort aimé du roi Archélaüs, son beau-père, et ce prince en étant persuadé en persuada aussi Aristobule, son frère. Après qu'Euriclès eut ainsi gagné l'affection de tous les princes, il agissait envers chacun d'eux en différentes manières, selon qu'il le jugeait le plus propre pour réussir dans la résolution qu'il avait prise de s'attacher à Anpater et de trahir Alexandre. Il disait à ce premier : « Qu'il » s'étonnait qu'étant l'aîné il souffrait que ses frères vou- » lussent lui enlever une couronne à laquelle il pouvait seul » justement prétendre. » Il disait au contraire à Alexandre, « qu'ayant tiré sa naissance d'une reine et épousé la fille d'un » roi, de qui il pouvait recevoir beaucoup d'assistance, il ne » comprenait pas comment il endurait qu'Antipater, qui n'a- » vait pour mère qu'une femme d'une condition médiocre, se » flattât de l'espérance de succéder au royaume; » et ces paroles faisaient d'autant plus d'impression sur l'esprit d'Alexandre, que ce fourbe lui avait fait croire qu'il était aimé du roi son beau-père. Ainsi, ne se défiant de rien, il lui ouvrit son cœur sur les mécontentements qu'il avait d'Antipater, et ne craignait point de lui dire : « qu'il n'y avait pas » sujet de s'étonner que le roi, après avoir fait mourir la » reine, sa mère, voulût lui ôter le royaume. » Sur quoi Euriclès témoignait être touché d'une si grande compassion et de plaindre si fort son infortune et celle du prince Aristobule, son frère, qu'il n'eut pas peine de porter ce dernier à lui déclarer les mêmes choses. Il rapporta ensuite à Antipater tout ce qu'ils lui avaient dit en confiance, et ajouta faussement qu'ils avaient résolu de se défaire de lui, et qu'il n'y avait

point de moment où il ne courût fortune de la vie. Antipater lui sut un tel gré de cet avis, qu'il lui donna une grande somme; et ce traître, pour récompense, ne le louait pas seulement sans cesse à Hérode; mais après être convenu avec lui des moyens de procurer la mort d'Alexandre et d'Aristobule, il s'offrit d'être leur accusateur auprès du roi. Ainsi il l'alla trouver et lui dit, « que pour reconnaître les obligations qu'il » lui avait, il venait lui donner un avis qui lui importait de la » vie; qu'il y avait longtemps qu'Alexandre et Aristobule » avaient résolu de le faire mourir; qu'ils s'étaient toujours » depuis fortifiés dans ce dessein, et qu'ils l'auraient déjà » exécuté s'il ne les en avait empêchés en feignant d'y vouloir » entrer avec eux; qu'Alexandre disait qu'il ne suffisait pas à » son père d'avoir usurpé la couronne, d'avoir fait mourir la » reine, sa mère, et d'avoir, après sa mort, continué à jouir » du royaume, mais qu'il voulait même le donner à un fils » illégitime, en choisissant Antipater pour son successeur, et » les dépouiller ainsi, lui et son frère, des Etats que leurs » ancêtres leur avaient laissés, mais qu'il était résolu de venger la mort d'Hircan et de Mariamne, puisqu'il n'était pas » juste qu'un homme tel qu'Antipater montât sur le trône sans » effusion de sang, et qu'il n'avait tous les jours que trop de » nouveaux sujets de s'affermir dans ce dessein; qu'il ne pou- » vait dire une seule parole dont on ne prît occasion de le » calomnier : que s'il arrivait que l'on parlât de la noblesse de » quelqu'un, le roi disait aussitôt que c'était pour l'offenser; » qu'il n'y avait qu'Alexandre qui fût d'une race illustre, et » que celle de son père était indigne de lui : que lorsqu'il » allait à la chasse il trouvait mauvais qu'il ne le louât pas de » son adresse, et que s'il l'en louait, il l'appelait un flatteur; » qu'enfin il ne pouvait rien faire qui ne lui fût désagréable, » et que le seul Antipater avait le don de lui plaire. Qu'ainsi » il aimait mieux mourir que vivre s'il manquait son entre- » prise; et que si elle réussissait il lui serait facile de se sau- » ver auprès du roi Archélaüs, son beau-père, et d'aller en- » suite trouver Auguste, non plus pour se justifier devant lui » des crimes supposés dont on l'accusait, comme il avait fait » autrefois en tremblant, par l'appréhension que lui donnait la » présence de son père, mais pour l'informer du mauvais trai- » tement qu'il faisait à ses sujets, des horribles impositions » dont il les accablait, des voluptés dans lesquelles il consu- » mait cet argent qu'on pouvait dire être le plus pur de leur

» sang, des personnes qui s'en étaient enrichies, et des villes » qui gémissaient le plus sous sa cruelle domination ; qu'enfin » il représenterait de telle sorte à l'empereur la cruauté avec » laquelle il avait fait mourir Hircan, son aïeul, et la reine, » sa mère, qu'il ne pourrait plus après cela passer dans son » esprit que pour un parricide. » Euriclès, après tant de calomnies contre Alexandre, se mit sur les louanges d'Antipater, dit à Hérode que « c'était le seul de ses enfants qui eût » de l'affection pour lui, et qu'il avait retardé jusqu'alors » l'exécution d'un dessein si détestable. »

La plaie que les soupçons précédents d'Hérode avaient faite dans son cœur n'étant pas encore bien fermée, ce discours le mit en fureur; et Antipater prit alors son temps pour lui faire dire, par d'autres personnes qu'il avait gagnées, qu'Alexandre et Aristobule avaient eu des entretiens secrets avec *Jucundus* et *Tyrannus*, deux officiers de cavalerie, qu'il avait privés de leurs charges pour quelque mécontentement qu'il avait eu d'eux. Hérode les fit aussitôt arrêter et mettre à la question. Ils ne confessèrent rien de ce dont on les accusait; mais on représenta une lettre, que l'on prétendait avoir été écrite par Alexandre au gouverneur du château d'Alexandrion, par laquelle il le priait de le recevoir dans sa place, avec Aristobule, lorsqu'ils se seraient défaits du roi leur père, et de l'assister d'armes et de toutes choses. Alexandre soutint que cette lettre était supposée et avait été écrite par *Diophate*, l'un des secrétaires du roi, qui était un très-grand faussaire et très-habile à imiter toutes sortes d'écritures ; en effet, il fut depuis condamné à mort pour des crimes semblables. Hérode fit aussi donner la question à ce gouverneur; et encore qu'il ne confessât rien non plus que les autres, et qu'il ne se trouvât point de preuves de ce dont on accusait ses fils, il ne laissa pas de les faire mettre en prison; et, appelant son bienfaiteur et son sauveur le détestable Euriclès, qui, par une si horrible méchanceté, avait mis le feu dans sa maison, il lui donna cinquante talents. Ce scélérat, avant que la nouvelle de la détention de ces deux princes fût répandue, s'en alla en diligence trouver le roi Archélaüs, et eut l'effronterie de lui dire qu'il avait réconcilié Alexandre, son beau-fils, avec le roi son père; et, après avoir ainsi tiré de l'argent de ce prince, il s'en retourna en Grèce, où il faisait un usage criminel du bien qu'il avait acquis par tant de crimes. Enfin, ayant été accusé devant Auguste d'avoir mis toute la Grèce en trouble et appau-

vri plusieurs villes, il fut envoyé en exil, et ainsi puni de la trahison qu'il avait faite à Alexandre et à Aristobule.

Je crois devoir rapporter ici une action toute contraire à celle d'Euriclès, faite par un nommé *Varate*, originaire de Coos. Il était venu à la cour d'Hérode dans le même temps que ce perfide Lacédémonien y agissait comme nous l'avons vu, et était extrêmement ami d'Alexandre. Hérode l'interrogea sur les choses dont on accusait ses fils; et il lui protesta avec serment qu'il n'avait eu connaissance de rien de semblable. Mais un témoignage si sincère et si généreux fut inutile à ces pauvres princes, parce qu'Hérode ne croyait et n'aimait que ceux qui lui parlaient sans cesse à leur désavantage.

Salomé fut l'une des personnes qui l'irrita le plus contre eux, pour se sauver elle-même en les perdant. Aristobule, qui était tout ensemble son neveu et son gendre, voulant, pour l'engager à l'assister lui et son frère, lui faire connaître qu'elle courait la même fortune qu'eux, lui avait mandé qu'elle devait prendre garde à elle, parce que le roi avait résolu de la faire mourir sur ce qu'on lui avait rapporté, que sa passion d'épouser Silleus qu'il considérait comme son ennemi, lui faisait secrètement donner avis à cet Arabe de tout ce qu'elle savait de ses secrets. Cette imprudence d'Aristobule fut comme le dernier coup de vent, qui dans une si grande tempête fit faire naufrage à ces deux princes. Car Salomé alla aussitôt rapporter au roi ce qu'Aristobule lui avait fait dire : et il s'en émut de telle sorte que sa colère ne lui permettant plus de garder aucunes mesures, il commanda que l'on enchaînât ses fils, et qu'on les gardât séparément.

Il envoya ensuite *Volumnius*, colonel de sa cavalerie, et *Olympe*, l'un de ses plus particuliers amis, trouver Auguste pour lui porter les informations qu'il avait fait faire contre ses fils. Lorsqu'ils furent à Rome et lui eurent présenté ses lettres, ce grand empereur fut touché d'une extrême compassion du malheur de ces jeunes princes; mais il ne crut pas juste d'ôter à un père le pouvoir que la nature lui donnait sur ses enfants. Ainsi il écrivit à Hérode qu'il pouvait disposer d'eux comme il voudrait : mais qu'il estimait que le conseil qu'il devait prendre, était d'assembler ses proches et les gouverneurs des provinces pour faire rapporter cette affaire en leur présence ; et que si, après un sérieux examen, ses fils se trouvaient coupables d'avoir entrepris sur sa vie, il

pourrait les faire mourir : ou si leur dessein avait seulement été de s'enfuir, les condamner à une légère peine.

Hérode, pour exécuter cet ordre, convoqua une grande assemblée à Béryte, qui était le lieu que l'empereur lui avait marqué. SATURNIN et *Pedanius* y présidèrent, accompagnés de *Volumnius*, intendant de la province. Les parents d'Hérode, du nombre desquels étaient Phéroras et Salomé, et ses amis y assistèrent, et avec eux les plus grands seigneurs de Syrie ; mais Archélaüs ne s'y trouva pas, parce qu'étant beau-père d'Alexandre il était suspect à Hérode. Quant à ses fils, il ne voulut point les faire venir, mais les fit demeurer sous une sûre garde dans un village des Sidoniens nommé Platane, parce qu'il jugeait bien que leur seule présence serait capable d'émouvoir les juges à compassion, et que si on leur permettait de parler pour se défendre, Alexandre se justifierait aisément lui et son frère des crimes dont on les accusait. Il parla contre eux avec chaleur dans cette assemblée comme s'ils eussent été présents ; mais faiblement lorsqu'il s'agissait du dessein qu'il prétendait qu'ils avaient formé contre sa vie, parce qu'il manquait de preuves ; et fortement quand il rapportait les médisances, les reproches, les injures, les outrages et les offenses qu'il disait avoir reçus d'eux et qu'il assurait lui être plus insupportables que la mort. Personne ne le contredisant, il se plaignit de ce silence qui semblait le condamner : il dit que c'était pour lui un avantage bien triste que d'user du pouvoir qu'il avait sur ses enfants, et pria ensuite chacun d'opiner. Saturnin parla le premier, et dit qu'il était d'avis de punir ces deux princes ; mais non pas de mort, parce qu'étant père, et ayant même trois de ses fils dans cette assemblée, il ne pouvait être d'un si rude sentiment. Deux autres députés de l'empereur furent de son avis, et quelques autres aussi. Volumnius fut le premier qui opina à la mort, et tout le reste le suivit ; les uns par flatterie pour Hérode, et les autres par la haine qu'ils lui portaient, mais personne parce qu'il crût que ces deux princes méritassent un si cruel traitement. Toute la Judée et toute la Syrie avaient les yeux ouverts pour voir quelle serait la fin de cette déplorable tragédie, et on l'attendait avec impatience sans que personne pût s'imaginer qu'Hérode se portât jusqu'à cet excès d'inhumanité que de vouloir être lui-même l'homicide de ses enfants. Il les envoya ensuite enchaînés à Tyr, et de là par mer à Césarée, où après leur arrivée il délibérait de quel genre de mort il les ferait mourir.

Alors un vieux cavalier nommé *Tyron*, qui avait une grande affection pour ces princes et dont le fils était bien auprès d'Alexandre, fut touché d'une si grande douleur, qu'il ne craignait point de dire publiquement; « qu'il n'y avait plus de » vérité et de justice dans le monde : que les hommes sem- » blaient avoir renoncé à tous les sentiments de la nature, et » que leurs actions n'étaient pleines que de malice et d'ini- » quité. » A quoi il ajoutait tout ce qu'une violente passion peut inspirer à un homme qui n'a que du mépris pour la vie. Il osa même aller trouver le roi, et lui parla ainsi : « Per- » mettez-moi, Sire, de vous dire que je vous trouve le plus » malheureux de tous les princes d'ajouter foi, comme vous » le faites, à des méchants, pour perdre les personnes qui » vous doivent être le plus chères. Est-il possible que Phé- » roras et Salomé, que vous avez tant de fois jugés dignes » du supplice, trouvent créance dans votre esprit contre vos » propres enfants, et ne vous apercevez-vous point que leur » dessein est de vous priver de vos légitimes successeurs, afin » que, ne vous restant plus qu'Antipater, il leur soit facile de » vous perdre? Car pouvez-vous douter que la mort de ses » frères ne le rendît odieux aux gens de guerre, puisqu'il n'y » a personne qui n'ait compassion du malheur de ces jeunes » princes, et que plusieurs grands ne craignent point de la » témoigner ouvertement? » Tyron, en parlant ainsi, les nomma; et Hérode les fit arrêter à l'heure même avec Tyron et son fils. Alors un barbier du roi, nommé Tryphon, s'avança, et comme agité d'un mouvement de frénésie, lui dit : « Ce Tyron, Sire, a voulu me persuader de vous couper la » gorge avec mon rasoir lorsque je ferais la barbe à Votre » Majesté, et m'a promis que j'en recevrais une très-grande » récompense d'Alexandre. » Hérode, sans différer davantage, fit donner la question à Tyron, à son fils, et à ce barbier. Ces deux premiers soutinrent qu'il n'y avait rien de plus faux que cette accusation de Tryphon; et lui ne dit rien de plus que ce qu'il avait déjà dit. Alors Hérode commanda de donner la question encore plus forte à Tyron : et son fils ne pouvant souffrir de lui voir endurer de si étranges douleurs, dit au roi, qu'il lui confesserait tout pourvu qu'on cessât de tourmenter son père. Il le lui promit : et il dit qu'il était vrai que son père avait, à la persuasion d'Alexandre, résolu de le tuer. Quelques-uns crurent qu'il n'avait parlé de la sorte que pour épargner à son père tant de tourments; et d'autres

étaient persuadés que cette déposition était véritable. Hérode accusa ensuite publiquement les principaux officiers de son armée, et Tyron. Le peuple se jeta sur eux et les tua à coups de bâton et à coups de pierre. Quant à Alexandre et à Aristobule, Hérode les envoya à Sébaste qui est assez proche de Césarée où on les étrangla par son ordre. Leurs corps furent portés dans le château d'Alexandrion et enterrés auprès de celui d'Alexandre, leur aïeul maternel. Telle fut la fin de ces deux malheureux princes.

CHAPITRE XVIII.

Cabales d'Antipater qui était haï de tout le monde. Le roi Hérode témoigne vouloir prendre un grand soin des enfants d'Alexandre et d'Aristobule. Mariages qu'il projette pour ce sujet. Enfants qu'il eut de neuf femmes outre ceux qu'il avait eus de Mariamne. Antipater lui fait changer de dessein touchant ces mariages. Grandes divisions dans la cour d'Hérode. Antipater fait qu'il l'envoie à Rome, où Silleus se rend aussi, et l'on découvre qu'il voulait faire tuer Hérode.

PERSONNE ne pouvait plus alors disputer à Antipater la succession du royaume : mais jamais haine ne fut plus grande et plus générale que celle qu'on lui portait, parce que l'on ne doutait point qu'il n'eût procuré par ses calomnies la mort de ses frères, et les enfants qu'ils avaient laissés lui donnaient, d'un autre côté, de très-grandes appréhensions. Car Alexandre avait eu deux fils de Glaphyra, TYGRANE et ALEXANDRE, et Aristobule en avait eu trois de la fille de Salomé, HÉRODE, AGRIPPA et ARISTOBULE, et deux filles, HÉRODIADE et MARIAMNE.

Hérode, après la mort d'Alexandre, renvoya la princesse Glaphyra, sa veuve, avec sa dot au roi Archélaüs, son père, et maria Bérénice, veuve d'Aristobule, à l'oncle maternel d'Antipater, qui procura ce mariage pour se remettre bien avec Salomé qui le haïssait. Antipater gagna aussi Phéroras par de riches présents et par toutes sortes de devoirs, envoya de grandes sommes à Rome pour s'acquérir l'amitié de ceux qui avaient le plus de faveur auprès d'Auguste, et n'épargna rien pour gagner de même l'affection de Saturnin et des principaux de Syrie. Mais plus il donnait, plus on le haïssait, parce que l'on ne considérait pas ses présents comme des preuves de sa libéralité, mais comme des effets de sa peur : et ainsi ils ne lui servaient qu'à se rendre encore plus

ennemis ceux à qui il n'en faisait point. Il continua toutefois ses largesses au lieu de les diminuer, lorsqu'il vit que contre son espérance Hérode prenait soin de ces orphelins, et témoignait, par sa compassion pour eux, qu'il se repentait de les avoir réduits, par la mort de leurs pères, dans une condition si déplorable.

Ce roi si heureux et si malheureux tout ensemble assembla ses proches et ses amis, fit venir ces petits princes, et dit les yeux mouillés de larmes : « Puisque mon malheur m'a » ravi ceux de qui ces enfants tiennent la vie, il n'y a point » de soins que la nature et ma compassion de l'état où ils se » trouvent ne m'oblige à prendre d'eux. Mais je tâcherai de » faire voir que si j'ai été le plus infortuné de tous les pères, » nul aïeul ne me surpasse en affection ; et je ne recom- » manderai rien tant aux plus chers de mes amis que de leur » continuer les mêmes soins lorsque je ne serai plus au monde. » Pour commencer à en donner des preuves, je veux, dit-il, » en adressant sa parole à Phéroras, marier votre fille à l'aîné » des fils d'Alexandre, afin de vous obliger à lui servir de » père. J'ai résolu, ajouta-t-il, en parlant à Antipater, que » votre fils épouse l'une des filles d'Aristobule pour vous en- » gager envers elle à la même chose. Et j'entends qu'Hé- » rode, mon fils, et petit-fils du côté de sa mère de Simon, » grand sacrificateur, épouse l'autre fille d'Aristobule. Telle est » ma volonté, et l'on ne saurait m'aimer et y trouver à re- » dire. Je prie Dieu de faire réussir ces mariages à l'avantage » de ma maison et de mon royaume, et de rendre tous ces » enfants tels que je puisse avoir pour eux d'autres senti- » ments que ceux que j'ai eus pour leurs pères. » Il finit son discours en pleurant encore, fit que ces enfants s'embrassèrent, les embrassa ensuite lui-même l'un après l'autre avec de grands témoignages de tendresse, et sépara ainsi l'assemblée.

Cette action étonna tellement Antipater, qu'il n'y eut personne qui ne le remarquât. Il considérait comme une diminution de son crédit, des témoignages si favorables de l'affection d'Hérode pour ces orphelins, et jugeait assez qu'il n'y avait point de péril qu'il ne courût, si outre le support que les enfants d'Alexandre pouvaient avoir du roi Archélaüs leur aïeul, Phéroras, qui était tétrarque, entrait encore dans leurs intérêts. Il se représentait aussi la haine générale qu'excitait contre lui le malheur de ces jeunes princes, puisqu'on le considérait comme en étant la cause et le meurtrier de leurs pères. Ainsi

il se résolut de faire tous ses efforts pour rompre ces mariages. Mais sachant combien Hérode était soupçonneux, et appréhendant son humeur, au lieu de s'y conduire avec finesse, il crut lui devoir parler ouvertement, et prit ainsi la hardiesse de lui dire « qu'il le suppliait de ne pas le priver de l'hon-» neur qu'il lui avait fait de le déclarer son successeur, en ne » lui laissant que le nom de roi, et donnant en effet à d'autres » toute l'autorité royale, comme il arriverait sans doute, si le » fils d'Alexandre n'avait pas seulement le roi Archélaüs pour » aïeul, mais aussi Phéroras pour beau-père. Que cette raison » l'obligeait à le conjurer de changer l'ordre de ces mariages, » et que rien n'était plus facile puisque sa famille était si » abondante en enfants. » Car, de neuf femmes qu'avait Hérode, il avait des enfants de sept, savoir : Antipater de Doris; Hérode de Mariamne, fille de Simon, grand sacrificateur; Archélaüs de Malthacé, Samaritaine, et une fille nommée Olympe, que Joseph, son frère, avait épousée; Hérode et Philippe de Cléopâtre, qui était de Jérusalem; et Phazaël de Pallas. Il avait eu aussi de Phèdre, une fille nommée Roxane, et d'Elpide, une fille nommée Salomé. L'une des autres femmes dont il n'avait point d'enfants, était sa nièce, fille de son frère, et l'autre, sa cousine-germaine. Outre les enfants que je viens de nommer, il avait eu de la reine Mariamne, deux filles, sœurs d'Alexandre et d'Aristobule; et c'était sur ce grand nombre d'enfants, qu'Antipater se fondait pour supplier le roi de changer la résolution qu'il avait prise. Hérode, qui était déjà touché du malheur de ses deux fils, à qui lui-même avait fait perdre la vie, jugeant assez par ce discours d'Antipater, que s'il en rencontrait jamais l'occasion, il ne travaillerait pas moins à ruiner les enfants, qu'il avait fait à perdre les pères par ses calomnies, se mit en très-grande colère contre lui, et le chassa de sa présence avec des paroles aigres. Mais il se laissa regagner par ses flatteries, lui permit d'épouser la fille d'Aristobule, et de faire épouser à son fils la fille de Phéroras. On peut juger par là du pouvoir qu'Antipater s'était acquis sur l'esprit d'Hérode par sa complaisance, puisque Salomé, quoiqu'elle fût sa sœur, et que l'impératrice s'employât en sa faveur, non-seulement ne put obtenir de lui la permission d'épouser un seigneur Arabe, nommé Silleus, mais qu'il protesta même avec serment, de ne la considérer que comme sa plus grande ennemie, si elle ne renonçait à ce dessein, et la contraignit d'épouser un de ses amis

nommé Alexas, et de marier l'une de ses filles au fils de cet Alexas, et l'autre à l'oncle maternel d'Antipater. Il fit épouser aussi l'une des filles de la reine Mariamne à Antipater, fils de sa sœur, et l'autre à Phazaël, fils de son frère.

Ainsi l'ordre projeté par Hérode touchant ces mariages ayant été changé comme Antipater le désirait, et l'espérance que ces petits princes en pouvaient concevoir entièrement perdue, ce persécuteur de la race de Mariamne crut que sa fortune ne pouvait être mieux établie; et sa confiance se joignant à sa malice, il devint insupportable. Car voyant qu'il lui était impossible d'adoucir la haine que tout le monde lui portait, il se persuada que le seul moyen de pourvoir à sa sûreté était de se faire craindre : et il lui fut d'autant plus facile d'y réussir, que Phéroras lui faisait la cour depuis qu'il l'avait vu confirmé dans la future succession du royaume.

Il arriva en ce même temps de grandes brouilleries parmi les femmes dans le palais, où celle de Phéroras, à qui sa mère et sa sœur, et la mère d'Antipater, s'étaient jointes, agissait si insolemment, qu'elle ne craignait point de traiter avec mépris et d'offenser les deux filles du roi, ce dont Antipater était bien aise parce qu'il les haïssait; et les autres femmes n'osaient s'opposer à cette cabale, excepté Salomé. Elle avertit le roi de ce qui se passait, et lui apprit les desseins que l'on formait contre son service. Ces femmes ayant su qu'il en avait connaissance et qu'il en était fort irrité, cessèrent de s'assembler ouvertement, et feignaient en sa présence de ne se vouloir point de bien. Antipater, de son côté, parlait publiquement de Phéroras d'une manière désobligeante : mais ils se voyaient la nuit, mangeaient ensemble secrètement, et plus on les observait, plus ils s'affermissaient dans leur union. Quelque soin qu'ils prissent de la cacher, Salomé découvrait tout et le rapportait à Hérode. Comme elle haïssait particulièrement la femme de Phéroras, elle l'anima de telle sorte contre elle, qu'ayant assemblé ses proches et ses amis, il l'accusa devant eux, entre autres choses, de la manière insolente dont elle vivait avec ses filles; de ce qu'elle avait assisté les Pharisiens contre lui, et de ce qu'elle avait donné un breuvage à son mari pour le porter à le haïr. Il dit ensuite à Phéroras que « c'était à lui de choisir lequel il aimait » le mieux, ou d'abandonner sa femme, ou de renoncer à l'a- » mitié de son roi et de son frère. » Dans le trouble où cette question le mit, il répondit que la mort lui serait plus douce

que de vivre sans sa femme, Hérode défendit à Antipater d'avoir jamais plus aucune communication avec lui, ni avec sa femme, ni avec aucun de ceux qui étaient de leur intelligence. Il obéit en apparence; mais il les voyait secrètement la nuit : et dans la crainte que Salomé ne le découvrît encore, il fit que les amis qu'il avait à Rome écrivirent à Hérode qu'il était à propos qu'il l'envoyât passer quelque temps auprès d'Auguste. Hérode, sans différer, le fit partir pour ce voyage, avec un très-grand équipage, lui donna quantité d'argent, et le rendit porteur de son testament, par lequel il le déclarait son successeur au royaume et à son défaut, Hérode, qu'il avait eu de Mariamne, fille de Simon, grand sacrificateur.

En ce même temps, Silleus, sans s'arrêter à la défense qu'Auguste lui en avait faite, alla aussi à Rome pour soutenir contre Antipater ce qu'il avait soutenu auparavant contre Nicolas. Ce différend qu'il avait avec le roi Arétas, son souverain, n'était pas de petite conséquence : car il avait fait mourir plusieurs des amis de ce prince, et, entre autres, un nommé *Soëme*, qui était l'homme le plus riche qui fût dans Pétra; et *Fabatus*, intendant de l'empereur, qu'il avait gagné par de l'argent, l'assistait contre Hérode; mais Hérode le gagna depuis en lui en donnant davantage, et en faisant recevoir par lui les sommes que l'empereur avait ordonné de lever. Sur quoi Silleus, au lieu de payer ce qu'il devait, l'accusa devant Auguste, d'abandonner ses intérêts pour procurer ceux d'Hérode : ce qui anima tellement Fabatus contre lui, qu'il découvrit à Hérode qu'il avait corrompu, par de l'argent, l'un de ses gardes, nommé *Corinthe*, et lui conseilla de l'arrêter : à quoi Hérode ajouta d'autant plus aisément foi, que ce Corinthe était Arabe. Il le fit donc aussitôt prendre, avec deux autres de la même nation, qui se trouvèrent chez lui, dont l'un était ami de Silleus, et l'autre garde-du-corps d'Hérode. On les mit à la question : et ils confessèrent que Corinthe avait donné une grande somme pour les engager à tuer Hérode. Saturnin, gouverneur de Syrie, les interrogea et les envoya à Rome avec les informations.

CHAPITRE XIX.

Hérode chasse de sa cour Phéroras, son frère, parce qu'il ne voulait pas répudier sa femme, et il meurt dans sa tétrarchie. Hérode découvre qu'il l'avait voulu empoisonner à l'instance d'Antipater, et raye de dessus son testament Hérode, l'un de ses fils, parce que Mariamne, sa mère, fille de Simon, grand sacrificateur, avait eu part à cette conspiration d'Antipater.

Hérode ne sachant comment punir la femme de Phéroras, qu'il avait tant de sujet de haïr, le pressait plus que jamais de la répudier; et ne pouvant retenir sa colère de ce qu'il s'opiniâtrait à la garder, il les chassa tous deux de sa cour. Phéroras n'en fut pas fâché : il se retira dans sa tétrarchie, et jura de ne revenir jamais tant qu'Hérode serait en vie. Il observa son serment : car Hérode, dans une grande maladie qu'il eut, lui ayant mandé diverses fois de le venir voir, parce qu'il avait des ordres importants à lui donner avant de mourir, il ne voulut jamais y aller. Hérode guérit contre toute espérance, et fit paraître beaucoup de bon naturel; car Phéroras étant tombé malade, il alla aussitôt le visiter et l'assista avec très-grand soin. Le mal fut plus puissant que les remèdes : il mourut quelques jours après; et bien qu'Hérode lui eût toujours témoigné une fort grande affection, on ne laissa pas de faire courir le bruit qu'il l'avait empoisonné. Il fit porter son corps à Jérusalem, ordonna un deuil public, et lui fit faire de magnifiques funérailles.

Telle fut la fin de l'un de ceux qui avaient le plus contribué à la ruine d'Alexandre et d'Aristobule : et cette mort fut le commencement de la ruine d'Antipater, principal auteur d'une si horrible méchanceté. Car, dans l'affliction où quelques affranchis de Phéroras étaient de la mort de leur maître, ils allèrent dire au roi qu'il avait été empoisonné par sa propre femme, qu'elle lui avait donné un breuvage, qu'il ne l'avait pas plus tôt pris qu'il était tombé malade, et que deux jours auparavant, elle et sa mère avaient fait venir une femme arabe, qui passait pour une très-grande empoisonneuse, afin de lui faire prendre ce breuvage, propre, disait-elle, à le ranimer; mais qui était, en effet, un poison mortel qu'elle avait apporté par l'ordre de Silleus, de qui elle était fort connue.

Hérode, touché de ce discours et de tant d'autres sujets de soupçon qu'il avait déjà, fit donner la question à quelques affranchis et à quelques affranchies, dont l'une, ne pouvant supporter la violence des tourments, s'écria : « Dieu, qui pou- » vez tout dans le ciel et sur la terre, vengez sur la mère « d'Antipater les maux qu'elle est cause que nous souffrons. » Ces paroles commencèrent à faire ouvrir les yeux à Hérode; et il n'oublia rien pour en approfondir la vérité. Ainsi il apprit d'une de ces affranchies, l'intelligence que la mère d'Antipater avait avec Phéroras, et avec ces autres femmes, leurs assemblées secrètes, et que, lorsque Phéroras et Antipater revenaient du palais, ils passaient avec elles les nuits entières en des festins, sans vouloir qu'aucun de leurs domestiques y fût présent. On donna ensuite séparément la question à ces femmes; et toutes leurs dépositions se trouvant conformes, Hérode connut que ç'avait été de concert qu'Antipater avait procuré son voyage de Rome, et que Phéroras s'était retiré au-delà du Jourdain. Il apprit aussi qu'on leur avait souvent entendu dire qu'il n'y avait rien que la mort de Mariamne et celle d'Alexandre et d'Aristobule ne leur donnassent sujet et à leurs femmes, d'appréhender de lui, puisque, n'ayant pas épargné sa propre femme et ses fils, ce serait se flatter de croire qu'il les épargnât, et qu'ainsi le parti le plus sûr pour eux était de s'éloigner le plus qu'il pourrait de cette bête farouche.

Ces femmes déposèrent encore « qu'Antipater se plaignait » souvent à sa mère de ce qu'étant déjà vieux, il rajeunissait » tous les jours; qu'il mourrait peut-être avant lui ; et que, » quand même il lui survivrait, ce qui était une chose si éloi- » gnée, le plaisir de régner serait plus tôt passé qu'il n'aurait » commencé de le goûter : qu'il voyait, d'un autre côté, re- » naître les têtes de l'hydre en la personne des fils d'Alexandre » et d'Aristobule, et qu'il ne pouvait espérer de laisser le » royaume à ses enfants, puisqu'Hérode avait déclaré qu'il » voulait qu'après lui il passât à Hérode, qu'il avait eu de » Mariamne, fille de Simon, grand sacrificateur : mais qu'il » fallait qu'il eût perdu le sens, pour s'imaginer qu'il s'en » tiendrait à son testament; et qu'il ne donnerait pas un si » bon ordre à ses affaires, qu'il ne resterait un seul de toute » sa race. Qu'encore que jamais père n'ait tant haï ses en- » fants qu'Hérode haïssait les siens, il haïssait encore plus » ses frères, ce dont il ne fallait point de meilleure preuve que

» le don qu'il lui avait fait de cent talents pour l'obliger à ne
» parler jamais à Phéroras. »

Ces femmes ajoutaient que lorsque Phéroras lui demandait : « Que lui avons-nous donc fait? » il lui répondait : « Plût à Dieu qu'il se contentât de nous ôter tout, jusqu'à
» notre chemise, et qu'il nous laissât au moins la vie : mais
» c'est ce que nous ne saurions espérer d'une bête si cruelle,
» qu'elle ne peut seulement souffrir que ceux qui s'aiment
» aient la liberté de se le témoigner. Ainsi, nous nous trou-
» vons réduits à ne nous pouvoir voir qu'en secret. Mais si
» nous avons du cœur, et que nos mains secondent notre cou-
» rage, nous le pourrons faire ouvertement. » Telles furent les confessions de ces femmes à la question, où elles dirent aussi « que Phéroras avait résolu de s'enfuir avec les autres
» à Pétra. »

Cette particularité de cent talents fit qu'Hérode donna créance à tout le reste, parce qu'il n'en avait parlé qu'au seul Antipater. Sa colère commença alors à éclater : et Doris, mère d'Antipater, en ressentit les premiers effets. Il lui ôta toutes les pierreries qu'il lui avait données, de la valeur de plusieurs talents, et la chassa de son palais. S'étant ainsi satisfait, en quelque sorte, il commanda que l'on cessât de tourmenter ces femmes. Mais son esprit plein de frayeur le rendait si soupçonneux, que plutôt que de manquer à punir tous ceux qui pouvaient être coupables, il faisait donner la question à des innocents.

Un nommé *Antipater*, Samaritain, intendant d'Antipater, son fils, confessa à la torture que son maître avait mandé en Egypte, à un des ses amis nommé *Antiphilus*, de lui envoyer du poison pour l'empoisonner : qu'Antiphilus l'avait donné à *Thudion*, oncle d'Antipater, et Thudion à Phéroras; qu'Antipater avait prié de le faire prendre à Hérode pendant qu'il serait à Rome, afin qu'on ne pût l'en soupçonner, et que Phéroras avait mis ce poison entre les mains de sa femme. Hérode envoya quérir à l'heure même la veuve de Phéroras, et lui commanda de lui apporter ce poison. Elle sortit en disant qu'elle l'allait quérir : mais elle se précipita du haut d'une galerie pour se délivrer des tourments qu'elle appréhendait qu'Hérode lui fît souffrir. Dieu, qui voulait punir Antipater, permit qu'elle ne tomba pas sur la tête : elle demeura seulement évanouie, et on la mena au roi. Lorsqu'elle fut revenue à elle, il lui demanda qui l'avait donc ainsi portée à se pré-

cipiter, et lui promit avec serment qu'elle n'aurait aucun mal, pourvu qu'elle lui dît la vérité : mais que si elle la dissimulait, il la ferait mourir dans les tourments, et la priverait de l'honneur de la sépulture. Elle demeura quelque temps sans parler, et dit ensuite : « Après que mon mari » est mort, garderai-je encore le secret pour conserver la vie » à Antipater, qui est la seule cause de notre perte? Ecoutez, » Sire, ce que je m'en vais vous déclarer en la présence de » Dieu, qui ne peut être trompé, et que je prends pour té» moin de la vérité de mes paroles. Lorsque je fondais en » pleurs auprès de Phéroras, qui était prêt à rendre l'esprit, » il m'appela et me dit : Je me suis fort trompé dans le juge» ment que je faisais des sentiments du roi, mon frère : car » dans la créance qu'il me haïssait, je le haïssais tellement, » que j'avais résolu de le faire mourir : et je le vois, au con» traire, comblé de douleur par l'appréhension qu'il a de ma » mort. Mais Dieu me punit comme je l'ai mérité. Allez cher» cher le poison qu'Antipater vous a donné en garde, afin » de le brûler en ma présence, et que je ne porte pas en l'au» tre monde une âme bourrelée du remords d'un si grand » crime. Je lui obéis; je brûlai ce poison devant ses yeux, et » n'en retins qu'un peu dans la crainte que j'avais de Votre » Majesté, pour m'en servir contre moi-même si je me trou» vais en avoir besoin. » Elle montra ensuite la boîte dans laquelle il restait un peu de ce poison. Hérode fit donner la question à la mère et au frère d'Antiphilus, et ils confessèrent que ce poison avait été apporté d'Egypte dans cette boîte, et que son frère, qui était médecin à Alexandrie, le lui avait mis entre les mains.

Ainsi il semblait que les mânes d'Alexandre et d'Aristobule étaient errantes de toutes parts pour découvrir les choses les plus cachées, et tirer des témoignages et des preuves de la bouche de ceux qui étaient les plus éloignés de tout soupçon : car les frères de Mariamne, fille de Simon, grand sacrificateur, ayant été mis à la question, on apprit, par leurs confessions, qu'elle était coupable de cette conspiration. Hérode punit sur le fils le crime de la mère : il raya de dessus son testament Hérode, qu'il avait eu d'elle, et qu'il avait déclaré son successeur.

CHAPITRE XX.

Autres preuves des crimes d'Antipater. Il retourne de Rome en Judée. Hérode le confond en présence de Varus, gouverneur de Syrie, le fait mettre en prison, et l'aurait dès lors fait mourir s'il n'était tombé malade. Hérode change son testament, et déclare Archélaüs son successeur au royaume, parce que la mère d'Antipas, en faveur duquel il en avait disposé auparavant, s'était trouvée engagée dans la conspiration d'Antipater.

L'ARRIVÉE de Batillus fut une dernière preuve du crime d'Antipater qui confirma toutes les autres. C'était l'un de ses affranchis qui revenait de Rome, d'où il avait apporté un autre poison composé de venin d'aspic et d'autres serpents, afin que si le premier n'avait pas fait son effet, Phéroras et sa femme s'en servissent pour empoisonner le roi; et pour comble de la méchanceté d'Antipater, il avait aussi chargé cet affranchi des lettres qu'il écrivait à Hérode contre Archélaüs et Philippe, ses frères, qu'on élevait à Rome dans les sciences, parce qu'il les considérait comme des obstacles à ses desseins, vu qu'ils commençaient d'être grands et que c'étaient des princes de grande espérance. Il avait pour cela même contrefait des lettres de quelques amis qu'il avait à Rome, et corrompu d'autres par de l'argent pour les obliger d'écrire à Hérode, que ces jeunes princes parlaient de lui d'une manière très-offensante, et qu'ils se plaignaient ouvertement de la mort d'Alexandre et d'Aristobule, et de ce que le roi leur père leur mandait de s'en retourner en Judée. Car Antipater appréhendait si fort ce retour, qu'avant même qu'il partît pour son voyage d'Italie, il avait fait écrire de Rome à Hérode d'autres lettres qui portaient la même chose, et il feignait en même temps de les défendre, en lui disant qu'une partie de ses accusations étaient fausses, et que les autres étaient des fautes qu'il fallait pardonner à leur jeunesse. Pour ôter d'ailleurs à Hérode la connaissance des grandes sommes qu'il donnait à ces imposteurs, il acheta quantité de précieux meubles et de vaisselle d'argent dont il faisait monter la dépense à deux cents talents, et prit pour prétexte que c'était pour les employer à des présents, afin de venir à bout de l'affaire qu'il avait à soutenir contre Silleus.

Mais le mal qu'il appréhendait était peu considérable en comparaison de ceux qu'il avait à craindre; et on ne saurait

trop admirer, qu'encore que sept mois avant son retour en Judée, le bruit se fût répandu, dans tout le royaume, du parricide qu'il allait commettre, et des lettres qu'il avait écrites et fait écrire pour procurer la mort d'Archélaüs et de Philippe, ses frères, comme il avait procuré celle d'Alexandre et d'Aristobule, il n'y eut personne de tous ceux qui allèrent durant tout ce temps de Judée à Rome qui lui en donnât avis, tant il était haï de tout le monde; et il y a même, ce semble, sujet de croire que, quand quelques-uns auraient eu dessein de lui rendre ce service, le sang d'Alexandre et d'Aristobule, qui criait vengeance contre lui, leur aurait fermé la bouche. Enfin, il écrivit qu'il était prêt à partir pour son retour, et qu'il avait un extrême sujet de se louer de la manière si obligeante dont Auguste le traitait. Sur quoi, comme Hérode était dans l'impatience de s'assurer de lui et craignait qu'il ne lui échappât s'il entrait en défiance, il lui répondit avec de grands témoignages d'affection, qu'il le priait de se hâter de revenir, et lui faisait espérer qu'il pourrait, à sa prière, pardonner à sa mère, qu'il n'ignorait pas qu'il avait chassée.

Lorsqu'Antipater fut arrivé à Tarente, il apprit la mort de Phéroras et en fut très-affligé. Ceux qui ne le connaissaient pas l'attribuaient à un bon naturel : mais ceux qui étaient informés de la vérité ne doutaient point que la cause de sa douleur ne vînt de ce qu'il considérait son oncle comme complice de ses crimes, et craignait que l'on ne trouvât le poison. Il reçut dans la Cilicie la lettre du roi son père, dont nous venons de parler : et quand il fut à Calenderis, faisant plus de réflexion qu'il n'en avait encore fait sur la disgrâce de sa mère, il commença d'appréhender pour lui-même. Les plus sages de ses amis lui conseillèrent de ne se point rendre auprès du roi sans savoir auparavant ce qui l'avait porté à chasser sa mère, de peur de se trouver enveloppé dans sa disgrâce. Mais ceux qui n'étaient pas si prudents et qui pensaient plutôt à satisfaire leur désir de retourner en leur pays qu'à ce qui lui était le plus utile, le pressaient de se hâter, de crainte que son retardement ne donnât du soupçon à Hérode, et un sujet à ses ennemis de lui rendre de mauvais offices auprès de lui. Ils lui représentaient « que s'il s'était » passé quelque chose qui ne lui fût pas favorable, il le fallait » attribuer à son absence, puisque personne n'aurait été assez » hardi pour parler contre lui s'il eût toujours été présent : » Qu'il y aurait de la folie de renoncer à des biens certains

» par des appréhensions incertaines, et qu'il ne pouvait trop
» se hâter d'aller recevoir du roi son père une couronne qu'il
» ne pouvait mettre que sur sa tête. »

Antipater se laissa persuader à ces raisons, son malheur le voulant ainsi : il continua son voyage; et après avoir passé par Sébaste, prit terre au port de Césarée. Il fut très-surpris de voir que personne ne l'abordait : car encore qu'il eût toujours été également haï, on n'osait auparavant le témoigner; mais alors, plusieurs même le fuyaient par l'appréhension qu'ils avaient du roi, parce que le bruit était déjà répandu partout de ce qui se passait sur son sujet, et il était le seul qui n'en avait point de connaissance. Ainsi, l'on peut dire que comme jamais voyage ne se fit avec plus d'éclat que le sien de Rome, jamais retour ne fut plus triste et plus misérable.

Ce méchant esprit ne pouvant donc plus ignorer le péril où il se trouvait, résolut d'user de sa dissimulation ordinaire; et quoique son cœur fût transi de crainte, il faisait paraître de l'assurance sur son visage. Comme il ne savait où s'enfuir, il ne voyait point de moyen de sortir de cet abîme de maux qui l'environnait de tous côtés; et il ne pouvait même rien apprendre de certain de ce qui se passait à la cour, parce que les défenses du roi empêchaient que l'on ne se hasardât de l'en avertir. Cette ignorance faisait que quelquefois il osait espérer, ou que l'on n'avait rien découvert, ou que si on avait découvert quelque chose, il dissiperait les soupçons du roi par son adresse, par ses artifices, et par sa hardiesse à soutenir le contraire, qui étaient ses seules armes.

Il entra seul en cet état dans le palais d'Hérode, la porte en ayant été refusée très-rudement à ses amis; et il y trouva Varus, gouverneur de Syrie. Quand il fut arrivé en la présence du roi, il s'avança hardiment pour le saluer. Mais Hérode le repoussa en s'écriant : « Quoi! un parricide a l'au-
» dace de me vouloir embrasser? Puisses-tu périr, méchant,
» comme tes crimes le méritent. Il faut te justifier avant que
» d'oser me toucher. Voici un juge que je te donne : Varus
» est venu tout à propos pour prononcer ton arrêt, et la jour-
» née de demain est le seul terme que je t'accorde pour te
» préparer à te défendre. » Ces paroles imprimèrent une telle terreur dans l'esprit d'Antipater, qu'il se retira sans y répondre. Mais après que sa mère et sa sœur l'eurent informé de toutes les choses prouvées contre lui, il pensa de quelle sorte il pourrait se justifier.

Le lendemain, le roi assembla un grand conseil de tous ses proches et ses amis où lui et Varus présidaient, et il y fit venir aussi les amis d'Antipater. Il commanda de faire entrer tous ceux qui avaient déposé contre lui, entre lesquels étaient plusieurs domestiques de Doris, sa mère, prisonniers depuis longtemps, et l'on représenta une lettre d'elle à son fils, qui portait ces mots : « Le roi ayant connaissance de toutes cho- » ses, gardez-vous bien de le venir trouver si vous n'êtes as- » suré de la protection de l'empereur. » On fit ensuite entrer Antipater. Il se jeta aux pieds d'Hérode, et lui dit : « Je vous » conjure, seigneur, de ne vous point prévenir contre moi; » mais de m'entendre dans mes justifications avec un esprit » dégagé de toute préoccupation, et vous n'aurez pas alors » peine à connaître que je suis fort innocent. » Hérode lui commanda de se taire, et parla à Varus en cette sorte : « Je ne » puis douter, seigneur, que vous et quelque autre juge que » ce soit, s'il est équitable, ne trouve Antipater digne de » mort. Mais j'ai sujet d'appréhender que vous ne conceviez » de l'aversion pour moi, et ne croyiez que j'ai mérité d'être » accablé de tant d'afflictions, parce que j'ai été si malheureux » que de mettre au monde de tels enfants. Vous devez plutôt » me plaindre, puisque jamais père ne fut plus indulgent en- » vers ses fils que je l'ai été envers les miens. J'avais déclaré » les deux premiers mes successeurs, lorsqu'ils étaient encore » fort jeunes, et les avait envoyés à Rome pour y être élevés » et se faire aimer de l'empereur; mais, après les avoir mis en » état d'être enviés des autres rois, je trouvais qu'ils avaient » entrepris contre ma vie. Antipater profita de leur ruine, et je » ne pensai qu'à lui assurer le royaume. Mais cette bête fu- » rieuse a déchargé sa rage contre moi. Je vis trop longtemps » à son gré; la prolongation de mes jours est pour lui une » chose insupportable, et le plaisir de régner ne le satisferait » pas pleinement s'il ne montait sur le trône par un parri- » cide. Je n'en sais point d'autre raison, sinon que je l'a- » vais rappelé de la campagne, où il passait une vie obscure, » pour le préférer aux enfants que j'avais eus d'une grande » reine, et le rendre héritier de ma couronne. J'avoue ne me » pouvoir excuser d'avoir mécontenté et animé contre moi » ces jeunes princes, en trompant, pour l'obliger, des espé- » rances aussi justes qu'étaient les leurs : car, qu'ai-je fait » pour eux, en comparaison de ce que j'ai fait pour lui ? J'ai, » dès mon vivant, partagé avec lui mon autorité; je l'ai

» déclaré mon successeur par mon testament; je lui ai donné,
» outre plusieurs autres gratifications, cinquante talents de
» revenu, trois cents talents pour son voyage de Rome; et
» il a été le seul de mes enfants que j'aie recommandé à Au-
» guste, comme un fils à qui je croyais que ma vie n'était
» pas moins chère que la sienne propre. Qu'ont donc fait les
» autres qui approche de son crime? et quelles preuves a-t-on
» produites contre eux, qui égalent celles qui m'ont fait voir,
» plus clairement que le jour, la conspiration formée contre
» moi par le plus méchant et le plus ingrat de tous les
» hommes? Peut-on souffrir qu'après cela, il soit assez impu-
» dent pour oser ouvrir la bouche, et espérer d'obscurcir la
» vérité par ses artifices! Mais puisque je lui ai permis de
» parler, soyez donc sur vos gardes, s'il vous plaît, pour ne
» vous laisser pas surprendre. Je connais le fond de sa malice.
» Il n'y aura point d'adresse dont il n'use pour vous déguiser
» la vérité, ni de larmes feintes qu'il ne répande pour vous
» émouvoir à compassion.

» C'est ainsi qu'il m'exhortait, durant la vie d'Alexandre,
» à me défier de lui, et à penser à ma sûreté. C'est ainsi qu'il
» venait regarder dans ma chambre, et jusque dans mon
» lit, s'il n'y avait point quelqu'un de caché à mauvais des-
» sein. C'est ainsi qu'il veillait auprès de moi quand je dor-
» mais, qu'il disait n'avoir de passion que pour mon repos,
» qu'il me consolait dans ma douleur de la mort de ses frères,
» et qu'il me rendait des témoignages avantageux ou désa-
» vantageux de l'affection de ceux qui restaient en vie. Et
» enfin, c'est ainsi qu'il me faisait croire qu'il était le seul
» qui avait toujours les yeux ouverts pour ma conservation.
» Lorsque ces choses me repassent par l'esprit, et que je me
» souviens de tous les moyens dont il se servait et de tous
» les ressorts qu'il faisait jouer pour me tromper par son hor-
» rible dissimulation, j'admire que je sois encore en vie, et
» comment il est possible que je ne sois pas tombé dans de
» si étranges piéges. Puis donc que je suis si malheureux que
» de n'avoir point de plus grands ennemis que ceux qui me
» sont les plus proches et que j'ai le plus ardemment aimés,
» je pleurerai dans ma solitude l'injustice de ma destinée.
» Mais quand tout ce qui me reste d'enfants seraient cou-
» pables, je ne pardonnerai à un seul de ceux qui se trouve-
» ront être altérés de mon sang. »

Ce prince, plus infortuné qu'on ne saurait dire, finit en cet

endroit son discours, parce que la violence de sa douleur ne lui put permettre de le continuer davantage. Il commanda à Nicolas, l'un de ses amis, de faire son rapport des preuves qui résultaient des informations. Alors Antipater, qui était prosterné aux pieds de son père, leva la tête, et dit en lui adressant la parole : « Vous-même, seigneur, avez fait mon » apologie : car, comment celui que vous dites avoir toujours » veillé pour votre conservation peut-il passer pour un parri- » cide? et si la piété que j'ai témoignée en cela n'était que dis- » simulation et que feinte, comment, passant pour si habile » et si prudent en tout le reste, aurais-je été si stupide que » de ne me représenter pas, qu'encore que je pusse cacher » aux yeux des hommes un si grand crime, il y a un juge dans » le ciel qui est partout, qui voit tout, qui pénètre tout, et à » la connaissance duquel rien ne se dérobe? Ignorais-je de » quelle sorte il a exercé sa vengeance sur mes frères, parce » qu'ils avaient conspiré contre votre vie?

» Et quel sujet aurait pu me porter à vouloir commettre un » semblable crime? Etait-ce l'espérance de régner? Je régnais » déjà. Etait-ce l'appréhension de votre haine? vous m'aimiez » passionnément. Etait-ce quelque autre sujet que j'eusse de » vous craindre? je vous rendais, au contraire, redoutable » aux autres, par le soin que je prenais de votre conservation. » Etait-ce le besoin d'argent? quelle dépense ne me donniez- » vous point moyen de faire? Quand j'aurais donc été le plus » scélérat de tous les hommes et plus cruel qu'un tigre, votre » extrême bonté pour moi n'aurait-elle pas adouci mon naturel » et vaincu mes mauvaises inclinations par la multitude de » vos bienfaits, puisque, comme vous l'avez représenté, vous » m'avez rappelé de l'exil sous lequel je languissais, vous » m'avez préféré à tous mes frères, vous m'avez, dès votre » vivant, déclaré votre successeur, et m'avez comblé de tant » d'autres grâces, que les plus ambitieux avaient sujet d'en- » vier ma bonne fortune? Hélas! malheureux que je suis, que » mon voyage de Rome m'a été funeste, par le loisir qu'il a » donné durant tant de temps à mes ennemis de me ruiner » dans votre esprit par leurs calomnies. Vous savez néanmoins » que je n'y étais allé que pour soutenir vos intérêts contre » Silleus, qui méprisait votre vieillesse. Cette capitale de l'em- » pire, et Auguste, le maître du monde, qui me nommait sou- » vent *ce fils si passionné pour son père*, peuvent rendre » témoignage de mon ardeur à m'acquitter envers vous de

» mes devoirs. Voyez, s'il vous plaît, les lettres que ce grand
» empereur vous écrit, et qui méritent que vous y ajoutiez
» plutôt foi qu'à ces fausses accusations dont on se sert pour
» me perdre. Ces lettres vous feront connaître jusqu'à quel
» point va mon affection pour vous; et c'est par un témoignage
» aussi irréprochable qu'est celui-là que je prétends me dé-
» fendre. Souvenez-vous, je vous supplie, avec quelle répu-
» gnance je m'embarquai pour aller à Rome, parce que je
» n'ignorais pas que j'avais beaucoup d'ennemis couverts que
» je laissais auprès de vous. Ainsi vous avez, sans y penser,
» causé ma ruine, en me contraignant de faire ce voyage, et
» en donnant par ce moyen, aux envieux de mon bonheur, le
» temps et la facilité de me calomnier et de me perdre. Que si
» j'étais un parricide, aurais-je pu traverser sans péril tant de
» terres et tant de mers? Mais je ne veux point m'arrêter à
» cette preuve de mon innocence, puisque je sais que Dieu a
» permis que vous m'ayez déjà condamné dans votre cœur. Je
» vous conjure seulement de ne point ajouter foi à des dépo-
» sitions extorquées par des tourments; mais d'employer plu-
» tôt le fer et le feu pour me faire souffrir les supplices du
» monde les plus cruels, puisque, si je suis un parricide, il
» n'est pas raisonnable que je meure sans les avoir tous
» éprouvés. »

Antipater accompagna ces paroles de tant de pleurs et de cris, que Varus et tous les autres assistants furent touchés d'une grande compassion. Hérode fut le seul qui ne répandit point de larmes, parce que sa colère contre ce fils dénaturé le rendait attentif aux preuves qui le convainquaient de son crime. Il commanda à Nicolas de parler, et il commença par faire connaître si clairement la malice et les artifices d'Antipater, qu'il effaça de l'esprit de tous ceux à qui il avait fait pitié la compassion qu'ils avaient de lui. Il entra après très-fortement dans le fond de l'affaire, l'accusa d'être la cause de tous les maux du royaume; d'avoir fait mourir, par ses calomnies, Alexandre et Aristobule, et de s'être efforcé de perdre ceux de ses frères qui restaient en vie, de peur de les avoir pour obstacles à la succession du royaume; ce dont il n'y avait pas sujet de s'étonner, puisqu'un homme qui voulait empoisonner son père n'avait garde d'épargner ses frères. Il rapporta ensuite par ordre toutes les preuves du poison, insista extrêmement sur ce que l'horrible méchanceté d'Antipater avait passé jusqu'à pousser Phéroras dans un crime aussi dé-

testable que celui de vouloir être l'homicide de son frère et de son roi; de ce qu'il avait de même corrompu les principaux amis de son père, et rempli toute la maison royale de division, de haine et de trouble. A quoi il ajouta diverses choses d'une même force.

Varus ordonna à Antipater de répondre; et voyant qu'il demeurait toujours couché par terre sans dire autre chose, sinon que Dieu était témoin de son innocence, il commanda d'apporter le poison. On le fit prendre à un homme condamné à mort, et il rendit l'esprit sur-le-champ. Varus dit après quelque chose en particulier à Hérode, écrivit à Auguste ce qui s'était passé dans cette assemblée, et partit le lendemain pour s'en retourner. Hérode fit mettre Antipater en prison, et envoya vers l'empereur pour lui rendre compte de la continuation de ses malheurs.

On découvrit encore depuis le dessein qu'avait eu Antipater de perdre Salomé : car l'un des serviteurs d'Antiphilus, qui revenait de Rome, rendit au roi une lettre d'une femme de chambre de l'impératrice, nommée *Acmé*, portant qu'elle lui envoyait la copie d'une lettre écrite par Salomé à sa maîtresse, dans laquelle elle disait de lui les choses du monde les plus outrageuses et l'accusait de plusieurs crimes. Mais c'était Antipater qui, après avoir gagné cette femme par de l'argent, lui avait fait écrire cette lettre que lui-même avait faite, comme il paraissait par une autre lettre d'Acmé à lui, dont voici les paroles : « J'ai écrit au roi votre père, comme vous » l'avez voulu, et lui ai envoyé cette autre lettre. Je suis as- » surée qu'après qu'il l'aura lu il ne pardonnera pas à sa » sœur; et je veux croire que, quand cette affaire sera ter- » minée, vous vous souviendrez de la promesse que vous » m'avez faite. » Hérode, après avoir vu ces lettres, se souvint qu'il ne s'en était presque rien fallu qu'il n'eût fait mourir Salomé par cette méchanceté d'Antipater, et jugeant par là qu'il pouvait bien avoir aussi procuré la mort d'Alexandre par de semblables faussetés, il fut touché d'une très-vive douleur, et ne différa plus à se résoudre de faire souffrir à ce méchant le châtiment de tant de crimes : mais une très-grande maladie, dans laquelle il tomba, l'empêcha d'exécuter si tôt ce dessein. Il écrivit seulement à Auguste touchant cette méchanceté d'Acmé, changea son testament, nomma Antipas, l'un de ses fils, pour son successeur au royaume, et ne parla point d'Archélaüs ni de Philippe, qui

étaient plus âgés que lui, parce qu'Antipater les lui avait rendus odieux. Il légua entre autres choses, à Auguste, mille talents d'argent; et cinq cents talents à l'impératrice sa femme, à ses enfants, à ses amis et à ses affranchis : donna à d'autres des terres et des sommes très-considérables, et laissa de grandes richesses à Salomé, sa sœur.

CHAPITRE XXI.

On arrache un aigle d'or qu'Hérode avait fait consacrer sur le portail du temple. Sévère châtiment qu'il en fait. Horrible maladie de ce prince, et cruels ordres qu'il donne à Salomé sa sœur et à son mari. Auguste se remet à lui de disposer comme il voudrait d'Antipater. Ses douleurs l'ayant repris, il se veut tuer. Sur le bruit de sa mort, Antipater voulant corrompre ses gardes, il l'envoie tuer. Change son testament et déclare Archélaüs son successeur. Il meurt cinq jours après Antipater. Superbes funérailles qu'Archélaüs lui fait faire.

CEPENDANT la maladie d'Hérode, qui avait alors soixante-dix ans, augmentait toujours. La vieillesse affaiblissait ses forces; et ses afflictions domestiques lui donnaient une si profonde mélancolie que, quand sa santé n'aurait pas été altérée, il se trouvait incapable de ressentir de la joie. Mais rien ne le fâchait tant que ce qu'Antipater vivait encore. Il ne délibérait pas s'il le ferait mourir; il attendait seulement qu'il fût guéri pour ordonner son supplice.

Une grande émotion, arrivée dans Jérusalem, lui donna encore un nouveau chagrin. JUDAS, fils de Sariphée, et MATHIAS, fils de Margalote, étaient extrêmement aimés du peuple, parce qu'ils passaient pour être plus savants que personne dans l'intelligence de nos lois. Ils instruisaient la jeunesse, et il y en avait toujours un grand nombre qui assistait à leurs leçons. Lorsque ces deux hommes apprirent que la tristesse du roi, jointe à sa maladie, l'affaiblissait de jour en jour, ils dirent à ceux en qui ils se fiaient le plus, que le temps était venu de venger l'injure que Dieu recevait par ces ouvrages profanes faits contre son exprès commandement, qui défend de mettre dans le temple la figure d'aucun animal. Et ce qui les portait à parler de la sorte était qu'Hérode avait fait mettre un aigle d'or sur la principale porte du temple. Ils exhortèrent ensuite ces jeunes gens à arracher cet aigle, en leur représentant, « que quand même il y aurait du péril, rien ne leur » pouvait être plus glorieux que de s'exposer à la mort pour

» la défense de leurs lois, et pour acquérir une vie et une ré-
» putation immortelles ; et qu'il n'appartenait qu'à des lâches
» qui n'étaient pas instruits comme eux, dans la véritable sa-
» gesse, d'aimer mieux mourir de maladie dans un lit, que de
» finir leurs jours dans l'exécution d'une entreprise héroï-
» que. »

Lorsqu'ils parlaient de la sorte le bruit se répandit que le roi était à l'extrémité. Cette nouvelle anima encore davantage ces jeunes gens; et ainsi ils osèrent, à la vue d'une grande multitude de peuple assemblé dans le temple, attacher en plein midi de gros cables à cet aigle, et l'arracher et le mettre en pièces à coups de hache. Celui qui commandait les troupes du roi n'en eut pas plus tôt avis, qu'il y courut avec grand nombre de gens de guerre, prit quarante de ces jeunes gens, et les amena au roi. « Ce prince leur demanda s'il était vrai
» qu'ils eussent eu l'audace de commettre une action si har-
» die. — Oui, lui répondirent-ils. — Et qui vous l'a commandé,
» ajouta le roi? — Notre sainte loi, lui répliquèrent-ils. — Mais
» comment, leur dit-il encore, ne pouvant éviter de souffrir la
» mort pour punition de votre crime, témoignez-vous de la
» joie sur votre visage? — Parce que, lui repartirent-ils, cette
» mort nous comblera de bonheur dans une autre vie. » Ces réponses irritèrent tellement ce prince, que sa colère plus puissante que sa maladie lui donna assez de force pour aller, en l'état où il était, parler au peuple. Il traita de sacriléges ceux qui avaient arraché cet aigle; dit que ce qu'ils alléguaient de l'observation de leurs lois, n'était que le prétexte de quelque grand dessein qu'ils avaient formé, et qu'ils devaient être châtiés comme leur impiété le méritait. Dans la crainte qu'eut le peuple que ce châtiment ne s'étendît sur plusieurs, il le pria de se contenter de faire punir les auteurs de l'entreprise et ceux qui l'avaient exécutée sans en pousser plus loin la vengeance. Il s'y résolut à peine, fit brûler vifs Judas et Mathias et ceux qui avaient arraché l'aigle, et trancher la tête aux autres.

Aussitôt après, sa maladie s'étant répandue dans toutes les parties de son corps, il n'y en avait presque point où il ne sentît de très-vives et très-cuisantes douleurs. Sa fièvre était fort grande : il était travaillé d'une grande démangeaison et d'une gratelle insupportables et tourmenté par de très-violentes coliques. Ses pieds étaient enflés et livides, son ventre ne l'était pas moins, tous ses nerfs étaient retirés : plusieurs

parties de son corps étaient si corrompues que l'on en voyait sortir des vers, et il ne respirait qu'avec une extrême peine. Ceux qui le voyaient en cet état, et faisaient réflexion sur les jugements de Dieu, croyaient que c'était une punition de sa cruauté envers Judas et Mathias. Mais quoiqu'il fût affligé de tant de maux joints ensemble, il ne laissait pas d'aimer la vie et d'espérer de guérir. Ainsi il n'y eut point de remèdes qu'il n'employât, et il se fit porter au-delà du Jourdain pour user des eaux chaudes de Calliroë qui se déchargent dans le lac Asphaltite, et ne sont pas seulement médicinales, mais agréables à boire. Les médecins jugèrent à propos de le mettre dans un bain d'huile assez chaude : mais cela l'affaiblit de telle sorte qu'il perdit la connaissance, et on le crut mort. Les cris de ceux qui se trouvèrent présents le firent revenir à lui ; et alors désespérant de sa guérison, il fit distribuer à ses gens de guerre cinquante drachmes par tête, de grandes sommes à leurs chefs et à ses amis, et s'en retourna à Jéricho.

Etant tout prêt de mourir, cette bile noire qui dévorait ses entrailles s'alluma de telle sorte qu'elle lui fit prendre une résolution abominable. Il fit venir de tous les endroits de la Judée les personnes les plus considérables, les fit enfermer dans l'hippodrome, et dit à Salomé, sa sœur, et à Alexas, son mari : « Je sais que les Juifs feront de grandes réjouissances » de ma mort, mais si vous voulez exécuter ce que je désire de » vous, elle les obligera de répandre des larmes, et mes funé- » railles seront très-célèbres. Ce que vous avez à faire pour » cela, est qu'aussitôt que j'aurai rendu l'esprit, vous fassiez » environner et tuer par mes soldats tous ceux que j'ai fait » enfermer dans l'hippodrome, afin qu'il n'y ait point de mai- » son dans la Judée qui n'ait sujet de pleurer. »

Il ne faisait que de donner ce cruel ordre lorsqu'on lui apporta des lettres de ceux qu'il avait envoyés à Rome, par lesquelles ils lui mandaient qu'Auguste avait fait mourir Acmé, et jugeait Antipater digne de mort : que si néanmoins il voulait seulement l'envoyer en exil, il le lui permettait. Ces nouvelles le réjouirent un peu : mais ses douleurs et une grande toux le reprirent avec tant de violence que, ne pouvant plus les supporter, il résolut de s'en délivrer par la mort. Comme il avait accoutumé de couper lui-même ce qu'il mangeait, il demanda une pomme et un couteau ; regarda de tous côtés s'il n'y avait personne qui pût s'opposer à son dessein, et leva la main pour l'exécuter. ACHAB, son neveu, s'en aper-

çut, courut à lui, et lui retint le bras. Tout le palais retentit aussitôt de cris dans la créance qu'il était mort, et le bruit en étant venu à Antipater, il conçut de nouvelles espérances, conjura ses gardes de le mettre en liberté, et leur promit une très-grande récompense : mais celui qui les commandait ne se contenta pas de les en empêcher, il alla à l'heure même en donner avis au roi. Il s'en émut tellement, qu'il jeta un plus grand cri que son extrême faiblesse ne semblait le pouvoir permettre, envoya à l'instant de ses gardes tuer Antipater, et commanda qu'on l'enterrât dans le château d'Hyrcanion. Il changea ensuite son testament, déclara Archélaüs son successeur au royaume, et établit Antipas tétrarque

Ce père infortuné ne survécut à Antipater que de cinq jours, et mourut après avoir régné trente-quatre ans, depuis la mort d'Antigone, et trente-sept ans, depuis qu'il avait été établi roi par les Romains. Jamais prince n'a eu tant d'afflictions domestiques, ni plus de bonheur en tout le reste : car n'étant qu'un particulier, il ne se vit pas seulement élevé sur le trône, mais régna très-longtemps et laissa sa couronne à ses enfants.

Avant que les gens de guerre sussent les nouvelles de sa mort, Salomé et son mari avaient fait mettre en liberté et renvoyé chez eux tous ceux qui étaient enfermés dans l'hippodrome, disant que le roi avait changé d'avis. Ptolémée, garde du sceau d'Hérode, fit assembler tous les gens de guerre dans l'amphithéâtre, où le peuple se trouva aussi, leur dit, que ce prince était bienheureux, les consola, et lut une lettre qu'il avait écrite aux gens de guerre, par laquelle il les exhortait de conserver pour son successeur la même affection qu'ils lui avaient témoignée. Il lut ensuite son testament qui portait qu'il déclarait Archélaüs son successeur au royaume, Antipas, tétrarque, et qu'il laissait à Philippe la Trachonite; ordonnait qu'on porterait son anneau à Auguste, se remettait entièrement à lui de connaître et d'ordonner de tout avec une pleine autorité, voulait, quant au reste, que son précédent testament fût exécuté. Cette lecture achevée, chacun commença à crier : Vive le roi Archélaüs! Les gens de guerre et le peuple promirent de le servir fidèlement, et lui souhaitèrent un heureux règne.

On pensa après aux funérailles du défunt roi, et Archélaüs n'oublia rien pour les rendre magnifiques. Le corps vêtu à la royale avec un diadème sur le front, une couronne d'or sur la tête et un sceptre dans la main droite, était porté dans

une litière d'or enrichie de pierreries. Les fils du mort et ses proches parents suivaient la litière; et les gens de guerre armés comme pour un jour de combat marchaient après eux distingués par nation. Les compagnies de ses gardes, Thraces, Allemandes et Gauloises, allaient les premières, et tout le reste des troupes commandées par leurs chefs les suivaient en très-bon ordre. Cinq de ces officiers domestiques ou affranchis portaient des parfums et fermaient cette pompe funèbre et si magnifique. Ils allèrent en cet ordre depuis Jéricho jusqu'au château d'Hérodion, où l'on enterra ce prince ainsi qu'il l'avait ordonné.

LIVRE DEUXIÈME.

Depuis l'avénement d'Archélaüs, roi de Judée, jusqu'aux premiers préparatifs de guerre contre les Romains.

(2 ou 3 ans après Jésus-Christ — 67.)

CHAPITRE PREMIER.

Archélaüs, après les funérailles du roi Hérode, son père, va au temple, où il est reçu avec de grandes acclamations, et il accorde au peuple toutes ses demandes.

Lorsque Archélaüs eut ainsi été reconnu pour successeur d'Hérode le Grand, la nécessité où il se trouva d'aller à Rome, afin d'être confirmé par Auguste dans la possession du royaume, donna sujet à de nouveaux troubles.

Après qu'il eut employé sept jours au deuil de son père, et fait un somptueux festin au peuple dans ces cérémonies dont on honore la mémoire des morts, et qui s'observent si religieusement parmi nous, que plusieurs aiment mieux se ruiner que de passer pour des impies s'ils y manquaient, ce prince, vêtu de blanc, alla au temple et y fut reçu avec de grandes acclamations. Il s'assit sur un trône d'or fort élevé et témoigna au peuple la satisfaction qu'il avait des devoirs dont il s'était acquitté avec tant de zèle aux funérailles de son père, et des honneurs qu'il lui avait rendus à lui-même comme à leur roi. Il dit « qu'il ne voulait pas néanmoins en faire les fonctions, ni » seulement en prendre le nom jusqu'à ce que Auguste, que » le feu roi avait rendu, par son testament, maître de tout, » eût confirmé le choix qu'il avait fait de lui pour lui succé- » der. Que cette raison lui avait fait refuser, dans Jéricho, le » diadème que l'armée lui avait offert ; mais que lorsqu'il au- » rait reçu la couronne des mains de l'empereur, il reconnaî-

» trait envers eux et envers les gens de guerre l'affection » qu'ils lui témoignaient, et s'efforcerait, en toutes occasions, » de les traiter plus favorablement que son père n'avait fait. Ce discours fut si agréable au peuple, que sans différer davantage, il lui en demanda des effets en le priant de lui accorder des choses fort importantes; les uns, la diminution des tributs; les autres, l'abolition des nouvelles impositions, et d'autres la délivrance des prisonniers. Il ne leur refusa rien : et après avoir offert des sacrifices, il fit un grand festin à ses amis.

CHAPITRE II.

Quelques Juifs qui demandaient la vengeance de la mort de Judas, de Mathias, et des autres qu'Hérode avait fait mourir à cause de cet aigle arraché du portail du temple, excitent une sédition qui oblige Archélaüs d'en faire tuer trois mille. Il part ensuite pour son voyage de Rome.

Un peu après midi, une multitude de gens qui ne désiraient que le trouble s'assemblèrent, et à la suite du deuil général fait pour la mort du roi, en commencèrent un autre qui leur était particulier, en déplorant celle des personnes qu'Hérode avait fait mourir à cause de cet aigle arraché du portail du temple. Ils ne dissimulèrent point leur douleur, mais remplirent toute la ville de leurs lamentations et de leurs plaintes. Ils disaient hautement « que le seul amour de la gloire du » temple et de l'observation de leurs saintes lois, avait coûté » la vie à ceux que l'on avait traités d'une manière si cruelle : » que la justice demandait la vengeance de leur sang : qu'il » fallait punir ceux qu'Hérode avait récompensés de ce qu'ils » avaient contribué à le répandre; commencer par déposer » celui qu'il avait établi grand sacrificateur, et mettre en » cette charge un plus homme de bien et plus digne de la » posséder. »

Quoiqu'Archélaüs se tînt fort offensé d'un discours si séditieux et désirât d'en faire le châtiment, néanmoins, comme il était pressé de partir pour son voyage de Rome et ne voulait pas se rendre le peuple ennemi, il crut devoir apaiser par la douceur un si grand tumulte, plutôt que d'y employer la force. Ainsi, il envoya le principal officier de ses troupes pour les obliger à se retirer sans insister davantage. Mais lorsqu'il approcha du temple, ils le chassèrent à coups de

pierre sans vouloir seulement l'entendre. Ils traitèrent de a même sorte plusieurs autres que ce prince leur envoya encore : et il paraissait clairement que, dans la fureur où ils étaient, ils seraient passés plus avant s'ils eussent été en plus grand nombre.

La fête des azymes ou pains sans levain, que les Juifs nomment Pâques, étant arrivée, un nombre infini de peuple vint de tous côtés pour offrir des sacrifices : et ceux qui déploraient ainsi la mort de Judas et de Mathias ne bougeaient du temple afin de fortifier leur faction. Archélaüs, pour empêcher que le mal ne s'augmentât et n'engageât toute cette grande multitude dans une sédition si dangereuse, envoya un officier avec des gens de guerre, pour en arrêter les auteurs et les lui amener. Mais ces mutins tuèrent à coups de pierre plusieurs de ces soldats, blessèrent celui qui les commandait, lequel à peine se put sauver; et comme si l'action qu'ils venaient de faire eût été très-innocente, ils continuèrent, de même qu'auparavant, à offrir des sacrifices. Archélaüs voyant alors qu'une si grande révolte ne pouvait se réprimer que par la force, fit venir toute son armée. La cavalerie demeura dehors : l'infanterie entra dans la ville; et ces rebelles, étant occupés à leurs cérémonies, il y en eut près de trois mille de tués : le reste se sauva dans les montagnes voisines, et Archélaüs fit publier à son de trompe, que chacun eût à retourner dans sa maison. Ainsi les sacrifices furent abandonnés, et l'on cessa de célébrer cette grande fête.

Ce prince, accompagné de sa mère, de Poplas, de Ptolémée et de Nicolas, trois de ses principaux amis, prit ensuite le chemin de la mer, afin de s'embarquer pour son voyage de Rome, et laissa à Philippe le gouvernement du royaume et le soin de toutes les affaires. Salomé, avec ses fils, et les frères du roi et ses gendres, l'accompagnèrent dans ce voyage sous prétexte de l'aider à se faire confirmer dans la succession du royaume, mais en effet, pour l'accuser devant Auguste du meurtre commis dans le temple, contre le respect dû à nos lois.

CHAPITRE III.

Sabinus, intendant pour Auguste en Syrie, va à Jérusalem pour se saisir des trésors laissés par Hérode, et des forteresses.

ARCHÉLAÜS rencontra, à Césarée, *Sabinus*, intendant pour Auguste en Syrie, qui s'en allait en Judée afin de conserver les trésors laissés par Hérode. Varus, à qui Archélaüs avait envoyé Ptolémée sur ce sujet, l'empêcha de passer outre; et ainsi il ne mit point alors la main sur ces trésors, ni ne s'empara point des forteresses; mais demeura à Césarée et promit de ne rien faire jusqu'à ce que l'on eût appris la volonté de l'empereur. Néanmoins Varus ne fut pas plus tôt parti pour s'en retourner à Antioche, et Archélaüs embarqué pour son voyage de Rome, qu'il se rendit en diligence à Jérusalem, se logea dans le palais royal, commanda aux trésoriers de lui rendre compte, et tâcha de s'emparer des forteresses. Mais ceux qui y commandaient et qui avaient des ordres contraires d'Archélaüs, répondirent qu'ils les garderaient pour l'empereur.

CHAPITRE IV.

Antipas, l'un des fils d'Hérode, va aussi à Rome pour contester le royaume à Archélaüs.

ANTIPAS, l'un des fils d'Hérode le Grand, alla aussi à Rome dans le dessein d'obtenir le royaume par préférence à Archélaüs, comme ayant été nommé par le roi leur père pour son successeur, par son précédent testament qu'il prétendait être plus valable que le dernier. Salomé et plusieurs autres de ses proches qui faisaient comme lui ce voyage avec Archélaüs, lui promirent d'embrasser ses intérêts, et il menait avec lui sa mère, et Ptolémée, frère de Nicolas, en qui il avait une grande confiance parce qu'il avait toujours témoigné tant de fidélité à Hérode, qu'il tenait le premier rang entre ses amis. Mais nul autre ne l'avait tant fortifié dans ce dessein qu'*Irénée*, qui était un très-grand orateur : et toutes ces considérations jointes ensemble l'avaient empêché d'écouter ceux qui lui conseillaient de céder à Archélaüs, comme à son aîné et comme ayant été ordonné roi par la dernière disposition de son père.

Lors donc qu'ils furent tous arrivés à Rome, ceux des pro-

ches de ces deux princes qui haïssaient Archélaüs, et qui considéraient comme une espèce de liberté de n'être soumis qu'aux Romains, se joignirent à Antipas, dans l'espérance que si leur dessein d'être affranchis de la domination des rois ne leur pouvait réussir, ils auraient au moins la consolation d'être commandés par lui, et non pas par Archélaüs : et Sabinus avait même écrit à Auguste, d'une manière fort avantageuse pour lui, et fort désavantageuse pour Archélaüs.

Salomé et ceux qui avec elle favorisaient Antipas, présentèrent à Auguste des mémoires contre Archélaüs, qui de son côté lui en présenta d'autres pour sa justification, et lui fit aussi présenter, par Ptolémée, l'inventaire des trésors laissés par le roi son père, et le cachet dont il avait été cacheté. Après qu'Auguste eut considéré tout ce qui lui avait été allégué de part et d'autre, l'étendue des Etats que possédait Hérode, à combien en montait le revenu, et le grand nombre d'enfants qu'il avait laissés, et qu'il eut vu les lettres que Varus et Sabinus lui écrivaient, il assembla un grand conseil des principaux de l'empire, où Caïus César, fils d'Agrippa et de Julia, sa fille qu'il avait adopté, eut la première place; et il donna ensuite audience aux deux prétendants (1).

Antipater, fils de Salomé, qui était le plus grand ennemi qu'eût Archélaüs, parla le premier et dit : « que ce n'était » que pour la forme qu'il disputait le royaume, puisque sans » attendre quelle serait la volonté de l'empereur, il s'en était » mis en possession; qu'il s'efforçait en vain de se le rendre » favorable après lui avoir tellement manqué de respect; qu'il » avait, aussitôt après la mort d'Hérode, gagné des personnes » pour lui offrir le diadème; qu'il s'était assis sur le trône, » avait ordonné de toutes choses en qualité du roi, changé » tous les ordres des gens de guerre, disposé des charges, » accordé au peuple les grâces qu'il lui avait demandées, et » donné abolition à ceux que le feu roi avait fait mettre en » prison pour de très-grands crimes; qu'après avoir ainsi » usurpé une couronne, il feignait ne la vouloir recevoir que » de la main de l'empereur, comme s'il ne pouvait disposer » que des noms et non pas des choses; et enfin que ce qui lui » avait attiré la haine du peuple et causé la sédition qui était » arrivée, venait de ce que faisant semblant durant le jour de

(1) L'*Histoire des Juifs* dit que Caïus présida à ce conseil; mais il y a plus d'apparence qu'il n'y eut que la première place après Auguste.

» pleurer son père, il passait les nuits en des festins et à
» s'enivrer. Après ces accusations, Antipater insista principa-
» lement sur cet horrible carnage fait auprès du temple; dit
» que cette multitude de peuple étant venue pour solenniser
» une grande fête, ce cruel prince les avait fait égorger au
» lieu de victimes, et que le temple même s'était vu rempli de
» tant de corps morts, que la fureur des nations les plus en-
» nemies et les plus barbares n'aurait voulu commettre rien de
» semblable dans la guerre du monde la plus cruelle. Qu'Hé-
» rode qui connaissait son naturel n'avait jamais eu la pensée
» de lui donner seulement la moindre espérance de lui succé-
» der au royaume, sinon lorsque son extrême maladie lui
» ayant encore plus affaibli l'esprit que le corps, il ne savait
» ce qu'il faisait; au lieu qu'il était dans une pleine santé de
» corps et d'esprit lorsqu'il avait, par son premier testament,
» déclaré Antipas son successeur. Mais que quand même sa
» dernière volonté devrait être suivie, quoique l'état où il était
» la rendît si défectueuse, Archélaüs était indigne de posséder
» un royaume dont il avait violé toutes les lois : car que pouvait-
» on attendre de lui après que l'empereur lui en aurait mis la
» couronne sur la tête, puisqu'avant que de l'avoir reçue, il
» avait fait massacrer un si grand nombre de peuple? » Anti-
pater ajouta plusieurs choses semblables, et prit pour témoins
de toutes ces accusations, la plus grande partie de ceux des
proches d'Archélaüs qui étaient présents. Nicolas entreprit
ensuite la défense d'Archélaüs. Il fit voir que le meurtre fait
dans le temple était arrivé par une nécessité inévitable, et que
ceux qui avaient été tués n'étaient pas seulement ennemis
d'Archélaüs, mais de l'empereur. Qu'Archélaüs n'avait rien
fait dans tout le reste de ce qu'on lui imputait à crime que par
le conseil de ceux-là même qui l'en accusaient. Que pour le
regard du second testament, on ne pouvait douter qu'il ne fût
très-valable, puisqu'Hérode s'était remis à la volonté de l'em-
pereur de le confirmer, et qu'il était sans apparence qu'ayant
témoigné tant de sagesse en lui laissant l'absolue disposition
de toutes choses, il eût l'esprit troublé lorsqu'il avait fait le
choix de son successeur.

Après que Nicolas eut achevé de parler, Archélaüs se jeta à
genoux devant Auguste. Il le releva avec beaucoup de dou-
ceur, et lui dit « qu'il le jugeait digne de succéder à son
» père; » mais il ne décida rien alors, et sépara l'assemblée
pour résoudre avec plus de loisir s'il donnerait le royaume

entier à l'un des enfants d'Hérode, comme son testament le portait, ou s'il le partagerait entre eux parce qu'ils étaient en grand nombre, et qu'ils avaient tous besoin de bien pour pouvoir subsister avec honneur.

CHAPITRE V.

Grande révolte arrivée dans Jérusalem par la mauvaise conduite de Sabinus pendant qu'Archélaüs était à Rome.

Avant qu'Auguste eût terminé cette affaire, Malthace, mère d'Archélaüs, tomba malade et mourut; et il apprit, par des lettres venues de Syrie, que depuis le départ d'Archélaüs il était arrivé de grands troubles dans la Judée : que Varus, qui l'avait prévu, était parti aussitôt pour y donner ordre; mais que voyant les esprits trop émus pour espérer de pouvoir alors les calmer entièrement, il s'en était retourné à Antioche, et avait laissé dans Jérusalem l'une des trois légions qu'il avait amenées de Syrie.

Sabinus, se trouvant fortifié de ces troupes outre ce qu'il avait déjà de gens qu'il avait armés, donna sujet par ses violences et par son avarice à de nouveaux soulèvements, soit en voulant contraindre ceux qui commandaient dans les forteresses de les lui remettre entre les mains, soit par les rigueurs qu'il exerçait pour découvrir où était l'argent laissé par le roi Hérode : car les Juifs en furent si irrités que, lors de la fête de la Pentecôte, à qui l'on a donné ce nom parce qu'elle arrive au bout de sept fois sept jours, ce ne fut pas tant leur dévotion que leur haine pour Sabinus qui les fit venir à Jérusalem. Il s'y rendit une multitude incroyable de peuple, non-seulement de tous les endroits de la Judée, mais de la Galilée, de l'Idumée, de Jéricho et de delà le Jourdain. Ils se séparèrent en trois corps pour enfermer les Romains de toutes parts : l'un du côté du Septentrion; l'autre du côté du Midi vers l'hippodrome; et le troisième du côté de l'Occident, où était assis le palais royal.

Sabinus, étonné de les voir en si grand nombre et si résolus à le forcer, dépêcha à Varus courriers sur courriers pour le conjurer de le secourir promptement s'il ne voulait, en tardant trop, voir périr la légion qu'il avait laissée; et il faisait signe de la main aux Romains, du haut de cette tour qu'Hérode avait bâtie et nommée Phazaële, en l'honneur de Phazaël,

son frère, tué par les Parthes, de faire une sortie sur les Juifs; voulant ainsi que, dans le même temps qu'il était si effrayé qu'il n'osait descendre, ils s'exposassent au péril où son avarice les avait jetés. Les Romains firent néanmoins ce qu'il désirait, ils attaquèrent le temple, le combat fut très-grand; et tant que les Romains ne furent point incommodés par des traits lancés d'en haut, leur expérience dans la guerre leur donna de l'avantage sur leurs ennemis, quoiqu'ils fussent en si grand nombre. Mais lorsque les Juifs furent montés sur les portiques du temple d'où ils leur lançaient des dards, plusieurs Romains furent tués, sans que ceux qu'ils leur lançaient d'en bas pussent aller jusqu'à eux et sans pouvoir combattre à coups de main. Enfin les Romains ne pouvant plus souffrir que leurs ennemis eussent cet avantage sur eux, mirent le feu à ces portiques, que leur grandeur et leurs admirables ornements rendaient si superbes. Les Juifs, surpris par un si soudain embrasement, périrent en très-grand nombre. Les uns étaient consumés par les flammes, les autres tombaient en bas et étaient tués par les Romains; les autres se précipitaient, les autres se tuaient eux-mêmes pour mourir plutôt par le fer que par le feu; et ceux qui trouvaient moyen de descendre étant dans l'effroi que l'on peut s'imaginer et incapables de résister, étaient aussitôt tués sans peine. Ainsi, tout étant mort ou en fuite, et n'y ayant plus personne qui pût défendre les trésors de Dieu, les Romains pillèrent quarante talents, et Sabinus emporta le reste.

La mort de tant de gens et ce pillage du sacré trésor attirèrent sur les Romains un nombre des plus braves des Juifs, beaucoup plus grand que le premier. Ils les assiégèrent dans le palais royal avec menaces de ne pardonner à un seul s'ils n'abandonnaient promptement la place, et promesse s'ils se retiraient de ne point faire de mal ni à Sabinus, ni à ceux qui étaient avec lui, entre lesquels, outre la légion romaine, se trouvaient la plus grande partie des gentilshommes de la cour, et trois mille des plus vaillants hommes de l'armée d'Hérode, dont la cavalerie obéissait à Rufus, et l'infanterie à Gratus, qui étaient deux hommes si considérables par leur valeur et par leur conduite, que quand ils n'auraient point eu de troupes qui leur obéissent, leurs seules personnes pouvaient fortifier de beaucoup le parti des Romains. Les Juifs poursuivant donc leur entreprise avec une extrême chaleur, travaillaient à saper les murs, et criaient en même temps à Sabinus

qu'il eût à se retirer sans s'opposer davantage à la résolution qu'ils avaient prise de recouvrer leur liberté. Il y était assez disposé : mais comme il n'osait se fier à leur parole et attribuait les offres qu'ils lui faisaient au dessein qu'ils avaient de le tromper, outre qu'il attendait du secours de Varus, il résolut de continuer à soutenir le siége.

CHAPITRE VI.

Autres grands troubles arrivés dans la Judée durant l'absence d'Archélaüs.

Lorsque les choses étaient en cet état dans Jérusalem, il se fit de grands soulèvements en divers lieux du reste de la Judée, tant par l'espérance du gain que par le désir de régner, qu'une si grande confusion faisait concevoir à quelques-uns.

Deux mille des meilleurs hommes qu'avait eus Hérode, s'assemblèrent dans l'Idumée et allèrent pour attaquer les troupes du roi commandées par Achiab, neveu d'Hérode. Mais comme c'étaient tous vieux soldats et très-bien armés, il n'osa les attendre à la campagne, et se retira à l'abri des forteresses.

D'un autre côté, *Judas*, fils d'Ezéchias, chef des voleurs qu'Hérode avait autrefois défaits, assembla auprès de Séphoris, en Galilée, une grande troupe de gens, et se saisit des arsenaux du roi où il les arma, et il faisait la guerre à ceux qui prétendaient s'élever en autorité.

Un nommé *Simon*, qui avait été au service du roi Hérode, et que sa force, sa bonne mine, et la grandeur de sa taille signalaient entre les autres, assembla aussi un grand nombre de gens déterminés, et fut si hardi que de se mettre la couronne sur la tête. Il brûla le palais de Jéricho et plusieurs autres superbes édifices pour s'enrichir de leur pillage, et aurait continué à en user partout de la même sorte si Gratus, qui commandait l'infanterie du roi, ne fût venu à sa rencontre avec les meilleures troupes qu'il put tirer de Sébaste. Simon perdit grand nombre de gens dans ce combat ; et lorsqu'il s'enfuyait pour se sauver par une vallée fort rude, Gratus le joignit par un autre chemin, et le porta par terre d'un coup qu'il lui donna sur la tête.

Une troupe de gens semblables à ceux qui avaient suivi Simon, s'assemblèrent des lieux qui sont au-delà du Jourdain,

se rendirent à Béthara, et brûlèrent les maisons royales qui étaient proches du fleuve.

Un nommé *Atronge*, dont la naissance était si basse qu'il n'avait été auparavant qu'un simple berger, et qui n'avait pour tout mérite que d'être très-fort, très-grand de corps, et de mépriser la mort, se porta à ce comble d'audace de vouloir aussi se faire roi. Il avait quatre frères semblables à lui, qui étaient comme ses lieutenants. Chacun d'eux commandait une troupe de gens de guerre, et ils faisaient des courses de tous côtés, pendant que lui, en qualité de roi, avec la couronne sur la tête, ordonnait de tout avec une souveraine autorité. Il continua ainsi durant quelque temps à ravager tout le pays, tuant non-seulement tous les Romains et tous ceux des troupes du roi qu'il trouvait à son avantage, mais aussi les Juifs lorsqu'il y avait quelque chose à gagner. Il rencontra un jour, auprès d'Emmaüs, des troupes romaines qui portaient du blé et des armes à leur légion. Il ne craignit point de les attaquer, tua sur la place *Arius* qui les commandait, avec quarante des plus vaillants des siens, et le reste se croyait perdu lorsque Gratus, qui survint avec des troupes du roi, les sauva d'un si grand péril. Ces cinq frères ayant fait de la sorte durant quelque temps une cruelle guerre, tant à ceux de leur nation qu'aux étrangers, enfin trois d'entre eux furent pris, l'aîné par Archélaüs, les deux autres par Gratus et par Ptolémée, et le quatrième se rendit par composition à Archélaüs. Telle fut dans la suite du temps le succès de l'entreprise si audacieuse de ces cinq hommes. Mais pour lors une guerre de voleurs remplissait toute la Judée de trouble et de brigandage.

CHAPITRE VII.

Varus, gouverneur de Syrie pour les Romains, réprime les soulèvements dans la Judée.

VARUS n'eut pas plus tôt appris le péril que courait la légion assiégée dans Jérusalem, qu'il prit les deux autres légions qui lui restaient dans la Syrie, avec quatre compagnies de cavalerie, et s'en alla à Ptolémaïde, où il donna rendez-vous aux troupes auxiliaires des rois et des princes pour le venir joindre. Les habitants de Bérithe grossirent ses troupes de quinze cents hommes, lorsqu'il passa par leur ville; et Arétas, roi des Arabes, qui avait extrêmement haï Hérode,

lui envoya un corps très-considérable de cavalerie et d'infanterie. Après que Varus eut ainsi assemblé toutes ses troupes auprès de Ptolémaïde, il en envoya une partie dans la Galilée, qui est proche, commandée par *Caïus*, l'un de ses amis, qui défit tous les ennemis qu'il rencontra, prit la ville de Séphoris, la brûla, et fit tous les habitants esclaves.

Varus marcha en personne avec le reste de l'armée vers Samarie, sans rien entreprendre contre cette ville, parce qu'elle n'avait point eu de part à la révolte, et campa dans un village nommé Arus, qui appartenait à Ptolémée. Les Arabes y mirent le feu, parce que leur haine pour Hérode était si grande, qu'elle s'étendait jusqu'à ses amis. L'armée s'avança ensuite à Sempho, et quoique la place fût forte, les Arabes la prirent, la pillèrent et la brûlèrent. Ils ne pardonnèrent non plus à rien de ce qui se trouva sur leur chemin, et mirent tout à feu et à sang. Mais, quant à Emmaüs, que les habitants avaient abandonné, ce fut par le commandement de Varus qu'il fut brûlé, pour venger la mort des Romains qui y avaient été tués.

Aussitôt que les Juifs qui assiégeaient la légion romaine dans Jérusalem apprirent que Varus s'approchait avec son armée, ils levèrent le siége. Une partie sortit de la ville pour s'enfuir; et ceux qui y demeurèrent le reçurent et rejetèrent sur les autres la cause de la sédition, en disant que, quant à eux, ils y avaient eu si peu de part, que la fête les ayant contraints de recevoir ce grand nombre d'étrangers, ils avaient plutôt été assiégés par eux avec les Romains, qu'ils ne s'étaient joints à eux pour les assiéger. *Joseph*, neveu d'Archélaüs, et Gratus et Rufus, étaient allés au-devant de Varus avec les troupes du roi, ceux de Sébaste, et la légion romaine; mais Sabinus n'osant se présenter devant lui, s'était retiré d'abord pour s'en aller vers la mer. Ce général envoya ensuite une partie de son armée, partagée en divers corps, faire une exacte recherche des auteurs de la révolte, et on lui en amena un grand nombre. Il fit crucifier environ deux mille de ceux qui se trouvèrent les plus coupables, et mettre en prison ceux qui ne l'étaient pas tant.

Sur la nouvelle qu'il eut que dix mille Juifs étaient encore en armes dans la Judée, il renvoya les Arabes, parce qu'au mépris de ses ordres et contre celui que doivent observer les troupes auxiliaires, ils ne gardaient aucune discipline, mais ravageaient et ruinaient tout, pour satisfaire leur haine contre

mémoire d'Hérode. Il marcha ensuite avec ses seules forces contre ce corps de dix mille hommes qui subsistait encore ; mais ils se rendirent à lui par le conseil d'Achiab, avant qu'on en vînt aux mains. Il leur pardonna, à la réserve des chefs, qu'il envoya à Auguste pour en ordonner comme il lui plairait. Ce grand prince fit punir ceux qui étaient parents d'Hérode, parce qu'ils avaient pris les armes contre leur roi, et fit grâce aux autres. Après que Varus eut ainsi apaisé ces troubles et rétabli le calme dans la Judée, il laissa en garnison, dans la forteresse de Jérusalem, la légion qui y était auparavant, et s'en retourna à Antioche.

CHAPITRE VIII.

Les Juifs envoient des ambassadeurs à Auguste pour le prier de les exempter d'obéir à des rois, et de les réunir à la Syrie. Ils lui parlent contre Archélaüs et contre la mémoire d'Hérode.

PENDANT que ces choses se passaient dans la Judée, Archélaüs rencontra à Rome un nouvel obstacle à ses prétentions par la cause que je vais dire. Cinquante ambassadeurs des Juifs vinrent, par la permission de Varus, trouver Auguste, pour le supplier de leur permettre de vivre selon leurs lois ; et plus de huit mille Juifs, qui demeuraient à Rome, se joignirent à eux dans cette poursuite. L'empereur fit sur ce sujet une grande assemblée de ses amis et des principaux des Romains, dans le superbe temple d'Apollon, qu'il avait fait bâtir. Ces ambassadeurs, suivis de ces autres Juifs, s'y présentèrent, et Archélaüs s'y trouva avec ses amis ; mais, quant à ses parents, ils ne savaient quel parti prendre, parce que d'un côté, ils le haïssaient, et que de l'autre, ils avaient honte de paraître favoriser, en présence de l'empereur, les ennemis d'un prince de leur sang. Philippe, frère d'Archélaüs, que Varus affectionnait fort, y vint aussi par son conseil, pour l'une de ces deux fins, ou d'assister son frère, ou si Auguste partageait le royaume entre les enfants d'Hérode, d'en obtenir une partie.

Ces ambassadeurs parlèrent les premiers, et commencèrent par déclamer contre la mémoire d'Hérode. « Ils dirent que ce » n'avait pas été un roi, mais le plus grand tyran qui fût » jamais ; qu'il ne s'était pas contenté de répandre le sang de » plusieurs personnes très-considérables, mais que sa cruauté

» envers ceux qui restaient en vie leur faisait envier le bon-
» heur des morts ; qu'il n'accablait pas seulement les parti-
» culiers, qu'il désolait même les villes, et les dépouillait de
» ce qu'elles avaient de beau et de rare pour le faire servir
» d'ornement à des villes étrangères, et enrichir ainsi ses
» voisins de ce qu'il ravissait à ses sujets ; qu'au lieu de l'an-
» cienne félicité dont la Judée jouissait par une religieuse
» observation de ses lois, il l'avait réduite dans une extrême
» misère, et lui avait fait souffrir par ses horribles injustices
» plus de maux que leurs ancêtres n'en avaient endurés depuis
» qu'ils avaient été délivrés, sous le règne de Xerxès, de la
» captivité des Babyloniens; qu'une si rude domination les
» ayant accoutumés à porter le joug, ils s'étaient soumis volon-
» tairement, après la mort de ce tyran, à recevoir Archélaüs,
» son fils, pour leur roi, avaient honoré par un deuil public
» la mémoire de son père, et fait des vœux pour sa prospé-
» rité. Mais que lui, au contraire, comme s'il eût appréhendé
» qu'on ne doutât qu'il fût un véritable fils d'Hérode, avait
» commencé par faire égorger trois mille citoyens. Que c'é-
» taient là les victimes qu'il avait offertes à Dieu pour se le
» rendre favorable dans son nouveau règne, sans craindre de
» remplir le temple de ce grand nombre de corps morts le
» jour d'une fête solennelle. Que l'on ne devait donc pas trou-
» ver étrange que ceux qui avaient survécu à tant de maux et
» étaient échappés d'un tel naufrage pensassent à se retirer
» d'une si terrible oppression, et se déclarassent ouvertement
» contre Archélaüs, de même que dans la guerre on ne sau-
» rait sans lâcheté ne point présenter le visage à ses ennemis;
» qu'ainsi ils conjuraient l'empereur d'avoir compassion des
» restes de la Judée, sans permettre qu'elle demeurât plus
» longtemps exposée à la tyrannie de ceux qui l'avaient dé-
» chirée si cruellement; qu'il n'avait, pour leur accorder cette
» grâce, qu'à la joindre à la Syrie; et que l'on verrait alors
» s'ils étaient des séditieux comme on les en accusait, et s'ils
» ne sauraient pas bien obéir à des gouverneurs modérés et
» équitables. »

Lorsque ces ambassadeurs eurent parlé de la sorte, Nicolas entreprit la défense d'Hérode et d'Archélaüs, et après avoir répondu aux accusations faites contre eux, il dit que les Juifs étaient un peuple si difficile à gouverner, qu'ils ne pouvaient se résoudre d'obéir à des rois : et en parlant de la sorte, il blâmait indirectement les parents d'Archélaüs de s'être joints contre lui à la demande de ces ambassadeurs.

CHAPITRE IX.

Auguste confirme le testament d'Hérode et remet à ses enfants ce qu'il lui avait légué.

Lorsque Auguste eut donné cette audience, il sépara l'assemblée; et quelques jours après il accorda à Archélaüs, non pas le royaume de Judée tout entier, mais une moitié sous le titre d'ethnarchie, avec promesse de l'établir roi s'il s'en rendait digne par sa vertu. Il partagea l'autre moitié entre Philippe et Antipas, ces autres fils d'Hérode, qui avaient disputé le royaume à Archélaüs. Antipas eut la Galilée avec le pays qui est au-delà du fleuve, dont le revenu était de deux cents talents : et Philippe eut la Bathanée, la Trachonite et l'Auranite avec une partie de ce qui avait appartenu à Zénodore (1), auprès de Jamnia, dont le revenu montait à cent talents. Quant à Archélaüs, il eut la Judée, l'Idumée et Samarie, à qui Auguste remit la quatrième partie des impositions qu'elle payait auparavant, parce qu'elle était demeurée dans le devoir lorsque les autres s'étaient révoltées. La tour de Straton, Sébaste, Ippon (2) et Jérusalem se trouvèrent aussi dans ce partage d'Archélaüs. Mais quant à Gaza, Gadara et Joppé (3), Auguste les retrancha du royaume pour les unir à la Syrie : et le revenu annuel d'Archélaüs était de quatre cents talents (4).

On voit par là ce que les enfants d'Hérode héritèrent de leur père. Quant à Salomé, outre les villes de Jamnia, Azot, Phazaëlide, et le reste de ce qu'Hérode lui avait légué, Auguste lui donna un palais dans Ascalon. Son revenu était de soixante talents; et elle faisait son séjour dans le pays soumis à Archélaüs. L'empereur confirma aussi aux autres parents d'Hérode les legs portés par son testament : et outre ce qu'il avait laissé à ses deux filles qui n'étaient point encore mariées, il leur donna libéralement à chacune deux cent cinquante mille pièces d'argent monnoyé, et leur fit épouser les deux fils de Phéroras. La magnificence de ce grand prince passa

(1) Il y a Zénon dans le grec; mais il doit y avoir Zénodore, comme il paraît par l'*Histoire des Juifs*.

(2) L'*Histoire des Juifs* dit Joppé.

(3) L'*Histoire des Juifs* dit Ippon.

(4) L'*Histoire des Juifs* dit six cents talents.

encore plus avant : car il donna aux fils d'Hérode les mille talents (1) qu'il lui avait légués, et se contenta de retenir une très-petite partie de tant de vases précieux qu'il lui avait laissés, non pour leur valeur, mais pour témoigner qu'il conservait le souvenir d'un roi qu'il avait aimé.

CHAPITRE X.

D'un imposteur qui se disait être Alexandre, fils du roi Hérode le Grand. Auguste l'envoie aux galères.

Dans le même temps qu'Auguste ordonnait ainsi de ce qui regardait la succession d'Hérode, un Juif nourri dans Sidon, chez un affranchi d'un citoyen romain, entreprit de s'élever sur le trône par la ressemblance qu'il avait avec Alexandre, que le roi Hérode, son père, avait fait mourir, et résolut d'aller à Rome pour ce sujet. Afin de réussir dans cette fourbe, il se servit d'un autre Juif qui avait une particulière connaissance de tout ce qui s'était passé dans la maison d'Hérode. Etant instruit par cet homme, il disait que ceux que le roi son père avait envoyés pour le faire mourir, lui et Aristobule, son frère, ayant eu compassion d'eux, les avaient sauvés en supposant d'autres en leur place.

Il s'en alla premièrement en l'île de Crète, où il persuada tous les Juifs à qui il parla, en reçut beaucoup d'assistance, et passa de là dans l'île de Mélos, où il n'y eut point d'honneurs que ceux de sa nation ne lui rendissent, et plusieurs même s'embarquèrent avec lui pour l'accompagner jusqu'à Rome. Lorsqu'il eut pris terre à Putéoles, les Juifs qui s'y trouvèrent, et particulièrement ceux qui avaient été affectionnés à Hérode, se rendirent auprès de lui, lui firent de grands présents, et le considéraient déjà comme leur roi, parce qu'il ressemblait tellement à Alexandre, que ceux qui l'avaient vu et conversé avec lui étaient si persuadés que c'était lui-même, qu'ils ne craignaient point de l'assurer avec serment.

Quand il arriva à Rome, tous les Juifs qui y demeuraient se pressèrent de telle sorte pour l'aller voir que les rues par où il passait en étaient pleines; et ceux de Mélos avaient conçu une si forte passion pour lui qu'ils le portaient dans une chaire

(1) L'*Histoire des Juifs* porte 1500 talents.

faite en forme de litière, et ne craignaient aucune dépense pour le traiter à la royale.

Quoique Auguste, qui connaissait très-particulièrement Alexandre, comme l'ayant vu diverses fois lorsque Hérode l'avait accusé devant lui, fût persuadé que cet homme n'était qu'un imposteur, il crut devoir donner quelque chose à une espérance dont l'effet lui aurait été fort agréable. Ainsi il envoya un nommé *Célade*, qui connaissait parfaitement Alexandre, afin de lui amener ce jeune homme que l'on assurait si affirmativement être lui-même. Célade ne l'eût pas plus tôt vu qu'il reconnut à divers signes la différence qu'il y avait entre ces deux personnes, et que ce n'était qu'une fourbe (1). Deux des principales de ces marques étaient la rudesse de sa peau et sa mine servile qui n'avait rien de grand et de noble. Mais il ne put n'être point surpris de la hardiesse avec laquelle il parlait : car lui ayant demandé ce qu'était devenu Aristobule, son frère, il répondit « qu'il était demeuré dans l'île de » Chypre pour leur commune sûreté, parce que l'on n'entre- » prendrait pas si aisément contre eux lorsqu'ils seraient sé- » parés. » Alors Célade le tira à part et lui dit qu'il l'assurait d'obtenir de l'empereur qu'il lui donnerait la vie, pourvu qu'il lui déclarât l'auteur d'une si grande tromperie. Ces paroles l'étonnèrent : il promit d'avouer la vérité, et Célade le mena ensuite à Auguste, à qui il nomma ce Juif qui s'était servi de sa ressemblance avec Alexandre pour en tirer un si grand profit, qu'il n'avait pas moins reçu d'argent de tous les Juifs qu'il avait abusés, qu'ils en auraient donné à Alexandre même s'il eût été encore vivant. Auguste rit de cette fourbe, condamna ce faux Alexandre aux galères, à quoi sa taille et sa vigueur le rendaient fort propre, et fit mourir l'imposteur qui l'avait fortifié dans ce dessein. Quant aux Juifs qui s'étaient laissés tromper, il crut que tant d'argent qu'ils avaient employés si mal à propos était une assez grande punition de leur folie.

(1) *L'Histoire des Juifs* dit que ce fut Auguste qui reconnut la fourberie.

CHAPITRE XI.

Auguste, sur les plaintes que les Juifs lui font d'Archélaüs, le relègue à Vienne, dans les Gaules, et confisque tout son bien. Mort de la princesse Glaphyra, qu'Archélaüs avait épousée, et qui avait été mariée en premières noces à Alexandre, fils du roi Hérode le Grand, et de la reine Mariamne. Songes qu'ils avaient eus.

LORSQUE Archélaüs fut en possession de son ethnarchie, son souvenir et son ressentiment des troubles passés firent qu'il traita très-rudement, non-seulement les Juifs, mais aussi les Samaritains. Les uns et les autres ne pouvant le souffrir plus longtemps, envoyèrent, en la neuvième année de sa domination, des ambassadeurs à Auguste, pour lui en faire leurs plaintes, et il le relégua à Vienne, dans les Gaules, et confisqua tout son bien.

On dit qu'un peu auparavant Archélaüs eut un songe, dans lequel il vit neuf grands épis fort pleins de grain, que des bœufs mangeaient, et que des Chaldéens, qu'il consulta pour lui interpréter ce songe, le lui ayant diversement expliqué, un Essénien, nommé *Simon*, lui dit que ces neuf épis signifiaient le nombre des années qu'il avait régné, et ces bœufs le changement de sa fortune, parce que ces animaux, en labourant la terre, la renversent et lui font changer de face. Qu'ainsi neuf ans (1) s'étant passés depuis qu'il avait été établi tétrarque, il devait se préparer à la mort. Et cinq jours après que Simon eut ainsi expliqué ce songe, Archélaüs reçut l'ordre d'aller trouver Auguste.

J'estime devoir aussi rapporter un autre songe qu'eut la princesse Glaphyra, sa femme, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, qui avait épousé en premières noces Alexandre, fils du roi Hérode, qui le fit mourir. Cette princesse épousa après sa mort Juba, roi de Libye, et en étant encore demeurée veuve, elle retourna chez le roi son père, où Archélaüs l'ethnarque répudia Mariamne, sa femme, pour l'épouser. Peu de temps après que Glaphyra fut retournée en Judée par ce mariage, il lui sembla qu'elle voyait Alexandre, son premier mari, qui lui disait : « Ne vous suffisait-il donc pas d'être pas- » sée à de secondes noces, sans vous marier encore une troi- » sième fois, et n'avoir point de honte d'épouser mon propre

(1) L'*Histoire des Juifs* dit dix ans.

» frère ? Mais je ne vous pardonnerai pas un si grand ou-
» trage : et malgré que vous en ayez, je vous reprendrai. »
Cette princesse raconta ce songe à ses amies, et mourut deux jours après.

CHAPITRE XII.

Un nommé Judas, Galiléen, établit parmi les Juifs une quatrième secte. Des trois autres sectes qui y étaient déjà, et particulièrement de celle des Esséniens.

LORSQUE les pays possédés par Archélaüs eurent été réduits en province, Auguste en donna le gouvernement à COPONIUS, chevalier romain. Durant son administration, un Galiléen, nommé JUDAS, porta les Juifs à se révolter, en leur reprochant que ce qu'ils payaient tribut aux Romains, était égaler des hommes à Dieu, puisqu'ils les reconnaissaient pour maîtres aussi bien que lui (1). Ce Judas fut l'auteur d'une nouvelle secte entièrement différente des trois autres, dont la première était celle des Pharisiens, la seconde celle des Sadducéens, et la troisième celle des Esséniens, qui est la plus parfaite de toutes.

Ils sont Juifs de nation, vivent dans une union très-étroite, et considèrent les voluptés comme des vices que l'on doit fuir, et la continence et la victoire de ses passions comme des vertus que l'on ne saurait trop estimer. Ils rejettent le mariage. Ils ne laissent pas néanmoins de recevoir les jeunes enfants qu'on leur donne pour les instruire, et de les élever dans la vertu avec autant de soin et de charité que s'ils en étaient les pères, et ils les nourrissent et les habillent tous d'une même sorte.

(1) On verra paraître encore d'autres sectes et d'autres chefs de parti dans le cours de cette histoire. Au milieu de ce peuple aveuglé par le déïcide, on voit surgir de faux prophètes, de faux messies, de faux patriotes qui le dévorent et consomment sa ruine. Jésus-Christ l'avait annoncé : « *Prenez garde que personne ne vous séduise; car plusieurs viendront en mon nom qui diront : Je suis le Christ, et ils séduiront un grand nombre..... Vous entendrez des combats et des rumeurs de combats, des guerres et des séditions....* » (Matth., XXIV; Marc., XIII; Luc, XXI.) Le succès obtenu par les imposteurs qui s'attribuaient le titre de messie confirme nos croyances : car il prouve que, de l'aveu des Juifs, malgré leurs vains échappatoires, les temps marqués par les prophéties étaient accomplis. Ils regardaient le sceptre comme échappé à Judas, suivant la prophétie de Jacob; et les semaines d'années indiquées à Daniel leur paraissaient écoulées. (N. E.)

Ils méprisent les richesses, toutes choses sont communes entre eux avec une égalité si admirable, que lorsque quelqu'un embrasse leur secte, il se dépouille de la propriété de ce qu'il possède, pour éviter par ce moyen la vanité des richesses, épargner aux autres la honte de la pauvreté, et par un si heureux mélange, vivre tous ensemble comme frères.

Ils ne peuvent souffrir de s'oindre le corps avec de l'huile, mais si cela arrive à quelqu'un, quoique contre son gré, ils essuient cette huile comme si c'étaient des taches et des souillures, et se croient assez propres et assez parés, pourvu que leurs habits soient toujours bien blancs.

Ils choisissent pour économes des gens de bien, qui reçoivent tout leur revenu, et le distribuent selon le besoin que chacun en a. Ils n'ont point de ville certaine dans laquelle ils demeurent, mais sont répandus en diverses villes, où ils reçoivent ceux qui désirent d'entrer dans leur société; et encore qu'ils ne les aient jamais vus auparavant, ils partagent avec eux ce qu'ils ont, comme s'ils les connaissaient depuis longtemps.

Lorsqu'ils font quelque voyage, ils ne portent autre chose que des armes pour se défendre des voleurs. Ils ont dans chaque ville quelqu'un d'eux pour recevoir et loger ceux de leur secte qui y viennent, et leur donner des habits et les autres choses dont ils peuvent avoir besoin.

Ils ne changent point d'habits que quand les leurs sont déchirés ou usés. Ils ne vendent et n'achètent rien entre eux; mais se communiquent les uns aux autres, sans aucun échange tout ce qu'ils ont.

Ils sont très-religieux envers Dieu, ne parlent que des choses saintes avant que le soleil soit levé, et font alors des prières, qu'ils ont reçues par tradition, pour demander à Dieu qu'il lui plaise de le faire luire sur la terre. Ils vont après travailler, chacun à son ouvrage, selon qu'il leur est ordonné. A onze heures, ils se rassemblent, et couverts d'un linge, se lavent le corps dans de l'eau froide. Ils se retirent ensuite dans leurs cellules, dont l'entrée n'est permise à aucun de ceux qui ne sont pas de leur secte; et étant purifiés de la sorte, ils vont au réfectoire, comme en un saint temple; ils s'assayent en grand silence, et l'on met devant chacun d'eux du pain et une portion dans un petit plat. Un sacrificateur bénit les viandes, et on n'oserait y toucher, jusqu'à ce qu'il ait achevé sa prière. Il en fait encore une autre après le repas,

pour finir comme il a commencé par les louanges de Dieu, afin de témoigner qu'ils reconnaissent tous, que c'est de sa seule libéralité qu'ils tiennent leur nourriture. Ils quittent alors leurs habits, qu'ils considèrent comme sacrés, et retournent à leurs ouvrages. Ils font le soir à souper la même chose, et font manger avec eux leurs hôtes, s'il en est arrivé quelques-uns.

On n'entend jamais de bruit dans ces maisons : on n'y voit jamais le moindre trouble : chacun n'y parle qu'en son rang, et leur silence donne du respect aux étrangers. Une si grande modération est un effet de leur continuelle sobriété : car ils ne mangent ni ne boivent qu'autant qu'ils en ont besoin pour se nourrir.

Il ne leur est permis de rien faire que par l'avis de leurs supérieurs, si ce n'est d'assister les pauvres, sans qu'aucune autre raison les y porte que leur compassion pour les affligés; car, quant à leurs parents, ils n'oseraient leur rien donner si on ne le leur permet.

Ils prennent un extrême soin de réprimer leur colère : ils aiment la paix, et gardent si inviolablement ce qu'ils promettent, que l'on peut ajouter plus de foi à leurs simples paroles qu'aux serments des autres. Ils considèrent même les serments comme des parjures, parce qu'ils ne peuvent se persuader qu'un homme ne soit pas un menteur, lorsqu'il a besoin, pour être cru, de prendre Dieu à témoin.

Ils étudient avec soin les écrits des anciens, principalement en ce qui regarde les choses utiles à l'âme et au corps, et acquièrent ainsi une très-grande connaissance des remèdes propres à guérir les maladies, et de la vertu des plantes, des pierres et des métaux.

Ils ne reçoivent pas à l'heure même, dans leur communauté, ceux qui veulent embrasser leur manière de vivre, mais les font demeurer, durant un an, au-dehors, où ils ont chacun, avec une portion, une pioche, le linge dont nous avons parlé et un habit blanc. Ils leur donnent ensuite une nourriture plus conforme à la leur, et leur permettent de se laver comme eux, dans de l'eau froide, afin de se purifier; mais ils ne les font point manger au réfectoire jusqu'à ce qu'ils aient encore, durant deux ans, éprouvé leurs mœurs comme ils avaient auparavant éprouvé leur continence. Alors on les reçoit parce qu'on les en juge dignes : mais avant de s'asseoir à table avec les autres, ils protestent solennellement d'honorer et de ser-

vir Dieu de tout leur cœur; d'observer la justice envers les hommes; de ne faire jamais volontairement de mal à personne, quand même on le leur commanderait; d'avoir de l'aversion pour les méchants; d'assister de tout leur pouvoir les gens de bien; de garder la foi à tout le monde, et particulièrement aux souverains, parce qu'ils tiennent leur puissance de Dieu. A quoi ils ajoutent que, si jamais ils sont élevés en charge, ils n'abuseront point de leur pouvoir pour maltraiter leurs inférieurs; qu'ils n'auront rien de plus que les autres, ni en leurs habits, ni au reste de ce qui regarde leurs personnes; qu'ils auront un amour inviolable pour la vérité, et reprendront sévèrement les menteurs; qu'ils conserveront leurs mains et leurs âmes pures de tout larcin et de tout désir d'un gain injuste; qu'ils ne cacheront rien à leurs confrères des mystères les plus secrets de leur religion, et n'en révèleront rien aux autres, quand même on les menacerait de la mort pour les y contraindre; qu'ils n'enseigneront que la doctrine qui leur a été enseignée, et qu'ils en conserveront très-soigneusement les livres aussi bien que les noms de ceux de qui ils les ont reçus.

Telles sont les protestations qu'ils obligent ceux qui veulent embrasser leur manière de vivre, de faire solennellement, afin de les fortifier contre les vices. Que s'ils y contreviennent par des fautes notables, ils les chassent de leur compagnie; et la plupart de ceux qu'ils rejettent de la sorte, meurent misérablement, parce que ne leur étant pas permis de manger avec des étrangers, ils sont réduits à paître l'herbe, comme les bêtes, et se trouvent ainsi consumés par la faim : d'où il arrive quelquefois que la compassion qu'on a de leur extrême misère, fait qu'on leur pardonne.

Ceux de cette secte sont très-justes et très-exacts dans leurs jugements : leur nombre n'est pas moindre que de cent lorsqu'ils les prononcent; et ce qu'ils ont une fois arrêté demeure immuable.

Ils révèrent tellement après Dieu leur législateur, qu'ils punissent de mort ceux qui en parlent avec mépris, et considèrent comme un très-grand devoir d'obéir à leurs anciens et à ce que plusieurs leur ordonnent.

Ils se rendent une telle déférence les uns aux autres, que s'ils se rencontrent dix ensemble, nul d'eux n'oserait parler si les neuf autres ne l'approuvent : et ils réputent à grande incivilité d'être au milieu d'eux, ou à leur main droite.

Ils observent plus religieusement le Sabbat qu'aucun autre de tous les Juifs : et non-seulement ils font la veille cuire leur viande pour n'être pas obligés, dans ce jour de repos, d'allumer du feu; mais ils n'osent pas même changer un vaisseau de place, ni satisfaire, s'ils n'y sont contraints, aux nécessités de la nature. Aux autres jours, ils font dans un lieu à l'écart avec cette pioche dont nous avons parlé, un trou dans la terre d'un pied de profondeur, où après s'être déchargés en se couvrant de leurs habits comme s'ils avaient peur de souiller les rayons du soleil que Dieu fait luire sur eux, ils remplissent cette fosse de la terre qu'ils en ont tirée, parce qu'encore que ce soit une chose naturelle, ils ne laissent pas de la considérer comme une impureté dont ils se doivent cacher, et se lavent même pour s'en purifier.

Ceux qui font profession de cette sorte de vie sont divisés en quatre classes, dont les plus jeunes ont un tel respect pour leurs anciens, que lorsqu'ils les touchent ils sont obligés de se purifier comme s'ils avaient touché un étranger.

Ils vivent si longtemps que plusieurs vont jusqu'à cent ans ; ce que j'attribue à la simplicité de leur vivre, et à ce qu'ils sont si réglés en toutes choses.

Ils méprisent les maux de la terre, triomphent des tourments par leur constance, et préfèrent la mort à la vie lorsque le sujet en est honorable. La guerre que nous avons eue contre les Romains a fait voir en mille manières que leur courage est invincible. Ils ont souffert le fer et le feu, et vu briser tous leurs os plutôt que de vouloir dire la moindre parole contre leur législateur, ni manger des viandes qui leur sont défendues, sans qu'au milieu de tant de tourments ils aient jeté une seule larme, ni dit la moindre parole pour tâcher d'adoucir la cruauté de leurs bourreaux. Au contraire, ils se moquaient d'eux, souriaient, et rendaient l'esprit avec joie, parce qu'ils espéraient passer de cette vie à une meilleure, et qu'ils croient fermement que comme nos corps sont mortels et corruptibles, nos âmes sont immortelles et incorruptibles, qu'elles sont d'une substance aérienne très-subtile, et qu'étant enfermées dans nos corps, ainsi que dans une prison, où une certaine inclination naturelle les attire et les arrête, elles ne sont pas plus tôt affranchies de ces liens charnels qui les retiennent comme dans une longue servitude, qu'elles s'élèvent dans l'air et s'envolent avec joie. En quoi ils conviennent avec les Grecs, qui croient que ces âmes heureuses ont leur séjour

au-delà de l'Océan dans une région où il n'y a ni pluie, ni neige, ni une chaleur excessive, mais qu'un doux zéphir rend toujours très-agréable : et qu'au contraire les âmes des méchants n'ont pour demeure que des lieux glacés et agités par de continuelles tempêtes où elles gémissent éternellement dans des peines infinies. Car c'est ainsi qu'il me paraît que les Grecs veulent que leurs héros, à qui ils donnent le nom de demi-dieux, habitent des îles qu'ils appellent fortunées, et que les âmes des impies soient à jamais tourmentées dans les enfers, ainsi qu'ils disent que le sont celles de Sisiphe, de Tantale, d'Ixion et de Tytie.

Ces mêmes Esséniens croient que les âmes sont créées immortelles pour se porter à la vertu et se détourner du vice : que les bons sont rendus meilleurs en cette vie par l'espérance d'être heureux après leur mort, et que les méchants qui s'imaginent pouvoir cacher en ce monde leurs mauvaises actions en sont punis en l'autre par des tourments éternels. Tels sont leurs sentiments touchant l'excellence de l'âme dont on ne voit guère se départir ceux qui en sont une fois persuadés. Il y en a parmi eux qui se vantent de connaître les choses à venir, tant par l'étude qu'ils font des livres saints et des anciennes prophéties, que par le soin qu'ils prennent de se sanctifier; et il arrive rarement qu'ils se trompent dans leurs prédictions.

Il y a une autre sorte d'Esséniens qui ressemblent aux premiers par l'usage des mêmes viandes, des mêmes mœurs et des mêmes lois, et n'en diffèrent qu'en ce qu'ils acceptent l'état du mariage.

Quant aux deux premières sectes dont nous avons parlé, les Pharisiens sont ceux que l'on estime avoir une plus parfaite connaissance de nos lois et de nos cérémonies. Le principal article de leur créance est de tout attribuer à Dieu et au destin, en sorte néanmoins que dans la plupart des choses il dépend de nous de bien faire ou de mal faire, quoique le destin puisse beaucoup nous y aider. Ils tiennent aussi que les âmes sont immortelles : que celles des justes passent après cette vie en d'autres corps, et que celles des méchants souffrent des tourments qui durent toujours.

Les Sadducéens, au contraire, nient absolument le destin (1), et croient que comme Dieu est incapable de faire du

(1) Le mot *destin* est pris ici dans le sens large, pour désigner non-seule-

mal, il ne prend pas garde à celui que les hommes font. Ils disent qu'il est en notre pouvoir de faire le bien ou le mal, selon que notre volonté nous porte à l'un ou à l'autre; et que quant aux âmes, elles ne sont ni punies ni récompensées dans un autre monde. Mais autant que les Pharisiens sont sociables et vivent en amitié les uns avec les autres, autant les Sadducéens sont d'une humeur si farouche, qu'ils ne vivent pas moins rudement entre eux qu'ils feraient avec des étrangers.

CHAPITRE XIII.

Mort de Salomé, sœur du roi Hérode le Grand. Mort d'Auguste. Tibère lui succède à l'empire.

Après que les pays qu'Archélaüs possédait sous le titre d'ethnarchie eurent été réduits en province, Philippe et Hérode, surnommé Antipas, continuèrent comme auparavant à jouir de leurs tétrarchies.

Quant à Salomé, elle donna par son testament à l'impératrice Livie (1), femme d'Auguste, sa toparchie avec Jamnia et les palmiers qu'elle avait fait planter à Phazaëlide.

Auguste étant mort après avoir régné cinquante-sept ans six mois deux jours, Tibère, fils de l'impératrice Livie, lui succéda à l'empire. Philippe le tétrarque bâtit, dans le territoire de Panéade, auprès des sources du Jourdain, une ville qu'il nomma *Césarée*, une autre dans la Gaulanite, qu'il nomma *Tibériade*, et une autre dans la Pérée, qu'il nomma *Juliade*.

CHAPITRE XIV.

Les Juifs ne supportent pas que Pilate, gouverneur de Judée, ait fait entrer dans Jérusalem des drapeaux où était la figure de l'empereur. Il les en fait retirer. Autre émotion des Juifs qu'il châtie.

Pilate ayant été envoyé par Tibère, pour être gouverneur en Judée, fit porter de nuit dans Jésusalem des drapeaux où étaient des images de cet empereur. Les Juifs en furent si

ment cette puissance aveugle et inexorable qui, suivant les fatalistes, préside à la marche de toute chose, mais aussi ce gouvernement divin de la Providence qui conduit tout en respectant la liberté humaine, et que les véritables Juifs adoraient, comme les chrétiens et les vrais philosophes de tous les temps. (N. E.)

(1) Le grec porte *Julie*, mais c'est une faute. (N. E.)

surpris et si irrités, que cela excita trois jours après un très-grand trouble, parce qu'ils considéraient cette action comme un violement de leurs lois qui défendent expressément de mettre dans leurs villes aucune figure d'hommes ou d'animaux. Le peuple de la campagne se rendit aussi de toutes parts à Jérusalem, et tous ensemble allèrent en très-grand nombre trouver Pilate à Césarée, pour le conjurer de faire porter ailleurs ces drapeaux, et de les conserver dans leurs priviléges. Leur ayant répondu qu'il ne le pouvait, ils se jetèrent par terre à l'entour de sa maison, et demeurèrent en cet état durant cinq jours et cinq nuits. Le sixième jour Pilate monta sur son tribunal qu'il avait fait dresser à dessein dans les exercices publics, et fit venir cette grande multitude comme pour les satisfaire : mais au lieu de répondre à leur demande, il donna le signal à ses soldats qui les enveloppèrent de tous côtés; et l'on peut juger quelle frayeur une telle surprise leur donna. Alors Pilate leur déclara qu'il les ferait tous tuer s'ils ne recevaient ces drapeaux, et commanda a ses gens de guerre de tirer pour ce sujet leurs épées. A ces paroles, tous ces Juifs se jetèrent par terre comme s'ils l'eussent concerté auparavant, et lui présentèrent la gorge en criant qu'ils aimaient mieux qu'on les tuât tous que de souffrir qu'on violât leurs saintes lois. Leur constance et ce zèle si ardent pour leur religion donna tant d'admiration à Pilate, qu'il commanda à l'heure même d'emporter ces drapeaux hors de Jérusalem.

Ce trouble fut suivi d'un autre. Nous avons un trésor sacré que nous nommons *Corban*, et Pilate, qui était alors à Jérusalem, voulut en prendre l'argent pour faire conduire dans la ville par des aqueducs de l'eau dont les sources en sont éloignées de quatre cents stades (1). Le peuple s'en émut tellement, qu'il s'assembla de tous côtés en très-grand nombre pour lui en faire des plaintes. Comme il n'eut pas de peine à prévoir qu'ils en pourraient venir à une sédition, il donna ordre à ses soldats de quitter leurs habits de gens de guerre pour se vêtir de même que le commun, se masser ainsi parmi le peuple, et le charger, non pas à coups d'épée, mais à coups de bâton aussitôt qu'il commencerait à crier. Les choses étant disposées de la sorte, il donna le signal de dessus son tribunal, et ses soldats exécutèrent ce qu'il leur avait commandé. Plusieurs Juifs y périrent; les uns des coups qu'ils reçurent, et les

(1) L'*Histoire des Juifs* dit deux cents stades.

autres ayant été étouffés dans la presse lorsqu'ils voulaient s'enfuir. Un si rude châtiment étonna le reste de cette grande multitude, et la sédition s'apaisa.

CHAPITRE XV.

Tibère fait mettre en prison Agrippa, fils d'Aristobule, fils d'Hérode le Grand.

Agrippa, fils d'Aristobule, que le roi Hérode, son père, avait fait mourir, alla trouver Tibère pour accuser devant lui Hérode le tétrarque : et cet empereur n'ayant tenu compte de son accusation, il demeura à Rome comme particulier pour se faire connaître et acquérir l'amitié des personnes les plus considérables de l'empire. Il faisait principalement sa cour à Caïus, fils de Germanicus : et dans un superbe festin qu'il lui fit un jour, il pria Dieu de vouloir bientôt le rendre maître du monde au lieu de Tibère. Un de ses propres domestiques en donna avis à Tibère. Il le fit aussitôt mettre en prison : et il y demeura six mois dans une grande misère jusqu'à la mort de cet empereur, qui régna vingt-deux ans trois mois six jours.

CHAPITRE XVI.

L'empereur Caïus Caligula donne à Agrippa la tétrarchie qu'avait Philippe, et l'établit roi. Hérode le tétrarque, beau-frère d'Agrippa, va à Rome, pour être aussi déclaré roi : mais Caïus donne sa tétrarchie à Agrippa.

Caïus, surnommé Caligula, ayant succédé à Tibère, mit Agrippa en liberté, lui donna la tétrarchie qu'avait Philippe, alors décédé, et l'établit roi. Hérode le tétrarque, ne put, sans envie, le voir arrivé à une si grande fortune : et Hérodiade, sa femme, qui l'animait encore dans le désir de porter aussi une couronne, lui en faisait concevoir l'espérance en lui disant « que s'il n'était pas élevé à une plus » grande dignité, il le devait à son peu d'ambition et à sa » négligence, qui l'avaient retenu chez lui au lieu d'aller » trouver l'empereur, puisqu'Agrippa, de particulier qu'il » était, étant devenu roi, on n'aurait pu lui refuser le même » honneur, étant, comme il l'était déjà, tétrarque. » Ce prince, persuadé par ces raisons, s'en alla à Rome, où Agrippa le suivit pour traverser son dessein; et l'empereur, non-seule-

ment ne lui accorda pas ce qu'il lui demandait, mais il lui reprocha son avarice, et donna à Agrippa sa tétrarchie. Ainsi il s'enfuit en Espagne, où sa femme l'accompagna, et il y mourut (1).

CHAPITRE XVII.

L'empereur Caïus Caligula ordonne à Pétrone, gouverneur de Syrie, de contraindre les Juifs par les armes à recevoir sa statue dans le temple. Mais Pétrone, fléchi par leurs prières, lui écrit en leur faveur : ce qui lui aurait coûté la vie si ce prince ne fût mort aussitôt après.

L'EMPEREUR Caïus abusa tellement de sa bonne fortune et monta jusqu'à un tel comble d'orgueil, qu'il se persuada d'être un dieu, et voulut qu'on lui en donnât le nom. Il priva l'empire, par sa cruauté, d'un grand nombre les plus illustres des Romains, et fit éprouver à la Judée les effets de son horrible impiété. Il envoya PÉTRONE à Jérusalem avec une armée et un ordre exprès de mettre ses statues dans le temple, de tuer tous les Juifs qui auraient la hardiesse de s'y opposer, et de réduire en servitude le reste du peuple. Mais Dieu pouvait-il souffrir l'exécution d'un commandement si abominable?

Pétrone partit ensuite d'Antioche avec trois légions et un grand nombre de troupes auxiliaires de Syrie pour entrer dans la Judée. Cette nouvelle surprit tellement les Juifs de Jérusalem, qu'ils avaient peine d'y ajouter foi, et ceux qui le crurent se trouvaient hors d'état de pouvoir résister et de se défendre. Mais la terreur fut bientôt générale, lorsque l'on sut que Pétrone était déjà arrivé avec son armée à Ptolémaïde. Cette ville de Galilée est assise sur le rivage de la mer, dans une grande plaine environnée, du côté de l'Orient, des montagnes de cette province, qui n'en sont éloignées que de soixante stades; du côté du Midi, du mont Carmel qui en est éloigné de cent vingt stades; et du côté du Septentrion, d'une montagne extrêmement haute, nommée la *montagne des Syriens*, qui en est éloignée de cent stades.

A deux stades de cette ville passe une petite rivière nommée Pellée, auprès de laquelle est le sépulcre de Memnon, cet ouvrage admirable dont la grandeur est de cent coudées et la forme concave. On y voit un sable qui n'est pas moins

(1) L'*Histoire des Juifs* dit qu'il fut relégué à Lyon.

clair que le verre : plusieurs vaisseaux en viennent chercher, et n'ont pas plus tôt chargés que les vents comme de concert y en poussent d'autre du haut des montagnes qui remplit la place vide. Ce sable étant jeté dans le fourneau se convertit aussitôt en verre, et ce qui me paraît encore plus admirable, c'est que ce verre, porté en ce même lieu, reprend sa première nature et redevient pur sable comme auparavant.

Dans cette consternation où étaient les Juifs, ils allèrent avec leurs femmes et leurs enfants trouver Pétrone à Ptolémaïde, pour le coujurer de ne point violer leurs lois et d'avoir compassion d'eux. Pétrone touché de leur grand nombre et de leurs prières, laissa à Ptolémaïde les statues de l'empereur, s'avança dans la Galilée, et fit venir ce peuple avec les prine cipaux de leur nation à Tibériade. Là il leur représenta quell- était la puissance des Romains : « combien les menaces de » l'empereur leur devaient être redoutables : à quel point il » se tiendrait offensé de la prière qu'ils lui faisaient, parce » que de toutes les nations qui lui étaient soumises, eux seuls » refusaient de mettre les statues au rang des dieux, qui était » comme se révolter contre lui, et l'outrager aussi lui-même, » puisqu'étant leur gouverneur, il représentait sa personne. » Ils lui répondirent « que leurs lois leur défendaient si expres- » sément de rien faire de semblable qu'ils ne pourraient, sans » les violer, mettre dans le temple ni même dans un lieu pro- » fane, non-seulement la figure d'un homme, mais celle de » Dieu. Si vous observez si religieusement vos lois, répliqua » Pétrone, je ne suis pas moins obligé d'exécuter les com- » mandements de l'empereur qui me tiennent lieu de lois, » puisqu'il est mon maître et que je ne pourrais lui désobéir » pour vous épargner sans qu'il m'en coûtât la vie. C'est donc » à lui et non pas à moi que vous devez vous adresser : je » n'agis que par son ordre, et ne lui suis pas moins soumis » que vous. » A ces paroles, toute cette grande multitude s'é- cria « qu'il n'y avait point de périls auxquels ils ne fussent » prêts à s'exposer avec joie pour l'observation de leurs lois. » Lorsque ce tumulte fut apaisé, Pétrone leur dit : « Etes-vous » donc résolus de prendre les armes contre l'empereur? — » Non, lui répondirent-ils, nous offrons au contraire tous les » jours des sacrifices à Dieu pour lui et pour le peuple Ro- » main ; mais si vous voulez mettre ces statues dans notre » temple, il faut auparavant nous égorger tous avec nos » femmes et nos enfants. » Un amour si ardent de tout ce

peuple pour sa religion, et cette fermeté inébranlable qui lui faisait préférer la mort à l'observation de ses lois, donna tant d'admiration à Pétrone et tant de compassion tout ensemble, qu'il sépara l'assemblée sans rien résoudre.

Le lendemain et quelques jours après, il parla aux principaux en particulier, et à tous en général, joignit ses conseils à ses exhortations, et les menaces à ses conseils; il leur représenta encore l'extrême puissance des Romains : combien la colère de l'empereur leur devait être redoutable, et enfin la nécessité où ils se trouvaient de lui obéir. Mais rien n'étant capable de les émouvoir, et voyant que le temps d'ensemencer se passait, parce qu'ils étaient tellement occupés de cette affaire, qu'il y avait quarante jours qu'ils avaient renoncé à tous autres soins, il les assembla de nouveau et leur dit : « Je suis résolu de m'exposer pour l'amour de vous aux mê- » mes périls dont vous êtes menacés. Ainsi ou Dieu me fera la » grâce d'adoucir l'esprit de l'empereur, et j'aurai la joie de » me sauver en vous sauvant : ou si j'attire sur moi sa co- » lère, je n'aurai point de regret de perdre la vie pour m'être » efforcé de garantir de la mort un si grand peuple. »

Après leur avoir parlé de la sorte, il renvoya dans leurs maisons toute cette grande multitude qui ne pouvait se lasser de faire des vœux pour sa prospérité, et il ramena ensuite ses troupes de Ptolémaïde à Antioche, d'où il dépêcha vers l'empereur et lui écrivit, « que pour obéir à ses ordres il était » entré avec de grandes forces dans la Judée : mais que s'il » ne voulait se laisser fléchir aux prières de cette nation, il » devait se résoudre à la détruire entièrement et à perdre tout » ce pays, parce que ce peuple était si attaché à l'observation » de ses lois, qu'il n'y avait rien qu'il ne fût prêt à souffrir » plutôt que d'en recevoir de nouvelles. »

Cette lettre irrita tellement ce cruel prince qu'il le menaça par sa réponse de le faire mourir pour avoir osé différer à exécuter ses commandements : mais ceux qui étaient chargés de cette fulminante dépêche eurent dans leur navigation un temps si contraire, qu'étant demeurés trois mois sur la mer, ils n'arrivèrent que vingt-sept jours après que d'autres apportèrent à Pétrone la nouvelle de la mort de ce furieux empereur.

CHAPITRE XVIII.

L'empereur Caïus ayant été assassiné, le sénat veut reprendre l'autorité; mais les soldats déclarent Claudius empereur, et le sénat est contraint de céder. Claudius confirme le roi Agrippa dans le royaume de Judée, y ajoute encore d'autres Etats, et donne à Hérode, son frère, le royaume de Chalcide.

Ce prince qui s'était rendu si odieux à toute la terre par son horrible inhumanité et par sa folie, ayant été assassiné après avoir seulement régné trois ans et demi, les gens de guerre qui étaient dans Rome enlevèrent Claudius et le déclarèrent empereur. Les consuls *Sentius Saturninus* et *Pomponius Secundus* ordonnèrent, suivant la résolution du sénat, aux trois cohortes entretenues pour la garde de la ville, de prendre soin de la conserver, et s'étant assemblés dans le Capitole, l'horreur que les cruautés de Caïus leur avaient donnée les fit résoudre de déclarer la guerre à Claudius, afin de rétablir le gouvernement aristocratique, et de choisir pour gouverner la république ceux que leur mérite en rendait les plus dignes et les plus capables.

Le roi Agrippa étant à Rome, chacun des deux partis désira de l'avoir de son côté. Ainsi le sénat le fit prier d'aller prendre place dans leur compagnie; et Claudius le pria en même temps de l'aller trouver dans le camp où les gens de guerre l'avaient conduit. Ce prince voyant que Claudius était en effet déjà empereur, se rendit aussitôt auprès de lui : et Claudius le pria d'aller informer le sénat de ses sentiments, qui étaient « que ç'avait été contre son gré que les gens » de guerre l'avaient enlevé pour le porter à l'empire; que » néanmoins, comme c'était une chose faite, il était obligé de » répondre à ce témoignage de leur affection, et qu'il n'y » aurait pas même de sûreté pour lui à le refuser, puisqu'il » suffit, pour être exposé à toutes sortes de périls, d'avoir été » choisi pour régner : mais qu'il était résolu de gouverner » comme un bon prince y est obligé, et non pas comme un » tyran, et de se contenter de porter le nom d'empereur sans » rien décider dans les affaires importantes que par l'avis du » sénat. En quoi l'on ne pouvait douter que ses paroles ne » fussent suivies des effets, puisque quand il ne serait pas » d'un naturel aussi modéré que chacun savait qu'était le

» sien, l'exemple de la mort de Caïus suffirait pour lui faire
» prendre une conduite toute contraire à la sienne. »

Comme le sénat se fiait aux gens de guerre qui s'étaient déclarés pour lui et en la justice de sa cause, il répondit au roi Agrippa qu'il ne pouvait se rengager dans une servitude volontaire. Claudius, par suite de cette réponse, pria ce prince de retourner dire au sénat « qu'il ne pouvait abandonner ceux
» qui l'avaient élevé à l'empire; et qu'il ne désirait point aussi
» d'en venir à la guerre avec le sénat. Mais que, s'il l'y con-
» traignait, il fallait choisir hors de la ville un lieu où le
» combat se donnât, puisqu'il n'était pas juste que leur divi-
» sion remplit Rome de meurtre et de carnage. »

Comme Agrippa faisait ce rapport au sénat, un de ceux des gens de guerre qui s'étaient déclarés pour cette compagnie tira son épée et dit à ses compagnons : « Quelle raison peut
» nous obliger à commettre des parricides, en combattant
» contre nos parents et nos amis qui se sont déclarés pour Clau-
» dius? Que pouvons-nous désirer davantage que d'avoir pour
» empereur un prince à qui l'on ne peut rien reprocher? et ne
» devons-nous pas plutôt nous le rendre favorable, que de
» prendre les armes contre lui? » Après avoir parlé de la sorte, il partit, et tous les autres le suivirent.

Le sénat se voyant ainsi abandonné et reconnaissant qu'il ne lui était plus possible de résister, résolut d'aller aussi trouver Claudius, et courut un très-grand péril : car ceux d'entre les gens de guerre qui paraissaient les plus zélés pour ce nouvel empereur, vinrent à eux l'épée à la main, auprès des murs de la ville, et auraient tué les plus avancés avant que Claudius en eût rien su, si le roi Agrippa ne l'eût promptement averti du malheur qui était près d'arriver. Il lui dit « que s'il ne retenait la fureur de ces gens de guerre, il allait
» voir périr devant ses yeux ceux que leur mérite et leur qua-
» lité rendaient l'ornement de l'empire, et qu'il ne régnerait
» plus que sur une solitude. » Claudius suivit son avis, arrêta l'impétuosité des soldats, reçut favorablement le sénat dans le camp, et sortit avec eux pour aller, selon la coutume, offrir des sacrifices à Dieu, et lui rendre grâces de cette souveraine puissance qu'il tenait de lui.

Ce nouvel empereur donna ensuite à Agrippa, non-seulement le royaume tout entier qu'Hérode avait possédé, mais aussi la Trachonite et l'Auranite qu'Hérode y avait ajoutées, et le pays que l'on nommait le royaume de Lysanias, rendit

cette donation publique par l'acte qu'il en fit dresser, et ordonna aux sénateurs de le faire graver sur des tables de cuivre, pour le mettre dans le Capitole.

Il accorda aussi le royaume de Chalcide à Hérode, frère d'Agrippa, qui était devenu son gendre par le mariage de Bérénice, sa fille.

CHAPITRE XIX.

Mort du roi Agrippa, surnommé le Grand. Sa postérité. La jeunesse d'Agrippa, son fils, est cause que l'empereur Claudius réduit la Judée en province. Il y envoie pour gouverneur Cuspius Fadus, et ensuite Tibère Alexandre.

Le roi Agrippa se trouvant ainsi dans un moment beaucoup plus puissant et plus riche qu'il ne l'aurait osé espérer, n'employa pas son bien en des choses vaines; mais il commença à faire enfermer Jérusalem d'un mur si extraordinairement fort, que s'il eût pu l'achever, les Romains en auraient en vain entrepris le siége : mais il mourut à Césarée avant que d'avoir pu finir un si grand ouvrage. Il ne régna que trois ans en qualité de roi, et il avait auparavant, durant trois autres années, été seulement tétrarque.

Il eut de Cypros, sa femme, trois filles, Bérénice, Mariamne, et Drusille, et un fils nommé Agrippa. Comme il était encore fort jeune lors de la mort de son père, l'empereur Claudius réduisit le royaume en province, et y envoya pour gouverneur Cuspius Fadus. Tibère Alexandre lui succéda en cette charge, et l'un et l'autre gouvernèrent les Juifs en grande paix sans rien changer de leurs coutumes.

Hérode, roi de Chalcide, mourut ensuite, et laissa de Bérénice, sa femme, fille du roi Agrippa, son frère, deux fils nommés Bérénicien et Hircan, et il avait eu de Mariamne, sa première femme, un fils nommé Aristobule, et un autre qui portait le même nom, lequel vécut comme particulier, et laissa une fille nommée Jotapa. Voilà quels furent les descendants d'Aristobule, fils du roi Hérode le Grand, et de Mariamne. Et quant aux enfants d'Alexandre, son frère aîné, ils régnèrent dans la grande Arménie.

CHAPITRE XX.

L'empereur Claudius donne à Agrippa, fils du roi Agrippa le Grand, le royaume de Chalcide qu'avait Hérode, son oncle. L'insolence d'un soldat des troupes romaines cause dans Jérusalem la mort d'un très-grand nombre de Juifs. Autre insolence d'un autre soldat.

Après la mort d'Hérode, roi de Chalcide, l'empereur Claudius donna son royaume à Agrippa, son neveu, fils du roi Agrippa dont nous venons de parler, et Cumanus succéda à Tibère Alexandre au gouvernement de la Judée. Ce fut durant son administration que commencèrent les nouveaux troubles qui attirèrent sur les Juifs tant de malheurs.

Une grande multitude de peuple s'étant rendue à Jérusalem pour célébrer la fête de Pâques, et une compagnie de gens de guerre romains montant la garde à la porte du temple, selon la coutume, pour empêcher qu'il n'arrivât du désordre, un soldat eut l'insolence d'outrager tout le peuple de la façon la plus déshonnête. L'irritation fut extrême. On pressa Cumanus avec de grands cris de faire punir ce soldat; et en même temps quelques jeunes gens inconsidérés et propres à exciter une sédition, jetèrent des pierres aux soldats. Cumanus, craignant que tout le peuple ne s'émût contre lui, fit venir un plus grand nombre de gens de guerre, et les envoya se saisir des portes du temple. Alors les Juifs effrayés sortirent de ce lieu saint pour s'enfuir dans la ville; et comme ces passages étaient trop étroits pour une si grande multitude, ils se pressèrent de telle sorte qu'il y en eut plus de dix mille d'étouffés. Ainsi la joie de cette grande fête fut convertie en tristesse. On cessa les prières, on abandonna les sacrifices : ce n'étaient que gémissements et que plaintes, et l'impudence sacrilége d'un seul homme fut la cause d'une si publique et si étrange désolation.

A peine cette affliction était passée, qu'elle fut suivie d'une autre. Un domestique de l'empereur, nommé *Etienne*, qui conduisait quelques meubles précieux, fut volé auprès de Béthoron, et Cumanus, pour découvrir ceux qui avaient fait ce vol, envoya faire prisonniers les habitants des prochains villages. Un des soldats qui faisaient cette exécution ayant trouvé, dans l'un de ces villages, un livre où nos saintes lois étaient ecrites, il le déchira et le brûla. Tous les Juifs de cette contrée

n'en furent pas moins irrités que s'ils eussent vu mettre le feu dans leur pays ; ils s'assemblèrent en un moment, et, poussés du zèle de leur religion, coururent à Césarée trouver Cumanus, pour le prier de ne laisser pas impuni un si grand outrage fait à Dieu. Comme ce gouverneur jugea qu'il serait impossible d'apaiser ce peuple si on ne lui donnait satisfaction, il fit prendre et exécuter à mort ce soldat en leur présence, et ainsi ce tumulte s'apaisa.

CHAPITRE XXI.

Grand différend entre les Juifs de Galilée et les Samaritains que Cumanus, gouverneur de Judée, favorise. Quadratus, gouverneur de Syrie, l'envoie à Rome avec plusieurs autres pour se justifier devant l'empereur Claudius, et en fait mourir quelques-uns. L'empereur envoie Cumanus en exil, pourvoit Félix du gouvernement de la Judée, et donne à Agrippa, au lieu du royaume de Chalcide, la tétrarchie qu'avait eue Philippe et plusieurs autres Etats. Mort de Claudius. Néron lui succède à l'empire.

Il arriva en ce même temps un grand différend entre les Juifs de la Galilée et les Samaritains, par la circonstance que je vais dire. Plusieurs Juifs venant à Jérusalem pour solenniser la fête, l'un d'eux, qui était Galiléen, fut tué dans le village de Geman, qui est assis dans la grande campagne de Samarie. Sur cela, plusieurs de la Galilée s'assemblèrent, pour se venger des Samaritains par les armes, et les principaux furent trouver Cumanus pour le prier d'aller sur les lieux avant que le mal augmentât encore, et de punir ceux qu'il trouverait coupables de ce meurtre. Mais Cumanus les renvoya sans leur donner aucune satisfaction.

Le bruit de ce meurtre ayant été porté à Jérusalem, le peuple s'en émut de telle sorte que, sans s'arrêter à la solennité de la fête ni vouloir écouter les magistrats, il abandonna tout pour aller attaquer les Samaritains sous la conduite d'*Eléazar*, fils de *Dineus* et d'*Alexandre*, qui étaient de grands voleurs. Ils se jetèrent sur les frontières de Lacrabatane, où sans distinction d'âge ils firent un grand carnage et mirent le feu dans les villages.

Cumanus n'en eut pas plus tôt avis qu'il prit la cavalerie de Sébaste pour aller au secours de cette province affligée, et tua et prit plusieurs de ceux qui suivaient Eléazar. Alors les magistrats et les principaux de Jérusalem allèrent, revêtus d'un

sac et la tête couverte de cendres, trouver les autres Juifs qui se préparaient à faire la guerre aux Samaritains, pour les conjurer d'abandonner cette entreprise. Ils leur représentèrent « qu'il serait étrange de se laisser transporter de telle » sorte au désir de se venger, qu'en irritant les Romains ils » causassent la perte de Jérusalem, et que la mort d'un Galiléen ne leur devait pas être si considérable que pour en tirer » la raison ils devinssent insensibles à la ruine de leur patrie, » de leurs femmes, de leurs enfants et de leur temple. » Cette remontrance eut tant de force, qu'elle leur persuada de se retirer. Mais comme le repos rend les hommes insolents, plusieurs en ce même temps ne vivaient que de voleries : on ne voyait partout que rapines et que brigandages, et les plus audacieux opprimaient les autres.

Alors les Samaritains furent trouver à Tyr Numidius QUADRATUS, gouverneur de Syrie, pour le prier de faire justice de ceux qui ravageaient ainsi leur pays. Les principaux des Juifs s'y rendirent aussi, et JONATHAS, grand sacrificateur, fils d'Ananus, lui remontra que c'étaient les Samaritains qui avaient donné le premier sujet à ce trouble par le meurtre de ce Galiléen, et que Cumanus l'avait entretenu en refusant d'en faire la punition. Quadratus, après les avoir entendus, remit à ordonner de cette affaire quand il serait en Judée et qu'il en aurait appris exactement la vérité. Quelque temps après il alla à Césarée, où il fit mourir tous ceux que Cumanus retenait prisonniers, passa à Lydda, où il entendit une seconde fois les Samaritains, fit trancher la tête à dix-huit des principaux des Juifs qu'il reconnut avoir le plus contribué à ce trouble, envoya à Rome *Jonathas* et *Ananias*, deux des principaux sacrificateurs, *Ananus*, fils d'*Ananias*, et quelques autres des plus considérables des Juifs, comme aussi les plus qualifiés des Samaritains, ordonna à Cumanus et à un mestre de camp nommé *Céler*, d'aller aussi se justifier devant l'empereur; et après avoir ainsi donné ordre à tout, il partit de Lydda pour se rendre à Jérusalem, où ayant vu que le peuple célébrait en grand repos la fête de Pâques, il s'en retourna à Antioche.

Lorsque tous ceux que Quadratus avait envoyés à Rome y furent arrivés, Agrippa, qui s'y trouva, embrassa avec très-grande affection la défense des Juifs; et Cumanus fut aussi assisté par des personnes très-puissantes. Claudius, après les avoir tous entendus, condamna les Samaritains, fit mourir

trois des principaux, envoya Cumanus en exil et ordonna qu'on ramènerait Céler à Jérusalem pour le mettre entre les mains des Juifs, et qu'après qu'il aurait été traîné par toute la ville, on lui trancherait la tête.

Ce prince pourvut ensuite du gouvernement de Judée, de Samarie et de Galilée, Félix, frère de Pallas; et pour obliger Agrippa, il lui donna au lieu du royaume de Chalcide, qu'il possédait auparavant, tous les Etats qui étaient compris dans la tétrarchie qu'avait Philippe, à savoir la Trachonite, la Bathanée et la Gaulanite, à quoi il ajouta encore ce qu'on nommait le royaume de Lysanias et la tétrarchie dont Varus avait été gouverneur.

Cet empereur, après avoir régné treize ans huit mois vingt jours, laissa par sa mort pour son successeur, Néron, fils d'Agrippine, sa femme, qu'elle lui avait persuadé d'adopter, quoiqu'il eût de Messaline, sa première femme, un fils nommé Britannicus, et une fille nommée Octavie, qu'il fit épouser à Néron.

CHAPITRE XXII.

Horribles cruautés et folies de l'empereur Néron. Félix, gouverneur de Judée, fait une rude guerre aux voleurs qui la ravagaient.

Lorsque Néron se vit élevé à un si haut degré de prospérité, il abusa tellement de sa bonne fortune, que je ne pourrais faire une peinture fidèle de ses actions sans donner de l'horreur à tout le monde. Ainsi je me contenterai de dire en général, qu'il passa jusqu'à un si épouvantable excès de cruauté et de folie, qu'il trempa ses mains dans le sang de son frère, de sa femme, de sa mère, et des autres personnes qui lui étaient les plus proches, et qu'il se glorifiait de paraître sur le théâtre au rang des comédiens et des bouffons. Mais je ne saurais me dispenser de rapporter en particulier ce qu'il a fait à l'égard des Juifs, puisque la suite de mon histoire m'y oblige.

Il donna à Aristobule, fils d'Hérode, roi de Chalcide, le royaume de la petite Arménie, et ajouta à celui d'Agrippa quatre villes avec leurs territoires; à savoir Abila et Juliade, dans la Pérée, et Tarichée et Tibériade, dans la Galilée, et établit, comme nous l'avons dit, Félix gouverneur du reste de la Judée. Il ne fut pas plus tôt en charge, qu'il fit la guerre à ces voleurs qui ravageaient tout ce pays depuis vingt ans,

prit Eléazar, leur chef, et plusieurs autres avec lui, qu'il envoya prisonniers à Rome, et fit mourir un nombre incroyable d'autres voleurs.

CHAPITRE XXIII.

Grand nombre de meurtres commis dans Jérusalem, par des assassins qu'on nommait sicaires. Voleurs et faux prophètes châtiés par Félix, gouverneur de Judée. Grande contestation entre les Juifs et les autres habitants de Césarée. Festus succède à Félix au gouvernement de la Judée.

Après que la Judée eut ainsi été délivrée de ces voleurs, il s'en éleva d'autres dans Jérusalem, qui exerçaient d'une nouvelle manière une profession si infâme et si criminelle. On les nommait *sicaires;* et ce n'était pas de nuit, mais en plein jour et particulièrement dans les fêtes les plus solennelles, qu'ils faisaient sentir les effets de leur fureur. Ils poignardaient au milieu de la presse ceux qu'ils avaient résolu de tuer, et mêlaient ensuite leurs cris à ceux de tout le peuple contre les coupables d'un si grand crime : ce qui leur réussit si bien, qu'ils demeurèrent fort longtemps sans qu'on les en soupçonnât. Le premier qu'ils assassinèrent de la sorte fut Jonathas, grand sacrificateur, et il ne se passait point de jour qu'ils n'en tuassent plusieurs de la même manière.

Ainsi tout Jérusalem se trouva rempli d'une telle frayeur, que l'on ne s'y croyait pas en moindre péril qu'au milieu de la guerre la plus sanglante. Chacun attendait la mort à toute heure : on ne voyait approcher personne que l'on ne tremblât; on n'osait pas même se fier à ses amis; et quoique l'on fût continuellement sur ses gardes, toutes ces défiances et ces soupçons n'étaient pas capables de garantir ceux à qui ces scélérats avaient fait dessein d'ôter la vie, tant ils étaient artificieux et adroits dans un métier si détestable.

A ce mal s'en joignit un autre qui ne troubla pas moins cette grande ville. Ceux qui le causèrent n'étaient pas comme les premiers des meurtriers qui répandissent le sang humain; mais c'étaient des impies et des perturbateurs du repos public qui, trompant le peuple sous un faux prétexte de religion, le menaient dans des solitudes avec promesse que Dieu leur y ferait voir par des signes manifestes qu'il les voulait affranchir de servitude. Félix, considérant ces assemblées comme

un commencement de révolte, envoya contre eux de la cavalerie et de l'infanterie qui en tuèrent un grand nombre.

Un autre mal plus grand affligea encore la Judée. Un faux prophète Égyptien, qui était un très-grand imposteur, enchanta tellement le peuple, qu'il assembla près de trente mille hommes; il les mena sur la montagne des Oliviers, et accompagné de quelques gens qui lui étaient affidés, marcha vers Jérusalem dans le dessein d'en chasser les Romains, de s'en rendre le maître, et d'y établir le siége de sa prétendue domination. Mais Félix alla à sa rencontre avec les troupes romaines et un assez grand nombre d'autres Juifs. Le combat se donna : plusieurs de ceux qui suivaient cet Égyptien furent taillés en pièces, et il se sauva avec le reste.

Après tant de soulèvements réprimés, il semblait que la Judée dût jouir de quelque repos. Mais comme il arrive dans un corps dont toute la constitution est corrompue, qu'une partie n'est pas plus tôt guérie que le mal se jette sur une autre; quelques magiciens et quelques voleurs joints ensemble exhortèrent le peuple à secouer le joug des Romains, et menaçaient de tuer ceux qui continueraient à vouloir souffrir une si honteuse servitude. Ils se répandirent dans tout le pays, pillèrent les maisons des riches, les tuèrent, mirent le feu dans les villages : et le mal allant toujours en augmentant, ils remplirent toute la Judée de désolation et de trouble.

Lorsque les choses étaient en cet état, il arriva une très-grande contestation dans Césarée entre les Juifs et les Syriens qui y demeuraient. Les Juifs soutenaient que cette ville leur appartenait, parce qu'Hérode, qui était leur roi, l'avait bâtie; et les Syriens disaient au contraire, qu'encore qu'il fût vrai que ce prince en fût comme le fondateur, elle ne laissait pas de devoir passer pour une ville grecque, puisque si son intention eût été qu'elle appartînt aux Juifs, il n'y aurait pas fait bâtir des temples et élever des statues.

Ce différend s'échauffa de telle sorte qu'ils prirent les armes, et il ne se passait point de jour que les plus animés et les plus audacieux des deux partis n'en vinssent aux mains, parce que la prudence des anciens des Juifs n'était pas capable de les arrêter, et que les Syriens avaient honte de leur céder. Les Juifs étaient plus riches et plus vaillants que les autres. Mais les Syriens se confiaient au secours des gens de guerre, parce qu'une partie des troupes romaines ayant été levée dans la Syrie, ils avaient parmi eux grand nombre de parents

toujours prêts à les assister. Les officiers qui les commandaient s'employèrent de tout leur pouvoir pour apaiser ce tumulte, et firent même battre de verges et mettre en prison les plus factieux. Mais ce châtiment, au lieu d'étonner les autres, les irrita encore davantage.

Félix les ayant trouvés aux mains lorsqu'il passait dans le grand marché, commanda aux Juifs qui avaient l'avantage de se retirer : et sur ce qu'ils ne voulaient pas obéir, il fit venir des gens de guerre qui en tuèrent plusieurs et pillèrent leur bien. Ce gouverneur voyant que cette contestation ne laissait pas de continuer toujours avec la même chaleur, envoya à Néron quelques-uns des principaux des deux partis pour soutenir leurs droits devant lui.

Festus, qui succéda à Félix, fit une rude guerre à ceux qui troublaient la province, et prit et fit mourir un grand nombre de ces voleurs.

CHAPITRE XXIV.

Albinus succède à Festus au gouvernement de la Judée, et traite tyranniquement les Juifs. Florus lui succède en cette charge et fait encore beaucoup pis que lui. Les Grecs de Césarée gagnent leur cause devant Néron contre les Juifs qui demeuraient dans cette ville.

Albinus, qui succéda à Festus, ne se conduisit pas de la même sorte. Il n'y eut point de maux qu'il ne fît. Il ne se contentait pas de se laisser corrompre par des présents dans les affaires civiles, de prendre le bien de tout le monde, et d'accabler la Judée par de nouveaux tributs; il mettait en liberté, pour de l'argent, ceux que les magistrats des villes avaient arrêtés, ou que les précédents gouverneurs avaient fait emprisonner à cause de leurs voleries, et ne réputait coupables que ceux qui n'avaient pas moyen de lui donner.

L'audace de ces esprits turbulents, qui ne respiraient que le changement, croissait en même temps dans Jérusalem. Les plus riches gagnaient Albinus par des présents pour avoir sa protection, et ceux du menu peuple, qui ne désiraient que le trouble, étaient ravis de sa conduite. On voyait les plus signalés de ces méchants, environnés chacun d'une troupe de gens semblables à eux, et ce tyrannique gouverneur, que l'on pouvait dire être le principal chef des voleurs, se servait de ses gardes pour prendre le bien des faibles, qui ne pou-

vaient résister à ses violences. Ainsi il arrivait, que ceux que l'on pillait de la sorte n'osaient se plaindre, et que les plus riches, de peur d'être traités de même, étaient contraints de faire la cour à des gens dignes du supplice. Il n'y avait personne qui ne tremblât sous la domination de tant de divers tyrans : et tous ces maux étaient comme des semences de la servitude où cette malheureuse ville se trouva depuis réduite.

Albinus étant donc tel que je viens de le représenter, la conduite de Gessius Florus, qui lui succéda, le fit passer, en comparaison de lui, pour un grand homme de bien : car si le premier se cachait pour faire du mal, celui-ci faisait vanité d'exercer ouvertement ses injustices contre toute notre nation. Il semblait qu'au lieu d'être venu pour gouverner une province, il était envoyé comme un bourreau pour exécuter des criminels. Ses rapines n'avaient point de bornes, non plus que ses autres violences : il était cruel envers les affligés, et ne rougissait point des actions les plus honteuses et les plus infâmes. Nul autre n'a jamais trahi plus hardiment la vérité, ni trouvé des moyens plus subtils pour faire du mal. C'était peu pour lui de s'enrichir aux dépens des particuliers, il pillait des villes entières, ruinait toute la province, et peu s'en fallut qu'il ne fît publier à son de trompe qu'il permettait à chacun de voler, pourvu qu'on lui fît part de son butin. Ainsi, son insatiable avarice réduisit presque en des solitudes toutes les provinces de son gouvernement, tant il y eut de personnes qui furent contraintes d'abandonner le pays de leur naissance pour s'enfuir chez les étrangers.

Cestius Gallus était en ce même temps gouverneur de Syrie; et nul des Juifs n'osait l'aller trouver pour lui faire des plaintes de Florus. Mais étant venu à Jérusalem, lors de la fête de Pâques, tout le peuple, dont le nombre n'était pas moindre que de trois millions de personnes, le conjura d'avoir compassion des malheurs de leur nation, et de chasser Florus que l'on pouvait dire être une peste publique qui l'avait entièrement désolée. Florus, qui était présent, au lieu de s'étonner de voir une si grande multitude crier de la sorte contre lui, ne fit au contraire que s'en moquer; et Cestius, pour tâcher d'apaiser ce peuple, se contenta de lui promettre que Florus agirait à l'avenir avec plus de modération. Il s'en retourna ensuite à Antioche : Florus l'accompagna jusqu'à Césarée, et se justifia dans son esprit par ses impostures. Mais comme il voyait que durant la paix les Juifs pourraient

l'accuser devant l'empereur, au lieu que la guerre couvrait ses crîmes, parce que la recherche des moindres maux est étouffée par des plus grands, il accablait de plus en plus les Juifs par ses violences et ses injustices, afin de les porter à la révolte.

En ce même temps les Grecs de Césarée gagnèrent leur cause devant Néron contre les Juifs, et rapportèrent un décret en leur faveur qui donna sujet à la guerre qui commença au mois de mai en la douzième année du règne de cet empereur, et en la dix-septième de celui d'Agrippa.

CHAPITRE XXV.

Grande contestation entre les Grecs et les Juifs de Césarée. Ils en viennent aux armes, et les Juifs sont contraints de quitter la ville. Florus, gouverneur de Judée, au lieu de leur rendre justice les traite outrageusement. Les Juifs de Jérusalem s'en émeuvent et quelques-uns disent des paroles offensantes contre Florus. Il va à Jérusalem et fait déchirer à coups de fouet et crucifier devant son tribunal des Juifs qui étaient honorés de la qualité de chevaliers romains.

QUELQUE grands que fussent les maux que la tyrannie de Florus faisait à notre nation, elle les souffrait sans se révolter. Mais ce qui arriva à Césarée fut comme une étincelle qui alluma le feu de la guerre.

Les Juifs de cette ville ayant prié diverses fois un Grec qui avait une place proche de leur synagogue de la leur vendre, avec offre de la payer beaucoup plus qu'elle ne valait, il ne se contenta pas de la refuser, il résolut, pour les fâcher encore davantage, d'y faire bâtir des boutiques, et de ne laisser ainsi qu'un passage très-étroit pour aller à leur synagogue. Quelques jeunes Juifs, emportés de colère, voulurent empêcher les ouvriers de continuer ce travail : mais Florus leur défendit de les y troubler. Alors les principaux d'entre eux du nombre desquels était *Jean*, qui avait affermé les revenus de l'empereur, donnèrent huit talents à Florus pour faire cesser cet ouvrage. Il le leur promit, et au lieu de tenir sa parole, il n'eut pas plus tôt reçu cet argent qu'il partit de Césarée pour s'en aller à Sébaste, comme s'il eût vendu aux Juifs à ce prix le moyen et le loisir qu'il leur donnait d'en venir aux armes.

Le lendemain qui était un jour de Sabbat, les Juifs étant dans leur synagogue, un séditieux de ces Grecs de Césarée mit à dessein à l'entrée, avant qu'ils en sortissent, un vase de

terre, et immolait des oiseaux en sacrifice. Il n'est pas croyable jusqu'à quel point cette action irrita les Juifs, parce qu'ils la considéraient comme un outrage fait à leurs lois et à leur synagogue qu'ils croyaient en avoir été souillée. Les plus modérés et les plus sages étaient d'avis de s'adresser aux magistrats pour en demander justice. Mais les plus jeunes et les plus bouillants ne pouvant retenir leur colère, voulaient en venir aux mains : et ceux des Grecs qui avaient été les auteurs de l'action et qui ne leur cédaient point en audace, ne désiraient rien davantage. Ainsi le combat s'alluma bientôt. *Jucundus*, capitaine d'une compagnie de cavalerie, qui avait été laissé pour empêcher qu'il n'arrivât du désordre, fit emporter ce vase et s'efforça d'apaiser le trouble; mais il ne put résister au grand nombre de ces Grecs : et alors les Juifs prirent les livres de leur loi et se retirèrent à Narbata qui n'est éloigné de Césarée que de soixante stades. Douze des principaux furent avec Jean trouver Florus à Sébaste, pour se plaindre de ce qui s'était passé et implorer son assistance en lui touchant quelques mots des huit talents : mais au lieu de leur rendre justice, il les fit mettre en prison, et prit pour prétexte qu'ils avaient emporté leurs lois.

Les Juifs de Jérusalem ne purent voir qu'avec une étrange indignation une action si tyrannique; et Florus comme s'il l'eût faite à dessein pour porter les choses à la guerre, envoya tirer dix-sept talents du trésor sacré afin de les employer, à ce qu'il disait, pour le service de l'empereur. Le peuple s'émut aussitôt, courut au temple avec de grands cris en implorant le nom de César pour être délivré de la tyrannie de Florus : il n'y eut point d'imprécations que les plus animés ne fissent, ni point de paroles offensantes dont ils n'usassent contre ce détestable gouverneur; et quelques-uns, avec une boîte à la main, demandaient par moquerie l'aumône en son nom, comme ils auraient fait pour le plus pauvre et le plus misérable de tous les hommes.

Un mécontentement si général, au lieu de donner à Florus quelque horreur de son avarice, ne fit qu'augmenter son désir de s'enrichir encore davantage; et bien loin d'aller à Césarée pour faire cesser la cause du trouble et étouffer les semences d'une guerre prête à éclater, comme il y était particulièrement obligé, outre le devoir de sa charge, par l'argent qu'il avait reçu, il marcha avec des troupes de cavalerie et d'infanterie vers Jérusalem, pour employer les armes romaines contre

ceux dont il se voulait venger, et remplit, par ses menaces, toute cette grande ville d'appréhension et de crainte.

Le peuple, pour l'adoucir, alla au-devant de ses troupes, et se préparait à lui rendre les autres honneurs qu'il pouvait désirer. Mais il envoya un capitaine nommé *Capiton*, accompagné de cinquante chevaux, leur commander de se retirer, et leur dire que pour ne se laisser pas tromper par de faux respects, après tant d'outrages qu'ils lui avaient faits, il leur déclarait que s'ils avaient du cœur, ils ne devaient point craindre de redire en sa présence les mêmes injures qu'ils avaient proférées en son absence, et passer même des paroles aux effets, en prenant les armes pour recouvrer leur liberté. Les cavaliers qui accompagnaient Capiton se jetèrent en même temps sur eux : et cette multitude fut si effrayée, qu'elle s'enfuit sans avoir pu saluer Florus ni rendre aucun honneur à ses troupes. Chacun se retira ainsi chez soi avec non moins d'humiliation que de crainte, et ils passèrent toute la nuit sans fermer l'œil.

Florus se logea dans le palais royal, et le lendemain, les principaux des sacrificateurs et toute la noblesse de la ville l'étant venu trouver, il monta sur son tribunal, et ordonna de remettre à l'heure même entre ses mains ceux qui l'avaient outragé de paroles. Ils lui répondirent « que tout le peuple en » général ne respirait que la paix; et que s'il y en avait quel- » ques-uns qui eussent parlé inconsidérément, ils le priaient » de leur pardonner, puisqu'il était difficile que dans une si » grande multitude, il ne se rencontrât quelques jeunes gens » extravagants, et qu'il était impossible de les reconnaître, » parce que, dans le déplaisir que l'on avait de ce qui s'était » passé, ceux qui avaient failli n'avaient garde de le confes- » ser. Qu'ainsi s'il voulait conserver la paix à la province et » la ville aux Romains, il devait plutôt, en faveur des inno- » cents, pardonner à un petit nombre de coupables, qu'à cause » de quelques coupables faire souffrir tant d'innocents. »

Florus, plus irrité que jamais par ces paroles, cria à ses soldats d'aller piller le haut marché, et de tuer tous ceux qu'ils y trouveraient. Leur passion de s'enrichir se trouvant autorisée par le commandement de leur chef, ils ne se contentèrent pas du pillage qu'il leur avait permis, ils l'étendirent jusque dans toutes les maisons, et coupèrent la gorge aux habitants qu'ils y rencontrèrent. Les rues détournées, que quelques-uns cherchaient pour s'enfuir, ne les garantirent pas

de la mort : le meurtre fut général, et il n'y eut point de sorte de voleries et de brigandages que l'on n'exerçât. Ces gens de guerre menèrent à Florus plusieurs personnes de condition qu'il fit déchirer à coups de fouet et crucifier ensuite. On ne pardonna pas même aux femmes, ni aux enfants qui étaient encore à la mamelle, et le nombre de ceux qui périrent de la sorte se trouva être de trois mille six cent trente personnes.

Une action si horrible parut d'autant plus insupportable aux Juifs que c'était une nouvelle espèce de cruauté que les Romains n'avaient encore jamais exercée, Florus étant le premier qui avait eu la hardiesse de faire déchirer à coups de fouet et crucifier devant son tribunal des hommes de l'ordre des Chevaliers, qui, bien qu'ils fussent Juifs, ne laissaient pas d'avoir été honorés par les Romains d'une dignité si considérable.

CHAPITRE XXVI.

La reine Bérénice, sœur du roi Agrippa, voulant adoucir l'esprit de Florus, pour faire cesser sa cruauté, court elle-même danger de la vie.

Le roi Agrippa, était alors allé voir à Alexandrie Alexandre, à qui Néron avait donné le gouvernement de l'Egypte; mais la reine Bérénice, sa sœur, était à Jérusalem, pour s'acquitter d'un vœu qui l'obligeait, selon la coutume de ceux qui en font, ou pour recouvrer leur santé, ou pour d'autres besoins, de couper ses cheveux, de s'abstenir de boire du vin, et de faire des prières durant trente jours avant que d'offrir des sacrifices.

Cette princesse fut pénétrée d'une très-sensible douleur de voir exercer de si grandes cruautés, et envoya diverses fois vers Florus des officiers de sa cavalerie et de ses gardes, pour le prier de commander que l'on cessât de répandre tant de sang. Mais lui, sans être touché de ce grand nombre de morts, ni de l'intercession d'une personne de ce rang, et pensant seulement à s'enrichir par des moyens si infâmes, ne tint compte de ses prières; et elle-même courut risque d'éprouver la rage de ces gens de guerre. Car non-seulement ils continuèrent à massacrer devant ses yeux ceux qui tombèrent entre leurs mains; mais ils l'auraient tuée elle-même, si elle ne se fût sauvée dans le palais. Elle passa toute la nuit sans oser s'endormir, ni penser à autre chose qu'à faire faire bonne

garde pour se garantir de leur fureur; et son courage et sa compassion de tant de maux l'ayant portée à aller nu-pieds le lendemain, seizième jour de mai, trouver Florus lorsqu'il était assis sur son tribunal, pour lui renouveler ses prières, il ne lui rendit aucun honneur; et elle courut encore danger de la vie.

Le jour d'après, une grande multitude de peuple s'assembla dans le haut marché, où jetant de grands cris, ils se plaignirent de la mort de ceux qui avaient été si cruellement tués, et plusieurs parlèrent contre Florus. Les sacrificateurs et les principaux de la ville, jugeant assez combien cela pourrait encore augmenter le mal, allèrent avec des habits déchirés, les conjurer de se contenter des malheurs déjà arrivés, sans en attirer de nouveaux en irritant encore plus Florus. Le respect du peuple pour des personnes si considérables, et l'espérance que Florus ne les affligerait pas davantage, apaisa ainsi ce tumulte.

CHAPITRE XXVII.

Florus oblige les habitants de Jérusalem d'aller par honneur au-devant des troupes romaines qu'il faisait venir de Césarée, et commande à ces mêmes troupes de les charger au lieu de leur rendre le salut. Mais enfin, le peuple se met en défense, et Florus, ne pouvant exécuter le dessein qu'il avait de piller le trésor sacré, se retire à Césarée.

LORSQUE ce méchant gouverneur vit que le trouble était cessé, il ne pensa qu'à le renouveler; et pour en venir à bout, il fit assembler les sacrificateurs et les principaux de Jérusalem, et leur dit que le seul moyen de faire connaître que le peuple voulait désormais vivre en repos, était d'aller au-devant des deux cohortes qu'il faisait venir de Césarée. Ils le lui promirent; et il commanda ensuite aux officiers de ces troupes, de ne point rendre le salut aux Juifs lorsqu'ils viendraient au-devant d'eux, et de les charger si quelques-uns s'en offensaient ou en murmuraient.

Les sacrificateurs ayant assemblé le peuple dans le temple, l'exhortèrent d'aller au-devant des troupes romaines et de les saluer pour éviter par ces moyens de tomber dans de grands inconvénients; et quoique les plus mutins ne pussent s'y résoudre, et que le peuple entrât assez dans leur sentiment par la douleur qui lui restait du meurtre de tant de gens, tous les

sacrificateurs et les lévites ne laissèrent pas de prendre les vases sacrés avec le reste de ce que l'on emploie de plus précieux pour célébrer le service de Dieu; et les chantres marchant devant eux avec des instruments de musique, ils conjurèrent à genoux le peuple, par le soin qu'il devait avoir de la conservation et de l'honneur du temple, de ne point irriter les Romains, de peur de leur donner sujet de piller les choses saintes; et l'on voyait les principaux de ces sacrificateurs avec la cendre sur la tête, leurs habits déchirés, et leur poitrine découverte, prier particulièrement les plus qualifiés de leur connaissance et tout le peuple en général, de ne vouloir pas, pour quelque petite offense, attirer sur leur patrie la fureur de ceux qui ne cherchaient qu'un prétexte de la saccager pour satisfaire leur insatiable avarice. « Car quel gré, leur » disaient-ils, pensez-vous que ces gens de guerre vous sau- » ront des civilités que vous leur avez autrefois faites, si vous » cessez maintenant de leur en faire, pour oser vous promet- » tre qu'ils vous traiteront mieux à l'avenir que par le passé? » Au lieu que si vous leur rendez de l'honneur à leur arrivée, » vous ôterez tout prétexte à Florus d'en venir à la violence, » et garantirez votre pays des maux qu'il y aurait autrement » sujet de craindre. Ils ajoutèrent que le nombre des sédi- » tieux étant si petit, en comparaison de toute cette grande » multitude, ils devaient les contraindre de se conformer à » eux. » Le peuple fut touché de ce discours, et ceux qui avaient parlé avec tant de sagesse adoucirent aussi l'esprit de quelques-uns des mutins, tant par leurs menaces que par le respect qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'avoir pour leur qualité.

Ils marchèrent donc tous en très-bon ordre et sans tumulte au-devant des troupes romaines, et lorsqu'ils en furent proche ils les saluèrent. Mais les plus séditieux commencèrent à crier contre Florus, en disant que c'était par son ordre qu'on les traitait si indignement. Alors les gens de guerre, pour exécuter ce qui leur avait été commandé, frappèrent sur eux à grands coups de bâton, les firent fuir, les poursuivirent et foulèrent aux pieds de leurs chevaux tous ceux qui tombaient. Ainsi, plusieurs périrent misérablement, et d'autres furent étouffés, tant ils se pressaient dans leur fuite. Le plus grand mal arriva aux portes de la ville, parce que chacun tâchant de prévenir son compagnon pour se sauver, plus ils se hâtaient, moins ils avançaient; et il ne se trouva personne qui voulût

enterrer les morts. Les Romains, qui les poursuivaient toujours, tuaient ceux qu'ils pouvaient attraper, et empêchaient, autant qu'ils pouvaient, cette multitude de rentrer par la porte de Bézéthas, parce qu'ils voulaient y passer les premiers pour se saisir du temple et de la forteresse Antonia.

En ce même temps, Florus sortit du palais royal avec ce qu'il avait de gens auprès de lui et dans le même dessein de se rendre maître de la forteresse. Mais il fut trompé en son espérance : car le peuple tourna visage, se mit en défense, les arrêta, et après être monté sur les toits, les accablait à coups de pierres et de dards. Tellement que les Romains, qui ne pouvaient d'ailleurs fendre la presse du peuple qui remplissait ces rues si étroites, furent contraints de se retirer vers le reste de leurs troupes qui étaient dans le palais royal.

Alors les Juifs craignant que Florus ne fît un nouvel effort pour se rendre maître du temple, par le moyen de la forteresse Antonia, abattirent en grande diligence la galerie qui joignait cette forteresse avec le temple. Et comme la passion qu'avait Florus de s'emparer de la forteresse Antonia venait du désir de piller le trésor sacré, la ruine de cette galerie qui lui en ôtait l'espérance fut un rude obstacle à son ardente avarice. Il assembla les principaux sacrificateurs et le sénat, leur dit qu'il était résolu de se retirer, et qu'il leur laissait en garnison les troupes qu'ils voudraient. Ils lui répondirent qu'ils croyaient qu'il ne devait rien innover, et qu'ainsi une cohorte suffirait; mais qu'il n'était pas à propos que ce fût une de celles qui avaient si fort maltraité le peuple, parce qu'il était trop irrité contre elles. Il le leur accorda, laissa une des autres cohortes et se retira avec le reste à Césarée.

CHAPITRE XXVIII.

Florus mande à Cestius, gouverneur de Syrie, que les Juifs s'étaient révoltés : et eux de leur côté accusent Florus auprès de lui. Cestius envoie sur les lieux pour s'informer de la vérité. Le roi Agrippa vient à Jérusalem et trouve le peuple porté à prendre les armes si on ne lui faisait justice de Florus. Grande harangue qu'il fait pour l'en détourner en lui représentant quelle était la puissance des Romains.

Florus ne fut pas plus tôt arrivé à Césarée qu'il chercha de nouveaux moyens d'entretenir la guerre. Il manda à Cestius, gouverneur de Syrie, que les Juifs s'étaient révoltés, et par un mensonge si impudent, les accusa d'avoir fait le mal

que lui-même leur avait fait. Les principaux de Jérusalem ne manquèrent pas de leur côté, ni la reine Bérénice aussi, de donner avis à Cestius de ce qui s'était passé, et des cruautés que Florus avait exercées. Après que Cestius eut lu les lettres des uns et des autres, il assembla les officiers de ses troupes pour délibérer de ce qu'il avait à faire; et quelques-uns furent d'avis qu'il allât en Judée avec son armée, afin de châtier les Juifs s'il était vrai qu'ils se fussent révoltés, ou de les confirmer dans leur fidélité s'il se trouvait qu'on les eût accusés faussement. Mais il crut qu'il valait mieux envoyer auparavant quelqu'un qui pût s'informer exactement de la vérité pour lui en faire un rapport fidèle, et donna cette commission à *Néapolitain*, mestre-de-camp. Cet officier rencontra auprès de Jamnia le roi Agrippa qui revenait d'Alexandrie, et lui dit le sujet de son voyage.

Les sacrificateurs des Juifs, les sénateurs, et les autres personnes les plus qualifiées vinrent en ce lieu rendre leurs devoirs à ce prince, et lui faire leurs plaintes des inhumanités plus que barbares de Florus. Il fut touché dans son cœur d'une grande compassion; mais il ne laissa pas de les blâmer comme s'il eût cru qu'ils avaient tort, parce qu'il voulait adoucir leur esprit au lieu de l'aigrir encore davantage s'il eût témoigné d'entrer dans leurs sentiments; et les principaux d'entre eux qui ayant le plus à perdre désiraient la paix pour pouvoir conserver leur bien, reçurent ce reproche comme une marque de son affection. Le peuple de Jérusalem alla aussi au-devant du roi Agrippa et de Néapolitain jusqu'à soixante stades de la ville; et les femmes de ceux qui avaient été si cruellement massacrés remplissant l'air de gémissements et de cris, le peuple les accompagnait de ses soupirs et de ses larmes. Tous ensemble conjurèrent ce prince de les vouloir assister, représentèrent à Néapolitain les inhumanités de Florus, et le prièrent de venir voir dans la ville comment il les avait traités. Il y alla; et ils lui montrèrent le grand marché entièrement abandonné, et les maisons toutes saccagées. Ils supplièrent ensuite le roi Agrippa d'ordonner que Néapolitain, accompagné seulement d'un des siens, fît le tour de la ville jusqu'à la piscine de Siloé pour voir de ses propres yeux que rien ne se pouvant ajouter à l'obéissance qu'ils avaient rendue aux autres gouverneurs romains, Florus était le seul qu'ils ne pouvaient se résoudre de souffrir à cause de ses horribles cruautés. Après que Néapolitain eut, à la prière

d'Agrippa, fait le tour de la ville, il demeura très-satisfait de la soumission de tout le peuple, monta dans le temple, l'y fit assembler, le loua par un grand discours de sa fidélité pour les Romains, l'exhorta à demeurer dans un esprit de paix, et après avoir adoré Dieu et les saints lieux, sans entrer plus avant que notre religion ne lui permettait, il retourna trouver Cestius.

Après son départ, les sacrificateurs et le peuple pressèrent le roi Agrippa d'agréer que l'on envoyât des ambassadeurs à Néron, pour lui porter leurs plaintes contre Florus, puisqu'après un si grand carnage, ils ne pouvaient demeurer dans le silence sans donner sujet de croire qu'ils s'étaient révoltés, et avaient commencé à prendre les armes, au lieu que c'était lui qui les y avait contraints; et ils demandaient cela avec tant d'instance, qu'ils paraissaient ne pouvoir demeurer en repos si on ne le leur accordait. Ce prince considérant que, d'un côté, il était fâcheux d'en venir jusqu'à envoyer des ambassadeurs pour accuser Florus; et que, de l'autre, il ne lui était pas avantageux de mécontenter un peuple si irrité et si porté à la guerre, le fit assembler dans une grande galerie, et après avoir fait mettre la reine Bérénice, sa sœur, sur un siége fort élevé et qui était comme une espèce de trône, dans le palais des princes asmonéens, qui regardait sur cette galerie du côté le plus haut de la ville où un pont joint cette galerie au temple, il leur parla ainsi :

« Si je vous voyais tous résolus à faire la guerre aux Ro-
» mains, au lieu que je sais que la principale et la plus consi-
» dérable partie désire de conserver la paix, je ne serais point
» venu vers vous et ne me mettrais point en peine de vous
» conseiller, puisque, lorsque tous généralement se portent à
» embrasser le plus mauvais parti, il est inutile de proposer
» des choses avantageuses. Mais comme je vois que la jeu-
» nesse de quelques-uns les empêche de connaître les maux
» de la guerre, que d'autres se laissent flatter par une vaine
» espérance de liberté, et qu'il y en a dont l'avarice cherche
» à profiter dans le trouble, j'ai cru vous devoir assembler
» pour vous dire ce que j'estime vous être le plus utile, et
» empêcher que les mauvais conseils d'un petit nombre ne
» causent la perte de tant de gens de bien.

» Mais que personne ne m'interrompe et ne murmure, lors-
» que je dirai des choses qui ne lui seront pas agréables. Il
» sera libre à ceux qui sont si portés à la révolte, que rien

» n'est capable de guérir leur esprit, de demeurer dans leurs
» sentiments après que j'aurai fini mon discours, et je parle-
» rais inutilement à ceux qui désirent de m'entendre, si cha-
» cun ne gardait le silence.

» Je sais que plusieurs représentent, d'une manière pathé-
» tique, les outrages que l'on a reçus des gouverneurs de ces
» provinces, et quel est le bonheur de la liberté. Mais avant
» que d'examiner la différence qui se rencontre entre vos
» forces et les forces de ceux à qui vous voudriez faire la
» guerre, il faut considérer séparément deux choses que vous
» confondez; car, si vous désirez seulement que l'on vous fasse
» raison de ceux de qui vous avez tant souffert, pourquoi louez-
» vous si hautement la liberté? Et si la servitude vous paraît
» une chose insupportable, à quoi vous peut servir de vous
» plaindre de vos gouverneurs, puisque, quand ils seraient
» les plus modérés du monde, vous réputeriez à honte de leur
» obéir?

» Considérez, je vous prie, attentivement, combien faible
» est le sujet qui vous porterait à vous engager dans une si
» grande guerre, et de quelle manière on se doit conduire à
» l'égard de ceux à qui on se trouve soumis. Il faut les adoucir
» par toutes sortes de devoirs, et non pas les aigrir par des
» plaintes. Les petites fautes qu'on leur reproche les irritent
» et les portent à en commettre de beaucoup plus grandes. Au
» lieu qu'ils ne faisaient auparavant du mal qu'en secret et
» avec quelque honte, ils ne craignent plus d'exercer ouverte-
» ment leurs violences. Rien au contraire n'est si capable que
» la patience de les arrêter, et une souffrance paisible ne sau-
» rait ne point donner de confusion aux plus emportés et aux
» plus injustes.

» Mais quand ces gouverneurs abuseraient tellement de leur
» pouvoir, qu'ils ne vous donneraient que trop de sujet de
» vous en plaindre, votre ressentiment devrait-il s'étendre à
» tous les Romains et à l'empereur même, pour vous faire
» prendre les armes contre eux? Est-ce par leur ordre que l'on
» vous opprime? Peuvent-ils voir de l'Occident ce qui se passe
» dans l'Orient; et n'est-il pas très-difficile qu'ils soient exac-
» tement informés de ce qui nous regarde?

» Qu'y a-t-il donc de plus déraisonnable que de vouloir,
» pour de faibles raisons, s'engager dans une grande guerre
» contre de si puissants ennemis, sans qu'ils sachent seule-
» ment quel est le sujet qui vous y oblige? N'avez-vous pas

» lieu d'espérer que ce que vous souffrez finira bientôt, puis-
» que ces injustes gouverneurs ne sont pas perpétuels, et
» qu'ils peuvent avoir pour successeurs des personnes plus
» équitables et plus modérées? Mais lorsque la guerre est
» commencée, quel moyen de la soutenir, et encore plus
» de la finir, sans éprouver tous les maux dont elle est
» suivie?

» Quelle imprudence peut être plus grande que d'entre-
» prendre de s'affranchir de servitude, lorsque l'on manque
» des choses nécessaires pour recouvrer la liberté? N'est-ce
» pas, au contraire, le moyen de retomber dans une nouvelle
» servitude encore plus dure que la première?

» Rien n'est plus juste que de combattre pour éviter d'être
» assujetti à une domination étrangère, mais, après que l'on
» a reçu le joug, prendre les armes pour s'en délivrer, ne peut
» plus passer pour un amour de la liberté, et n'est en effet
» qu'une révolte.

» Quand Pompée entra dans ce pays, c'était alors qu'il n'y
» avait rien qu'on ne dût faire pour repousser les Romains.
» Mais si nos ancêtres et nos rois, quoique incomparablement
» plus riches et plus puissants que nous, n'ont pu résister à
» une petite partie de leurs forces, sur quoi vous fondez-vous
» pour espérer que, vos pères et vous leur étant assujettis
» depuis si longtemps, vous pourrez maintenant soutenir l'ef-
» fort de tout ce grand et redoutable empire?

» Ces généreux Athéniens qui, pour défendre la liberté de
» la Grèce, n'appréhendèrent point de voir réduire leurs villes
» en cendre; qui, avec une petite flotte, mirent en fuite le
» superbe Xerxès dont les vaisseaux couvraient la mer, et dont
» les armées de terre semblaient devoir inonder toute l'Eu-
» rope; qui, dans cette célèbre bataille donnée auprès de l'île
» de Salamine, triomphèrent de toutes les forces de l'Asie
» jointes ensemble, obéissent maintenant aux Romains, et
» voient leur République, qui était comme la reine de la Grèce,
» soumise aux commandements qu'ils reçoivent de l'Italie.

» Les Lacédémoniens qui ont gagné ces fameuses batailles
» des Thermopyles et de Platée, et vu leur Angésilas porter
» si avant dans l'Asie leurs armes victorieuses, reconnaissent
» aussi les Romains pour maîtres.

» Les Macédoniens mêmes qui, ayant continuellement de-
» vant les yeux la valeur de leur Philippe et les trophées de
» leur grand Alexandre, ne se promettaient rien moins que

» l'empire du monde, ont éprouvé comme les autres les chan-
» gements de la fortune, et fléchissent les genoux devant ces
» invincibles conquérants du côté desquels elle est passée.

» Tant d'autres nations, qui ne croyaient pas qu'il fût pos-
» sible qu'on leur ravît leur liberté, ont aussi reçu le joug
» de ces dominateurs de toute la terre, et vous prétendez être
» les seuls qui n'obéirez point à ceux à qui tous les autres
» obéissent?

» Mais où sont les armées, où sont les forces auxquelles
» vous vous confiez? Où sont les flottes capables de vous ou-
» vrir le passage dans toutes les mers assujetties aux Ro-
» mains? Où sont les trésors qui puissent suffire aux dépenses
» d'une si hardie entreprise?

» Croyez-vous n'avoir à combattre que des Egyptiens ou
» des Arabes, et osez-vous comparer votre faiblesse à la puis-
» sance romaine? Avez-vous oublié que vous avez tant de fois
» été vaincus par vos voisins; et qu'au contraire, partout où
» les Romains ont porté la guerre, ils sont toujours demeurés
» victorieux? La conquête de toutes les terres connues n'a pas
» été capable de les satisfaire : leur ambition et leur courage
» les portent toujours à passer plus avant. Ils ne se sont pas
» contentés d'avoir assujetti tout l'Euphrate du côté de l'O-
» rient, tout le Danube du côté du Septentrion, toute l'Afrique
» jusqu'aux déserts de la Libye du côté du Midi, et de péné-
» trer du côté de l'Occident jusqu'à Gadé; il ont été chercher
» un autre monde au-delà de l'Océan, et fait voir à la Grande-
» Bretagne, qui se croyait inaccessible, que rien n'est capable
» de borner le vol des aigles romaines.

» Croyez-vous être plus puissants que les Gaulois, plus vail-
» lants que les Allemands, et plus habiles que les Grecs? ou
» pour mieux dire croyez-vous être seuls plus forts que tous
» les autres ensemble? et sur quoi vous fondez-vous pour oser
» vous élever contre un empire si redoutable?

» Que si vous me répondez que la servitude est une chose
» bien rude : ne considérez-vous point qu'elle doit être encore
» plus rude aux Grecs qui, croyant surpasser en noblesse tous
» les autres peuples et ayant étendu si loin leur domination,
» obéissent sans résistance aux magistrats que Rome leur
» donne?

» Les Macédoniens font de même, quoiqu'ils pussent à plus
» juste titre que vous, défendre leur liberté. Cinq cents villes
» dans l'Asie n'obéissent-elles pas aussi à un consul sans que

» nulle garnison les y contraigne? Que dirai-je des Hénio-
» chéens, des Colchéens, des Thoréens et des Bosphoriens,
» de ceux qui habitent le rivage du Pont et les Palus Méo-
» tides, qui n'ayant jamais auparavant eu de maîtres, même
» de leur propre nation, n'oseraient penser à se soulever,
» quoiqu'ils n'aient pour toutes garnisons que trois mille sol-
» dats romains? Et ces mêmes Romains ne se sont-ils pas
» rendus maîtres avec quarante vaisseaux seulement de toute
» une mer dont nul autre peuple auparavant n'osait tenter le
» passage?

» Quelles raisons la Bithynie, la Cappadoce, la Pamphylie,
» la Lydie, et la Cilicie ne pourraient-elles point alléguer en
» faveur de leur liberté? et néanmoins elles paient tribut aux
» Romains sans qu'ils aient besoin d'armées pour les y con-
» traindre?

» Deux mille soldats ne leur suffisent-ils pas aussi dans la
» Thrace pour la maintenir dans l'obéissance, quoique sa lon-
» gueur soit de sept journées de chemin, et sa largeur de
» cinq; que ce pays soit beaucoup plus rude et plus fort que
» le vôtre, et que les glaces semblent être capables toutes
» seules d'en défendre l'entrée?

» Ne tiennent-ils pas de même sous leur obéissance toute
» l'Illyrie qui s'étend au-delà du Danube jusqu'à la Dalmatie
» avec deux légions seulement, qui leur servent aussi à ré-
» primer les efforts des Daces? Et les Dalmates qui ont tant
» de fois pris les armes pour recouvrer leur liberté, et qui
» l'ont encore depuis tenté avec de plus grandes forces qu'au-
» paravant, n'obéissent-ils pas paisiblement aujourd'hui à
» une seule légion romaine?

» Que si quelques raisons pouvaient être assez puissantes
» pour porter une nation à se révolter contre les Romains,
» qui en aurait tant que les Gaules, puisqu'il semble que la
» nature ait pris plaisir à les fortifier de tous côtés; à l'Orient
» par les Alpes, au Septentrion par le Rhin, au Midi par les
» Pyrénées, et à l'Occident par l'Océan? Mais quoique rempa-
» rées de la sorte, quoique habitées par trois cents divers
» peuples, quoiqu'elles aient en elles-mêmes une source iné-
» puisable de toutes sortes de biens qu'elles répandent dans
» tout le reste de la terre, elles souffrent d'être tributaires
» des Romains, et croient que leur félicité dépend de celle
» de ce grand empire. Et l'on ne peut pas dire que ce soit
» manque de cœur ou que leurs ancêtres en aient manqué,

» puisqu'ils ont combattu durant quatre-vingts ans pour dé-
» fendre leur liberté. Mais ils n'ont pu voir sans étonnement
» et sans admiration qu'une aussi grande valeur que celle
» des Romains se soit trouvée accompagnée d'une si grande
» prospérité que leur seule bonne fortune les ait souvent ren-
» dus victorieux dans tant de guerres. Elles obéissent donc à
» douze cents soldats seulement de cette nation aujourd'hui
» la maîtresse du monde, c'est-à-dire un nombre qui n'égale
» presque pas à celui de leurs villes.

» Qu'a servi de même aux Espagnols lorsqu'ils ont voulu
» défendre leur liberté, d'avoir chez eux des mines d'or?
» Qu'a servi aux Portugais et aux Biscayens d'être si éloignés
» de Rome, et sur le bord de l'Océan dont on ne peut voir
» sans effroi les tempêtes menacer la terre? Ces incomparables
» conquérants n'ont-ils pas franchi les sommets des Pyrénées
» comme s'ils eussent marché à travers les nues, et porté leurs
» armes au-delà de la mer plus loin que les co» lonnes d'Her-
» cule : et une seule de leurs légions ne tient-elle pas main-
» tenant sous le joug tant de provinces si belliqueuses?

» Qui est celui de vous qui n'ait point entendu parler du
» grand nombre des Allemands? et pouvez-vous n'avoir pas
» remarqué diverses fois quelle est la grandeur de leur taille
» et leur force toute extraordinaire, puisqu'il n'y a point de
» lieu dans le monde où les Romains n'aient des esclaves de
» cette nation? Mais quoique leur pays soit d'une si vaste
» étendue, quoique la grandeur de leur courage surpasse
» encore celle de leurs corps, quoiqu'ils aient une fermeté
» d'âme qui leur fait mépriser la mort, et quoique une fois
» irrités ils surpassent en fureur les bêtes les plus farou-
» ches, ils ont aujourd'hui le Rhin pour frontière : huit lé-
» gions romaines les assujettissent, ceux qui sont pris sont
» faits esclaves, et tout le reste ne peut trouver de salut que
» dans la fuite.

» Si c'est en la force de vos murailles que vous mettez
» votre confiance, considérez quelle force c'est à la Grande-
» Bretagne de se trouver entièrement environnée de la mer,
» et de posséder un si grand pays, qu'il peut passer pour un
» petit monde. Les Romains néanmoins l'ont domptée malgré
» les vents et les flots qui s'opposaient à leur passage, et
» quatre légions leur suffisent pour maintenir dans leur obéis-
» sance cette grande île.

» Que dirai-je des Parthes, cette nation si puissante et si

» vaillante, et qui commandait auparavant à tant d'autres?
» ne donne-t-elle pas des otages aux Romains, et n'envoie-
» t-elle pas à Rome, sous prétexte de paix, mais en effet
» comme une preuve de leur servitude, la fleur de la noblesse
» de l'Orient?

» Ainsi entre tant de peuples que le soleil éclaire de ses
» rayons en faisant le tour du monde, il n'y en a presque
» point qui ne fléchissent sous le pouvoir des Romains, et vous
» voulez être les seuls qui osent leur faire la guerre. Ne con-
» sidérez-vous point ce qui est arrivé aux Carthaginois, qui,
» bien qu'ayant tiré leur origine de ces illustres Phéniciens,
» et se glorifiant d'avoir pour chef le grand et redoutable An-
» nibal, n'ont pu éviter de tomber sous les armes victorieuses
» de Scipion?

» Ne considérez-vous point que les Cyréniens qui sont des-
» cendus de Lacédémone; les Marmarides qui s'étendent jus-
» qu'à ces déserts si arides que rien n'y est plus rare que
» l'eau; les Scythes dont on ne peut entendre parler sans
» étonnement; les Nassamonéens, les Maures et cette multi-
» tude innombrable de Numides n'ont pu résister à la puis-
» sance romaine?

» Ces superbes vainqueurs n'ont-ils pas aussi assujetti cette
» troisième partie de la terre dont il serait difficile de rappor-
» ter le nombre des nations, et qui s'étendant depuis la mer
» Atlantique et les colonnes d'Hercule jusqu'à la mer Rouge
» comprend toute l'Ethiopie? Outre la quantité de blé que ces
» pays fournissent tous les ans pour nourrir durant huit mois
» le peuple Romain, ils paient encore des tributs et satisfont
» sans murmurer à plusieurs autres grandes dépenses, quoi-
» qu'ils n'aient pour toutes garnisons qu'une légion.

» Mais pourquoi chercher des exemples si éloignés pour
» vous persuader l'extrême puissance des Romains, puisque
» l'Egypte, dont vous êtes si proches, peut vous la faire con-
» naître? Quoique ce grand royaume s'étende jusqu'à l'Ethio-
» pie et l'Arabie Heureuse, qu'il touche les Indes et qu'il soit
» peuplé d'un nombre infini d'habitants, outre ceux d'Alexan-
» drie, il ne se tient point déshonoré de payer aux Romains
» un tribut que l'on peut aisément juger être très-grand,
» puisqu'il se paie par tête par cette innombrable multitude
» de personnes.

» Quel sujet ne donnerait point à Alexandrie pour se porter
» à la révolte sa merveilleuse grandeur qui est de trente sta-

» des de long et de dix stades de large, ses grandes richesses
» et la multitude de ses habitants? Elle est fortifiée de tous
» côtés, ou par des solitudes inaccessibles, ou par une mer
» sans ports, ou par de profondes rivières, et par des marais
» tremblants. Mais comme il n'y a point d'obstacles que la
» valeur et la fortune des Romains ne surmontent, elle ne
» laisse pas de leur payer chaque mois plus que vous ne faites
» en toute une année, et de fournir, outre cela, du blé pour
» nourrir durant quatre mois le peuple Romain, et une garni-
» son de deux légions suffit pour la retenir dans le devoir avec
» tout ce qu'il y a de noblesse macédonienne, et toute l'E
» gypte dont l'étendue est si grande.

» Ainsi, puisque tout le monde habité est soumis aux Ro-
» mains, il faut donc que vous alliez chercher du secours dans
» les solitudes, si ce n'est que portant vos espérances au-delà
» de l'Euphrate, vous vous promettiez d'en recevoir des Adia-
» béniens. Mais ils ne seront pas si imprudents que de s'en-
» gager sans sujet dans une si grande guerre : et, quand ils
» prendraient un si mauvais parti, les Parthes n'auraient
» garde de le souffrir, parce qu'ils veulent conserver la paix
» avec les Romains, et qu'ils la croiraient violée, s'ils con-
» sentaient que ceux qui leur sont soumis, prissent les armes
» contre eux.

» Il ne vous reste donc que d'avoir recours à Dieu. Mais
» comment pouvez-vous vous flatter de l'idée qu'il vous sera
» favorable, puisque ce ne peut être que lui seul qui ait élevé
» l'empire Romain à un tel comble de bonheur et de puis-
» sance?

» Considérez que, quand même vos ennemis seraient plus
» faibles que vous, vous ne pourriez vous promettre un succès
» favorable dans cette entreprise. Car si vous observez reli-
» gieusement le Sabbat, vous ne sauriez éviter d'être forcés,
» ainsi que vos ancêtres l'ont été par Pompée, qui choisissait
» ce temps-là pour avancer ses travaux tandis qu'ils n'osaient
» se défendre. Et si vous ne craignez point de violer la loi en
» combattant alors comme aux autres jours : pourquoi dites-
» vous donc que vous ne prenez les armes que pour maintenir
» vos lois; et comment pouvez-vous espérer du secours de
» Dieu, dans le même temps que vous l'offenserez volontai-
» rement, en désobéissant à ses commandements? On ne s'en-
» gage dans la guerre que par la confiance que l'on a en son
» assistance, ou en celle des hommes : et lorsque l'une et

» l'autre manquent, peut-on ne pas tomber dans l'esclavage?

» Que si vous ne pouvez résister à la passion qui vous trans-
» porte, déchirez donc de vos propres mains vos femmes et
» vos enfants, et réduisez en cendre tout ce beau pays, afin
» que l'on ne puisse attribuer qu'à votre fureur la ruine de
» votre patrie et vous épargner la honte de la voir détruire
» par vos ennemis.

» Croyez-moi, mes amis, croyez-moi : c'est une grande
» prudence de prévoir la tempête lorsque le navire est encore
» au port, et une très-grande imprudence de lever l'ancre et
» de faire voile, lorsqu'elle commence déjà à éclater. Comme
» on plaint avec raison ceux qui tombent dans des malheurs
» qu'ils n'avaient pu s'imaginer, on blâme avec justice ceux
» qui se précipitent volontairement dans des périls manifestes
» et inévitables.

» Si ce n'est peut-être que vous croyiez que la guerre se
» puisse faire à certaines conditions, et que les Romains vous
» ayant vaincus, ils useront modérément de leur victoire. Mais
» ne devez-vous pas, au contraire, être persuadés que pour
» vous faire servir d'exemple aux autres peuples, ils feront périr
» par le feu cette ville sainte, et par le fer toute votre nation?
» Car en quel lieu se pourraient sauver ceux qui resteraient
» en vie, puisque toutes les autres ont pour maîtres les Ro-
» mains, ou appréhendent de les avoir?

» Une si étrange désolation ne s'arrêterait pas seulement à
» vous, elle passerait encore plus avant. Les Juifs répandus
» par toute la terre se trouveraient accablés sous votre ruine.
» La révolte où les mauvais conseils de quelques-uns veulent
» vous porter, ferait couler des ruisseaux de sang dans toute
» les villes où ceux de votre nation sont établis et se croient
» en sûreté, sans que l'on en pût blâmer les Romains, puis-
» que vous les y auriez contraints : et s'ils les laissaient en
» repos, jugez quelle serait l'injustice qui vous aurait fait pren-
» dre les armes contre ceux qui useraient de leur victoire avec
» tant de modération et de bonté.

» Si vous avez perdu tous les sentiments d'humanité pour
» vos femmes et pour vos enfants, ayez au moins compassion
» de cette capitale de la Judée. Ne soyez pas si cruels et si
» impies, que d'armer vos mains pour renverser ses murailles,
» pour détruire votre temple sacré, pour ruiner le sanctuaire,
» et pour abolir vos saintes lois. Car, pouvez-vous espérer que
» les Romains se voyant si mal récompensés de les avoir au-

» trefois épargnés, les épargnent encore lorsqu'ils vous auront
» de nouveau vaincus?

» Je prends à témoin ces choses saintes, les saints anges
» de Dieu, et notre commune patrie, que je n'ai manqué à rien
» de ce que j'ai cru pouvoir contribuer à votre salut. Que si
» vous suivez mon conseil, nous jouirons tous de la paix.
» Mais si vous continuez à vous laisser emporter à la fureur
» qui vous agite, je ne suis pas résolu de m'engager avec
» vous dans les périls qu'il vous est si facile d'éviter. »

Le roi Agrippa finit ainsi son discours, et la reine Bérénice l'ayant accompagné de ses larmes, tant de raisons et tant de témoignages d'affection touchèrent le cœur de ce peuple : il modéra sa fureur, et s'écria : « Ce n'est pas contre les Romains
» que nous voulons prendre les armes : c'est contre Florus,
» dont la tyrannie est insupportable. Mais vos actions ne mon-
» trent-elles pas, leur répondit Agrippa, que c'est aux Ro-
» mains que vous en voulez, puisque vous ne payez point le
» tribut à l'empereur, et que vous avez abattu la galerie qui
» joignait le temple à la forteresse Antonia? Si vous voulez
» donc faire voir que vous n'avez point dessein de vous révol-
» ter, hâtez-vous de satisfaire à l'un, et de rétablir l'autre.
» Car c'est à l'empereur et non pas à Florus que cet argent
» est dû, et que cette forteresse appartient. »

CHAPITRE XXIX.

La harangue du roi Agrippa persuade le peuple; mais ce prince l'exhortant ensuite d'obéir à Florus jusqu'à ce que l'empereur lui ait donné un successeur, il s'en irrite au point de le chasser de la ville avec des paroles offensantes.

Le peuple se laissa persuader à ce conseil, accompagna le roi et la reine Bérénice dans le temple, et commença de travailler à réédifier la galerie. En ce même temps, des officiers allèrent dans tout le pays recueillir ce qui restait à payer des tributs, et eurent bientôt amassé les quarante talents encore dus. Ainsi le roi Agrippa crut avoir fait cesser le sujet qu'il y avait d'appréhender une guerre, et voulut ensuite persuader au peuple d'obéir à Florus, jusqu'à ce que l'empereur lui eût donné un successeur : mais il s'en irrita tellement qu'il le chassa de la ville avec des paroles offensantes, et quelques-uns des plus mutins eurent même l'insolence de lui jeter des

pierres. Alors ce prince voyant qu'il était impossible d'arrêter la fureur de ces factieux, se retira dans son royaume, en se plaignant vivement de la manière si outrageuse avec laquelle ils perdaient le respect qui lui était dû, et envoya des personnes des plus considérables trouver Florus à Césarée, afin qu'il en choisît quelques-uns pour lever le tribut dans tout le pays.

CHAPITRE XXX.

Les séditieux surprennent Massada et coupent la gorge à la garnison romaine; Eléazar, fils du sacrificateur Ananias, empêche de recevoir les victimes offertes par des étrangers, en quoi l'empereur se trouvait compris.

Peu de temps après, ceux qui étaient les plus portés à la guerre surprirent la forteresse de Massada, coupèrent la gorge à toute la garnison romaine, et mirent une garnison de leur nation.

D'un autre côté, *Eléazar*, fils du sacrificateur Ananias, qui était encore jeune, mais très-audacieux, et commandait des gens de guerre, persuada à ceux qui prenaient soin des sacrifices de ne point recevoir de présents et de victimes s'ils n'étaient offerts par des Juifs : ce qui était jeter les semences d'une guerre contre les Romains. Car par suite de cette résolution, on refusa les victimes offertes au nom de l'empereur. Les sacrificateurs et les grands s'opposèrent de tout leur pouvoir à cette abolition de la coutume d'offrir des victimes pour les souverains; mais inutilement, parce que ces séditieux, soutenus par Eléazar, se fiant en leur grand nombre, ne respiraient que la révolte.

CHAPITRE XXXI.

Les principaux de Jérusalem, après s'être efforcés d'apaiser la sédition, envoient demander des troupes à Florus et au roi Agrippa. Florus, qui ne désirait que le désordre, ne leur en envoie point; mais Agrippa leur envoie trois mille hommes. Ils en viennent aux mains avec les factieux qui, étant en beaucoup plus grand nombre, les contraignent de se retirer dans le haut palais, brûlent le greffe des actes publics avec les palais du roi Agrippa et de la reine Bérénice, et assiégent le haut palais.

Alors les principaux de Jérusalem, tant sacrificateurs que Pharisiens et autres, voyant de quels maux la ville était menacée résolurent de tâcher de ramener ces factieux dans leur

devoir. Ils firent ensuite assembler le peuple devant la porte de bronze de la partie intérieure du temple qui regarde l'Orient, et commencèrent par se plaindre de « la hardiesse avec » laquelle on se portait à une révolte, qui ne pourrait pas » n'être point suivie d'une guerre très-sanglante : et représen- » tèrent ensuite que la cause en était très-injuste, puisque » leurs ancêtres n'avaient jamais refusé de recevoir des pré- » sents des nations étrangères, comme il était facile de le » voir, parce que le temple était pour la plus grande partie » orné de ceux qu'ils y avaient offerts, et que non-seulement » on n'avait point rejeté leurs victimes, ce que l'on ne pour- » rait faire sans impiété ; mais que l'on voyait encore dans ce » même temple les offrandes qu'ils y avaient faites dans tous » les temps. Qu'ainsi il était étrange que l'on voulût établir » de nouvelles lois pour attirer les armes des Romains, et » outre le péril auquel on exposait par là Jérusalem, se ren- » dre coupable d'un aussi grand crime en matière de reli- » gion que de ne permettre qu'aux seuls Juifs d'offrir des » victimes à Dieu et de l'adorer dans son temple. Que quand » même cette nouvelle loi que l'on voulait établir ne regarde- » rait qu'un seul particulier, on ne pourrait l'excuser d'être » inhumaine ; mais que de la rendre générale ce serait offenser » tous les Romains par un mépris très-injurieux, et faire » passer l'empereur même pour un profane : en quoi il y avait » sujet de craindre que ceux qui rejetaient si hardiment les » victimes des autres, ne fussent privés à l'avenir de la liberté » d'en offrir pour eux-mêmes, s'ils ne se repentaient de leur » faute avant que ceux qu'ils offensaient si imprudemment en » eussent connaissance. »

Après avoir parlé de la sorte, les sacrificateurs les plus instruits de la conduite de nos pères, témoignèrent que nos ancêtres n'avaient jamais refusé les victimes offertes par les nations étrangères. Mais ceux qui ne désiraient que le changement ne voulurent point écouter ces raisons, et pour donner sujet à la guerre, les ministres de l'autel ne se présentèrent point.

Ainsi les grands voyant que la sédition était déjà arrivée au point que leur autorité n'était pas capable de la réprimer, et que les maux que l'on devait appréhender de la part des Romains tomberaient principalement sur eux, résolurent, afin de ne rien oublier pour tâcher de les détourner, d'envoyer à Florus des députés, dont *Simon*, fils d'Ananias,

était le chef, et d'autres au roi Agrippa, dont les principaux étaient *Saül*, *Antipas* et *Costobare*, parent de ce prince, pour prier l'un et l'autre de venir à Jérusalem avec des troupes, afin d'apaiser la sédition avant qu'elle se fortifiât davantage.

Une si mauvaise nouvelle fut si agréable à Florus, que pour laisser de plus en plus allumer le feu de la guerre, il ne rendit point de réponse à ces députés. Mais Agrippa voulant sauver s'il se pouvait, non-seulement ceux qui demeuraient dans le devoir, mais aussi les factieux, conserver la Judée aux Romains, et conserver aux Juifs leur temple et leur patrie; et jugeant d'ailleurs que le trouble ne pouvait lui être que préjudiciable, envoya à ceux qui avaient député vers lui trois mille hommes, tant Auranites que Bathaniens et Trachonites, commandés par *Darius*, et leur donna pour général, *Philippe*, fils de Joachim.

Les grands, les sacrificateurs, et ceux du peuple qui ne demandaient que la paix, les reçurent et les logèrent dans la ville haute : car quant à la ville basse et au temple, les factieux les occupaient. La guerre commença à se faire entre eux à coups de pierres et de flèches, et ils en venaient quelquefois jusqu'à combattre main à main. Les factieux étaient plus hardis : mais les soldats du roi avaient plus d'expérience dans la guerre. Tous les efforts de ces derniers ne tendaient qu'à chasser du temple ceux qui le profanaient d'une manière si criminelle : et le dessein d'Eléazar et de ceux de son parti était de se rendre maîtres de la ville haute. Sept jours se passèrent de la sorte avec grand carnage de part et d'autre, sans pouvoir rien avancer.

Cependant arriva la fête que l'on nomme *Xilophorie*, durant laquelle on porte au temple une très-grande quantité de bois, afin d'y entretenir un feu qui ne doit jamais s'éteindre : les factieux empêchèrent leurs adversaires de s'acquitter de ce devoir de piété, auquel leur religion les obligeait, et étant encore fortifiés par un grand nombre de ces meurtriers que l'on nomme *sicaires*, à cause des poignards qu'ils portent cachés sous leurs habits, qui se jetèrent sur le menu peuple, ceux qui étaient du côté du roi furent contraints de céder à leur audace et à leur grand nombre, et d'abandonner la ville haute. Ces mutins s'en emparèrent, et mirent le feu dans la maison du grand sacrificateur Ananias, et dans le palais du roi Agrippa et de la reine Bérénice. Ils assiégèrent ensuite le greffe des actes publics pour brûler tous les contrats et les

obligations qui y étaient, afin d'attirer à leur parti les débiteurs qui ne craindraient point d'attaquer leurs créanciers lorsqu'ils n'auraient plus de titres en vertu desquels ils les pussent poursuivre, et armer par ce moyen les pauvres contre les riches. Ceux qui avaient ces titres en garde s'étant enfuis, ces factieux y mirent le feu, et après avoir de la sorte réduit en cendres tous ces actes que l'on pouvait dire être le bien du public, ils continuèrent à poursuivre leurs ennemis.

Dans un si horrible désordre, ANANIAS, grand sacrificateur, *Ezéchias*, son frère, et quelques autres des sacrificateurs et des principaux de Jérusalem s'allèrent cacher dans des égouts, et ceux qui avaient été députés vers le roi Agrippa se retirèrent auprès des gens de guerre de ce prince dans le haut palais dont ils fermèrent les portes.

Les mutins satisfaits de leur victoire et de tant d'embrasements ne passèrent pas alors plus avant. Mais le lendemain, qui était le quinzième jour d'août, ils attaquèrent la forteresse Antonia, l'emportèrent d'assaut au bout de deux jours, taillèrent en pièces la garnison, assiégèrent les troupes du roi Agrippa dans ce palais où elles s'étaient retirées, et s'étant partagés en quatre corps d'attaque, s'efforçaient d'en renverser les murailles. Les assiégés n'osaient faire des sorties sur un si grand nombre d'ennemis; mais ils tuaient de dessus les tours et de dessus les donjons plusieurs de ceux qui tâchaient de les forcer. La chaleur avec laquelle on attaquait et on se défendait était si grande, que l'on ne combattait pas moins la nuit que le jour, parce que les assiégeants croyaient que les assiégés seraient contraints de se rendre faute de vivres, et que ceux-ci se persuadaient que leurs ennemis se lasseraient de faire de si grands efforts.

CHAPITRE XXXII.

Manahem se rend chef des séditieux, continue le siége du haut palais, et les assiégés sont contraints de se retirer dans les tours royales. Ce Manahem, qui faisait le roi, est exécuté en public : ceux qui avaient formé un parti contre lui continuent le siége, prennent ces tours par capitulation, manquent de foi aux Romains, et les tuent tous à la réserve de leur chef.

CEPENDANT MANAHEM, fils de Judas, Galiléen, ce grand sophiste qui, du temps de Cirénius, avait reproché aux Juifs qu'au lieu d'obéir à Dieu seul, ils étaient si lâches que

de reconnaître les Romains pour maîtres, ayant attiré à lui quelques personnes de condition, prit de force Massada où était l'arsenal du roi Hérode; et après avoir armé nombre de gens qui n'avaient rien à perdre, et des voleurs qui se joignirent à lui dont il se servait comme de gardes, il retourna à Jérusalem en faisant le roi, se rendit chef de la révolte, et ordonna de continuer le siége du haut palais.

Comme il manquait de machines et ne pouvait ouvertement venir à la sape à cause des traits que les assiégés lançaient d'en haut, il eut recours à une mine : on commença de loin à y travailler; et lorsqu'elle eut été conduite jusque sous l'une des tours, on en frappa les fondements, et on la soutint après avec des pièces de bois auxquelles ont mit le feu avant de se retirer. Quand ce bois fut brûlé, la tour tomba. Mais les assiégés ayant prévu ce qui pouvait arriver, un mur qu'ils avaient bâti avec une extrême diligence, surprit et arrêta les assiégeants. Les assiégés ne laissèrent pas d'envoyer vers Manahem et les autres chefs des séditieux pour demander de se pouvoir retirer en sûreté : et ils l'accordèrent seulement aux troupes du roi Agrippa et aux Juifs.

Ainsi les Romains demeurèrent seuls dans une grande consternation; parce que, d'un côté, ils ne pouvaient espérer de résister à un si grand nombre d'ennemis, et qu'ils croyaient, de l'autre, qu'il leur serait honteux de traiter avec des révoltés; en outre, quand même ils s'y résoudraient, ils ne pouvaient se fier à leur parole. Dans cette extrémité, ils prirent le parti d'abandonner le lieu où ils étaient, nommé Stratopédon, parce qu'ils auraient pu aisément y être forcés, et de se retirer dans les tours royales, dont l'une portait le nom de *Hippicos*, l'autre de *Phazaël*, et la troisième de *Mariamne*. Les factieux occupèrent aussitôt tous les lieux abandonnés par les Romains, tuèrent ceux qu'ils y rencontrèrent, pillèrent tout ce qu'ils y trouvèrent, et mirent le feu au Stratopédon : ce qui arriva le sixième jour de septembre.

Le jour suivant le grand sacrificateur, qui s'était caché dans les égouts du palais, fut pris et tué par ces séditieux avec Ezéchias, son frère, et ils assiégèrent les tours afin que nul des Romains ne pût s'échapper.

La mort de ce grand sacrificateur et tant de lieux si bien fortifiés, emportés de force, rendirent Manahem si orgueilleux et si insolent, que ne croyant personne plus capable que lui de gouverner, il devint un tyran insupportable. Alors Eléa-

zar et quelques autres s'étant assemblés, dirent qu'après s'être révoltés contre les Romains pour recouvrer leur liberté, il leur serait honteux de recevoir pour maître un homme de leur propre nation, qui leur serait si inférieur quand même il ne serait pas aussi violent que Manahem, et que s'ils avaient à obéir à quelqu'un, il serait le dernier qu'ils devraient choisir pour leur commander. Ils résolurent ensuite de secouer le joug de cette nouvelle domination, et allèrent aussitôt au temple où Manahem, vêtu à la royale et accompagné de plusieurs gens armés, était entré avec grande pompe pour adorer Dieu. Ils se jetèrent sur lui, et le peuple prit des pierres pour le lapider, dans la pensée que sa mort rendrait le calme à la ville. Ceux qui accompagnaient Manahem firent d'abord quelque résistance : mais lorsqu'ils virent tout le peuple s'élever contre lui, ils prirent la fuite. On tua ceux que l'on put prendre, et on chercha ceux qui se cachaient : quelques-uns se sauvèrent à Massada, entre lesquels fut *Eléazar*, parent de Manahem, qui, par le moyen de cette place, exerça depuis sa tyrannie. Quant à Manahem, ayant été trouvé dans un lieu nommé Ophlas, où il s'était caché, on l'en retira et on l'exécuta en public après lui avoir fait souffrir mille tourments. On traita de même les principaux ministres de sa tyrannie, et particulièrement *Absalom*.

Le peuple continuait toujours à favoriser le parti qui avait fait périr Manahem dans l'espérance, comme je l'ai dit, de voir le trouble s'apaiser. Mais ceux qui avaient formé ce parti n'avaient, au contraire, d'autre dessein que d'allumer de plus en plus le feu de la guerre, afin de pouvoir avec plus de liberté exercer leurs violences ; et quelques prières que le peuple leur fît de ne presser pas davantage les Romains, ils continuèrent à les assiéger avec encore plus de chaleur, et réduisirent *Métilius* à envoyer vers Eléazar pour capituler, à condition d'avoir seulement la vie sauve. Il le lui accorda, et envoya *Gorion*, fils de Nicodème, *Ananias*, fils de Saducé, et *Judas*, fils de Jonathas, pour le lui promettre avec serment. Métilius sortit ensuite avec ses troupes. Tandis qu'elles eurent des armes, ces séditieux n'entreprirent rien contre elles; et lorsque, suivant la capitulation, elles les eurent quittées et qu'elles se retiraient sans se défier de rien, ils les massacrèrent; elles ne résistèrent point, ni n'usèrent point de prières; elles se contentèrent de crier que l'on avait violé la capitulation par un infâme parjure, et Métilius fut le seul qui ne

fut pas tué, parce qu'il n'usa pas seulement de prières pour sauver sa vie, mais passa jusqu'à promettre de se faire circoncire.

Quoique cette perte ne fût pas considérable pour les Romains qui avaient un si grand nombre d'autres troupes, il était facile de juger qu'elle causerait la ruine et la captivité des Juifs. Aussi ceux qui voyaient une cause inévitable de guerre et qui pensaient que Dieu ne laisserait pas un si grand crime impuni, quand même les Romains n'en tireraient point vengeance, déploraient publiquement leur malheur : toute la ville était pleine de désolation et de tristesse, et les plus sages et les plus judicieux n'étaient pas moins affligés que s'ils eussent été coupables des fautes de ces mutins. Ce carnage fut d'autant plus horrible, qu'il arriva un jour de Sabbat, dans lequel notre religion nous oblige de nous abstenir des œuvres même qui sont saintes.

CHAPITRE XXXIII.

Les habitants de Césarée coupent la gorge à vingt mille Juifs qui demeuraient dans leur ville. Les autres Juifs, pour s'en venger, font de très-grands ravages; et les Syriens de leur côté n'en font pas moins. État déplorable où la Syrie se trouve réduite.

Il arriva, comme par un effet de la providence de Dieu, qu'en ce même jour et à la même heure ceux de Césarée coupèrent la gorge aux Juifs, sans que de vingt mille qui demeuraient dans cette ville il s'en échappât un seul, parce que Florus fit arrêter ceux qui s'enfuyaient et les envoya aux galères. Un si grand carnage mit en telle fureur toute la nation des Juifs, qu'ils ravagèrent tous les villages et les villes frontières des Syriens, à savoir, Philadelphe, Gébonite, Gérasa, Pella, et Scythopolis, prirent de force Gadara, Ippon, et Gaulanite, ruinèrent les unes, brûlèrent les autres, et s'avancèrent vers Cédasa qui appartient aux Tyriens, Ptolémaïde, Gaba et Césarée, sans que Sébaste et Ascalon fussent capables de les arrêter. Ils y mirent le feu, et ruinèrent Antédon et Gaza. Ils saccagèrent aussi plusieurs villages de ces frontières, et tuèrent tous les hommes qu'ils purent prendre.

Les Syriens, de leur côté, ne faisaient pas moins de ravages sur les terres des Juifs ni n'en tuaient pas moins, et ils massacraient tous ceux qui se trouvaient dans les villes, tant par

l'ancienne haine qu'ils leur portaient, que pour rendre leur péril moindre en diminuant le nombre de leurs ennemis. La Syrie se trouva, par ce moyen, dans un état déplorable, n'y ayant point de villes qui ne fussent exposées aux désordres et aux violences de deux armées dont chacune mettait son salut à répandre quantité de sang. Les jours se passaient à ces exercices d'inhumanité que les lois de la guerre autorisent; et les craintes et les frayeurs rendaient les nuits encore plus terribles que les jours. Car, bien qu'il semblât que les Syriens n'eussent qu'à chasser les Juifs, ils ne pouvaient n'avoir point pour suspectes des nations qui avaient embrassé leur religion, et n'osaient néanmoins, sur un simple soupçon, les traiter comme ennemies.

D'un autre côté, l'avarice rendait cruels, de part et d'autre, ceux même qui auparavant paraissaient les plus modérés, parce qu'ils considéraient comme un butin et des dépouilles que la victoire rendait légitimes les biens de ceux qu'ils tuaient : et ceux-là passaient pour les plus braves qui s'enrichissaient davantage par des voies si odieuses et si barbares. Ainsi l'on voyait avec horreur des villes pleines de corps morts de vieillards, d'enfants et de femmes, tout nus et sans sépulture. Ce n'était partout que des misères inconcevables; et l'on en appréhendait encore de plus grandes.

CHAPITRE XXXIV.

Horrible trahison par laquelle ceux de Scythopolis massacrent treize mille Juifs qui demeuraient dans leur ville. Valeur extraordinaire de Simon, fils de Saül, l'un de ces Juifs, et sa mort tragique.

JUSQUE-LA les Juifs n'avaient fait la guerre qu'à des étrangers, mais lorsqu'ils s'approchèrent de Scythopolis, ceux de leur propre nation devinrent leurs ennemis, parce que, préférant leur conservation à la proximité qui était entre eux, ils se joignirent aux Scythopolitains pour les combattre. L'ardeur avec laquelle ils s'y portaient fut suspecte à ces étrangers : ils craignirent qu'ils ne se rendissent la nuit maîtres de leur ville, et qu'ils ne se réunissent ensuite contre eux avec les autres Juifs pour réparer, par cette action, le mal qu'ils leur avaient fait. Ainsi, ils leur déclarèrent que s'ils voulaient demeurer fermes dans leur union avec eux et témoigner leur fidélité, ils eussent à se retirer avec leurs familles dans un

bois proche de la ville. Ils se soumirent à cette proposition, et l'ayant exécutée, demeurèrent deux jours en repos. Mais la nuit du troisième jour, les Scythopolitains attaquèrent leurs corps-de-garde, et comme ils ne se défiaient de rien et étaient presque tous endormis, ils les tuèrent, et ensuite tout ce grand nombre de Juifs, qui était de treize mille, et pillèrent tout leur bien.

Entre ceux qui périrent en cette journée par une si horrible trahison, je crois devoir rapporter quelle fut la fin de *Simon*, fils de Saül, dont la race était assez noble. Il avait une force si extraordinaire et une telle grandeur de courage, qu'ayant employé l'un et l'autre en faveur des Scythopolitains contre ceux de sa nation, nul autre ne leur était si redoutable. Il ne passait point de jour qu'il n'en tuât plusieurs auprès de Scythopolis; il mettait quelquefois en fuite une grande troupe; et il semblait que sa seule valeur fît toute la force de son parti. Mais enfin, il fut puni comme le méritait son crime, d'avoir répandu tant de sang et un sang qui devait lui être si cher. Comme les Scythopolitains tuaient les Juifs de tous côtés à coups de flèches dans ce bois, voyant que tous les efforts qu'il pourrait faire contre tant d'ennemis seraient inutiles, au lieu de les attaquer il leur cria : « Je suis puni justement de vous » avoir témoigné mon affection par le meurtre d'un si grand » nombre de mes compatriotes, et il est juste que la perfidie » d'un peuple étranger me fasse souffrir le châtiment que mé- » rite mon infidélité envers ma patrie. Je ne suis pas digne » de recevoir la mort par des mains ennemies : il faut que je » me la donne à moi-même. Le seul moyen d'expier mon » crime et de finir mes jours avec honneur, est d'empêcher » que des traîtres ne puissent se glorifier de m'avoir ôté la » vie. » Ayant parlé de la sorte, il regarda avec des yeux de compassion et de fureur toute sa famille qui était à l'entour de lui, prit son père par les cheveux, et le tua d'un coup d'épée; traita de même sa mère, qui le souffrit avec joie, et n'épargna non plus ni sa femme ni ses enfants, dont chacun lui présenta la gorge, et vint au-devant du coup pour le recevoir de sa main plutôt que de celle de leurs ennemis. Après un carnage si déplorable des personnes qui lui étaient les plus chères, il monta sur ce monceau de corps morts, et levant le bras afin que chacun le pût voir, il se donna un si grand coup d'épée qu'il ne leur survécut que d'un moment. Que si l'on ne considère en lui que cette force presque incroya-

ble et ce courage héroïque, il est sans doute digne de compassion. Mais son union avec des étrangers contre son propre pays, empêche qu'on ne doive le plaindre.

CHAPITRE XXXV.

Cruautés exercées contre les Juifs en diverses autres villes, et particulièrement par Varus.

A la suite de ce carnage fait par ceux de Scythopolis, les habitants des autres villes s'élevèrent aussi contre les Juifs, qui demeuraient parmi eux. Ceux d'Ascalon en tuèrent deux mille cinq cents, et ceux de Ptolémaïde deux mille. Ceux de Tyr en massacrèrent aussi plusieurs, et en mirent en prison un nombre encore plus grand. Ceux d'Ippon et de Gadara chassèrent de leur ville les plus hardis, et observaient soigneusement ceux qu'ils croyaient avoir encore sujet de craindre. Quant aux autres villes de Syrie, elles agirent envers les Juifs selon que leur haine ou leur crainte les y poussaient. Celles d'Antioche, de Sidon et d'Apamée, furent les seules qui les épargnèrent. Elles n'en tuèrent ni n'en mirent aucun en prison, soit qu'ils n'appréhendassent rien d'eux à cause de leur petit nombre, ou plutôt, à mon avis, par la compassion qu'ils en eurent, ne voyant point d'apparence qu'ils eussent dessein de remuer. Ceux de Gérasa ne firent point non plus de mal aux Juifs qui voulurent demeurer avec eux, et conduisirent jusqu'à la frontière ceux qui désirèrent se retirer.

Le royaume d'Agrippa ne fut pas aussi exempt d'une semblable persécution. Ce prince étant allé trouver Cestius Gallus à Césarée, avait laissé pour gouverner son Etat, en son absence, un de ses amis nommé *Varus*, qui était parent du roi Sohème. La province de Bathanée envoya vers lui les principaux et les plus considérables du pays par leur qualité et par leur mérite, pour lui demander quelques troupes, afin de réprimer ceux qui entreprendraient de brouiller. Mais au lieu de se disposer à les bien recevoir, il envoya la nuit des gens de guerre, à leur rencontre, qui les tuèrent tous : et après avoir, contre l'intention du roi Agrippa, si cruellement répandu le sang de sa nation, il n'y eut point de maux et de violences que la même avarice, qui l'avait porté à commettre un si grand crime, ne lui fît exercer dans tout le royaume. Lorsque le roi Agrippa en eut connaissance, il lui ôta son gouvernement : mais parce

qu'il était parent du roi Sohème, il empêcha qu'on ne le fît mourir.

CHAPITRE XXXVI.

Les anciens habitants d'Alexandrie tuent cinquante mille Juifs qui y demeuraient depuis longtemps, et à qui César avait donné, comme à eux, le droit de bourgeoisie.

Cependant les révoltés prirent le château de Cypros, qui est sur la frontière de Jéricho, et le ruinèrent après avoir tué tout ce qu'il y avait de gens de guerre. Un autre grand nombre de Juifs prit aussi sur les Romains, par composition, le château de Mâcheron, et y mit garnison.

Ce qui se passa en ce même temps dans Alexandrie m'oblige à reprendre les choses de plus loin. Les anciens habitants avaient toujours été opposés aux Juifs, depuis qu'Alexandre le Grand, en reconnaissance des services qu'ils lui avaient rendus en la guerre d'Egypte, leur avait donné, dans cette grande ville, le même droit de bourgeoisie qu'avaient les Grecs. Ses successeurs avaient conservé les Juifs dans leurs priviléges, leur avaient assigné un quartier séparé afin qu'ils ne fussent point mêlés avec les Gentils, et leur avaient permis de porter le nom de Macédoniens. Les Romains ayant ensuite conquis l'Egypte, César et les empereurs ses successeurs les avaient aussi toujours maintenus dans les mêmes priviléges : mais ils étaient dans une continuelle contestation avec les Grecs ; et les punitions que les magistrats infligeaient aux uns et aux autres, au lieu de la faire cesser, l'augmentait encore.

Ainsi le trouble en ce qui regardait les Juifs, quoique aussi grand partout ailleurs que nous venons de le voir, était encore plus grand dans Alexandrie. Les Grecs s'y étant assemblés pour députer vers Néron touchant leurs affaires, plusieurs Juifs se mêlèrent avec eux. Aussitôt les Grecs se mirent à crier qu'ils y étaient venus comme ennemis à dessein de les traverser, et se jetèrent sur eux. Les Juifs s'enfuirent, et ils en prirent seulement trois qu'ils traînaient comme pour les aller brûler tout vifs. Tous les autres Juifs s'émurent ensuite, vinrent pour les arracher d'entre leurs mains, commencèrent par leur jeter des pierres, et avec des flambeaux à la main, coururent vers l'amphithéâtre pour le forcer avec menaces de les y brûler tous; et ils l'auraient fait si Tibère Alexandre, gouverneur de la ville, n'eût arrêté leur fureur. Il ne com-

mença pas par la voie de la violence pour les ramener à leur devoir; mais il les fit exhorter, par des principaux de leur nation, à n'irriter pas contre eux les Romains. Ces séditieux, non-seulement se moquèrent de leurs avis et de leurs prières, mais déclamèrent contre lui.

Ainsi voyant que les suites d'une si grande sédition pourraient être périlleuses si l'on n'en arrêtait le cours, il résolut de les faire charger par deux légions romaines et cinq mille soldats Libyens qui, pour le malheur de ces mutins, se trouvèrent là par hasard, et leur commanda de ne se contenter pas de les tuer, mais de piller tous leurs biens et de mettre le feu dans leurs maisons. Ces troupes marchèrent aussitôt vers le quartier de la ville nommé Delta occupé par les Juifs ; et ce ne fut pas sans perdre beaucoup de gens qu'ils exécutèrent l'ordre qu'ils avaient reçu. Car les Juifs ayant mis à leur tête ceux d'entre eux qui étaient les mieux armés, résistèrent fort longtemps. Mais enfin ils furent mis en fuite, et périrent en diverses manières, les uns par le fer, et les autres par le feu que les Romains mirent dans leurs maisons après les avoir pillées. Ces victorieux ne donnèrent point de bornes à leur cruautés : ils n'eurent ni respect pour les vieillards, ni compassion pour les enfants. Ils tuaient tout dans la ville et dans la campagne sans faire distinction d'âge. La mort de cinquante mille personnes inonda d'un déluge de sang cette malheureuse contrée; et il n'en serait pas échappé un seul à leur fureur, si Alexandre, touché de pitié d'une si horrible boucherie, ne leur eût défendu de continuer davantage : mais comme ils étaient accoutumés à l'obéissance, ils s'arrêtèrent au premier signe qu'il leur en fit. Les naturels habitants d'Alexandrie n'en usèrent pas de même : leur extrême haine pour les Juifs les acharnait tellement au carnage, que l'on ne put qu'avec beaucoup de peine les retenir, et arracher d'entre leurs mains ces corps morts auxquels ils insultaient encore.

CHAPITRE XXXVII.

Cestius Gallus, gouverneur de Syrie, entre avec une grande armée romaine dans la Judée, où il ruine plusieurs places et fait de grands ravages; mais s'étant approché de Jérusalem, les Juifs l'attaquent et le contraignent de se retirer.

CESTIUS GALLUS, gouverneur de Syrie, voyant que les Juifs étaient si haïs partout, crut ne devoir pas, de son côté, les laisser davantage en repos. Ainsi il prit la douzième légion qu'il avait tout entière dans Antioche, deux mille hommes choisis sur les autres légions, six cohortes d'autre infanterie, quatre régiments de cavalerie, et les troupes auxiliaires des rois, savoir, deux mille chevaux et trois mille hommes de pied du roi Antiochus armés d'arcs et de flèches, mille chevaux et trois mille hommes de pied du roi Agrippa, et quatre mille hommes du roi Sohème dont le tiers était de cavalerie. Il se rendit avec ces forces à Ptolémaïde, où plusieurs villes lui amenèrent encore des troupes qui n'égalaient pas les siennes dans la science de la guerre, mais qui suppléaient à ce défaut par la haine qu'ils portaient aux Juifs, et par la joie avec laquelle ils marchaient contre eux.

Le roi Agrippa n'assista pas seulement Cestius de ses troupes et de sa personne : il l'assista aussi de ses conseils; et ce général d'une armée romaine s'avança avec une partie vers Zabulon, qui est l'une des plus fortes villes de la Galilée que l'on nomme pour cette raison *Andron*, c'est-à-dire la ville des hommes, et qui sépare la Judée d'avec Ptolémaïde. Il la trouva vide d'habitants parce qu'ils s'étaient enfuis dans les montagnes, mais pleine de toutes sortes de biens qu'il donna en pillage à ses soldats. Il admira la beauté de cette ville, dont les maisons ne cédaient point à celles de Tyr, de Sidon et de Bérythe : mais il ne laissa pas d'y mettre le feu, et après avoir ensuite saccagé le pays d'alentour, et brûlé les villages qui en dépendaient, il s'en retourna à Ptolémaïde. Cette retraite redonna du cœur aux Juifs : ils tuèrent près de deux mille Syriens, dont la plus grande partie était de Bérythe, que l'ardeur du pillage avait fait demeurer derrière.

Cestius au sortir de Ptolémaïde alla à Césarée et envoya devant une partie de ses troupes contre la ville de Joppé, avec ordre de la garder s'ils la pouvaient surprendre, ou d'attendre

qu'il les eût joints avec le reste de l'armée, si les habitants avertis de leur venue se préparaient à se défendre. Cette place, ayant ensuite été attaquée en même temps par mer et par terre, fut prise sans peine, et sans que les habitants eussent non-seulement le moyen de se sauver, mais même de se préparer à se défendre. On les tua tous sans exception. Les victorieux ne se contentèrent pas de brûler la ville : ils la pillèrent, et le nombre des morts se trouva être de huit mille quatre cents.

Cestius envoya aussi dans la toparchie de Narbatane, voisine de Samarie, un corps de cavalerie qui tua un grand nombre des habitants, fit un riche butin, et mit le feu dans les villages.

Il envoya de même dans la Galilée *Cesennius Gallus*, avec la douzième légion qu'il commandait, et autant d'autres troupes qu'il jugea être nécessaires pour se rendre maître de cette province. La ville de Séphoris, qui en est la plus forte place, lui ouvrit ses portes, et les autres villes firent de même à son exemple. Mais ceux qui ne respiraient que la révolte et le brigandage se retirèrent sur la montagne d'Azamon, qui traverse la Galilée et est assise à l'opposite de Séphoris. Gallus alla les attaquer, et tandis qu'ils eurent l'avantage de combattre d'un lieu plus élevé que celui où étaient les Romains, ils n'eurent pas de peine à les repousser et en tuèrent plus de deux cents; mais lorsqu'ils virent qu'ils avaient gagné par un grand circuit le dessus de la montagne, ils ne résistèrent pas davantage, et ceux qui étaient mal armés ne pouvant soutenir leur effort, ni ceux qui s'enfuyaient, éviter d'être taillés en pièces par la cavalerie, il y en eut plus de mille de tués, et très-peu se sauvèrent dans des lieux âpres et difficiles. Alors Gallus, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire dans la Galilée, ramena ses troupes à Césarée; et Cestius, avec toute l'armée, s'en alla à Antipatride, où ayant appris qu'un grand nombre de Juifs s'étaient retirés dans la tour d'Aphec, il envoya pour les y attaquer; mais ils n'osèrent attendre, et les Romains, après avoir pillé la place, mirent le feu aux villages d'alentour.

Cestius, au partir d'Antipatride, alla à Lydda. Il n'y trouva que cinquante habitants, parce que le reste était allé à Jérusalem pour y célébrer la fête des Tabernacles; on les tua tous, on brûla la ville, et Cestius s'avança ensuite par Béthoron jusqu'à Gabaon où il se campa, et qui n'est éloigné de Jérusalem que de cinquante stades.

Les Juifs voyant que la guerre s'approchait si fort de leur capitale, abandonnèrent les cérémonies de cette grande fête, et sans observer même le jour du Sabbat, qu'ils gardaient auparavant si religieusement, coururent aux armes. Comme ils se confiaient en leur grand nombre, ils allèrent sans aucun ordre attaquer les Romains; et cette fureur, qui leur avait fait oublier tant de devoirs de piété, les anima de telle sorte qu'ils rompirent leurs premiers rangs, s'ouvrirent un passage dans leurs bataillons, et poussèrent leur victoire avec tant d'ardeur, que si la cavalerie ne fût venue au secours de cette infanterie si ébranlée, toute l'armée romaine courait risque d'être entièrement défaite. Ils ne perdirent en ce combat que vingt-deux hommes; et les Romains y en perdirent cinq cent quinze, quatre cents d'infanterie, et le reste de cavalerie. *Monobaze* et *Senebé*, parents de Monobaze, roi d'Adiabène, *Niger Peraïte* et *Silas*, Babylonien, qui avait quitté le roi Agrippa après l'avoir servi longtemps, se signalèrent en cette occasion du côté des Juifs.

Les Juifs ayant donc enfin été repoussés, et les Romains se retirant à Béthoron, *Guras*, fils de Simon, donna sur leur arrière-garde, en tua plusieurs, et prit grand nombre de chariots chargés de bagage qu'il amena dans Jérusalem. Cestius demeura trois jours sans oser avancer dans sa retraite, parce que les Juifs, qui s'étaient saisis des éminences qui se rencontraient sur son chemin, l'observaient toujours, et faisaient assez connaître que s'il se fût mis en marche, ils l'auraient attaqué.

CHAPITRE XXXVIII.

Le roi Agrippa envoie deux des siens vers les factieux pour tâcher de les ramener à leur devoir. Ils tuent l'un et blessent l'autre sans les vouloir écouter. Le peuple désapprouve cette action.

Le roi Agrippa voyant le péril que cette incroyable multitude de Juifs, qui occupaient toutes les montagnes et les collines, faisait courir aux Romains, résolut de tenter s'il pourrait les regagner par la douceur, dans l'espérance que s'il venait à bout de son dessein, il ferait cesser la guerre, ou que, s'il ne pouvait les persuader tous, il en gagnerait au moins une partie. Il leur envoya pour ce sujet *Borcée* et *Phébus*, deux de ses capitaines, qui étaient extrêmement connus d'eux, avec charge de leur promettre, au nom de Cestius,

une entière abolition du passé, s'ils voulaient quitter les armes et rentrer dans leur devoir. Sur quoi les plus factieux, craignant que l'espérance de vivre en repos sans avoir plus rien à craindre, ne portât le peuple à suivre le conseil de ce prince, résolurent de tuer ces députés. Ainsi, sans leur donner le loisir de parler, ils tuèrent Phébus, et Borcée se sauva tout blessé. Le peuple improuva tellement une si méchante action, qu'il contraignit ces mutins à coups de pierre et de bâton de s'enfuir dans la ville.

CHAPITRE XXXIX.

Cestius assiége le temple de Jérusalem, et l'aurait pris s'il n'eût imprudemment levé le siége

Cestius voulant profiter de leur division, marcha contre les factieux, les mit en fuite, et les poursuivit jusqu'à Jérusalem. Il campa à sept stades de la ville, en un lieu nommé *Scopus*, y demeura trois jours sans rien entreprendre, dans l'espérance que durant ce temps ils pourraient revenir à eux, et se contenta d'envoyer ses soldats enlever du blé dans les villages voisins.

Le quatrième jour, qui était le 13 d'octobre, il marcha en très-bon ordre contre la ville avec toute son armée, et les Juifs furent si surpris et si étonnés de la discipline des Romains, qu'ils abandonnèrent les dehors et se retirèrent dans le temple. Cestius, après avoir traversé Bésétha, Scénopolis, et le marché que l'on nomme le *marché des matériaux*, et y avoir mis le feu, prit son quartier dans la haute ville, auprès du palais royal; et s'il eût alors donné l'assaut, il se serait rendu maître de Jérusalem et aurait mis fin à la guerre. Mais *Tyrannus* et *Priscus*, maréchaux de camp, et plusieurs officiers de cavalerie, le détournèrent de ce dessein, et furent cause, par la longue durée qu'eut depuis cette guerre, que les Juifs souffrent des maux incomparablement plus grands que ceux qu'ils auraient alors soufferts.

Cependant *Ananus*, fils de Jonathas, et plusieurs autres des principaux des Juifs, firent offrir à Cestius de lui ouvrir les portes. Mais, soit par colère, ou parce qu'il croyait ne se pouvoir fier à eux, il méprisa cette offre; et les factieux ayant eu le loisir de découvrir le dessein d'Ananus et des autres qui étaient dans les mêmes sentiments, les poursuivirent si vive-

ment à coups de pierres, qu'ils les contraignirent de se jeter du haut des murailles pour se sauver.

Ils se partagèrent ensuite dans les tours pour les défendre, et soutinrent, durant cinq jours, avec tant de vigueur les efforts des Romains, qu'ils les rendirent inutiles. Le sixième jour, Cestius, avec grand nombre de troupes choisies et des soldats qui tiraient des flèches, attaqua le temple du côté du Septentrion, et les Juifs leur lancèrent tant de traits du haut des portiques, qu'ils les contraignirent diverses fois de reculer. Mais enfin ceux qui faisaient le premier front des Romains, se couvrant de leurs boucliers et les appuyant contre les murs : ceux qui les suivaient joignant leurs boucliers à ces boucliers : et d'autres faisant de rang en rang la même chose, ils formèrent cette espèce de voûte à laquelle ils donnent le nom de *tortue :* et ainsi se trouvant à couvert des dards et des flèches des Juifs, ils travaillèrent sans péril à saper les murs et à tâcher de mettre le feu aux portes du temple. Les séditieux en furent si effrayés que, se croyant perdus, plusieurs s'enfuirent hors de la ville : mais le peuple, au contraire, en eut de la joie, et ne pensait qu'à ouvrir les portes à Cestius, qu'il considérait comme son bienfaiteur, parce qu'il lui donnait le moyen de se délivrer de la tyrannie de ces mutins. Ainsi si ce général eût continué le siége, il aurait bientôt emporté la place : mais Dieu, irrité contre ces méchants, ne permit pas que la guerre finît si tôt.

CHAPITRE XL.

Les Juifs poursuivent Cestius dans sa retraite, lui tuent quantité de gens, et le réduisent à user d'un stratagème pour se sauver.

Cestius fut si mal informé du désespoir des factieux et de l'affection du peuple pour lui, qu'il leva le siége lorsqu'il avait le plus de sujet d'espérer de réussir dans son entreprise. Les assiégés, considérant une retraite si surprenante comme une fuite, reprirent courage, donnèrent sur son arrière-garde, et tuèrent quelques cavaliers et quelques fantassins. Cestius se logea ce même jour dans le camp qu'il avait fortifié auprès de Scopur, et continua de marcher le lendemain. Cette précipitation augmenta encore la hardiesse des Juifs. Ils continuèrent à attaquer ses dernières troupes et en tuèrent plusieurs, parce que le chemin par où les Romains marchaient étant fermé de

pieux, ils leur lançaient des dards à travers et les blessaient par derrière sans qu'ils tournassent visage, parce qu'ils s'imaginaient être poursuivis par une multitude infinie de gens, et qu'outre qu'ils étaient pesamment armés, ils n'osaient rompre leurs rangs ayant affaire à des ennemis si dispos et si légers, qu'on les voyait presque partout en même temps : ainsi ils souffraient beaucoup des Juifs et ne leur faisaient point de mal.

Cette retraite continua de la sorte jusqu'à ce que les Romains, après avoir perdu, outre plusieurs soldats, *Priscus*, qui commandait la sixième légion, *Longinus*, tribun, *Emilius Jucundus*, mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie, et après avoir été contraints d'abandonner beaucoup de bagage, arrivèrent à Gabaon où ils avaient campé auparavant. Cestius y passa deux jours sans savoir à quoi se résoudre ; mais voyant le troisième jour que le nombre des ennemis croissait toujours, et que tous les lieux circonvoisins en étaient remplis, il crut que son retardement lui avait été préjudiciable, et que s'il différait davantage à partir, il aurait encore plus d'ennemis sur les bras.

Ainsi, pour faciliter sa fuite, il commanda d'abandonner tout le bagage capable de le retarder, et de tuer les ânes, les mulets et les autres bêtes de somme, à la réserve de celles qui étaient nécessaires pour porter les javelots et les machines et il craignait même qu'ils ne tombassent entre les mains des ennemis. Ses troupes marchèrent en cet état vers Béthoron sans que les Juifs les attaquassent, tandis qu'elles étaient dans les lieux spacieux et découverts ; mais aussitôt qu'ils les voyaient engagés dans des passages étroits et dans des descentes, ils les chargeaient en tête pour les empêcher d'avancer, et en queue pour les pousser encore davantage dans les vallons, et là, comme ils couvraient de leur multitude toutes les éminences des lieux d'alentour, ils les accablaient à coups de flèches. L'infanterie romaine se trouvant dans une telle extrémité, la cavalerie était encore en plus grand danger : car cette grande quantité de flèches l'empêchait de garder les rangs dans sa marche, et ces lieux raides et escarpés ne lui permettaient pas d'aller aux ennemis. D'un autre côté, comme les Juifs occupaient tous les rochers et toutes les vallées, ceux qui pensaient s'y sauver ne pouvaient leur échapper.

Les Romains se voyant ainsi réduits à ne pouvoir ni combattre ni s'enfuir, leur désespoir fut si grand, qu'ils se lais-

sèrent emporter jusqu'aux hurlements et aux pleurs. Les Juifs, au contraire, jetaient des cris de joie en continuant toujours de tuer, et tout l'air retentissait de bruit de ces différents témoignages de réjouissance et de douleur. Que si la nuit, qui donna moyen aux Romains de se sauver à Béthoron, ne fût survenue, l'armée de Cestius aurait été entièrement défaite.

Les Juifs les environnèrent ensuite de tous côtés, et gardaient toutes les avenues pour les empêcher d'en partir : et ainsi Cestius, voyant qu'il ne le pouvait faire ouvertement, ne pensa plus qu'à couvrir sa retraite. Il choisit parmi ses troupes quatre cents soldats des plus résolus qu'il fit monter sur les toits des maisons avec ordre de crier bien haut : Qui va là? comme font les sentinelles, afin de faire croire aux ennemis que l'armée n'était point décampée. Il partit après avec tout le reste et fit sans bruit trente stades de chemin. Lorsque les Juifs virent le matin que les Romains s'étaient retirés, il se jetèrent sur ces quatre cents hommes, les tuèrent à coups de flèches, et se mirent à poursuivre Cestius. Mais s'il avait fait une si grande diligence durant la nuit, il en fit encore une plus grande durant le jour; et l'étonnement de ses soldats était si extraordinaire, qu'ils abandonnèrent toutes les machines propres à prendre des places. Les Juifs s'en servirent depuis utilement contre eux; et après les avoir poursuivis jusqu'à Antipatride, voyant qu'ils ne les pouvaient joindre, ils se retirèrent avec ces machines, dépouillèrent les morts, rassemblèrent tout leur butin, et retournèrent à Jérusalem avec des cris de victoire, n'ayant perdu que très-peu de gens; au lieu que du côté des Romains le nombre des morts, tant de leurs propres troupes que des auxiliaires, fut de quatre mille hommes de pied et trois cent quatre-vingts de cheval : ce qui arriva le huitième jour de novembre, en la douzième année du règne de Néron.

CHAPITRE XLI.

Cestius veut faire tomber sur Florus la cause du malheureux succès de sa retraite. Ceux de Damas tuent en trahison dix mille Juifs qui demeuraient dans leur ville.

Après un si mauvais succès arrivé à Cestius, plusieurs des principaux des Juifs sortirent de Jérusalem comme ils seraient sortis d'un vaisseau qu'ils jugeaient être prêt à

faire naufrage. *Costobare* et *Saül*, qui étaient frères, et *Philippe*, fils de Joachin, qui avait été général de l'armée du roi Agrippa, se retirèrent vers Cestius; et je dirai ailleurs comment *Antipas*, qui avait été assiégé avec eux dans le palais royal, n'ayant pas voulu s'enfuir, fut tué par ces séditieux. Cestius envoya Saül et les autres à Néron dans l'Achaïe pour l'informer de sa retraite et rejeter la cause de la guerre sur Florus, afin d'apaiser sa colère contre lui en la faisant tomber sur un autre.

Ceux de Damas ayant reçu la nouvelle de la défaite de l'armée romaine, résolurent de couper la gorge aux Juifs qui demeuraient parmi eux. Mais comme la plupart de leurs femmes avaient embrassé notre religion, ils eurent grand soin de leur cacher leur dessein. Ils prirent le temps pour l'exécuter qu'ils étaient tous assemblés dans le lieu des exercices publics, et ce lieu étant fort étroit et les Juifs n'étant point armés, ils en tuèrent dix mille sans peine.

CHAPITRE XLII.

Les Juifs nomment des chefs pour la conduite de la guerre qu'ils entreprenaient contre les Romains ; dans le nombre se trouve Josèphe, auteur de cette Histoire, à qui ils donnent le gouvernement de la haute et de la basse Galilée. Grande discipline qu'il établit, et excellents ordres qu'il donne.

Après que ceux qui avaient poursuivi Cestius furent de retour à Jérusalem ils employèrent la force et la douceur pour tâcher d'attirer à leur parti ceux qui favorisaient les Romains; et, s'étant assemblés dans le temple, élurent des chefs pour la conduite de cette guerre. *Joseph*, fils de Gorion, et le sacrificateur Ananus furent choisis pour prendre soin de la ville et en faire relever les murailles. Mais quant à *Eléazar*, fils de Simon, quoiqu'il se fût enrichi des dépouilles des Romains, qu'il eût pris l'argent qui appartenait à Cestius, et qu'il en eût beaucoup tiré du trésor public, néanmoins, parce que l'on voyait qu'il aspirait à la tyrannie, et se servait comme de gardes de ceux qui lui étaient le plus attachés, on ne lui donna aucune charge. Mais il gagna si bien le peuple peu à peu, par son adresse et par la manière dont il se servit de son bien, qu'il lui persuada de lui obéir en tout.

On choisit aussi pour commander les gens de guerre dans l'Idumée, *Jésus*, fils de Japhas, l'un des grands sacrifica-

teurs, et *Eléazar*, fils du nouveau grand sacrificateur : et l'on manda à *Niger*, alors gouverneur de cette province, qui tirait son origine de delà le Jourdain, ce qui lui avait fait donner le surnom de Péraïte, de leur obéir.

On envoya *Joseph*, fils de Simon, à Jéricho, *Manassé* au-delà du fleuve, et *Jean*, Essénien, à Thamna, à laquelle on joignit Lydda, Joppé et Ammaüs pour les gouverner en forme de toparchie. *Jean*, fils d'Ananias, fut aussi établi gouverneur de la Gophnitide et de Lacrabatane, et Josèphe, fils de Mathathias, pour exercer une semblable charge dans la haute et basse Galilée, et l'on joignit à son gouvernement, Gamala qui est la plus forte place de tout le pays.

Chacun de ces autres gouverneurs s'acquitta de sa charge, selon que son zèle ou son expérience l'en rendait plus ou moins capable. Et quant à Josèphe, son premier soin fut de gagner l'affection des peuples comme pouvant en tirer de grands avantages, et réparer par là les fautes qu'il pourrait faire. Pour s'acquérir aussi les plus puissants en partageant avec eux son autorité, il choisit soixante-dix des plus sages et des plus habiles, qu'il établit comme administrateurs de la province, et donna ainsi la joie à ces peuples d'être gouvernés par des personnes de leur pays et instruites de leurs coutumes. Il établit outre cela dans chaque ville, sept juges pour juger les petites causes selon la forme qu'il leur en prescrivit. Et quant aux grandes, il s'en réserva la connaissance.

Après avoir de la sorte ordonné toutes choses au-dedans il porta ses soins à ce qui regardait la sûreté du dehors : et comme il ne doutait point que les Romains n'entrassent en armes dans cette province il fit enfermer de murailles les places de la basse Galilée, qu'il jugea devoir principalement fortifier : savoir Jotapat, Berzabée, Salamain, Pérécho, Japha, Sigoph, Tarichée, Tibériade, et fortifier le mont Itaburin et les cavernes qui sont près du lac de Génézareth.

Quant à la haute Galilée, il fit aussi fortifier Pétra, autrement nommée Acabaron, Septh, Jamnith et Mero : et dans la Gaulanite, Séleucie, Sogam et Gamala. Les habitants de Séphoris furent les seuls à qui il permit d'enfermer leur ville de murailles, parce qu'ils étaient riches, portés à la guerre, et difficiles à gouverner. Il ordonna aussi à *Jean*, fils de Levias, de faire enfermer de murailles Giscala. Quant à toutes les autres places, il y allait en personne afin d'ordonner des travaux et de les faire avancer.

Il fit enrôler jusqu'à cent mille hommes de la Galilée que leur jeunesse rendait les plus propres pour la guerre, et les arma des vieilles armes qu'il ramassa de tous côtés. Comme il savait que ce qui rendait principalement les Romains invincibles était leur obéissance et leur discipline, et qu'il voyait que le temps ne lui permettait pas de faire autant exercer ses gens qu'il l'aurait désiré, il crut devoir travailler au moins à les rendre obéissants. Ainsi, parce que rien n'y peut tant contribuer que le nombre des commandants, il leur donna, à l'imitation des Romains, quantité de chefs. Car, outre les principaux officiers comme capitaines, mestres-de-camp et autres, il établit un grand nombre de bas officiers, leur enseigna toutes les diverses manières de signal, de quelle sorte il faut donner l'alarme, la charge, et la retraite : comment les troupes qui sont encore entières doivent soutenir celles qui sont ébranlées, et celles qui n'ont point combattu, rafraîchir les fatiguées pour partager avec elles le péril; et il les instruisait de tout ce qui pouvait fortifier leur courage et leur corps au travail et à la fatigue. Il leur représentait sur toutes choses quelle était l'extrême discipline des Romains, et qu'ils avaient à combattre contre des hommes dont la force corporelle jointe à une invincible fermeté d'âme, avait conquis presque le monde entier. Il ajoutait que s'ils voulaient lui faire connaître quelle serait l'obéissance qu'ils lui rendraient dans la guerre, ils devaient dès lors renoncer aux voleries, aux pilleries, aux brigandages, ne faire point de tort à ceux de leur nation, ni se persuader de pouvoir trouver du profit dans le dommage de ceux qui leur étaient les plus connus et les plus proches, puisqu'il est impossible de bien réussir dans la guerre quand on agit contre sa conscience, et que les méchants sont haïs non-seulement des hommes mais de Dieu même. Il leur donnait plusieurs autres instructions semblables; et avait déjà autant de gens qu'il en désirait : car leur nombre était de soixante mille hommes de pied, deux cent cinquante chevaux, quatre mille cinq cents étrangers qu'il avait pris à sa solde, auxquels il se fiait principalement, et six cents gardes pour tenir près de sa personne, qui étaient tous soldats choisis. Ces troupes, excepté les étrangers, étaient entretenues par les villes, qui les nourrissaient volontiers et sans en être incommodées, parce que chacune de celles dont j'ai parlé envoyait la moitié de ses habitants à la guerre, et l'autre moitié leur fournissait des vivres, pourvoyant ainsi par une assis-

tance mutuelle à la sûreté et à la subsistance les uns des autres.

CHAPITRE XLIII.

Desseins formés contre Josèphe par Jean de Giscala, qui était un très-méchant homme. Divers périls auxquels Josèphe est exposé, et par quelle adresse il s'en échappe et réduit Jean à se renfermer dans Giscala, d'où il fait en sorte que des principaux de Jérusalem envoient des gens de guerre et quatre personnes de condition pour déposséder Josèphe de son gouvernement. Josèphe fait ces députés prisonniers et les renvoie à Jérusalem, où le peuple les veut tuer. Stratagème de Josèphe pour reprendre Tibériade, qui s'était révoltée contre lui.

PENDANT que Josèphe se conduisait de la sorte dans la Galilée, JEAN, fils de Levias, qui était de Giscala, vint à paraître. Il était très-méchant, très-artificieux, très-dissimulé, et grand menteur. La tromperie passait dans son esprit pour une vertu, et il en usait même envers ceux avec qui il faisait une profession particulière d'amitié. Son ambition n'avait point de bornes : et plus il commettait de crimes, plus il se fortifiait dans ses espérances. La misère où il s'était vu l'avait empêché durant un temps, de faire connaître jusqu'où allait sa méchanceté : et au commencement il volait seul, mais d'autres se joignirent après à lui dans cet infâme exercice. Leur nombre croissait toujours, et il ne recevait que ceux qui n'avaient pas moins de courage que de force de corps et d'expérience pour la guerre. Après qu'il en eut assemblé jusqu'à quatre cents, dont la plupart étaient des Tyriens fugitifs, il commença à piller la Galilée, et tua plusieurs de ceux que l'appréhension de la guerre avait portés à s'y retirer. Comme il aspirait à de plus grandes choses, il désira commander des troupes réglées, et il n'y eut que le manque d'argent qui l'en empêcha.

Lorsqu'il vit que Josèphe le considérait comme un homme utile, il lui persuada de lui commettre le soin de fortifier Giscala. Il gagna beaucoup sur ce qu'il tira pour ce sujet des plus riches; et il eut ensuite l'artifice de faire ordonner par Josèphe à tous les Juifs qui demeuraient dans la Syrie, de ne point envoyer d'huile aux lieux circonvoisins qu'elle n'eût passé par les mains de ceux de leur nation. Il en acheta après une très-grande quantité dont quatre mesures ne lui coûtaient qu'une pièce de monnaie tyrienne qui en valait quatre atti-

ques (1), et il tirait le même prix de la moitié d'une de ces quatres mesures. Ainsi, comme la Galilée est fort abondante en huile, qu'elle en avait recueilli en cette année une très-grande quantité, et qu'il était le seul qui en envoyait aux lieux qui en manquaient, il fit un gain merveilleux, et s'en servit contre celui à qui il en avait l'obligation. Ensuite, dans l'espérance que si Josèphe était dépossédé de son gouvernement, il pourrait lui succéder, il ordonna à ces voleurs qu'il commandait, de piller tout le pays, afin que la province se trouvant troublée, il pût tuer Josèphe en trahison s'il voulait y donner ordre, ou l'accuser et le rendre odieux à ceux du pays s'il négligeait de s'acquitter du devoir de sa charge. Pour mieux réussir dans ce dessein, il avait dès auparavant fait courir le bruit de tous côtés que Josèphe avait résolu de livrer cette province aux Romains : et il n'y avait point d'autres artifices dont il ne se servît aussi pour le perdre.

Ainsi quelques jeunes gens du bourg d'Abarith qui faisaient garde dans le grand Champ, attaquèrent *Ptolémée*, intendant du roi Agrippa et de la reine Bérénice, et pillèrent tout le bagage qu'il conduisait, parmi lequel il y avait quantité de riches vêtements, de vaisselle d'argent et six cents pièces d'or. Comme ils ne pouvaient cacher ce vol, ils le portèrent à Josèphe qui était alors à Tarichée. Il les reprit fort d'avoir usé de cette violence envers les gens du roi, leur commanda de remettre cet argent entre les mains d'*Enée*, l'un des principaux habitants de la ville, avec tout ce qui avait été pris; et cette action de justice pensa lui coûter la vie. Car ceux qui avaient fait ce vol furent si irrités de n'en pouvoir profiter, au moins d'une partie, parce qu'ils jugeaient bien que le dessein de Josèphe était de le rendre au roi et à la reine, sa sœur, qu'ils allèrent la nuit dire dans tous les villages que Josèphe était un traître, et répandirent aussi ce bruit dans les villes, si bien que dès le lendemain matin, cent mille hommes s'assemblèrent en armes, et se rendirent dans l'hippodrome, près de Tarichée, où ils criaient avec fureur, les uns qu'il le fallait lapider, les autres qu'il fallait le brûler, et *Jean* et *Jésus*, fils de Saphas, alors magistrats dans Tibériade, n'oubliaient rien pour les animer encore davantage. Les amis et les gardes de Josèphe furent si effrayés de voir cette grande multitude si

(1) Il y avait dans une partie de la Grèce tout un système monétaire qui portait le nom d'*attique*. (N. E.)

irritée contre lui, qu'ils s'enfuirent tous, excepté quatre. Il dormait alors, et l'on était prêt à mettre le feu dans sa maison quand il s'éveilla. Ces quatre qui ne l'avaient point abandonné l'exhortèrent à s'enfuir. Mais lui, sans s'étonner de voir tant de gens venir l'attaquer et de se trouver seul, se présenta hardiment à eux avec des habits déchirés, de la cendre sur sa tête, ses mains derrière son dos, et son épée pendue à son cou. Les habitants qui lui étaient affectionnés, et particulièrement ceux de Tarichée, furent émus de compassion : mais les paysans et le menu peuple des lieux voisins, qui trouvaient qu'il les chargeait de trop d'impositions, l'outragèrent de paroles, en disant « qu'il fallait qu'il rap-» portât l'argent du public, et qu'il confessât la trahison qu'il » avait faite : » car, le voyant en cet état, ils s'imaginaient qu'il ne désavouerait rien de ce dont il était accusé, et que ce qu'il faisait n'était que pour les toucher de pitié afin qu'on lui pardonnât. Alors, comme son dessein était de les diviser, il leur promit de confesser la vérité, et leur parla ensuite en ces termes : « Je n'ai pas eu la moindre pensée de rendre cet » argent au roi Agrippa, ni d'en profiter : car Dieu me garde » d'être ami d'un prince qui vous est ennemi, ou de vouloir » tirer de l'avantage d'une chose qui vous serait préjudiciable. » Mais voyant, ajouta-t-il en s'adressant aux habitants de » Tarichée, que votre ville a besoin d'être fortifiée; que vous » manquez d'argent pour y faire travailler, et que ceux de » Tibériade et des autres villes désirent s'approprier cette » prise, j'avais résolu de l'employer à faire enfermer votre » ville de murailles. Que si vous ne le désirez pas, je suis prêt » à rendre tout ce qui a été pris pour en disposer comme » vous voudrez; et si au contraire vous avez quelque senti-» ment de l'intention que j'ai eue de vous faire plaisir, vous » êtes obligés de me défendre. »

Ce discours toucha tellement ceux de Tarichée qu'ils lui donnèrent de grandes louanges. Ceux de Tibériade, au contraire, et les autres en furent encore plus animés contre lui et le menaçaient plus que jamais. Dans cette diversité de sentiments, au lieu de continuer à lui parler, ils entrèrent en contestation les uns contre les autres : et alors Josèphe se confiant au grand nombre de ceux qui lui étaient favorable, car les Tarichéens n'étaient pas moins de quarante mille, commença à parler avec plus de hardiesse à toute cette multitude. Il ne craignit point de blâmer leur injuste prétention, et de dire

hautement « qu'il fallait employer cet argent à fortifier Tari-
» chée, qu'il prendrait soin de fortifier aussi les autres villes,
» et que l'on ne manquerait pas d'argent pourvu qu'ils s'unis-
» sent ensemble contre ceux de qui il en fallait tirer, et non
» pas contre celui qui pouvait leur en faire avoir. »

Cette multitude, trompée de la sorte, se retira : mais deux mille hommes de ceux qui étaient animés contre lui allèrent en armes l'assiéger dans sa maison avec de grandes menaces : et dans ce nouveau péril il se servit d'une autre adresse. Il monta au plus haut étage du logis, où après avoir apaisé ce bruit en leur faisant signe de la main, il leur dit « qu'il ne
» pouvait pas entendre parmi tant de voix confuses ce qu'ils
» désiraient de lui. Mais que s'ils voulaient lui envoyer quel-
» ques personnes avec qui il pût conférer, il était prêt à faire
» tout ce qu'ils voudraient. » Sur cette proposition, les principaux et les magistrats furent le trouver. Il ferma les portes sur eux, les mena dans les lieux les plus reculés du logis, où il les fit tellement fouetter qu'ils étaient tout écorchés et qu'on voyait leurs côtes, et après il les renvoya. Cette multitude qui attendait au-dehors le succès de la conférence et croyait qu'ils disputaient des conditions, fut si effrayée de les voir revenir ainsi tout en sang, que chacun ne pensa plus qu'à s'enfuir.

La douleur qu'en eut Jean augmenta encore sa haine et sa jalousie contre Josèphe, et lui fit avoir recours à de nouveaux artifices. Il feignit d'être malade, et lui écrivit pour le prier de lui permettre d'aller prendre des eaux chaudes à Tibériade. Comme Josèphe ne se défiait point encore de lui, il lui envoya une lettre adressée aux gouverneurs de la ville, par laquelle il les priait de lui faire donner un logis et les choses dont il aurait besoin. Deux jours après qu'il y fut arrivé, il trompa les uns et corrompit les autres par de l'argent, pour leur faire abandonner Josèphe. *Silas*, que Josèphe avait laissé pour la garde de la ville, l'ayant découvert, lui en donna avis, et bien qu'il fût nuit lorsqu'il reçut sa lettre, il ne laissa pas de partir à l'heure même, et arriva de grand matin à Tibériade. Tout le peuple, excepté ceux qui avaient été gagnés par de l'argent, fut au-devant de lui : mais comme Jean se doutait du sujet qui l'amenait, il envoya un de ses amis lui faire des excuses de ce qu'il ne lui allait point rendre ses devoirs à cause de quelque incommodité qui l'obligeait à garder le lit. Ce traître ayant appris ensuite que Josèphe avait fait assembler les habi-

tants dans le lieu des exercices publics, pour leur parler su le sujet de l'avis qu'on lui avait donné, envoya des gens armés pour le tuer. Quand le peuple leur vit tirer leurs épées, il s'exclama : et Josèphe s'étant tourné lorsqu'ils les lui portaient déjà à la gorge, descendit d'un petit tertre élevé de six coudées sur lequel il était monté pour parler, gagna le lac avec deux de ses gardes seulement, et se sauva dans un petit bateau.

Les gens de guerre qu'il entretenait prirent aussitôt les armes pour châtier ces assassins. Mais comme il craignait que si on en venait à une guerre civile, le crime de quelques particuliers ne causât la ruine de toute la ville, il leur manda de penser seulement à leur sûreté sans tuer ni accuser personne; et ils lui obéirent.

Ceux des lieux d'alentour ayant su cette trahison et qui en était l'auteur, s'assemblèrent pour marcher contre Jean, et il se sauva à Giscala. Les habitants de toutes les villes de la Galilée se rendirent ensuite en armes et en très-grand nombre auprès de Josèphe en criant « qu'ils venaient pour le servir » contre Jean, ce traître et leur commun ennemi, et pour » brûler la ville qui lui avait donné retraite. » Il leur répondit « qu'il ne pouvait trop louer leur affection, mais qu'il les » priait de ne s'y pas laisser emporter, parce qu'il aimait » mieux confondre ses ennemis par sa modération que de les » détruire par la force. » Il se contenta de faire écrire les noms de ceux qui avaient conspiré avec Jean, que chaque ville déclara volontiers, et fit publier à son de trompe que l'on confisquerait le bien et que l'on brûlerait les maisons et toutes les familles de ceux qui n'abandonneraient pas dans cinq jours ce traître. Cette déclaration eut tant d'effet, que trois mille hommes abandonnèrent Jean, vinrent trouver Josèphe et jetèrent leurs armes à ses pieds.

Jean se voyant alors hors d'espérance de pouvoir travailler ouvertement à perdre Josèphe, se retira avec deux mille Tyriens fugitifs qui lui restaient, et ne pensa plus qu'à le ruiner par des artifices et des trahisons plus difficiles à découvrir. Il envoya secrètement à Jérusalem l'accuser de lever une grande armée pour se rendre maître de Jérusalem si on ne le prévenait. Le peuple qui avait été informé d'une partie de ce qui s'était passé, ne tint compte de cet avis : mais les principaux de la ville et quelques-uns des magistrats envoyèrent secrètement de l'argent à Jean pour assembler des troupes et faire la

guerre à Josèphe. Ils dressèrent un acte pour lui ôter le commandement de celles qu'il avait; et pour faire exécuter ce décret, envoyèrent deux mille cinq cents hommes de guerre et quatre personnes fort considérables, savoir *Joasar*, ou Gozar, fils de Nomicus, *Ananias*, Sadducéen, *Simon* et *Judas*, fils de Jonathas, tous savants dans nos lois et fort éloquents, afin de détourner les peuples de l'affection qu'ils portaient à Josèphe, et avec ordre s'il voulait venir de son bon gré rendre raison de ses actions, de ne lui faire point de violence, et s'il le refusait de le traiter comme ennemi.

Les amis de Josèphe lui donnèrent avis que l'on envoyait vers lui des gens de guerre : mais ils ne purent lui mander à quel dessein, parce qu'on le tenait fort secret Ainsi Scythopolis, Gamala, Giscala et Tibériade se déclarèrent contre lui avant qu'il y pût donner ordre. Il s'en rendit maître bientôt après sans violence et prit aussi, par son adresse, ces quatre députés et les principaux de ceux qui avaient pris les armes contre lui. Il les envoya tous à Jérusalem où le peuple s'émut de telle sorte contre eux, que s'ils ne se fussent enfuis il les aurait tous tués et ceux qui les avaient envoyés.

La crainte que Jean avait de Josèphe le tenait enfermé dans Giscala, et peu de jours après les habitants de Tibériade s'étant encore révoltés contre Josèphe, envoyèrent offrir au roi Agrippa de remettre leur ville entre ses mains. Il prit jour pour recevoir l'effet de leurs offres, mais il manqua de venir. Quelques cavaliers romains arrivèrent seulement, et alors ils se révoltèrent contre Josèphe. Il en reçut la nouvelle à Tarichée, et comme il avait envoyé tous ses gens de guerre pour amasser du blé, il se trouva dans une grande peine, parce que d'un côté il n'osait marcher seul contre ces déserteurs qui l'avaient abandonné, et il ne pouvait de l'autre se résoudre à demeurer sans rien entreprendre, dans la crainte qu'il avait que les troupes du roi se rendissent cependant maîtresses de la ville, outre que le lendemain était un jour de Sabbat qui ne lui permettait pas d'agir.

Enfin il forma un dessein qui lui réussit, et pour empêcher que l'on ne pût donner aucun avis à ceux de Tibériade, il fit fermer toutes les portes de Tarichée. Il prit ensuite tout ce qui se trouva de barques sur le lac, dont le nombre était de deux cent trente, mit quatre matelots dans chacune et vogua de grand matin vers Tibériade. Lorsqu'il fut à une telle distance de la ville qu'il ne pouvait qu'à peine en être aperçu, il

commanda à tous ses matelots de s'arrêter et de battre l'eau avec leurs avirons et leurs rames; et lui, accompagné seulement de sept de ses gardes, qui n'étaient point armés, s'avança assez près pour pouvoir être reconnu de ceux de Tibériade. Ses ennemis, qui continuaient à parler outrageusement de lui de dessus les murailles de la ville, furent si surpris de le voir; et ce grand nombre de bateaux éloignés qu'ils croyaient pleins de gens de guerre, les effraya de telle sorte qu'ils jetèrent leurs armes et le prièrent à mains jointes de leur pardonner et à leur ville. « Il commença par leur faire de grandes » menaces et de grands reproches, de ce qu'ayant entrepris » de faire la guerre aux Romains, ils consumaient leurs forces » en des dissensions domestiques qui était le plus grand avan» tage qu'ils pussent donner à leurs ennemis, dit que c'était » une chose horrible que le dessein qu'ils avaient de faire » mourir leur gouverneur, de qui ils devaient attendre le plus » d'assistance, et de ne rougir point de honte de lui refuser » les portes d'une ville qu'il avait enfermée de murailles; » mais qu'il voulait bien leur pardonner, pourvu qu'ils lui en» voyassent des députés afin de lui en faire satisfaction. »

Ils lui envoyèrent aussitôt dix des principaux de la ville. Il les fit mettre dans une barque qu'il envoya assez loin, demanda ensuite qu'on lui envoyât cinquante des sénateurs les plus considérables, afin de recevoir aussi leur parole; et il continua sous le même prétexte d'en demander d'autres jusqu'à ce qu'il eut entre ses mains tout le sénat de Tibériade, dont le nombre était de six cents, et deux mille autres habitants; et à mesure qu'ils venaient, il les envoyait prisonniers à Tarichée, sur ces barques qu'il avait amenées vides.

Alors tout le peuple se mit à crier que *Clitus* avait été le principal auteur de la sédition, et qu'ils le priaient de se contenter de le faire punir. Sur quoi, comme Josèphe ne voulait la mort de personne, il commanda à *Lévias*, l'un de ses gardes, d'aller couper les mains à Clitus. Mais ce garde, effrayé de se voir seul au milieu de tant d'ennemis, n'osa exécuter cet ordre; et Clitus voyant que Josèphe s'en mettait en colère et voulait descendre en terre pour le châtier lui-même comme son crime le méritait, le pria de lui laisser au moins une main. Il le lui accorda pourvu que lui-même s'en coupât une, et aussitôt ce séditieux tira son épée, et se coupa la main gauche. De cette manière et par cette adresse, Josèphe avec sept soldats seulement et des barques vides recouvra Tibériade.

Quelques jours après, il permit à ses troupes de saccager Giscala et Séphoris qui s'étaient révoltées. Mais il rendit aux habitants tout ce qu'il put ramasser du pillage; et en usa de même envers ceux de Tibériade pour les châtier, d'une part, par le dommage qu'ils recevaient en leur bien, et regagner de l'autre leur affection par la restitution qu'il leur faisait faire.

CHAPITRE XLIV.

Les Juifs se préparent à la guerre contre les Romains. Voleries et ravages faits par Simon, fils de Gioras.

Après que ces divisions domestiques, qui n'étaient jusqu'alors arrivées que dans la seule Galilée furent cessées, on ne pensa plus qu'à se préparer à la guerre contre les Romains. Le grand sacrificateur Ananus, et ceux des principaux de Jérusalem qui leur étaient ennemis, se hâtaient de faire relever les murailles de la ville, d'assembler grand nombre de machines et de faire de tous côtés forger des armes. Toute la jeunesse s'exerçait pour apprendre à s'en bien servir, et la chaleur d'un si grand mouvement remplissait tout d'agitation et de tumulte. Mais les plus sages et les plus sérieux, prévoyant les malheurs où l'on allait s'engager, avaient le cœur percé de douleur et ne pouvaient retenir leurs larmes. Ceux au contraire qui allumaient le feu de la guerre, prenaient plaisir à se repaître de vaines espérances; et Jérusalem était dans un tel état que l'on voyait cette malheureuse ville travailler elle-même à sa ruine, comme si elle eût voulu ravir aux Romains la gloire de la détruire. Le dessein d'Ananus était de surseoir pour un temps à tous ces préparatifs de guerre, afin de travailler à guérir l'esprit de ces séditieux que l'on nommait *zélateurs*, et de leur faire prendre des résolutions plus prudentes et plus utiles au public; mais il succomba dans son entreprise, comme on le verra dans la suite.

Cependant Simon, fils de Gioras, assembla dans la toparchie de Lacrabatane, un grand nombre de gens qui ne demandaient, comme lui, que le désordre et le trouble. Il ne se contentait pas de piller les maisons des riches : son insolence allait jusqu'à les frapper et à les battre; et il aspirait ouvertement à la tyrannie. Ananias et les magistrats envoyèrent contre lui des gens de guerre : et il s'enfuit vers ces voleurs qui s'étaient retirés à Massada, où étant demeuré jusqu'à la mort d'Ananus

et de ses autres ennemis, il fit tant de maux à l'Idumée, que les magistrats furent obligés de lever des troupes pour mettre garnison dans les bourgs et dans les villages, afin d'empêcher la continuation de ses voleries et de ses meurtres.

LIVRE TROISIÈME.

Campagne de Vespasien jusqu'au combat naval de Génésareth.

(Mai et juin 67.)

CHAPITRE PREMIER.

L'empereur Néron donne à Vespasien le commandement de ses armées de Syrie, pour faire la guerre aux Juifs.

L'EMPEREUR Néron ne put apprendre sans étonnement et sans trouble le mauvais succès de ses armes dans la Judée. Mais il le dissimula, et couvrant sa peur d'une apparence d'audace, il fit éclater sa colère contre Cestius; comme si ç'eût été à son incapacité et non pas à la valeur des Juifs que les avantages qu'ils avaient remportés sur ses troupes devaient être attribués. Car il croyait qu'il était de la dignité de l'empire et de cette suprême grandeur qui l'élevait si fort au-dessus de tous les autres princes, de témoigner, par le mépris des choses les plus fâcheuses, cette fermeté qui rend l'âme supérieure à tous les accidents de la fortune. Dans ce combat qui se passait en lui-même entre sa fierté et sa crainte, il jeta les yeux de tous côtés, pour voir à qui il pourrait confier la conduite d'une guerrre où il ne s'agissait pas seulement de châtier la révolte des Juifs, mais de maintenir dans le devoir le reste de l'Orient, en empêchant que les autres nations n'entreprissent aussi de secouer le joug des Romains, comme elles y paraissaient entièrement disposées. Après avoir bien délibéré, il ne trouva que le seul VESPASIEN capable de soutenir le poids d'une si grande entreprise. Sa vie, depuis sa jeunesse jusqu'à sa vieillesse, s'était passée dans la guerre : l'empire devait à sa valeur la paix dont il jouissait dans l'Occident, qui s'était vu ébranlé par le soulèvement des Allemands : et ses travaux

avaient fait recevoir à l'empereur Claudius, sans qu'il lui en coûtât ni des sueurs ni du sang, la gloire de triompher de l'Angleterre, qu'on ne pouvait dire jusqu'alors avoir été véritablement domptée. Ainsi Néron considérant l'âge, l'expérience, et le courage de ce grand capitaine, et voyant qu'il avait des enfants qui étaient des otages de sa fidélité, et qui, dans la vigueur de leur jeunesse, pouvaient servir comme de bras à la prudence de leur père; outre que peut-être Dieu le permettait ainsi pour le bien de l'empire, il se résolut de lui donner le commandement de ses armées de Syrie : et dans le besoin qu'il avait de lui, il n'y eut point de témoignages d'affection et d'estime dont il n'accompagnât ce choix, afin de l'animer encore à s'efforcer de réussir dans une occasion si importante. Vespasien était alors auprès de ce prince dans l'Achaïe; et il n'eut pas plus tôt été honoré de ce grand emploi, qu'il envoya Tite, son fils, à Alexandrie, pour y prendre les cinquième et dixième légions : et lui, après avoir passé le détroit de l'Hellespont, se rendit par terre dans la Syrie, où il assembla toutes les forces romaines et les troupes auxiliaires que lui donnèrent les rois des nations voisines de cette province.

CHAPITRE II.

Les Juifs, voulant attaquer la ville d'Ascalon où il y avait une garnison romaine, perdent dix-huit mille hommes en deux combats avec Jean et Silas, deux de leurs chefs, et Niger, qui était le troisième, se sauve comme par miracle.

L'avantage si inespéré remporté par les Juifs sur l'armée romaine de Cestius, leur enfla tellement le cœur et les rendit si insolents, qu'étant incapables de se modérer, ils ne pensèrent qu'à pousser la guerre encore plus loin. Après avoir assemblé tout ce qu'ils purent de meilleures troupes, ils marchèrent contre Ascalon, qui est une ville fort ancienne, distante de Jérusalem de cinq cent vingt stades, et résolurent de l'attaquer la première, parce que de tout temps ils la haïssaient. Ils avaient pour chefs trois hommes fort braves, et qui n'avaient pas moins de conduite que de valeur, Niger, Péraïte, Silas, Babylonien, et Jean, Essénien.

Ascalon était environnée d'une très-forte muraille : mais la garnison en était si faible, qu'elle n'était composée que d'une cohorte d'infanterie, et de quelque cavalerie commandée par

Antoine. L'ardeur dont les Juifs étaient poussés leur fit faire une si grande diligence, qu'ils arrivèrent auprès de la ville plus tôt qu'on ne l'aurait pu croire. Ils ne surprirent pas néanmoins Antoine. Comme il avait eu avis de leur marche, il était déjà sorti avec sa cavalerie pour les attendre ; et sans s'étonner de leur multitude et de leur audace, il soutint si courageusement leur premier effort, qu'ils ne purent s'avancer jusqu'aux murs de la ville, parce qu'encore qu'ils surpassassent de beaucoup les Romains en nombre, ils avaient le désavantage d'avoir affaire à des ennemis aussi savants dans la guerre qu'ils y étaient ignorants, aussi bien armés qu'ils l'étaient mal, aussi disciplinés qu'ils l'étaient peu, et qui, au lieu de n'agir comme eux que par impétuosité et par colère, obéissaient parfaitement à leurs chefs : en outre les Juifs n'ayant que de l'infanterie, ils furent aisément défaits. Car aussitôt que cette cavalerie eut rompu leurs premiers rangs, ils prirent la fuite : et alors les Romains les attaquant de toutes parts, ainsi écartés dans cette campagne qui leur était si favorable, ils en tuèrent un très-grand nombre ; non que les Juifs manquassent de cœur, il n'y eut rien qu'ils ne fissent pour tâcher de rétablir le combat ; mais parce que dans le désordre où ils étaient, les Romains, animés par leur victoire, continuèrent à les poursuivre durant la plus grande partie du jour, sans leur donner le temps de se rallier. Ainsi dix mille demeurèrent morts sur la place, avec Jean et Silas, deux de leurs chefs ; et les autres, dont la plupart étaient blessés, se sauvèrent, sous la conduite de Niger, dans un bourg de l'Idumée nommé Salis. Du côté des Romains, quelques-uns seulement furent blessés.

Une si grande perte au lieu d'abattre le cœur des Juifs ne fit que les irriter encore davantage par la douleur qu'ils en ressentaient et par le désir de se venger. Au lieu de s'étonner de ce grand nombre de morts, le souvenir de leurs précédents avantages relevait leurs espérances et leur inspirait une audace qui leur attira une seconde défaite. Sans donner seulement le temps aux blessés de guérir de leurs plaies, ils rassemblèrent une armée plus forte que la première, et, plus animés que jamais, retournèrent contre Ascalon : mais n'étant pas plus aguerris qu'auparavant et ayant toujours les mêmes désavantages qui leur avaient fait perdre le premier combat, ils n'eurent pas dans cette autre occasion un succès plus favorable. Antoine leur dressa des embuscades sur leur chemin,

les chargea et les environna de toutes parts par sa cavalerie avant qu'ils eussent le loisir de se mettre en bataille, et il y en eut encore plus de huit mille de tués. Le reste s'enfuit, et Niger, après avoir fait tout ce que l'on pouvait attendre d'un homme de cœur, se sauva dans la tour de Bézédel. Comme elle était extrêmement forte, et que le principal dessein d'Antoine était d'ôter à ses ennemis un aussi excellent chef qu'était Niger, il ne voulut pas perdre le temps à s'obstiner à la forcer, il se contenta d'y mettre le feu et se retira avec la joie de penser que Niger n'avait pu éviter de périr avec les autres, mais il s'était jeté de la tour en bas et était tombé dans une cave où les siens le trouvèrent vivant trois jours après, lorsqu'accablés de douleur ils cherchaient son corps pour l'enterrer. Un bonheur si inespéré leur donna une joie inconcevable, et ils ne pouvaient attribuer qu'à une providence particulière de Dieu de leur avoir ainsi conservé un chef dont la conduite leur était si nécessaire dans la suite de cette guerre.

CHAPITRE III.

Vespasien arrive en Syrie, et les habitants de Séphoris, la principale ville de la Galilée, qui était demeurée attachée au parti des Romains contre ceux de leur propre nation, reçoivent garnison de lui.

VESPASIEN étant arrivé avec son armée à Antioche, métropole de Syrie, qui passe sans contredit, tant par sa grandeur que par ses autres avantages pour l'une des trois principales villes de tout l'empire Romain, il y trouva le roi Agrippa qui l'attendait avec ses forces. Il s'avança de là à Ptolémaïde, où les habitants de Séphoris vinrent le trouver. Le désir de pourvoir à leur sûreté et la connaissance qu'ils avaient de la puissance des Romains ne leur avaient pas laissé attendre son arrivée pour leur témoigner leur fidélité : ils avaient protesté à Cestius de ne s'en départir jamais et demandé et reçu de lui une garnison. Ainsi ils ne virent pas seulement avec joie venir Vespasien, mais lui promirent de le servir contre ceux de leur propre nation, et le prièrent de leur donner autant de cavalerie et d'infanterie qu'ils pouvaient en avoir besoin pour résister aux Juifs s'ils les attaquaient. Il le leur accorda volontiers parce que leur ville étant la plus grande de la Galilée, la plus fortement située et la principale défense de ce pays, il jugea qu'il importait extrêmement de s'en assurer dans cette guerre.

CHAPITRE IV.

Description de la Galilée, de la Judée, et de quelques autres provinces voisines.

Il y a deux Galilées, dont l'une se nomme la haute, l'autre la basse; et toutes deux sont environnées de la Phénicie et de la Syrie. Elles sont bornées, du côté de l'Occident, par la ville de Ptolémaïde, par son territoire, et par le mont Carmel, possédé autrefois par les Galiléens et qui l'est maintenant par les Tyriens, près duquel est la ville de Gamala, nommée la ville *des Cavaliers*, parce que le roi Hérode y envoyait habiter ceux qu'il licenciait. Du côté du Midi, elles ont pour frontières Samarie, et Scythopolis, jusqu'au fleuve du Jourdain. Du côté de l'Orient, leurs limites sont Hippen, Gadaris et la Gaulanite, qui sont aussi celles du royaume d'Agrippa; et du côté du Septentrion, elles se terminent à Tyr et à ses confins.

La longueur de la basse Galilée s'étend depuis Tibériade jusqu'à Zabulon, dont Ptolémaïde est proche du côté de la mer; et sa largeur, depuis le bourg de Xaloth, assis dans le grand Champ, jusqu'à Bersabé. Là commence aussi la largeur de la haute Galilée jusqu'au village de Baca, qui la sépare d'avec les terres des Syriens, et la longueur s'étend depuis Thella, qui est un village proche du Jourdain, jusqu'à Méroth.

Quoique ces deux provinces soient environnées de tant de diverses nations, elles leur ont néanmoins résisté dans toutes leurs guerres, parce qu'outre qu'elles sont très-peuplées, leurs habitants sont fort vaillants et sont instruits dès leur enfance aux exercices de la guerre. Les terres y sont si fertiles et si bien plantées de toutes sortes d'arbres, que leur abondance invitant à les cultiver ceux même qui ont le moins d'inclination pour l'agriculture, il n'y en a point d'inutiles. Il n'y a pas seulement quantité de bourgs et de villages, il y a aussi un grand nombre de villes si peuplées que la moindre a plus de quinze mille habitants. Ainsi, encore que l'étendue de la Galilée ne soit pas si grande que le pays qui est au-delà du Jourdain, elle ne lui cède point en force, parce qu'elle est, comme je viens de le dire, toute cultivée et très-fertile, au lieu qu'une grande partie de cet autre pays est sèche, déserte,

et incapable de produire des fruits propres à nourrir les hommes. Il y a néanmoins des endroits dont la terre est si excellente qu'il n'y a point de plantes qu'elle ne puisse nourrir ; et l'on y voit en abondance des vignes, des oliviers et des palmiers, parce que les torrents qui tombent des montagnes l'arrosent, et que des sources qui coulent sans cesse la rafraîchissent durant les grandes ardeurs de l'été. Ce pays s'étend en longueur depuis Macheron jusqu'à Pella, et en largeur depuis Philadelphe jusqu'au Jourdain. Pella le termine du côté du Septentrion, le Jourdain du côté de l'Occident, le pays des Moabites du côté du Midi, et l'Arabie, Sibonitide, Philadelphe et Gérasa du côté de l'Orient.

Le pays qui dépend de Samarie, qui est situé entre la Judée et la Galilée, commence au village nommé Ginéa, et finit dans la toparchie de Lacrabatane. Il ne diffère en rien de celui de la Judée; car l'un et l'autre sont montueux, et ont de riches campagnes. Les terres en sont très-bonnes, faciles à cultiver, et portent quantité de fruits, tant francs que sauvages, parce qu'étant naturellement sèches, elles ne manquent point de pluie pour les humecter. Les eaux y sont les meilleures du monde; les pâturages si excellents, que l'on ne voit en nulle autre part du lait en plus grande abondance, et ce qui surpasse tout le reste et fait qu'on ne peut trop estimer ces deux provinces, c'est l'incroyable quantité d'hommes dont elles sont peuplées. Elles se terminent toutes deux au village d'Anvast, autrement nommé Borceos.

La Judée se termine aussi à ce même village du côté du Septentrion. Sa longueur, du côté du Midi, s'étend jusqu'à un village d'Arabie, nommé Jardan; et sa largeur, depuis le fleuve du Jourdain jusqu'à Joppé. Jérusalem, placée au milieu, en est le centre, et ce beau pays a encore cet avantage, qu'allant jusqu'à Ptolémaïde, la mer ne contribue pas moins que la terre à le rendre aussi délicieux qu'il est fertile. Il est divisé en onze parts, dont la ville de Jérusalem est la première, et comme la reine et le chef de tout le reste. Les dix autres parts ont été distribuées en autant de toparchies, qui sont Gophna, Acrabatane, Tamna, Lydda, Ammaüs, Pella, l'Idumée, Engadi, Hérodion et Jéricho. Jamnia et Joppé, qui ont juridiction sur les régions voisines, ne sont point comprises en ce que je viens de dire, non plus que la Gamalite, la Gaulanite, la Bathanée et la Trachonite, qui font partie du royaume d'Agrippa. Ce pays, qui est habité par les Syriens et les Juifs

mêlés ensemble, s'étend en largeur depuis le mont Liban et les sources du Jourdain jusqu'au lac de Tibériade, et en longueur depuis le village d'Arphac jusqu'à Juliade.

CHAPITRE V.

Vespasien et Tite, son fils, se rendent à Ptolémaïde avec une armée de soixante mille hommes.

Voila ce que j'ai cru devoir dire de la Judée et des provinces voisines le plus brièvement que j'ai pu.

Le secours envoyé par Vespasien à ceux de Séphoris était de mille chevaux et de six mille hommes de pied commandés par Placide. L'infanterie fut mise dans la ville, et la cavalerie se campa dans le grand Champ. Les uns et les autres faisaient continuellement des courses dans les lieux voisins, ce dont Josèphe et les siens, quoiqu'ils ne fissent aucun acte d'hostilité, furent extrêmement incommodés. Ces troupes romaines ne se contentaient pas de piller la campagne, elles pillaient aussi tout ce qu'elles pouvaient prendre au sortir des villes, et traitaient si mal les habitants lorsqu'ils osaient s'en écarter qu'ils les contraignaient de se renfermer dans leurs murailles.

Josèphe, voyant les choses en cet état, fit tous ses efforts pour se rendre maître de Séphoris; mais il éprouva, à son préjudice, qu'il l'avait tellement fortifiée, que les Romains mêmes ne l'auraient su prendre : et ainsi, ne pouvant ni par surprise, ni par ses persuasions ramener les Séphoritains à son parti, il fut trompé dans son espérance. Ce dessein qu'il avait eu irrita tellement les Romains qu'ils ne se contentaient pas de continuer leurs ravages : ils tuaient ceux qui leur résistaient, réduisaient les autres en servitude, mettaient tout à feu et à sang sans pardonner à personne, et on ne pouvait trouver de sûreté que dans les villes que Josèphe avait fortifiées.

Cependant Tite, avec les troupes qu'il avait prises à Alexandrie, se rendit à Ptolémaïde, auprès de Vespasien, son père, plus promptement qu'on n'aurait cru que l'hiver le lui pût permettre, et joignit ainsi à la quinzième légion la cinquième et la dixième composées des meilleurs soldats de l'empire, et qui étaient suivies de dix-huit cohortes fortifiées encore de cinq autres, et de six compagnies de cavalerie

venues de Césarée; desquelles il y en avait cinq de Syriens. Dix de ces cohortes ou régiments étaient chacune de mille hommes de pied, et les autres de six cent treize et de cent vingt cavaliers : les princes alliés fortifièrent aussi cette armée. Car les rois ANTIOCHUS, Agrippa et SOHÈME envoyèrent chacun deux mille hommes de pied armés d'arcs et de flèches, et mille chevaux; et MALC, roi d'Arabie, envoya mille chevaux et cinq mille hommes de pied, dont la plus grande partie étaient aussi armés d'arcs et de flèches. Toutes ces troupes jointes ensemble faisaient environ soixante mille hommes, sans y comprendre les valets qui étaient en fort grand nombre, et qui ayant passé toute leur vie dans les périls de la guerre et assisté à tous les exercices qui se font durant la paix, ne cédaient qu'à leurs maîtres en courage et en adresse.

CHAPITRE VI.

De la discipline des Romains dans la guerre.

PEUT-ON trop admirer que la prudence des Romains aille jusqu'à rendre leurs valets si capables de les servir, non-seulement en tout le reste, mais aussi dans les combats? Et si l'on considère quelle est leur discipline et leur conduite dans toutes les autres choses qui regardent la guerre, doutera-t-on que ce ne soit à leur seule valeur, et non pas à la fortune, qu'ils doivent l'empire du monde? Ils n'attendent pas, pour s'occuper à tous les exercices militaires, que la guerre et la nécessité les y obligent : ils les pratiquent en pleine paix, et comme s'ils étaient nés les armes à la main, ils ne cessent jamais de s'en servir. On prendrait ces exercices pour de véritables combats, tant ils en ont l'apparence; et ainsi on ne doit pas s'étonner qu'ils soient capables d'en soutenir de si grands avec une force invincible. Car ils ne rompent jamais leur ordre : la peur ne leur fait jamais perdre le jugement, et la lassitude ne peut les abattre. Aussi, comme ils ne trouvent point d'ennemis en qui toutes ces qualités se rencontrent, ils demeurent toujours victorieux; et ce que je viens de dire fait voir que l'on peut nommer leurs exercices des combats où l'on ne répand point de sang, et leurs combats des exercices sanglants. En quelque lieu qu'ils portent la guerre, ils ne sauraient être surpris par un soudain effort de leurs ennemis, parce qu'avant de pouvoir être attaqués, ils fortifient leur

camp, non pas confusément ni légèrement, mais d'une forme quadrangulaire; et si la terre y est inégale, ils l'aplanissent : car ils mènent toujours avec eux un grand nombre de forgerons et d'autres artisans, pour ne manquer de rien de ce qui est nécessaire à la fortification. Le dedans de leur camp est séparé par quartiers où l'on fait les logements des officiers et des soldats. On prendrait la face du dehors pour les murailles d'une ville, parce qu'ils y élèvent des tours également distantes, dans les intervalles desquelles ils posent des machines propres à lancer des pierres et des traits. Ce camp a quatre portes fort larges, afin que les hommes et les chevaux puissent y entrer et en sortir facilement. Le dedans est divisé par rues au milieu desquelles sont les logements des chefs, un prétoire fait en façon d'un petit temple, un marché, des boutiques d'artisans, et des tribunaux où les principaux officiers jugent les différends qui arrivent. Ainsi l'on prendrait ce camp pour une ville faite en un moment, tant le grand nombre de ceux qui y travaillent et leur longue expérience le mettent en cet état plus tôt qu'on ne le saurait croire; et si l'on juge qu'il en soit besoin, on l'environne d'un retranchement de quatre coudées de largeur et autant de profondeur. Les soldats, avec leurs armes toujours proche d'eux, vivent ensemble en fort bon ordre et en bonne intelligence. Ils vont par escouades au bois, à l'eau, au fourrage, et mangent tous ensemble sans qu'il leur soit permis de manger séparément. Le son de la trompette leur fait connaître quand ils doivent dormir, s'éveiller et entrer en garde, toutes choses étant si exactement réglées, que rien ne se fait qu'avec ordre. Les soldats vont le matin saluer leurs capitaines, les capitaines vont saluer leurs tribuns, et les tribuns et les capitaines vont tous ensemble saluer celui qui commande en chef. Alors il leur donne le mot et tous les ordres nécessaires pour les porter à leurs inférieurs, afin que personne n'ignore la manière dont il doit combattre, soit qu'il faille faire des sorties, ou se retirer dans le camp. Quand il faut décamper, le premier son de trompette le fait connaître, et aussitôt ils plient les tentes et se préparent à partir. Quand la trompette sonne une seconde fois, ils chargent tout leur bagage, attendent pour partir un troisième signal, comme l'on ferait dans une course de chevaux, et mettent le feu dans leur camp, tant parce qu'il leur est facile d'en refaire un autre, que pour empêcher les ennemis de s'en pouvoir servir. Quand la trompette sonne pour la troisième fois, tout

marche; et afin que chacun aille en son rang, on ne souffre que personne demeure derrière. Alors un héraut, qui est au côté droit du général, leur demande par trois fois s'ils sont prêts à combattre : à quoi ils répondent autant de fois à haute voix et d'un ton qui témoigne leur joie, qu'ils sont tout prêts. Ils préviennent même souvent le héraut, en faisant connaître par leurs cris et en levant les mains en haut qu'ils ne respirent que la guerre. Ils marchent ensuite dans le même ordre que s'ils avaient l'ennemi en tête, sans rompre jamais leurs rangs. Les fantassins sont armés de casques et de cuirasses, et chacun porte deux épées, dont l'une qu'ils ont au côté gauche est beaucoup plus longue que l'autre : car celle qu'ils ont au côté droit n'a qu'une paume de long, et c'est plutôt un poignard qu'une épée. Des soldats choisis, qui accompagnent le chef, portent des javelines et des targes, et tous les autres soldats ont des javelots avec de longs boucliers, et portent dans une espèce de hotte une scie, une serpe, une hache, un cercloir ou un pic, une faucille, une chaîne, des longes de cuir et du pain pour trois jours, en sorte qu'ils ne sont guère moins chargés que les chevaux. Les cavaliers portent une longue épée au côté droit, une lance à la main, un bouclier en écharpe à côté du cheval, et une trousse garnie de trois dards ou plus, dont la pointe est fort large et qui ne sont pas moins longs que des javelots. Leurs cuirasses et leurs casques sont semblables à ceux des fantassins. Ceux qui sont choisis pour accompagner le chef sont armés comme les autres, et c'est le sort qui donne le rang aux troupes qui doivent avoir la pointe.

Telles sont la marche, la manière de camper, et la diversité des armes des Romains. Ils ne font rien dans leur combat sans l'avoir prémédité; mais leurs actions sont toujours des suites de leurs délibérations. Ainsi s'ils commettent des fautes, ils y remédient facilement : et pourvu que les choses soient mûrement concertées, ils aiment mieux que les effets ne répondent pas à leurs espérances, que de ne devoir leurs bons succès qu'à la fortune, parce que les avantages que l'on ne tient que d'elle seule portent à agir inconsidérément : au lieu que les malheurs qui viennent à la suite d'une résolution sagement prise, servent à prévoir ce qui peut à l'avenir en faire éviter de semblables; ajoutez que l'on ne peut s'attribuer l'honneur de ce qui ne vient que fortuitement, et qu'au contraire, dans les désavantages qui arrivent contre toute apparence, on

a du moins la consolation de n'avoir manqué à rien de ce que la prudence désirait.

Ces continuels exercices militaires ne fortifient pas seulement les corps des soldats, ils affermissent aussi leur courage; et l'appréhension du châtiment les rend exacts dans tous leurs devoirs. Car les lois ordonnent des peines capitales, non-seulement pour la désertion, mais pour les moindres négligences; et quelque sévères que soient ces lois, les officiers qui les font observer le sont encore davantage : mais les honneurs dont ils récompensent le mérite sont si grands, que ceux qui souffrent de si rudes châtiments n'osent s'en plaindre : et cette merveilleuse obéissance fait que rien n'est si beau dans la paix, ni si redoutable dans la guerre qu'une armée romaine. Ce grand nombre d'hommes paraît ne faire qu'un seul corps qui se meut tout entier en même temps, tant les troupes qui le composent sont admirablement bien disposées. Leurs oreilles sont si attentives aux ordres, leurs yeux si ouverts aux signes, et leurs mains si préparées à l'exécution de ce qui leur est commandé, qu'étant d'ailleurs si vaillants et infatigables au travail, la résolution de donner bataille n'est pas plus tôt prise, qu'il n'y a ni multitude d'ennemis, ni fleuves, ni forêts, ni montagnes qui puissent les empêcher de s'ouvrir le chemin à la victoire, ni même l'opposition de la fortune, parce qu'ils ne se croiraient pas dignes de porter le nom de Romains s'ils ne triomphaient aussi d'elle. Faut-il donc s'étonner que des armées qui exécutent d'une manière héroïque des conseils si sagement pris, aient poussé si loin leurs conquêtes, et que ce superbe empire n'ait pour bornes que l'Euphrate du côté de l'Orient, l'Océan du côté de l'Occident, l'Afrique du côté du Midi, et le Rhin et le Danube du côté du Septentrion, puisque l'on peut dire, sans flatterie, que quelque grande que soit l'étendue de tant de royaumes et de provinces, le cœur de ce peuple, que sa prudence jointe à sa valeur a rendu le maître du monde, est encore plus grand.

Mon dessein dans ce que je viens de dire, n'est pas tant de publier les louanges des Romains que de consoler ceux qu'ils ont vaincus, et de faire perdre à d'autres l'envie de se révolter contre eux. Peut-être aussi que ce discours servira à ceux qui, estimant autant la bonne discipline qu'elle mérite de l'être, ne sont pas particulièrement informés de celle que les Romains tiennent dans la guerre.

CHAPITRE VII.

Placide, l'un des chefs de l'armée de Vespasien, veut attaquer la ville de Jotapat; mais les Juifs le contraignent d'abandonner honteusement cette entreprise.

Vespasien employa le temps qu'il demeura à Ptolémaïde, avec Tite son fils, à donner ordre à toutes les choses nécessaires pour son armée; et Placide cependant courut toute la Galilée, et tua la plus grande partie de ceux qu'il prit : mais ce n'était que des gens sans courage et incapables de résister; car tous ceux qui avaient du cœur se retiraient dans les villes que Josèphe avait fortifiées. Comme Jotapat était la plus forte de toutes, Placide résolut de l'attaquer, dans la pensée que par un soudain effort, il la prendrait sans beaucoup de peine et s'acquerrait une grande réputation auprès de ses généraux, à cause de la facilité que leur donnerait dans la suite de leurs entreprises, la terreur qu'auraient les autres villes de voir emporter de la sorte la plus considérable de toutes. Mais l'effet ne répondit pas à son espérance : car les habitants de Jotapat découvrirent son dessein, sortirent sur ses troupes qui n'étaient point préparées à les recevoir : et comme ils combattaient pour leur patrie, pour leurs femmes et pour leurs enfants, ils les attaquèrent avec tant de vigueur, qu'ils les mirent en fuite et en blessèrent plusieurs; mais ils n'en tuèrent que sept, tant parce que les Romains étaient bien armés et ne fuyaient pas en désordre, que parce que les Juifs, qui n'étaient pas si bien armés, se contentèrent de leur lancer des traits de loin sans en venir aux mains avec eux. Ils ne perdirent de leur côté que trois hommes, et eurent peu de blessés. Ainsi Placide abandonna cette entreprise.

CHAPITRE VIII.

Vespasien entre en personne dans la Galilée. Ordre de la marche de son armée.

Vespasien ayant résolu d'attaquer en personne la Galilée, partit de Ptolémaïde après avoir ordonné sa marche selon la coutume des Romains. Ses troupes auxiliaires, étant plus légèrement armées, marchaient les premières pour soutenir les escarmouches des ennemis, et reconnaître les bois et les au-

tres lieux où il pourrait y avoir des embuscades. Une partie de l'infanterie et de la cavalerie romaine suivait, et dix soldats commandés de chaque compagnie avec leurs armes et les choses nécessaires pour faire le camp. Les pionniers les suivaient afin d'aplanir les chemins et couper les arbres qui les pouvaient retarder. Le bagage des officiers allait après avec nombre de cavalerie pour l'escorter. Vespasien marchait ensuite avec des troupes choisies de cavalerie et d'infanterie, et quelques lanciers, et l'on tirait pour ce sujet cent vingt maîtres de chacun des grands corps de cavalerie. Les machines propres à prendre des places allaient après, et puis les tribuns et les capitaines accompagnés de soldats choisis. On voyait venir ensuite l'aigle impériale, cette illustre enseigne des Romains, qui ont cru la devoir mettre à la tête de leurs armées, pour faire connaître que comme l'aigle règne dans l'air sur tous les oiseaux, ils règnent dans la terre sur tous les hommes, et qu'en quelque lieu qu'ils portent la guerre, elle leur sert de présage qu'ils demeureront toujours victorieux. Les autres enseignes dans lesquelles étaient des images qu'ils nommaient sacrées, étaient à l'entour de cette aigle. Les trompettes et les clairons les suivaient, et après marchait six à six de front le corps de bataille, avec des officiers ordonnés pour leur faire garder leur ordre et maintenir la discipline. Les valets de chaque légion accompagnaient les soldats, et faisaient porter leur bagage sur des mulets et sur des chevaux. La dernière troupe étaient des vivandiers, des artisans, et autres gens mercenaires escortés par un bon nombre de cavalerie et d'infanterie.

Vespasien, ayant marché en cet ordre, arriva sur la frontière de la Galilée, et s'y campa, quoiqu'il eût pu dès lors passer plus avant : mais il crut devoir imprimer la terreur dans l'esprit des ennemis par la vue de son armée, et leur donner le loisir de se repentir avant que d'en venir à un combat. Il ne laissa pas cependant de mettre ordre à tout ce qui était nécessaire pour un siége.

CHAPITRE IX.

Le seul bruit de la venue de Vespasien étonne tellement les Juifs, que Josèphe, se trouvant presque entièrement abandonné, se retire à Tibériade.

Ce grand capitaine réussit dans son dessein : car le seul bruit de sa venue étonna tellement les Juifs, que ceux qui s'étaient rangés auprès de Josèphe et qui étaient campés à Garis, près de Séphoris, s'enfuirent, non-seulement avant que d'en venir aux mains, mais sans avoir vu son armée.

Josèphe se voyant ainsi abandonné, et la consternation des Juifs telle, qu'on l'assurait que plusieurs s'allaient rendre aux Romains, ne se crut pas en état de les attendre avec ce peu de gens qui lui restaient, et se retira à Tibériade.

CHAPITRE X.

Josèphe donne avis aux principaux de Jérusalem de l'état des choses.

La première place que Vespasien attaqua, fut Gadara : et il l'emporta sans peine au premier assaut, parce qu'il ne s'y trouva que peu de gens capables de la défendre. Les Romains tuèrent tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, tant le souvenir de la honte reçue par Cestius les animait contre les Juifs, et Vespasien ne se contenta pas de faire brûler la ville, il fit aussi mettre le feu dans les bourgs et les villages d'alentour, dont quelques-uns des habitants furent faits esclaves.

La présence de Josèphe remplit de crainte toute la ville qu'il avait choisie pour sa sûreté, parce que ceux de Tibériade crurent qu'il ne s'y serait pas retiré s'il n'eût désespéré du succès de cette guerre. Et ils ne se trompaient pas, puisqu'il ne voyait d'autre espérance de salut pour les Juifs, que de se repentir de la faute qu'ils avaient faite. Il ne doutait point que les Romains ne voulussent bien lui pardonner : mais il aurait mieux aimé perdre mille vies, que de trahir sa patrie, en abandonnant honteusement la charge qui lui avait été confiée, pour chercher sa sûreté parmi ceux contre qui on l'avait envoyé faire la guerre. Ainsi, il écrivit aux principaux de Jérusalem pour les informer au vrai de l'état des choses, sans

leur représenter les forces des Romains plus grandes qu'elles n'étaient, ce qui leur aurait donné sujet de croire qu'il avait peur; ni aussi les leur représenter moindres, de crainte de les fortifier dans leur audace, dont ils commençaient peut-être à se repentir : et il les priait, s'ils avaient dessein d'en venir à un traité, de le lui mander promptement : ou, s'ils étaient résolus de continuer la guerre, de lui envoyer des forces capables de résister à leurs ennemis.

CHAPITRE XI.

Vespasien assiége Jotapat où Josèphe s'était enfermé. Divers assauts donnés inutilement.

COMME Vespasien savait que Jotapat était la plus forte place de la Galilée, et qu'un grand nombre de Juifs s'y étaient retirés, il résolut de s'en rendre maître et de la ruiner : et parce que l'on ne pouvait y aller qu'à travers des montagnes, et que le chemin en était si rude et si pierreux qu'il était inaccessible à la cavalerie et très-difficile pour l'infanterie, il envoya un corps de troupes avec un grand nombre de pionniers qui le mirent dans quatre jours en état que toute l'armée y pouvait passer sans peine.

Le cinquième jour, qui était le vingtième du mois de mai, Josèphe se rendit de Tibériade à Jotapat, et releva le courage des Juifs par sa présence. Un transfuge en donna avis à Vespasien et l'exhorta de se hâter d'attaquer la place, parce que, s'il pouvait en la prenant prendre Josèphe, ce serait comme prendre toute la Judée. Vespasien eut tant de joie de cette nouvelle, qu'il attribua à une conduite particulière de Dieu que le plus prudent de ses ennemis se fût ainsi enfermé dans une place, et il commanda à l'heure même Placide avec mille chevaux, et *Ebutius*, l'un des plus sages et des plus braves de ses chefs, pour aller investir la ville de tous côtés, afin que Josèphe ne pût s'échapper.

Il les suivit le lendemain avec toute son armée, et ayant marché jusqu'au soir, il arriva à Jotapat et se campa à sept stades de la ville, du côté du Septentrion, sur une colline, afin d'étonner les assiégés par la vue de son armée. Ce dessein lui réussit : car elle leur donna tant d'effroi, qu'ils se renfermèrent tous dans la ville sans que nul d'eux osât en sortir. Les Romains, fatigués d'avoir fait ce chemin en si peu

de temps, n'entreprirent rien ce jour-là : mais Vespasien, pour enfermer les Juifs de toutes parts, commanda deux corps de cavalerie et un d'infanterie qui était un peu plus reculé. Comme il n'y a rien dans la guerre que la nécessité ne porte à entreprendre, ce désespoir de se pouvoir sauver où les Juifs se virent réduits leur redoubla le courage.

Le lendemain on commença à battre la ville, et les Juifs se contentèrent de résister aux Romains qui avaient avancé leurs logements près des murailles. Vespasien commanda ensuite à tous ses archers, ses frondeurs, et autres gens de trait de tirer : et lui-même avec son infanterie donna du côté d'une colline d'où l'on pouvait battre la ville. Mais Josèphe et les siens soutinrent si courageusement leur effort, et firent des actions de valeur si extraordinaires qu'ils repoussèrent bien loin les Romains ; et la perte fut égale de part et d'autre. Le désespoir animait les Juifs, et la honte de trouver tant de résistance irritait les Romains ; la science de la guerre, jointe au courage, combattait d'un côté ; et l'audace, armée de fureur, combattait de l'autre. Tout le jour se passa de la sorte ; et il n'y eut que la nuit qui les sépara. Treize Romains seulement furent tués, mais plusieurs furent blessés. Les Juifs y perdirent dix-sept des leurs et eurent six cents blessés.

Les assiégeants donnèrent le lendemain un nouvel assaut : et il se fit de part et d'autre des actions de courage encore plus grandes que les premières, les Juifs s'étant enhardis pour avoir contre leur espérance soutenu le premier assaut, et la honte qu'avaient les Romains d'avoir été repoussés faisait qu'ils se considéraient comme vaincus s'ils demeuraient plus longtemps sans être victorieux.

Cinq jours se passèrent en de semblables assauts, les assiégeants redoublant toujours leurs efforts, et les assiégés ne les soutenant pas seulement, mais faisant des sorties, sans que d'aussi grandes forces que celles des Romains étonnassent les Juifs, ni que d'aussi grandes difficultés que celles qui se rencontraient dans ce siége ralentissent l'ardeur des Romains.

CHAPITRE XII.

Description de Jotapat. Vespasien fait travailler à une grande plate-forme ou terrasse pour de là battre la ville. Efforts des Juifs pour retarder ce travail.

La ville de Jotapat est presque entièrement bâtie sur un roc escarpé et environné de trois côtés de vallées si profondes que les yeux ne peuvent sans s'éblouir, porter leurs regards jusqu'en bas. Le seul côté qui regarde le Septentrion et où l'on a bâti sur la pente de la montagne est accessible : mais Josèphe l'avait fait fortifier et enfermer dans la ville, afin que les ennemis ne pussent approcher du haut de cette montagne qui la commandait; et d'autres montagnes qui étaient autour de la ville en cachaient la vue tellement que l'on ne pouvait l'apercevoir avant d'être dedans. Telle était la force de Jotapat.

Vespasien voyant qu'il avait à combattre tout ensemble la nature qui rendait cette place si forte et l'opiniâtreté des Juifs à la défendre, assembla les principaux officiers de son armée pour délibérer sur les moyens de presser encore plus vigoureusement ce siége : et la résolution fut prise d'élever une grande terrasse du côté par où la ville était plus facile à aborder.

Il employa ensuite toute son armée pour assembler les matériaux nécessaires pour ce sujet. On tira quantité de bois et de pierre des montagnes voisines; et l'on fit des claies en très-grand nombre pour couvrir les travailleurs contre les traits lancés de la ville. Quant à la terre, on la prenait aux lieux les plus proches, et on se la donnait de main en main, en sorte que cela continuant ainsi incessamment, et n'y ayant personne dans l'armée qui ne travaillât avec une extrême diligence, l'ouvrage s'avançait beaucoup. Les Juifs pour l'empêcher lançaient toutes sortes de dards et jetaient de dessus les murs de grosses pierres sur ces claies : ce qui faisait un fracas terrible et retardait extrêmement l'ouvrage, quoique rien ne pût pénétrer assez avant pour empêcher qu'il ne s'avançât toujours.

Vespasien disposa alors cent soixante machines qui tiraient incessamment quantité de dards contre ceux qui défendaient les murailles; et il fit aussi mettre en batterie d'autres plus grosses machines, dont les unes lançaient des javelots, les autres de très-grosses pierres; et il faisait en même temps

jeter tant de feux et tirer tant de flèches par les Arabes et autres gens armés de traits, que tout l'espace qui se trouvait entre les murs et la terrasse en était plein, et qu'il paraissait impossible d'y aborder. Mais rien n'étant capable d'étonner les Juifs ils ne laissaient pas de faire des sorties, où après avoir arraché ce qui couvrait les travailleurs et les avoir contraints de quitter la place, ils ruinaient leurs ouvrages et mettaient le feu aux claies et aux autres choses dont ils se couvraient. Vespasien ayant reconnu que ce qui se rencontrait de vide entre les ouvertures de ces ouvrages donnait le moyen aux assiégés de les traverser, les fit couvrir de telle sorte, qu'il n'y restait plus d'intervalle, et ayant ensuite porté toutes ses forces en ce lieu-là, il ôta le moyen aux Juifs d'interrompre ses travaux par de nouvelles sorties.

CHAPITRE XIII.

Josèphe fait élever un mur plus haut que la terrasse des Romains. Les assiégés manquant d'eau, Vespasien veut prendre la ville par la famine. Un stratagème de Josèphe lui fait changer de dessein, et il en revient à la voie de la force.

Après que Vespasien eut élevé sa terrasse presque aussi haut que les murs de la ville, Josèphe crut qu'il lui serait honteux de n'entreprendre pas d'aussi grands travaux pour défendre la place que ceux que les Romains faisaient pour l'attaquer. Il résolut de faire un mur beaucoup plus haut que n'était leur terrasse; et, sur l'impossibilité d'y travailler qu'alléguaient les ouvriers, à cause de la quantité de traits que lançaient continuellement les Romains, il trouva un moyen de remédier à cette difficulté. Il fit planter debout dans la terre de grosses poutres, auxquelles on attacha des peaux de bœufs fraîchement tués, dont les divers plis ne rendaient pas seulement inutiles les coups des flèches et des traits, mais rompaient la force des pierres lancées par les machines, et amortissaient celle du feu par leur humidité. Ainsi, ayant par une si puissante couverture mis les ouvriers en état de ne rien craindre, ils travaillèrent jour et nuit avec tant d'ardeur, qu'ils élevèrent un mur de vingt coudées de haut, fortifié de plusieurs tours avec des créneaux.

Cette invention, jointe à la constance invincible des assiégés, n'étonna pas peu les Romains qui se croyaient déjà

maîtres de la ville, et Vespasien ne fut pas moins irrité que surpris, de voir que l'habileté de Josèphe, et le courage que cette nouvelle fortification inspirait aux Juifs, leur donnaient tant de hardiesse, qu'il ne se passait point de jour qu'ils ne fissent des sorties dans lesquelles ils osaient en venir aux mains avec les Romains, enlevaient tout ce qu'ils rencontraient, l'emportaient dans la ville, et mettaient même le feu en divers lieux.

Après avoir agité toutes choses, il crut qu'au lieu de continuer à attaquer la place de force, il valait mieux l'affamer, pour obliger les assiégés à se rendre avant d'être réduits à la dernière extrémité; ou, s'ils s'opiniâtraient à la souffrir, recommencer de nouveau à les attaquer lorsque la nécessité les aurait tellement affaiblis, qu'il serait facile de les forcer. Par suite de cette résolution, il fit garder très-soigneusement tous les passages.

Les assiégés avaient abondance de blé et de toutes les autres choses nécessaires, excepté de sel; mais ils manquaient d'eau, parce que, n'y ayant point de fontaines dans la ville, ils étaient réduits à celle qui tombait du ciel, et qu'il pleut rarement en été, saison pendant laquelle ils se trouvaient assiégés. Josèphe voyant que c'était la seule incommodité qui les pressait, et que tout ce qu'il avait de gens de guerre témoignaient beaucoup de cœur, fit distribuer l'eau par mesure afin de prolonger le siége beaucoup plus que les Romains ne s'y attendaient. Cet ordre fâchait extrêmement le peuple : il ne pouvait souffrir qu'on l'empêchât de rassasier sa soif comme s'il ne fût plus du tout resté d'eau, et il ne voulait plus travailler. Les Romains ne purent l'ignorer, parce qu'ils les voyaient d'une colline s'assembler au lieu où on leur donnait de l'eau par mesure, et ils en tuaient même plusieurs à coups de traits. L'eau des puits ayant été bientôt épuisée, Vespasien ne doutait plus que la place ne se rendît. Mais Josèphe, pour lui ôter cette espérance, fit mettre aux créneaux des murs quantité d'habits tout dégouttants d'eau : ce qui surprit et affligea extrêmement les Romains, parce qu'ils ne pouvaient s'imaginer que s'ils en eussent manqué pour soutenir leur vie, ils en eussent fait une telle profusion. Ainsi Vespasien, n'osant plus se flatter de la créance de prendre la place par famine, en revint à la voie de la force, qui était ce que souhaitaient les Juifs, parce que, voyant leur perte assurée, ils aimaient beaucoup mieux mourir les armes à la main

que de nécessité et de misère. Alors Josèphe se servit d'un autre moyen pour recouvrer de l'eau. Il y avait du côté de l'Occident une ravine si profonde, que les Romains ne faisaient pas grande garde de ce côté-là. Il écrivit aux Juifs, qui étaient hors de la ville, de lui apporter de nuit par cet endroit de l'eau et les autres choses qui lui manquaient, et de se couvrir de peaux et de marcher à quatre pieds, afin que, si les gardes ennemies les découvraient, ils les prissent pour des chiens ou pour d'autres animaux; et cela continua jusqu'à ce que les Romains, s'en étant aperçus, fermèrent ce passage.

CHAPITRE XIV.

Josèphe, ne voyant plus d'espérance de sauver Jotapat, veut se retirer; mais le désespoir qu'en témoignent les habitants, le fait résoudre à demeurer. Furieuses sorties des assiégés.

ALORS Josèphe voyant qu'il n'y avait plus de salut à espérer ni pour la ville ni pour ceux qui la défendaient s'ils s'opiniâtraient à tenir davantage, et que peu de jours les réduiraient à la dernière extrémité, tint conseil avec ses principaux officiers sur les moyens de se sauver. Le peuple le découvrit et vint en foule le conjurer de ne les point abandonner, mais de considérer « que toute leur confiance était en lui; » qu'il pouvait seul les sauver en demeurant avec eux, parce » que l'ayant à leur tête, ils combattraient avec joie jusqu'au » dernier soupir. Que s'ils avaient à périr, ils auraient au » moins la consolation de mourir tous à ses pieds, et enfin de » se représenter que ce ne serait pas une action digne de lui » de fuir devant ses ennemis en leur abandonnant ses amis, » et de sortir durant la tempête d'un vaisseau, dont il avait » pris la conduite durant le calme, puisqu'il ferait, par ce » moyen, faire naufrage à leur ville, que personne n'aurait » plus le courage de défendre, lorsqu'ils auraient perdu celui » dans lequel ils mettaient toute l'espérance de leur salut. »

Josèphe, pour leur faire perdre l'opinion qu'il ne pensait qu'à sa sûreté, leur dit « que c'était leur intérêt, plutôt que le » sien, qui le portait à se vouloir retirer, parce que sa présence » leur serait inutile s'ils n'étaient point pris, et que s'ils l'é» taient, il ne leur servirait de rien qu'il pérît avec eux. Mais » qu'étant sorti, il assemblerait de si grandes forces dans la » Galilée, qu'il obligerait, par une puissante diversion, les Ro-

» mains à lever le siége, et qu'au lieu que leur désir de le
» prendre leur faisait redoubler leurs efforts pour se rendre
» maîtres de la ville, ils se ralentiraient lorsqu'ils appren-
» draient qu'il n'y serait plus. »

Non-seulement tout ce peuple ne fut point touché de ces raisons, mais il insista encore davantage. Les jeunes et les vieux, les femmes et les enfants, fondant en larmes, se jetèrent à ses pieds, et embrassant ses genoux avec des sanglots mêlés de gémissements, le conjurèrent de demeurer pour courir la même fortune qu'eux. En cela je ne saurais croire qu'ils le pressaient si fort parce qu'ils lui enviaient l'avantage de se sauver; mais plutôt parce qu'ils s'imaginaient que, pourvu qu'il demeurât avec eux, il les garantirait d'un si grand péril.

Josèphe qui avait déjà le cœur attendri par l'extrême amour de tout ce peuple pour lui, considérant que s'il demeurait volontairement, on ne pourrait douter qu'il ne l'eût accordé à leurs conjurations et à leurs prières; et que si, au contraire, après le leur avoir refusé ils l'y contraignaient, il ne paraîtrait plus être libre, mais prisonnier, résolut de faire ce qu'ils désiraient. Alors mettant sa principale force dans le désespoir qui les rendait capables de tout entreprendre, leur dit « que
» le temps était venu de combattre plus courageusement que
» jamais, puisqu'il ne leur restait aucune espérance de salut;
» et que rien n'était plus glorieux que de préférer l'honneur à
» la vie, en mourant les armes à la main après avoir fait des
» actions de valeur si extraordinaires, que la postérité n'en
» pût jamais perdre le souvenir. »

Leur ayant parlé de la sorte, il ne pensa plus qu'à passer des paroles aux effets. Il fit une sortie avec les plus braves de ses gens, poussa les gardes romaines, força leurs retranchements, donna jusque dans leur camp, renversa les peaux sous lesquelles les soldats étaient logés, et mit le feu dans leurs travaux.

Il fit le lendemain et les deux jours suivants la même chose, et continua encore durant quelques jours et quelques nuits d'agir avec une semblable vigueur, sans qu'une fatigue si extraordinaire la pût ralentir.

Vespasien, voyant le dommage que les Romains recevaient de ces sorties, parce qu'ils avaient honte de fuir devant les Juifs, et que lorsque les Juifs lâchaient pied, ils ne pouvaient les poursuivre à cause de la pesanteur de leurs armes, ce qui

faisait toujours remporter aux assiégés quelque avantage avant de rentrer dans la ville, défendit aux siens d'en venir aux mains avec ces désespérés qui ne cherchaient que la mort, parce que rien n'est si redoutable que le désespoir, et que le vrai moyen de ralentir leur impétuosité était de leur ôter celui de l'exercer, de même que le feu s'éteint lorsqu'on ne lui fournit point de matière pour s'entretenir; outre que les Romains ne faisant pas la guerre par nécessité, mais seulement pour accroître leur empire, ils devaient, pour remporter des victoires, joindre la prudence à la valeur. Ainsi ce sage chef, se contenta de faire continuellement lancer des flèches, des dards, et des pierres par ses Arabes, ses Syriens, ses frondeurs et ses machines. Quoique les Juifs en fussent extrêmement incommodés, au lieu de s'étonner et de reculer, ils s'avançaient avec hardiesse pour en venir aux mains avec les Romains, et nul combat ne peut être plus opiniâtre que ceux-là le furent de part et d'autre.

CHAPITRE XV.

Les Romains abattent le mur de la ville avec le bélier. Description et effets de cette machine. Les Juifs ont recours au feu et brûlent les machines et les travaux des Romains.

La longueur de ce siége et les sorties continuelles des assiégés faisaient que Vespasien se considérait lui-même comme assiégé; et ses plates-formes ne furent pas plus tôt élevées jusqu'à la hauteur des murailles, qu'il résolut de se servir du bélier. Cette terrible machine est faite avec une poutre semblable à un mât de navire d'une grandeur et d'une grosseur prodigieuses, dont le bout d'en haut est armé d'une tête de fer proportionnée au reste et de la figure de celle d'un bélier, ce qui lui a fait donner ce nom parce qu'elle heurte les murailles comme le bélier heurte de sa tête ce qu'il rencontre. Cette poutre est suspendue et balancée par le milieu avec de gros cables comme la branche d'une balance, sur une autre grosse poutre posée sur la terre et soutenue de part et d'autre par de très-puissants appuis bien cramponnés. Ainsi ce bélier balancé en l'air étant ébranlé et abaissé avec violence par un grand nombre d'hommes, frappe de sa tête avec tant de raideur le mur qu'on veut battre, que quelque fort qu'il

puisse être, il ne saurait résister à la violence des coups redoublés qu'il lui donne.

L'impatience qu'avait Vespasien de prendre la place à cause du préjudice que la longueur du siége apportait aux affaires, par le loisir qu'elle donnait aux Juifs de se préparer comme ils faisaient de tout leur pouvoir à soutenir cette guerre, l'ayant donc fait résoudre d'en venir à ce dernier effort, les Romains commencèrent par faire approcher encore plus près ces autres machines plus petites qui lancent des traits, des flèches et des pierres, et à faire aussi avancer les archers et les frondeurs, afin d'empêcher les Juifs d'oser monter sur les murailles pour les défendre. Ils firent ensuite avancer le bélier couvert de claies et de peaux, tant pour le conserver que pour s'en couvrir. Dès les premiers coups qu'il donna, il ébranla la muraille, et les habitants poussèrent un grand cri comme si déjà la place eût été prise.

Mais comme Josèphe avait prévu que le mur ne pourrait longtemps résister à l'effort d'une machine si redoutable, il avait trouvé un moyen d'en diminuer l'effet. Il fit emplir de paille quantité de sacs que l'on descendait avec des cordes du haut du mur à l'endroit où le bélier avait frappé : et ainsi les coups qu'il donnait ensuite ou ne portaient pas, ou perdaient leur force en rencontrant une matière si molle et si facile à s'étendre.

Cette invention retarda beaucoup les Romains, parce que, de quelque côté qu'ils tournassent leur bélier, il y rencontrait ces sacs pleins de paille qui rendaient ses coups inutiles. Mais enfin ils y remédièrent en coupant avec des faux attachées à de longues perches les cordes où ces sacs étaient attachés. Ainsi le bélier faisant son effet, et ce mur qui était nouvellement bâti ne pouvant résiter davantage, le feu était le seul remède auquel Josèphe et les siens pouvaient désormais avoir recours. Ils assemblèrent en trois divers lieux tout ce qu'ils purent ramasser de matières combustibles, y mêlèrent du bitume, de la poix et du soufre, y mirent le feu en même temps, et brûlèrent ainsi en moins d'une heure toutes les machines et tous les travaux qui avaient coûté aux Romains tant de temps et de peines, quoiqu'il n'y eût rien qu'ils ne fissent pour tâcher de l'empêcher, mais des tourbillons enflammés qui volaient de toutes parts rendaient cet embrasement si grand, que l'on ne pouvait s'en approcher sans courir risque de périr, ni voir sans étonnement jusqu'à quel

excès de fureur le désespoir des Juifs était capable de les porter.

CHAPITRE XVI.

Actions de valeur de quelques-uns des assiégés dans Jotapat. Vespasien est blessé d'un coup de flèche. Les Romains animés par cette blessure donnent un furieux assaut.

L'action faite en cette occasion par *Saméas*, fils d'Eléazar, qui était de Saab en Galilée, est trop illustre pour n'en conserver pas la mémoire à la postérité en la rapportant dans cette histoire. Il jeta avec tant de violence une très-grosse pierre sur la tête du bélier qu'il la rompit, sauta ensuite en bas au milieu des ennemis, prit cette tête avec une hardiesse inconcevable et la porta jusqu'au pied du mur, où n'étant point armé, il fut blessé de cinq coups de flèches, mais rien n'étant capable de l'étonner, il remonta sur le mur et y demeura exposé à la vue de tout le monde, chacun admirant son courage, jusqu'à ce que la douleur de ses plaies le fit tomber avec cette tête de bélier qu'il ne voulut jamais quitter.

Deux frères nommés *Nétiras* et *Philippe*, qui étaient de Ruma en Galilée, firent aussi une action de courage presque incroyable. Ils donnèrent avec une telle furie dans la dixième légion, qu'ils la percèrent, et mirent en fuite tout ce qui se rencontra devant eux.

Josèphe, dans le même temps, suivi d'une grande troupe, avec du feu en leurs mains, alla brûler toutes les machines, toutes les tentes, et tous les travaux de cette dixième légion et de la cinquième.

Le soir de ce même jour les Romains ayant rétabli leur bélier, battirent le mur du côté où il était déjà ébranlé : et Vespasien fut blessé à la plante du pied d'une flèche tirée de la ville, mais légèrement, parce qu'elle avait perdu sa force avant de venir jusqu'à lui. Ceux qui étaient proches de sa personne, voyant le sang couler de sa plaie, en furent si effrayés, que leur trouble ayant passé dans tout le camp par le bruit qui s'en répandit, l'appréhension que chacun conçut pour un tel général fut si grande, que plusieurs abandonnèrent leur poste pour se rendre auprès de lui, et particulièrement Tite, qui ne pouvait penser sans trembler au péril où il croyait qu'était son père. Mais Vespasien les délivra bientôt de crainte et fit cesser ce grand trouble : car dissimulant

la douleur qu'il ressentait de sa plaie, il la leur montra et les excita, par cette vue, à combattre avec encore plus d'ardeur. Ainsi chacun se considérant comme obligé à être le vengeur de la blessure que leur général avait reçue, ils allèrent à l'assaut en s'exhortant les uns les autres, par de grands cris, à mépriser le péril. Or, quoique plusieurs des assiégés fussent tués par les traits et les pierres que lançaient continuellement les machines, Josèphe et les siens n'abandonnèrent point les murailles, mais employèrent le feu, le fer et les pierres contre ceux qui, couverts de claies, poussaient le bélier. Leur résistance, quelque grande qu'elle fût, ne pouvait néanmoins faire un grand effet, parce qu'ils combattaient à découvert, et que le feu dont ils se servaient contre leurs ennemis, faisant qu'ils étaient vus d'eux comme en plein jour, il leur était facile d'ajuster leurs coups sans qu'ils pussent les esquiver, parce qu'ils ne pouvaient voir ni d'où ils venaient, ni les machines qui les tiraient. Les pierres que ces machines poussaient abattaient les créneaux, et faisaient des ouvertures aux angles des tours : et dans les endroits mêmes où les assiégés étaient les plus pressés, elles tuaient ceux qui étaient derrière les autres, sans que ceux qui étaient devant eux les pussent garantir de leurs coups. On pourra juger de l'effet si extraordinaire de ces machines par ce qui arriva cette même nuit.

CHAPITRE XVII.

Etranges effets des machines des Romains. Furieuse attaque durant la nuit. Les assiégés réparent la brèche avec une ardeur infatigable.

L'UNE de ces pierres emporta à trois stades de là la tête d'un de ceux qui combattaient de dessus le mur auprès de Josèphe. Que si la violence de ces machines était terrible, le bruit de celles qui lançaient des dards ne l'était pas moins. A ce bruit se joignit celui des cris des femmes dans la ville, des gémissements au-dehors de ceux qui étaient blessés, et du retentissement des échos de tant de montagnes voisines. On voyait en même temps couler de tous côtés le sang des corps morts que l'on jetait du haut en bas des murailles en telle quantité que l'on pouvait en passant par dessus aller à l'assaut; et il ne manqua rien à cette funeste nuit de tout ce qui peut frapper les yeux et les oreilles de la plus étrange horreur que l'on puisse s'imaginer. Mais quelque grand que

fût le nombre des morts et des blessés qui combattaient si généreusement pour leur patrie, et quoique les machines ne cessassent point de battre durant toute la nuit, le mur ne fut achevé de ruiner qu'au point du jour; et avant que les Romains pussent dresser un pont pour aller à l'assaut, les assiégés réparèrent la brèche avec un travail infatigable.

CHAPITRE XVIII.

Furieux assaut donné à Jotapat, où après des actions incroyables de valeur faites de part et d'autre, les Romains mettaient déjà le pied sur la brèche.

Le lendemain au matin, après que l'armée romaine se fut un peu délassée du travail d'une si horrible nuit, Vespasien donna ses ordres pour l'assaut : et afin d'empêcher les assiégés d'oser paraître sur la brèche, il fit mettre pied à terre aux plus braves de sa cavalerie pour donner en même temps par trois endroits, et entrer les premiers lorsque les ponts seraient dressés. Ils étaient suivis de la meilleure infanterie : et le reste de la cavalerie eut ordre d'occuper le tour des murailles pour empêcher les assiégés de se pouvoir sauver après la prise de la place. Il disposa aussi tous ses archers, tous ses frondeurs, et toutes ses machines pour tirer en même temps, et commanda de donner l'escalade aux endroits où les murs étaient encore en leur entier, afin d'affaiblir par une telle diversion le nombre de ceux qui défendaient la brèche, et d'obliger par cette grêle de flèches, de traits, et de pierres, ceux qui y resteraient, de l'abandonner.

Josèphe qui avait prévu toutes ces choses n'opposa à cette escalade qu'il ne jugeait pas fort périlleuse, que les vieillards et ceux qui étaient le plus fatigués du travail de la nuit précédente, choisit les plus vaillants et les plus vigoureux pour la défense de la brèche, et avec cinq des plus déterminés d'entre eux, il se mit à leur tête, et leur dit « de se moquer des » cris que feraient les ennemis, de se couvrir de leur écu (1), » et de se reculer un peu lorsqu'ils tireraient sur eux jusqu'à » ce qu'ils eussent épuisé leurs dards et leurs flèches : mais » qu'aussitôt qu'ils auraient attaché leurs ponts, il n'y eût » rien qu'ils n'employassent pour les repousser, en se souve-

(1) Petit bouclier.

» nant, pour s'exciter à faire les derniers efforts de valeur, » que ne restant point d'espérance de salut, ils ne combattaient » plus pour conserver, mais pour venger leur patrie, et faire » sentir les effets de leur juste fureur à ceux dont ils ne pou- » vaient douter que la cruauté ne répandît, après la prise de » la place, le sang de leurs pères, de leurs enfants et de leurs » femmes. »

Tels furent les ordres que donna Josèphe, et cependant ceux qui étaient incapables de porter les armes, les femmes et les enfants, voyant la ville attaquée par trois divers endroits, toutes les collines d'alentour reluire des armes des ennemis, et les Arabes prêts à tirer des flèches, considérant le mal qui les menaçait comme arrivé, ne firent pas retentir l'air de moins de cris et de hurlements que si la ville eût déjà été prise. Dans la crainte qu'eut Josèphe que cela n'amollît le cœur de ses soldats, il fit enfermer ces femmes dans leurs maisons, avec de grandes menaces si elles ne se taisaient, et s'en alla à l'endroit de l'attaque qu'il avait choisi pour la soutenir. Car l'escalade ne le mettait pas beaucoup en peine : et il était seulement attentif à ce qui résulterait de cette effroyable quantité de dards et de flèches que tiraient les ennemis.

Aussitôt que les trompettes des légions eurent sonné la charge, toute cette grande armée jeta des cris militaires, et le signal étant donné, on vit l'air s'obscurcir et retentir par un nombre incroyable de dards et de flèches. Mais les Juifs se souvenant de l'ordre que Josèphe leur avait donné, bouchèrent leurs oreilles à ce bruit, se couvrirent de leurs écus : et lorsque les ennemis voulurent appliquer leurs ponts, ils marchèrent contre eux avec tant de promptitude et de hardiesse, qu'à mesure qu'ils montaient ils les repoussaient. On n'a jamais vu plus de valeur qu'ils en firent alors paraître, la grandeur du péril redoublait leur courage au lieu de l'abattre : ils ne témoignaient pas moins de fermeté d'âme dans une telle extrémité, que s'ils n'eussent pas couru plus de danger que leurs ennemis, et un combat si opiniâtre ne se terminait que par la mort des uns ou des autres. Mais les Juifs avaient le désavantage de ne pouvoir être rafraîchis par de nouveaux combattants; au lieu que le grand nombre des Romains faisait que de nouvelles troupes prenaient la place de celles qui étaient repoussées. Ainsi s'exhortant les uns les autres, se pressant et se couvrant de leurs boucliers, ils formèrent comme un mur impénétrable, et donnant tous ensemble en même temps, de

même que si tout ce grand corps n'eût été animé que d'une seule âme, ils repoussèrent les Juifs et mettaient déjà le pied sur la brèche.

CHAPITRE XIX.

Les assiégés répandent de l'huile bouillante sur les Romains, et les contraignent de cesser l'assaut.

Dans l'extrémité d'un tel péril, le désespoir fit trouver à Josèphe un nouveau moyen de se défendre. Il commanda de jeter sur ce redoutable corps de Romains de l'huile bouillante : et comme les assiégés en avaient en grande quantité, ils exécutèrent cet ordre, et jetèrent même les chaudières avec l'huile. Cet ardent déluge sépara ce corps qui paraissait inséparable, et l'on voyait tomber les Romains avec des douleurs horribles, parce que cette liqueur qui s'échauffe si facilement et a tant de peine à se refroidir à cause de son onctueuse humidité, se répandant sur eux depuis la tête jusqu'aux pieds à travers leurs armes, dévorait leur chair comme la flamme la plus vive et la plus pénétrante l'aurait pu faire; et ils ne pouvaient jeter leurs armes pour s'enfuir, parce que leurs cuirasses et leurs casques étaient attachés, ni se retirer aussi promptement qu'il en aurait été besoin, pour éviter de périr de cette sorte. L'extrême douleur qu'ils souffraient les faisait tomber du haut des ponts en des manières différentes : et ceux qui tâchaient de s'enfuir étaient arrêtés par les blessures qu'ils recevaient des Juifs qui les poursuivaient.

Au milieu de tant de maux joints ensemble, on ne vit ni les Romains manquer de courage, ni les Juifs manquer de prudence. Car les Romains, quoique pénétrés de si cuisantes douleurs, se pressaient pour se lancer contre ceux qui leur avaient jeté cette huile; et les Juifs, pour retarder leur effort, employèrent encore un autre moyen. Ils semèrent sur leurs ponts du senégré (1) cuit, ce qui les rendit si glissants, que les Romains ne pouvant plus se tenir debout, les uns tombaient à la renverse sur ces ponts où ils étaient foulés aux pieds, et d'autres tombaient en bas où les Juifs, qui n'avaient plus d'ennemis sur les bras, les tuaient à coups de traits. Plusieurs Romains ayant perdu la vie ou été blessés dans ce furieux combat qui se donna le 20 juin, Vespasien fit sur le

(1) Ou *senégrain*, corruption de *fenugrec*. (N. E.)

soir sonner la retraite. Les assiégés n'y perdirent que six hommes, mais plus de trois cents furent blessés.

CHAPITRE XX.

Vespasien fait élever encore ses plates-formes ou terrasses, et y dresse des tours.

VESPASIEN voulait consoler les siens du mauvais succès de cet assaut, mais il les trouva si animés, qu'étant inutile de leur parler, il ne s'agissait que d'en venir aux effets. Ainsi il fit travailler à hausser encore ses plates-formes et dresser dessus des tours de bois de cinquante pieds de haut, toutes couvertes de fer pour les affermir par leur pesanteur et les rendre à l'épreuve du feu. Il mit dessus, outre ces légères machines qui jetaient des flèches et des traits, les plus adroits de ses archers et de ses frondeurs, et ils avaient l'avantage de ne pouvoir, à cause de la hauteur des tours et de leurs défenses, être vus des assiégés, au lieu qu'il leur était facile de les voir, de tirer sur eux et de les blesser sans pouvoir être blessés par eux. Ainsi les Juifs furent contraints d'abandonner la brèche; mais ils chargèrent très-vigoureusement les Romains lorsqu'ils voulurent y monter. C'était toujours néanmoins avec beaucoup de perte de leur côté, et peu de celui des assiégeants.

CHAPITRE XXI.

Trajan est envoyé par Vespasien contre Japha, et Tite prend ensuite cette ville.

CEPENDANT la résistance extraordinaire de Jotapat ayant relevé le cœur de ceux de Japha, qui en est proche, Vespasien y envoya TRAJAN, qui commandait la dixième légion avec deux mille hommes de pied et mille chevaux. Il trouva que la place était extrêmement forte, non-seulement par son assiette, mais parce qu'outre ses autres grandes fortifications, elle était environnée d'une double enceinte de murailles, et les habitants furent même assez hardis pour venir à sa rencontre. Le combat s'engagea, mais après une légère résistance, Trajan les mit en fuite. Il les poursuivit si vivement qu'il entra pêle-mêle avec eux dans la première des deux enceintes; et la crainte qu'eurent les habitants qu'il ne se rendît aussi maître

de la seconde, leur fit fermer les portes de leur ville à leurs concitoyens lorsqu'ils pensaient s'y sauver, comme si Dieu, pour punir la Galilée, eût voulu qu'ils les livrassent à leurs ennemis. Ainsi après avoir en vain imploré le secours de ceux de qui ils auraient dû l'attendre, plusieurs se tuèrent eux-mêmes, et le reste fut tué par les Romains sans qu'ils se défendissent, tant l'appréhension qu'ils avaient de leurs ennemis et l'étonnement de se voir ainsi abandonnés de leurs amis leur abattaient le courage. De douze mille qu'ils étaient, il ne s'en sauva un seul, et ils faisaient en mourant des imprécations, non pas contre les Romains, mais contre ceux de leur propre nation.

Dans la pensée qu'eut alors Trajan que la ville était dépourvue de défenseurs, et que quand même il y en resterait un nombre considérable, la peur leur aurait tellement glacé le cœur, qu'ils n'auraient pas la hardiesse de résister davantage, il estima devoir conserver à son général l'honneur de la prendre. Ainsi il dépêcha vers lui pour le prier d'envoyer Tite, son fils, mettre fin à cette entreprise. Vespasien s'imagina, sur cet avis, qu'il restait encore quelque chose d'important à faire, et envoya Tite avec cinq cents chevaux et mille hommes de pied pour l'achever. Aussitôt qu'il fut arrivé, il sépara ses troupes en deux corps, donna celui de gauche à commander à Trajan, se mit à la tête de l'autre, et après avoir fait planter les échelles, il fit donner en même temps l'escalade de tous côtés. Les Galiléens, après une légère résistance, abandonnèrent les murailles, et Tite, suivi des siens, sauta en bas et entra dans la place. Il s'alluma alors au-dedans de la ville un grand combat. Les plus braves des habitants, rangés dans des rues étroites, faisaient des sorties sur les Romains, et les femmes jetaient du haut des maisons tout ce qu'elles trouvaient pour se défendre. Cela continua de la sorte durant six heures : mais enfin ceux qui pouvaient résister ayant été tués, le reste du peuple, tant jeunes que vieux, furent égorgés dans leurs maisons et dans les rues, sans épargner nul de ceux que leur sexe rendait capable de porter les armes, excepté les enfants qui furent emmenés esclaves avec les femmes. Leur nombre était de deux mille cent trente, et celui des hommes tués dans les deux combats fut de quinze mille. Ce dernier combat se passa le 25 juin.

CHAPITRE XXII.

Céréalis, envoyé par Vespasien contre les Samaritains, en tue plus de onze mille sur la montagne de Garizim.

Les Samaritains éprouvèrent aussi les tristes effets d'une guerre sanglante. Ils s'assemblèrent sur la montagne de Garizim, qu'ils réputaient sainte, et cette assemblée donnait sujet de croire que, sans considérer leur faiblesse ni la puissance et le bonheur des Romains, ils se préparaient à une révolte. Vespasien en ayant eu avis, crut les devoir prévenir, parce qu'encore qu'ils fussent environnés de garnisons romaines, leur grand nombre donnait sujet de craindre. Il commanda pour ce sujet Céréalis, tribun de la cinquième légion, avec six cents chevaux et trois mille hommes de pied.

Lorsqu'il fut arrivé avec ses troupes, il ne jugea pas à propos d'attaquer les Samaritains sur cette montagne où ils étaient en si grand nombre, mais il les y enferma par un retranchement qu'il faisait très-soigneusement garder. Quelques jours s'étant passés de la sorte, les Samaritains se trouvèrent dans un tel manquement d'eau, à cause que c'était en été, que la chaleur était extrême et qu'ils n'avaient fait aucune provision. Quelques-uns moururent de soif, et plusieurs préférant la servitude à l'état où ils se trouvaient réduits, s'allèrent rendre aux Romains. Céréalis jugeant par là dans quelle extrémité étaient les autres, s'avança en bataille sur la montagne : et après les avoir exhortés à rentrer dans leur devoir et promis de les laisser aller en sûreté s'ils rendaient les armes, voyant qu'ils s'opiniâtraient à résister, il les attaqua le 27 juin, et il n'en échappa un seul des onze mille six cents qu'ils étaient.

CHAPITRE XXIII.

Vespasien, averti par un transfuge de l'état des assiégés dans Jotapat, les surprend au point du jour lorsqu'ils s'étaient presque tous endormis. Grand massacre. Vespasien fait ruiner la ville et mettre le feu aux forteresses.

Ceux de Jotapat ayant, contre toute sorte d'apparence, résisté durant quarante-sept jours, et supporté avec un courage invincible tout ce que les travaux, les incommodités et les misères d'un siége ont de plus affreux; enfin, lorsque

Vespasien eut fait élever ses plates-formes plus haut que les murs de la ville, l'un d'eux s'alla rendre à lui et lui dit « que
» tant de veilles et de combats les avaient réduits à un si petit
» nombre et tellement affaibli ceux qui restaient, qu'ils n'é-
» taient plus en état de pouvoir soutenir un grand effort, et
» moins encore si l'on savait choisir le temps à propos ; qu'il
» n'y avait pour cela qu'à les attaquer au point du jour, parce
» que c'était alors qu'ils tâchaient de prendre quelque repos
» après tant de fatigues, et que ceux même qui étaient de
» garde, ne pouvant résister au sommeil, étaient presque tous
» endormis. »

Comme Vespasien connaissait l'extrême fidélité que les Juifs conservaient les uns pour les autres, et leur incroyable constance à supporter les plus grands maux, le rapport de ce transfuge lui fut d'autant plus suspect, qu'un des assiégés ayant été pris un peu auparavant, il n'y eut point de tourments qu'il ne souffrît, même le feu, plutôt que de vouloir dire en quel état était la ville : et il avait été crucifié en continuant de la sorte à se moquer de ce que la mort a de plus terrible. Il y avait néanmoins de l'apparence que ce traître disait vrai : et Vespasien ne voyant pas que ce fût beaucoup hasarder que d'ajouter foi à ses avis, commanda de le garder, et donna ses ordres pour l'attaque.

Ainsi, à l'heure qu'il avait dit, on s'avança sans faire de bruit. Tite marchait le premier, accompagné du tribun *Domitius Sabinus* et de quelques soldats choisis de la quinzième légion. Ils tuèrent les sentinelles, coupèrent la gorge au corps-de-garde, se rendirent maîtres de la forteresse, passèrent de là dans la ville ; et les tribuns *Sextus Céréalis* et Placide y entrèrent après eux avec les troupes qu'ils commandaient. Quoique les Romains fussent alors maîtres de la place et qu'il fût déjà grand jour, ces infortunés habitants étaient si accablés de lassitude et de sommeil, qu'ils n'avaient point encore de connaissance de leur malheur : et si quelques-uns s'éveillaient, un brouillard épais qui s'éleva leur en dérobait la vue. Mais enfin, toute l'armée étant entrée, ils ne purent alors ne point voir qu'ils étaient arrivés au comble de leurs misères, ni les douleurs de la mort leur permettre d'ignorer plus longtemps qu'ils étaient perdus. Le souvenir des maux soufferts par les Romains durant ce siége, ayant effacé de leur cœur tous les sentiments de compassion et d'humanité, ils ne pardonnèrent à personne. Ils jetèrent du haut en bas de la forteresse tous

ceux qu'ils y rencontrèrent : et ceux qui ne manquaient ni de cœur ni de désir de résister ne le pouvaient, parce que les avenues en étaient si étroites et si roides, qu'étant pressés par les Romains et n'ayant pas moyen de combattre de pied ferme, ils tombaient et étaient accablés par la multitude de leurs ennemis. Cela fut cause que plusieurs de ceux à qui Josèphe se confiait le plus et qu'il avait choisis pour combattre auprès de lui, se tuèrent de leurs propres mains, dans un lieu où ils s'étaient retirés à l'extrémité de la ville, parce que se voyant hors d'état de se pouvoir venger des Romains, en mêlant leur sang avec le leur, ils voulurent au moins leur ravir la gloire de leur avoir donné la mort, en se la donnant à eux-mêmes.

Ceux qui étant de garde s'aperçurent les premiers de la prise de la ville, se retirèrent dans une tour qui regardait le Septentrion, où après avoir résisté durant quelque temps, enfin, se trouvant accablés par le grand nombre des ennemis, ils voulurent capituler; mais n'y ayant pas été reçus, ils souffrirent la mort sans l'appréhender. Les Romains auraient pu se vanter que cette journée, qui les rendit maîtres d'une telle place ne leur aurait point coûté de sang, sans la mort d'un de leurs capitaines, nommé *Antoine*, qui fut tué en trahison : car, étant allé attaquer dans des cavernes, ceux qui s'y étaient retirés en grand nombre, il y en eut un qui le pria de lui sauver la vie et de lui donner la main pour marquer qu'il la lui accordait. Il la lui tendit sans se défier de rien : et ce perfide lui donna un coup dans l'aine dont il tomba mort.

Les Romains tuèrent ce jour-là tout ce qu'ils rencontrèrent. Les jours suivants ils cherchèrent dans les cavernes et les lieux souterrains, et ne pardonnèrent qu'aux femmes et aux enfants. Il y eut douze cents captifs; et le nombre des Juifs qui furent tués durant tout le siége se trouva être de quarante mille hommes. Vespasien commanda de ruiner entièrement la ville, et de mettre le feu dans les forteresses. La prise de cette place, que son extrême résistance a rendue si célèbre, arriva le premier jour de juillet, en la treizième année du règne de Néron.

CHAPITRE XXIV.

Josèphe se sauve dans une caverne, où il rencontre quarante des siens. Il est découvert par une femme. Vespasien envoie un tribun de ses amis lui donner toutes les assurances qu'il pouvait désirer : Josèphe se décide à se rendre.

COMME les Romains étaient fort animés contre Josèphe, et que Vespasien était persuadé qu'une grande partie de la suite de cette guerre dépendait de l'avoir entre ses mains, on le chercha avec un extrême soin, non-seulement dans tous les lieux où l'on crut qu'il pouvait s'être caché, mais aussi parmi les morts. Il avait été si heureux, qu'après la prise de la ville il s'était échappé au travers des ennemis, et était descendu dans un puits fort profond, à côté duquel il y avait une caverne très-spacieuse, que l'on ne pouvait apercevoir d'en haut. Il y rencontra quarante des plus braves des siens qui s'y étaient aussi retirés, et qui ne manquaient de rien pour plusieurs jours. Il y demeurait durant tout le jour, et n'en sortait que la nuit pour observer les gardes des ennemis, et voir s'il y avait quelque moyen de se sauver. Mais n'en trouvant point, tant les gardes étaient exactes, principalement à cause de lui, il s'en retournait dans sa caverne. Deux jours se passèrent de la sorte ; et le troisième, une femme le découvrit. Vespasien envoya *Paulin* et *Galican*, deux tribuns, l'assurer qu'il le traiterait bien, et l'exhorter à sortir ; mais il ne put s'y résoudre, parce que n'étant pas si persuadé de la clémence des Romains que de leur ressentiment du mal qu'il leur avait fait, il craignait que lorsqu'ils l'auraient en leur puissance, ils ne voulussent s'en venger. Vespasien lui envoya un autre tribun, nommé *Nicanor*, fort connu de Josèphe, « qui lui représenta » quelle était la générosité des Romains envers ceux qu'ils » avaient vaincus ; que sa vertu, au lieu de lui avoir acquis » la haine de ses généraux, leur avait donné de l'admiration ; » qu'ils étaient si éloignés de le destiner au supplice, comme » ils le pourraient faire s'ils le voulaient, sans qu'il fût besoin » pour cela qu'il se rendît, qu'ils ne pensaient, au contraire, » qu'à le conserver, à cause de son mérite ; que si Vespasien » eût eu quelque mauvais dessein, il n'aurait pas choisi un de » ses amis pour l'envoyer vers lui, et le rendre ministre d'une » perfidie sous prétexte d'amitié ; mais que quand même il le » lui aurait commandé, il lui aurait désobéi plutôt que d'exé-

» cuter un ordre si indigne d'un homme d'honneur. » Ces paroles, quoique si puissantes, ne persuadant pas encore Josèphe, les soldats Romains, irrités de cette résistance, voulaient mettre le feu à la caverne : mais Vespasien les retint, parce qu'il désirait l'avoir vivant entre ses mains. Cependant Nicanor le pressait avec encore plus d'instance, et les menaces de ces gens de guerre augmentaient toujours, parce que leur nombre s'augmentait. Alors Josèphe se ressouvint des songes qu'il avait eus, dans lesquels Dieu lui avait fait voir les malheurs qui arriveraient aux Juifs, et les heureux succès qu'auraient les Romains : car il savait expliquer les songes et apercevoir la vérité à travers l'obscurité dont il plaît à Dieu de les couvrir : et parce qu'il était sacrificateur et d'une race de sacrificateurs, il n'ignorait pas non plus les prophéties qui sont rapportées dans les livres saints. Ainsi, comme s'il eût été rempli dans ce moment de l'esprit de Dieu, tout ce qu'il lui avait fait voir dans ces songes se représenta à lui ; et il lui adressa cette prière : « Grand Dieu, créateur de l'univers, » puisque vous avez résolu de mettre fin à la postérité des » Juifs, pour augmenter celle des Romains, et m'avez choisi » pour prédire ce qui doit arriver ; je me soumets à votre vo- » lonté, me rends aux Romains, et consens de vivre ; mais je » proteste devant votre éternelle Majesté que ce sera comme » votre ministre, et non pas comme un traître que je me re- » mettrai entre leurs mains. »

CHAPITRE XXV.

Josèphe se voulant rendre aux Romains, ceux qui étaient avec lui dans cette caverne lui en font d'amers reproches, et l'exhortent à prendre la même résolution qu'eux de se tuer. Discours qu'il leur fait pour les détourner de ce dessein.

JOSÈPHE, après cette prière, promit à Nicanor de se rendre : et aussitôt ceux qui étaient avec lui dans cette caverne l'environnèrent de tous côtés, en criant : « Qu'est devenu l'amour » de nos lois, et où sont ces âmes généreuses et ces véritables » Juifs à qui Dieu, en les créant, a inspiré un si grand mépris » de la mort ? Quoi, Josèphe, avez-vous tant de passion pour » la vie que de vous résoudre, pour la conserver, à vous » rendre esclave ? Oserez-vous encore voir le jour, après avoir » perdu la liberté ? et avez-vous si tôt oublié tant d'exhor-

» tations que vous nous avez faites pour nous porter à tou
» sacrifier pour la défendre? L'opinion que l'on avait de votre
» courage et de votre prudence, lorsque vous combattiez
» contre les Romains, était bien mal fondée, si vous espérez
» maintenant de trouver parmi eux votre salut. Et s'ils ré-
» pondent à l'estime que l'on en faisait : comment pouvez-vous
» désirer d'être redevable de la vie à ceux que vous considé-
» riez alors comme vos mortels ennemis? Que si leur bonne
» fortune vous a fait perdre le souvenir de vos premiers senti-
» ments, nous ne l'avons pas perdu comme vous. Nous con-
» servons toujours le même amour pour nos saintes lois et
» pour la gloire de notre patrie; et nous vous offrons pour les
» maintenir et nos bras et nos épées. Si vous êtes assez géné-
» reux pour vous donner la mort à vous-même, vous conser-
» verez en mourant la qualité de chef des Juifs. Sinon, vous
» ne laisserez pas de mourir, puisque vous recevrez la mort
» par nos mains : mais vous mourrez comme un lâche et
» comme un traître. »

Ensuite ils tirèrent leurs épées avec menace de le tuer s'il se rendait aux Romains. Et alors dans la crainte qu'eut Josèphe de manquer à ce qu'il devait à Dieu s'il mourait avant que d'avoir fait entendre à ceux de sa nation les choses qu'il lui avait fait connaître, il eut recours aux raisons qu'il crut être les plus capables de les persuader, et leur parla ainsi :

« D'où vient cette passion qui vous porte à vous donner la
» mort à vous-mêmes, et à vouloir en séparant le corps d'avec
» l'âme diviser ce que la nature a si fortement uni? Que si
» quelqu'un s'imagine que j'ai changé de sentiments, les Ro-
» mains savent s'il est vrai. J'avoue que rien n'est plus glo-
» rieux que de mourir dans la guerre; mais par les lois de la
» guerre, et par les mains des victorieux. Je demeure d'ac-
» cord aussi que je ne devrais pas plus faire difficulté de me
» tuer que de prier les Romains de me tuer : mais si, encore
» que nous soyons leurs ennemis, ils veulent nous sauver la
» vie, à combien plus forte raison devons-nous nous porter à
» la conserver? et n'y aurait-il pas de la folie à nous traiter
» nous-mêmes plus cruellement que nous ne voulons qu'ils
» nous traitent? C'est une belle chose sans doute que de mou-
» rir pour la liberté, pourvu que ce soit en combattant pour la
» défendre, et en tombant sous les armes de ceux qui nous la
» ravissent. Mais ces circonstances cessent maintenant, puis-

» que les combats sont cessés, et que les Romains ne veulent
» point nous ôter la vie. Quand rien n'oblige à rechercher la
» mort, il n'y a pas moins de lâcheté à se la donner, qu'à
» l'appréhender et à la fuir lorsque l'honneur et le devoir en-
» gagent à s'y exposer. Qui nous empêche de nous rendre aux
» Romains, sinon la crainte de la mort? et quelle apparence
» y a-t-il donc d'en choisir une certaine pour se garantir d'une
» qui est incertaine? Si l'on dit que c'est pour éviter la servi-
» tude, je demande si l'état où nous nous trouvons réduits
» peut passer pour la liberté. Et si l'on ajoute que c'est une
» action de courage de se tuer soi-même, je soutiens au con-
» traire que c'en est une de lâcheté : que c'est imiter un pilote
» timide, qui, par l'appréhension qu'il aurait de la tempête,
» submergerait lui-même son vaisseau avant qu'il courût le
» danger de périr; et enfin que c'est combattre le sentiment de
» tous les êtres vivants, et par une impiété sacrilége, offenser
» Dieu même qui, en les créant, leur a donné tous un instinct
» contraire. Car en voit-on qui se fassent mourir eux-mêmes
» volontairement : et la nature ne leur inspire-t-elle pas,
» comme une loi inviolable, le désir de vivre? Cette raison ne
» fait-elle pas aussi que nous considérons comme nos ennemis
» et punissons comme tels, ceux qui entreprennent sur notre
» vie? Comme nous la tenons de Dieu, pouvons-nous croire
» qu'il souffre, sans s'en offenser, que les hommes osent mé-
» priser le don qu'il leur en fait? Et puisque c'est de lui que
» nous avons reçu l'être, oserions-nous vouloir cesser d'être
» autrement que selon son plaisir et ses ordres? Il est vrai que
» nos corps sont mortels, parce qu'ils sont formés d'une ma-
» tière fragile et corruptible : mais nos âmes sont immortelles,
» et participent en quelque sorte de la nature de Dieu. Ainsi
» l'on ne peut, sans impiété, entreprendre de ravir aux hom-
» mes cette grâce qu'ils tiennent de lui comme un dépôt qu'il
» lui a plu de leur confier. Que si quelqu'un entreprend de se
» la ravir, se flattera-t-il de la pensée de pouvoir cacher aux
» yeux de Dieu l'offense qu'il lui aura faite? Il n'y a personne
» qui ne demeure d'accord qu'il est juste de punir un esclave
» qui s'enfuit d'avec son maître, quoique ce maître soit un
» méchant : et nous nous imaginerons de pouvoir sans crime
» abandonner Dieu, qui n'est pas seulement notre maître,
» mais un maître souverainement bon? Ignorez-vous qu'il
» répand ses bénédictions sur la postérité de ceux qui, lors-
» qu'il lui plaît de les retirer à lui, remettent entre ses mains,

» selon les lois de la nature, la vie qu'il leur a donnée, et que
» leurs âmes s'envolent pures dans le ciel pour y vivre bien-
» heureuses, et revenir dans la suite des siècles animer des
» corps qui soient purs comme elles (1) : mais, qu'au con-
» traire les âmes de ces impies, qui par une main criminelle
» se donnent la mort de leurs propres mains, sont précipitées
» dans les ténèbres de l'enfer; et que Dieu, qui est le père de
» tous les hommes, venge les offenses des pères sur les en-
» fants? C'est pourquoi notre très-sage législateur, sachant
» l'horreur qu'il a d'un tel crime, a ordonné que les corps de
» ceux qui se donnent volontairement la mort demeurent sans
» sépulture jusqu'après le coucher du soleil, quoiqu'il soit
» permis d'enterrer auparavant ceux qui ont été tués dans la
» guerre : et il y a même des nations qui coupent les mains
» parricides de ceux dont la fureur les a armées contre eux-
» mêmes, parce qu'ils croient juste de les séparer de leurs
» corps comme ils ont séparé leurs corps de leurs âmes. Lais-
» sons-nous donc persuader à la raison. Quelque grands que
» soient nos malheurs, tous les hommes y sont sujets; mais
» n'y ajoutons pas celui d'offenser notre Créateur par une
» action qui attirerait sur nous son indignation et sa colère.
» Si nous nous déterminons à vivre, n'appréhendons point de
» ne le pouvoir avec honneur, après avoir par tant de grandes
» actions témoigné notre valeur et notre vertu. Et si nous
» nous opiniâtrons à vouloir mourir, mourons glorieusement,
» en recevant la mort par les mains de ceux de qui nous
» serons prisonniers de guerre. Mais je ne veux pas devenir
» moi-même mon ennemi, en manquant, par une trahison
» inexcusable, à la fidélité que je me dois, ni être plus im-
» prudent que ceux qui se rendent volontairement aux enne-
» mis, en faisant pour perdre ma vie ce qu'ils font pour sau-
» ver la leur. Je souhaite néanmoins que les Romains me
» manquent de foi : et je ne mourrai pas seulement avec cou-
» rage, mais avec plaisir, si, après m'avoir donné leur parole,
» ils m'ôtent la vie, parce que rien ne me saurait tant consoler
» de nos pertes, que de les voir, par une si honteuse perfi-
» die, ternir l'éclat de leur victoire.

(1) Il paraît, par cet endroit, que Josèphe croyait à la métempsycose.

CHAPITRE XXVI.

Josèphe ne pouvant détourner ceux qui étaient avec lui de la résolution qu'ils avaient prise de se tuer, leur persuade de tirer au sort pour être tués par leurs compagnons, et non par eux-mêmes. Il demeure seul en vie avec un autre, et se rend aux Romains. Il est mené à Vespasien. Sentiments favorables de Tite pour lui.

Josèphe s'efforça par ces raisons, et d'autres qu'il y ajouta, de détourner ses amis de la funeste résolution qu'ils avaient prise : mais il les trouva sourds à sa voix, parce que leur désespoir les avait portés à se dévouer à la mort. Au lieu de s'adoucir, ils s'irritèrent encore davantage, vinrent à lui l'épée à la main en lui reprochant sa lâcheté, et il n'y en eut pas un seul qui ne parût le vouloir tuer. Dans un si extrême péril, il appelait l'un par son nom; regardait un autre avec ces yeux d'un chef qui sait commander et dont la vertu imprime du respect dans ceux qui sont accoutumés à lui obéir; prenait un autre par le bras; priait un autre, et détournait ainsi en différentes manières les coups de ceux qui avaient conspiré sa perte, de même qu'une bête sauvage environnée de plusieurs chasseurs tourne tête vers celui qui est le plus prêt à la frapper. Enfin, comme malgré la fureur dont ils étaient transportés, ils ne pouvaient s'empêcher de révérer un chef pour qui ils avaient tant d'estime, ils sentirent leurs bras s'affaiblir, leurs épées leur tomber des mains; et dans le même temps qu'ils lui portaient quelques coups, leur affection pour lui s'opposant à leur colère, en diminuait tellement la force, qu'elle les rendait inutiles.

Josèphe, de son côté, ne perdait point le jugement dans un si pressant péril, mais se confiant en l'assistance de Dieu, il leur parla en ces termes : « Puisque vous êtes résolus de » mourir, jetons le sort pour voir qui sera celui qui devra » être tué le premier par celui qui le suivra, et continuons » toujours d'en user ainsi, afin que nul de nous ne se tue de » sa propre main, mais reçoive la mort par celle d'un autre. » Cette proposition fut reçue de tous avec joie, parce qu'ils ne pouvaient douter que Josèphe ne fût bientôt du nombre de ceux qui seraient tués, et qu'ils préféraient à la vie une mort qui leur serait commune avec lui.

Ainsi le sort fut jeté, et celui sur qui il tombait tendait la gorge à celui qui le devait tuer : ce qui continua jusqu'à ce

qu'il ne resta plus que Josèphe et un autre, soit que cela arrivât par hasard, ou par une conduite particulière de Dieu. Alors Josèphe voyant que s'il eût encore jeté le sort, ou il lui en aurait coûté la vie, ou il lui aurait fallu tremper ses mains dans le sang d'un de ses amis, il lui persuada de vivre, après lui avoir donné parole de le sauver.

Josèphe se trouvant ainsi délivré de l'extrême péril où il s'était vu, tant du côté des Romains que de ceux de sa propre nation, se rendit à Nicanor. Il le mena à Vespasien, et jamais presse ne fut plus grande que celle des soldats romains, que le désir de le voir fit assembler auprès de leur général. Au milieu de ce tumulte, on pouvait remarquer dans leurs diverses actions leurs différents sentiments; les uns témoignaient leur joie de ce qu'il avait été pris, d'autres le menaçaient, d'autres tâchaient de fendre la presse pour le voir encore de plus près : ceux qui étaient les plus éloignés criaient qu'il fallait faire mourir cet ennemi du nom Romain, et ceux qui étaient les plus proches de lui, se souvenant de ses grandes actions, admiraient les changements de la fortune. Mais il n'y eut pas un seul des chefs qui, bien qu'animé auparavant contre lui, ne sentît son cœur s'adoucir, et Tite, plus que nul autre, parce qu'ayant l'âme très-élevée, la grandeur de courage que Josèphe faisait paraître dans son malheur, jointe à son âge qui était encore dans une pleine vigueur, lui donnait une extrême compassion, et se représentant d'ailleurs qu'un homme qui s'était rendu redoutable dans tant de combats se trouvait alors captif entre les mains de ses ennemis, il ne pouvait assez admirer le pouvoir de la fortune, les changements qui arrivent dans la guerre, et l'inconstance des choses humaines. Plusieurs, à son imitation, entrèrent dans des sentiments favorables pour Josèphe; et il fut principalement cause de ceux que Vespasien son père en conçut.

CHAPITRE XXVII.

Vespasien voulant envoyer Josèphe prisonnier à Néron, Josèphe lui fait changer de dessein en lui prédisant qu'il serait empereur, et Tite, son fils, après lui.

VESPASIEN commanda de garder très-soigneusement Josèphe, parce qu'il voulait l'envoyer à Néron. Josèphe l'ayant su, lui fit dire qu'il avait quelque chose à lui déclarer qu'il ne

pouvait dire qu'à lui seul. Vespasien lui ayant ensuite donné audience en présence de Tite et de deux de ses amis, il lui parla en ces termes : « Vous croyez sans doute, seigneur,
» avoir seulement entre vos mains Josèphe prisonnier; mais je
» viens, par l'ordre de Dieu, vous donner avis d'une chose
» qui vous est infiniment plus importante. Sans cela, je sais
» trop comment ceux qui ont eu l'honneur de commander
» les armées des Juifs doivent mourir, pour être tombé vivant
» en votre puissance. Vous voulez m'envoyer à Néron. Et
» pourquoi m'y envoyer, puisque lui et ceux qui lui succé-
» deront jusqu'à vous ont si peu de temps à vivre? C'est vous
» seul que je dois regarder comme empereur, et Tite, votre
» fils après vous, parce que vous monterez tous deux sur le
» trône. Faites-moi donc garder tant qu'il vous plaira, mais
» comme votre prisonnier, et non pas comme celui d'un autre ;
» puisque vous n'êtes pas seulement devenu, par le droit de
» la guerre, maître de ma liberté et de ma vie ; mais que vous
» le serez bientôt de toute la terre, et que je mérite un traite-
» ment beaucoup plus rude que la prison, si je suis si méchant
» et si hardi que d'oser abuser du nom de Dieu pour vous
» obliger d'ajouter foi à une imposture. »

Vespasien s'imaginant que Josèphe ne lui parlait ainsi que pour l'engager à lui être favorable, eut peine d'abord à le croire : mais il s'y trouva peu à peu plus disposé, parce que Dieu, qui le destinait à l'empire, lui faisait connaître par d'autres marques et par d'autres signes qu'il pouvait espérer d'y arriver, et qu'il trouvait Josèphe véritable dans tout le reste de ce qu'il disait. Car l'un des deux de ses amis, en présence desquels il lui avait parlé, ayant demandé à Josèphe comment il se pouvait faire que si ces prédictions n'étaient point des rêveries, il n'eût pas prévu la ruine de Jotapat et sa prison, et évité, s'il l'avait prévu, de tomber dans ces malheurs, il lui avait répondu qu'il avait prédit à ceux de Jotapat, que leur ville serait prise après une résistance de quarante-sept jours, et que lui-même tomberait vivant entre les mains des Romains. Vespasien, sur le rapport de cet entretien de son ami avec Josèphe, s'informa secrètement des autres prisonniers, si cela s'était passé ainsi, et trouva que c'était vrai. Ainsi il commença à croire que ce qu'il lui avait dit, touchant ce qui le regardait en particulier, pourrait l'être aussi, et ne le fit pas toutefois garder moins soigneusement; mais il n'y avait point de grâce dont il ne l'obligeât

en tout le reste : et Tite, de son côté, le traitait avec une grande civilité.

CHAPITRE XXVIII.

Vespasien met une partie de ses troupes en quartier d'hiver dans Césarée et dans Scythopolis.

Le quatrième jour de juillet, Vespasien retourna à Ptolémaïde, et marchant le long de la côte, se rendit à Césarée, qui est la plus grande de toutes les ville de la Judée. Comme la plupart des habitants étaient Grecs, ils le reçurent très-bien avec son armée, tant par leur affection pour les Romains, que par leur haine pour les Juifs. Elle était si grande qu'ils lui demandèrent, avec de grands cris, de faire mourir Josèphe. Mais ce sage général, considérant ces clameurs comme un effet de la passion d'une multitude confuse, ne leur répondit point à cette demande. Il mit seulement deux légions en quartier d'hiver dans cette ville où elles pouvaient être commodément, parce que l'air y est aussi tempéré durant l'hiver, que la chaleur y est excessive durant l'été, à cause de sa situation dans une plaine sur le rivage de la mer; et pour ne la pas surcharger par le logement de trop de troupes, il envoya à Scythopolis les cinquième et douzième légions.

CHAPITRE XXIX.

Les Romains prennent sans peine la ville de Joppé, que Vespasien fait ruiner. Une horrible tempête fait périr tous ses habitants qui s'étaient enfuis dans leurs vaisseaux.

Cependant un grand nombre de Juifs, tant de ceux qui s'étaient révoltés contre les Romains que de ceux qui s'étaient sauvés des villes qui avaient été prises, rebâtirent Joppé que Cestius avait ruinée; et ne pouvant trouver de quoi vivre sur terre à cause du ravage fait dans la campagne, ils construisirent un grand nombre de petits vaisseaux, se mirent en mer, et courant les côtes de la Phénicie, de la Syrie, et même celles d'Egypte, troublèrent par leur piraterie tout le commerce de ces mers. Sur l'avis qu'en eut Vespasien, il envoya contre Joppé des troupes de cavalerie et d'infanterie : et comme cette place était mal gardée, elles y entrèrent la nuit très-facilement. Dans une telle surprise, les habitants n'ayant

pas la hardiesse de résister, s'enfuirent dans leurs vaisseaux, et y passèrent la nuit hors de la portée des traits et des flèches de leurs ennemis.

Pour bien comprendre en quel péril ils y étaient, il est nécessaire de représenter la situation de Joppé. Cette ville quoique assise sur le bord de la mer, n'a point de port : le rivage sur lequel elle est bâtie est extrêmement pierreux et fort élevé; et ses deux côtés qui sont des rochers naturellement creux s'étendent en forme de croissant assez avant dans la mer. Ainsi lorsque le vent de bise souffle, les flots qu'il pousse contre ces rochers les couvrent de leur écume avec un bruit si épouvantable, qu'il n'y a point de lieu où les vaisseaux puissent courir plus de dangers. On y voit encore les marques des chaînes d'Andromède; et elles y ont apparemment été gravées pour faire ajouter foi à l'ancienne fable.

Ceux qui s'étaient enfuis de Joppé étant donc dans cette rade, à peine le jour commençait à paraître, que le vent qu'ils nomment *noire bise* s'éleva avec tant de violence qu'il ne s'est jamais vu une plus horrible tempête. Une partie des vaisseaux se brisaient en se choquant; d'autres se fracassaient contre les rochers, et d'autres voulant à force de rames gagner la pleine mer pour éviter d'échouer sur la côte, que les pierres qui s'y rencontrent et les Romains qui les y attendaient leur rendaient également redoutable, se trouvaient en un moment élevés sur des montagnes d'eau, et précipités ensuite dans les abîmes que leur ouvrait cette effroyable tempête. Ainsi il ne restait à ce misérable peuple, dans une telle extrémité, aucune espérance de salut, parce que soit qu'ils s'éloignassent de la terre, ou qu'ils s'en approchassent, ils ne pouvaient éviter de périr, ou par la fureur de la mer, ou par les armes de leurs ennemis. L'air retentissait des gémissements de ceux qui restaient dans ces vaisseaux fracassés : on voyait de toutes parts les uns se noyer, d'autres se tuer eux-mêmes, et d'autres poussés par les vagues contre les rochers, où ils étaient tués par les Romains. Ainsi la mer n'était pas seulement toute couverte de naufrages, mais toute teinte de sang, et l'on compta jusqu'à quatre mille deux cents corps qu'elle jeta sur le rivage.

Les Romains s'étant de la sorte rendus sans combattre maîtres de Joppé, la ruinèrent entièrement : et cette malheureuse ville se trouva avoir été prise deux fois par eux en fort peu de temps. Vespasien, pour empêcher les pirates de s'y rassembler, en fit fortifier le lieu le plus élevé, y laissa en

garnison un peu d'infanterie, et assez de cavalerie pour faire des courses dans le pays d'alentour, et mettre le feu dans les bourgs et dans les villages : ce qu'ils ne manquèrent pas d'exécuter.

CHAPITRE XXX.

La fausse nouvelle que Josèphe avait été tué dans Jotapat met toute la ville de Jérusalem dans une grande affliction ; mais elle se tourne en haine contre lui lorsqu'on apprend qu'il était seulement prisonnier et bien traité par les Romains.

Lorsque le bruit de ce qui s'était passé à Jotapat fut arrivé à Jérusalem, la grandeur d'une telle perte et l'absence de témoin ayant vu ce que l'on en rapportait, empêchèrent d'abord d'y ajouter foi : car, de ce grand nombre d'hommes qui étaient dans cette misérable ville, il n'en était pas resté un seul qui en pût dire des nouvelles. La Renommée, qui publie si promptement les mauvais succès, fut la seule par qui l'on apprit d'abord celui-là; mais la vérité se répandit ensuite de tous côtés et dissipa peu à peu les doutes. On y ajoutait même des choses qui n'étaient point, et on assurait que Josèphe avait été tué. Tout Jérusalem en fut si affligé, qu'au lieu que les autres n'étaient pleurés que par leurs parents et leurs amis, il l'était de tout le monde; et le deuil que l'on fit pour lui durant trente jours fut si extraordinaire, qu'il y avait presse à retenir des musiciens pour chanter ces cantiques funèbres que l'on récite dans les obsèques des morts. Mais enfin le temps éclaircit encore davantage la vérité : on sut comment toutes choses s'étaient passées, on apprit que Josèphe était vivant entre les mains des Romains, et que leur général, au lieu de le traiter en esclave, lui faisait beaucoup d'honneur. Alors, par un changement étrange, cet extrême amour qu'on avait pour lui quand on le croyait mort, se changea en une telle haine aussitôt qu'on sut qu'il était vivant, que les uns le traitaient de lâche, les autres de traître; et cette indignation était si publique, qu'on entendait par toute la ville dire des injures contre lui : car les malheurs dont ils se trouvaient accablés leur aigrissaient tellement l'esprit, qu'ils agissaient sans aucune retenue; et au lieu que les afflictions servent aux sages pour éviter de tomber en d'autres, elles ne leur servaient que comme d'aiguillon pour les exciter à s'en attirer de plus grandes. Ainsi il semblait que la fin de

l'une fût le commencement de l'autre; et ils s'animaient de plus en plus de fureur contre les Romains, dans la pensée qu'en se vengeant d'eux, ils se vengeraient aussi de Josèphe.

CHAPITRE XXXI.

Le roi Agrippa invite Vespasien à venir avec son armée se rafraîchir dans son royaume, et Vespasien se détermine à réduire, sous l'obéissance de ce prince, Tibériade et Tarichée qui s'étaient révoltées contre lui. Il envoie un capitaine exhorter ceux de Tibériade à rentrer dans leur devoir. Mais Jésus, chef des factieux, le contraint de se retirer.

CEPENDANT le roi Agrippa, ayant prié Vespasien de venir avec son armée dans son royaume, tant par le désir de l'obliger, que parce qu'il prétendait réprimer, par son moyen, les mouvements de son Etat; ce général de l'armée romaine partit de Césarée, qui est assise sur le bord de la mer, pour se rendre à Césarée de Philippes. Durant vingt jours qu'il y demeura, ses troupes se rafraîchirent; et il rendit grâces à Dieu par de grands festins de ses bons succès. Ayant appris que Tibériade et Tarichée, qui dépendaient du royaume d'Agrippa, s'étaient révoltées, il crut ne pouvoir rencontrer une occasion plus favorable de reconnaître l'affection de ce prince, qu'en réduisant ces deux villes sous sa puissance. Ainsi il résolut de marcher contre elles, et envoya Tite à Césarée y prendre des troupes pour attaquer Scythopolis. Cette ville, qui est proche de Tibériade, est la plus grande de toutes celles du canton qui porte le nom de Décapolis, à cause de ses dix villes. Vespasien y arriva le premier et y attendit son fils. Après qu'il fut venu, il passa outre avec trois légions, et s'alla camper à trois stades de Tibériade en un lieu nommé Sénabris d'où il pouvait être vu de ces révoltés. Il envoya de là un capitaine nommé *Valérien* avec cinquante chevaux, pour exhorter les habitants à demeurer dans le devoir, parce qu'il avait appris que le peuple était de ce sentiment, et que ce n'était que par contrainte que la violence de quelques séditieux leur faisait prendre les armes. Lorsque Valérien fut proche de la ville, il mit pied à terre et fit faire la même chose à ses gens pour témoigner qu'il ne venait pas comme ennemi. Mais ces factieux conduits par *Jésus*, fils de Tobie, qui était un capitaine de voleurs, vinrent fondre sur lui, sans lui donner le loisir de parler.

Valérien surpris de leur audace, et n'osant combattre contre l'ordre de son général, quand même il aurait été assuré de vaincre, au lieu qu'il ne voyait point d'apparence de pouvoir soutenir avec si peu de gens et en désordre un si grand nombre d'ennemis qui venaient à lui en bon ordre, voulut se sauver à pied avec cinq autres qui n'eurent pas le loisir non plus que lui de remonter à cheval. Ces mutins prirent leurs chevaux, les menèrent dans la ville, et n'en firent pas moins de vanité que s'ils les eussent gagnés de bonne guerre.

CHAPITRE XXXII.

Les principaux habitants de Tibériade implorent la clémence de Vespasien, et il leur pardonne en faveur du roi Agrippa. Jésus, fils de Tobie, s'enfuit de Tibériade à Tarichée. Vespasien est reçu dans Tibériade, et assiége ensuite Tarichée.

Une si mauvaise action donna tant de sujet de craindre aux principaux de la ville de Tibériade, qu'étant conduits par Agrippa, leur roi, ils s'allèrent jeter aux pieds de Vespasien pour le conjurer d'avoir compassion d'eux, et de ne pas attribuer à toute leur ville le crime de quelques particuliers; mais de pardonner à un peuple qui avait toujours été affectionné aux Romains, et se contenter de punir ces factieux qui les avaient empêchés d'ouvrir leurs portes. Vespasien, touché de leurs prières et de l'appréhension qu'Agrippa avait pour cette ville, résolut de leur pardonner, quoiqu'il se tînt fort offensé de la prise de ces chevaux. Ainsi il donna par eux assurance au peuple de ne lui point faire de mal : et lorsque Jésus et ceux de sa faction virent qu'il n'y avait plus de sûreté pour eux, ils s'enfuirent à Tarichée.

Vespasien envoya le lendemain Trajan avec de la cavalerie se saisir de la forteresse, et reconnaître si tout le peuple était dans le sentiment que ces particuliers avaient témoigné. Ayant trouvé qu'ils y étaient, il en donna avis à Vespasien, qui marcha vers la ville avec toute son armée. Les habitants allèrent au-devant de lui avec de grandes acclamations et le nommaient leur bienfaiteur et leur sauveur. Ses troupes ne pouvant avancer qu'avec peine parce que les portes de la ville étaient trop étroites, il fit abattre un pan de mur du côté du Midi, et défendit en même temps en faveur du roi Agrippa de faire aucun déplaisir aux habitants. Il confirma

ensuite à ce prince la grâce qu'il lui avait accordée de ne point faire abattre le reste des murs, sur la parole qu'il lui donna que cette ville demeurerait désormais tranquille : et il n'y eut point d'autres soins que ce prince ne prît pour la soulager des maux que la division où elle s'était vue lui avait causés.

Vespasien partit de Tibériade pour s'aller camper proche de Tarichée, et fortifia son camp d'un mur, parce qu'il jugeait bien que le siége de cette place lui coûterait beaucoup de temps, les plus séditieux s'y étant jetés par leur confiance en sa force et en celle qu'elle tire du lac de Génésareth. Cette ville est comme Tibériade bâtie sur une montagne; et aux endroits où elle n'était point fortifiée par le lac, Josèphe l'avait fait enfermer d'une très-forte muraille dont le circuit n'était guère moindre que celui de Tibériade. Dès le commencement de la révolte, il y avait fait porter tout l'argent et toutes les provisions qu'il avait pu, et l'avait mise ainsi en état de tirer de grands avantages de ses soins. Les assiégés avaient de plus sur le lac plusieurs barques armées qui pouvaient également leur servir à combattre sur l'eau, et à se sauver si les combats sur terre ne leur étaient pas favorables.

Jésus et ceux de sa faction, sans s'étonner ni des grandes forces des Romains ni de leur discipline, firent une furieuse sortie sur ceux qui fortifiaient leur camp, mirent en fuite les travailleurs, abattirent une partie du mur avant qu'on les en pût empêcher, et ne se retirèrent que lorsqu'ils virent les ennemis assemblés en si grand nombre qu'ils ne pourraient leur résister. Les Romains les poursuivirent et les poussèrent jusqu'au lac, où ils se jetèrent dans leurs barques et s'éloignèrent hors de la portée des traits et des javelots. Là ils jetèrent l'ancre, et toutes leurs barques étant pressées et rangées en bataille les unes contre les autres, il semblait qu'ils voulaient de dessus l'eau combattre les Romains qui étaient sur la terre ferme. Vespasien ayant appris qu'en ce même temps il paraissait beaucoup de Juifs dans un lieu proche de la ville, y envoya son fils avec six cents chevaux tirés de ses meilleures troupes.

CHAPITRE XXXIII.

Tite forme le dessein d'attaquer avec six cents chevaux un fort grand nombre de Juifs sortis de Tarichée. Harangue qu'il fait aux siens pour les animer au combat.

Le grand nombre des ennemis obligea Tite de mander à Vespasien qu'il avait besoin de plus de monde pour les attaquer. Mais avant que ce renfort fût venu, voyant qu'encore que cette grande multitude étonnât quelques-uns des siens, la plupart témoignaient de ne les point craindre, il leur parla ainsi, d'un lieu élevé d'où ils pouvaient tous l'entendre. « Romains, c'est par vous nommer que je commence, » parce que ce nom si glorieux suffit pour vous remettre de- » vant les yeux les actions héroïques de vos illustres ancêtres, » et je parlerai ensuite de ceux contre qui vous avez à com- » battre. Pour ce qui est de vous, quelle nation dans toute » la terre a osé nous résister sans que nous en soyons demeu- » rés victorieux? Et quant aux Juifs, il faut demeurer d'accord » qu'encore qu'ils aient toujours succombé sous l'effort de » nos armes, ils ne se sont jamais tenus pour vaincus. Quelle » apparence y aurait-il donc que nous eussions moins de cou- » rage dans notre prospérité, qu'ils n'en témoignent dans » leur mauvaise fortune? Mais je remarque avec joie sur vos » visages votre générosité ordinaire ; et je crains seulement » que le grand nombre des ennemis n'étonne quelques-uns de » vous. C'est ce qui m'oblige à vous exhorter de vous souve- » nir qui vous êtes, et quels ils sont. Car bien qu'il soit vrai » que les Juifs ne manquent pas de hardiesse et qu'ils mépri- » sent la mort, ils ont si peu d'ordre et de science dans la » guerre, que quelque grand que soit leur nombre, il doit » plutôt passer pour une multitude confuse que pour une » armée. Qui ne sait au contraire qu'il ne se peut rien ajouter » à notre discipline et à notre expérience? Et pourquoi entre » toutes les nations du monde, sommes-nous les seuls qui con- » tinuons durant la paix à faire tous les exercices de la guerre, si » ce n'est pour ne craindre point d'attaquer ceux qui nous » surpassent de beaucoup en nombre? A quoi nous serviraient » nos continuels travaux, s'ils ne nous rendaient incompara- » blement plus redoutables que ceux qui n'ont nulle expé- » rience? Considérez aussi que vous combattez armés contre » des gens presque sans armes, avec de la cavalerie contre

de l'infanterie, et avec d'excellents chefs contre des troupes
» que l'on peut dire n'en avoir point. Combien croyez-vous
» que tant d'avantages que vous avez sur eux doivent dimi-
» nuer leur nombre et augmenter le vôtre dans votre esprit?
» Quelque vaillants que soient les ennemis que l'on a à com-
» battre, et quoiqu'ils soient en beaucoup plus grand nombre,
» on ne laisse pas de les vaincre lorsqu'on les attaque avec
» hardiesse, parce que l'on peut plus facilement garder son
» ordre et se secourir : au lieu que la quantité de troupes
» reçoit souvent plus de dommage par la confusion qu'elle
» apporte, que par les efforts des ennemis. Cette audace,
» ce désespoir, cette fureur qui fait la principale force des
» Juifs, peut sans doute servir de beaucoup lorsque la bonne
» fortune les seconde : mais le moindre mauvais succès éteint
» ce grand feu et le rend inutile et méprisable. Au contraire,
» la conduite, la fermeté et le courage qui nous font pous-
» ser si avant le bonheur de nos armes, ne nous abandon-
» nent pas lorsque ce bonheur nous abandonne. Quelle honte
» nous serait-ce de témoigner moins de cœur pour affer-
» mir nos conquêtes et soutenir notre gloire, que les Juifs
» n'en ont pour défendre leur liberté et leur patrie? Et après
» avoir dompté toute la terre, pourrions-nous souffrir que ce
» peuple eût plus longtemps la hardiesse de nous résister?
» qu'avons-nous à appréhender, puisque quand même nous
» nous trouverions trop faibles, notre secours est si proche,
» qu'il rétablirait le combat? Mais nous remporterons seuls
» l'honneur de cette victoire, si, sans attendre ceux que mon
» père envoie pour nous soutenir, nous ne permettons pas
» qu'ils la partagent avec nous. Il s'agit aujourd'hui du juge-
» ment que l'on doit faire de mon père, de moi, et de vous :
» de lui, pour savoir s'il mérite cette haute réputation que tant
» de grandes actions lui ont acquise : de moi, pour connaître
» si je suis digne d'être son fils : et de vous, pour voir si je
» dois m'estimer heureux de vous commander. Comme mon
» père est accoutumé à vaincre toujours, de quels yeux pour-
» rait-il me regarder si j'étais vaincu? pourriez-vous souffrir
» la honte de ne demeurer pas victorieux en voyant votre chef
» mépriser les plus grands périls pour vous ouvrir le chemin
» à la victoire? Suivez-moi donc avec une ferme confiance que
» Dieu m'assistera dans ce combat; et ne doutez point que
» nous ne surmontions beaucoup plus facilement les ennemis
» en nous mêlant avec eux, qu'en ne les attaquant que de loin.

CHAPITRE XXXIV.

Tite défait un grand nombre de Juifs, et se rend ensuite maître de Tarichée.

Ces paroles de Tite, inspirèrent aux siens une telle ardeur de combattre, qu'elle semblait avoir quelque chose de divin; et ils virent à regret arriver Trajan avec quatre cents chevaux, parce qu'ils considéraient comme une diminution de leur gloire la part qu'ils auraient à la victoire. Vespasien envoya aussi en ce même temps *Antoine Silon* avec deux mille archers, occuper la montagne opposée à la ville, afin d'empêcher, comme ils firent, ceux qui étaient ordonnés pour la garde des murailles, d'oser se présenter pour les défendre. Tite, pour paraître plus fort, mit ses gens en bataille sur une ligne qui faisait un aussi grand front que la tête des ennemis, poussa le premier son cheval pour les enfoncer, et tous les siens le suivirent avec de grands cris. Les Juifs, quoique étonnés de leur hardiesse et de leur ordre, firent quelque résistance; mais ne pouvant longtemps soutenir cette cavalerie et étant foulés aux pieds des chevaux, plusieurs demeurèrent morts sur la place, et les autres s'enfuirent en désordre vers la ville. Les Romains les poursuivirent avec ardeur, tuaient les uns par derrière, prévenaient les autres par la vitesse de leurs chevaux et les frappaient alors au visage, contraignaient ceux qui étaient déjà proches des remparts de gagner la campagne, et les perçaient de coups quand, dans un si grand désordre, ils tombaient les uns sur les autres. Ainsi il ne se sauva de toute cette grande multitude que ceux qui purent rentrer dans la ville.

Il arriva ensuite une très-grande division entre les habitants indigènes et les étrangers : car ces premiers, qui s'étaient contre leur gré engagés dans cette guerre, en avaient encore plus d'aversion après un si mauvais succès; et les autres dont le nombre était fort grand, continuaient à les y contraindre. Ainsi ils entrèrent dans une telle contestation qu'il était facile de juger par leurs cris qu'ils étaient près d'en venir aux mains. Comme Tite était proche des murailles, il n'eut pas de peine à les entendre, et pour profiter de l'occasion, il dit aux siens d'un ton de voix capable de les animer encore davantage : « Que tardez-vous, mes compagnons, à remporter la victoire que Dieu vous met entre les mains? N'entendez-vous

» pas les cris de ceux que leur fuite a dérobés à notre ven-
» geance? La ville est à nous, pourvu que nous l'attaquions
» avec autant de promptitude que de courage. On ne saurait
» autrement rien exécuter de grand. Mais en ne perdant pas
» un moment, nos ennemis n'auront pas le loisir de se réunir,
» ni nos amis le temps de venir à nous ; et ainsi, nous ajoute-
» rons à la victoire que nous venons de remporter avec si peu
» de gens sur un si grand nombre, l'honneur de nous être
» seuls rendus maîtres de cette place. »

Après avoir parlé de la sorte, il monta à cheval, et suivi des siens poussa du côté du lac et entra le premier dans la ville. Une si extraordinaire hardiesse étonna tellement ceux qui étaient de garde de ce côté-là, qu'ils prirent la fuite : Jésus avec les siens gagna la campagne ; d'autres, courant vers le lac, tombaient entre les mains des Romains ; d'autres étaient tués en voulant monter sur leurs barques ; et d'autres l'étaient lorsqu'ils s'efforçaient de gagner à la nage ceux qui étaient plus avancés. Le carnage était en même temps très-grand dans la ville, non sans quelque résistance de ces étrangers qui n'avaient pu s'enfuir avec Jésus : mais les indigènes ne se défendaient point, parce que, n'ayant point approuvé la guerre, ils espéraient que les Romains leur pardonneraient.

Tite, après avoir fait tailler en pièces les factieux, commanda d'épargner ce peuple : et ceux qui s'étaient sauvés sur le lac, voyant la ville prise, s'en éloignèrent le plus qu'ils purent. On peut juger quelle fut la joie de Vespasien d'un succès si glorieux pour son fils : on pouvait dire dès lors qu'il avait terminé une grande partie de cette guerre. Il commanda aussitôt de faire garde tout à l'entour de la ville, afin que nul n'en pût échapper, alla le lendemain sur le lac, et ordonna de faire des vaisseaux pour poursuivre ceux qui y cherchaient leur retraite. Comme il y avait dans la ville grande abondance de choses propres pour ce sujet et quantité d'ouvriers, on en fit plusieurs en peu de jours.

CHAPITRE XXXV.

Description du lac de Génésareth, de l'admirable fertilité de la terre qui l'environne, et de la source du Jourdain.

Le lac de Génésareth prend son nom de la terre qui l'environne. Sa longueur est de cent stades, sa largeur de quarante ; et il n'y a point de rivières ni même de fontaines qui soient plus tranquilles. Son eau est très-bonne à boire, et très-facile à puiser, parce qu'il n'y a sur son rivage qu'un gravier fort doux. Elle est si froide qu'elle ne perd pas même sa froideur, lorsque ceux du pays, selon leur coutume, la mettent au soleil pour l'échauffer durant les plus grandes chaleurs de l'été. Il y a quantité de diverses sortes de poissons qui ne se rencontrent point ailleurs, et le Jourdain traverse ce lac par le milieu. Il semble qu'il tire son origine de Panion. Mais la vérité est qu'il vient par dessous terre d'une autre source nommée *Phiale*, distante de cent vingt stades de Césarée du côté droit, et proche du chemin par où l'on va à la Trachonite. Elle est si ronde que c'est ce qui lui a fait donner le nom de *Phiale*, et elle remplit toujours si également son bassin, qu'on ne la voit jamais ni diminuer ni s'accroître. On avait toujours ignoré, jusqu'à Hérode le tétrarque, que cette fontaine fût la source du Jourdain : mais ce prince y ayant fait jeter de la paille, on trouva après cette paille dans la source de Panion, d'où l'on ne doutait point auparavant que ce fleuve ne procédât. Cette source de Panion est naturellement fort belle; mais la magnificence du roi Agrippa l'a encore extrêmement embellie. Après que le Jourdain qui semble avoir pris là son commencement, a traversé les marais fangeux du lac de Seméchonite, et continué son cours durant cent vingt autres stades, il passe au-dessous de la ville de Juliade, à travers le lac de Génésareth, d'où, après avoir encore coulé durant un long espace dans le désert, il se rend dans le lac Asphaltite.

La terre qui environne le lac de Génésareth et qui porte le même nom, est également admirable par sa beauté et par sa fécondité. Il n'y a point de plantes que la nature ne la rende capable de porter, ni rien que l'art et le travail de ceux qui l'habitent, ne contribuent pour faire qu'un tel avantage ne leur soit pas utile. L'air y est si tempéré, qu'il est propre à

toutes sortes de fruits. On y voit en grande quantité des noyers, qui se plaisent dans les climats les plus froids : et ceux qui ont besoin de plus de chaleur, comme les palmiers, et d'un air doux et modéré comme les figuiers et les oliviers, n'y rencontrent pas moins ce qu'ils désirent, en sorte qu'il semble que la nature, par un effort de son amour pour ce beau pays, prend plaisir d'allier des choses contraires, et que par une agréable émulation toutes les saisons favorisent à l'envi cette heureuse terre, car elle ne produit pas seulement tant d'excellents fruits, mais ils s'y conservent si longtemps que l'on y mange durant dix mois des raisins et des figues, et d'autres fruits durant toute l'année. Outre cette température de l'air, on y voit couler les eaux d'une source très-abondante qui porte le nom de *Capernaüm*, que quelques-uns croient être une petite branche du Nil, parce que l'on y trouve des poissons semblables au coracin d'Alexandrie, qui ne se voit nulle part que là et dans ce grand fleuve. La longueur de ce pays, le long du lac de Génésareth, qui porte le même nom, est de trente stades, et sa largeur de vingt.

CHAPITRE XXXVI.

Combat naval dans lequel Vespasien défait, sur le lac de Génésareth, tous ceux qui s'étaient sauvés de Tarichée.

Quand les vaisseaux que Vespasien avait fait construire furent achevés, il s'embarqua dessus avec autant de monde qu'il crut en avoir besoin contre ceux qui s'étaient sauvés sur le lac, et il ne leur resta plus alors aucune espérance de salut. Ils n'osaient prendre terre, parce que toutes choses leur y étaient contraires, et ils ne pouvaient sans un extrême désavantage combattre sur l'eau, parce que leurs barques, qui n'étaient propres que pour pirater, étaient trop faibles pour résister à des vaisseaux, et qu'y ayant peu d'hommes sur chacune, ils n'osaient aborder les Romains. Ainsi tout ce qu'ils pouvaient faire était de voltiger à l'entour d'eux et de leur jeter de loin des pierres, et quelquefois même de près : mais dans l'un et l'autre cas, ils leur faisaient peu de mal et en recevaient beaucoup. Car ces pierres ne produisaient d'autre effet que du bruit en rencontrant les armes des Romains, et lorsqu'ils osaient les approcher de plus près, ils

étaient renversés avec leurs barques. Les Romains tuaient à coups de javelots ceux qui se trouvaient à leur portée, et à coups d'épée ceux qui étaient dans les barques où ils entraient. Ils en prenaient d'autres avec leurs barques, qui se trouvaient au milieu du choc, enfermées entre les deux flottes, tuaient à coups de flèches ou enfonçaient avec leurs vaisseaux ceux qui tâchaient de se sauver, et coupaient la tête ou les mains à ceux qui, dans l'extrémité de leur désespoir, venaient vers eux à la nage. Ainsi ces misérables périssaient de cent manières différentes, jusqu'à ce qu'ayant été entièrement défaits et voulant gagner la terre, les uns étaient tués sur le lac à coups de flèches, les autres étant prêts d'aborder se trouvaient enveloppés de toutes parts, et ceux qui pouvaient prendre terre n'avaient pas la fortune plus favorable, tellement qu'il n'en échappa pas un seul de cet horrible carnage. Le lac était rouge de sang, son rivage plein de naufrages, et l'un et l'autre tout couverts de morts. Peu de jours après ces corps enflés et livides corrompirent l'air par leur puanteur, au point que toute cette contrée en fut infectée : et ce spectacle était si affreux, qu'il ne donnait pas seulement de l'horreur aux Juifs, mais contraignait même les Romains d'en être touchés, quoiqu'ils en fussent la cause. Telle fut la fin de ce combat naval, et le nombre de ceux qui y périrent, ou dans la ville, fut de six mille cinq cents hommes.

Vespasien après de ces deux exploits, monta dans Tarichée sur son tribunal, pour délibérer avec les principaux officiers de son armée s'il traiterait moins favorablement que les habitants, ces étrangers qui avaient été cause de la guerre, ou s'il leur sauverait aussi la vie. Tous furent d'avis de les faire mourir, parce que n'ayant rien, ils ne demeureraient jamais en repos si on les mettait en liberté, mais contraindraient à faire la guerre ceux chez qui ils se retireraient. Vespasien ne mettait point en doute qu'ils ne fussent indignes de pardon, et que si on le leur accordait ils ne s'élevassent contre ceux qui leur auraient sauvé la vie : mais il était en peine de la manière dont il les ferait mourir, parce qu'il était persuadé que si c'était dans Tarichée, les habitants ne pourraient sans une extrême douleur, voir répandre le sang de tant de gens pour qui ils avaient intercédé; et il avait peine à se résoudre de donner ce déplaisir à ceux qui s'étaient rendus à lui sur la promesse qu'il leur avait faite de les bien traiter. Il crut néanmoins ne se devoir pas opposer aux sentiments de tant d'offi-

ciers qui soutenaient qu'il n'y avait point de rigueur qu'on ne dût exercer contre les Juifs, et qu'il fallait préférer l'utile à l'honnête dans une occasion où, comme en celle-là, on ne pouvait satisfaire à tous les deux. Ainsi il permit à ces étrangers de se retirer par le seul chemin qui conduit à Tibériade : et comme les hommes ajoutent aisément foi à ce qu'ils désirent, ils marchaient sans craindre ni qu'on entreprît sur leur vie, ni qu'on leur ôtât leur argent. Les Romains, pour empêcher qu'aucun d'eux ne pût échapper, les conduisirent à Tibériade, et les enfermèrent dans la ville. Vespasien y arriva aussitôt après, et les fit tous mettre dans le lieu des exercices publics. Là il fit tuer tous les vieillards et ceux qui étaient incapables de porter les armes dont le nombre était de douze cents, et envoya à Néron six mille hommes forts et robustes, pour travailler à l'isthme de la Morée. Quant au menu peuple, il le rendit esclave, en vendit trente mille quatre cents, et donna le reste au roi Agrippa, avec pouvoir de faire tout ce qu'il voudrait de ceux qui étaient de son royaume. Les autres étaient de la Trachonite, de la Gaulanite, d'Hippon, et plusieurs de Gadara, dont la plupart étaient des séditieux et des fugitifs qui, ne pouvant vivre en paix, avaient excité la guerre. Ils avaient été pris le huitième jour de septembre.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

Depuis la prise de Jérusalem, par Antiochus Epiphane, jusqu'à la mort d'Hérode le Grand. (173 ans avant Jésus-Christ — 2 ou 3 ans après Jésus-Christ.)

LIVRE DEUXIÈME.

Depuis l'avénement d'Archélaüs, roi de Judée, jusqu'aux premiers préparatifs de guerre contre les Romains. (2 ou 3 ans après Jésus-Christ — 67.)

LIVRE TROISIÈME.

Campagne de Vespasien jusqu'au combat naval de Génésareth.
(Mai et juin 67.)

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.